QUESTIONS

SUR

L'ENCYCLOPEDIE,

PREMIERE PARTIE.

L. 46. 15

QUESTIONS

SUR ~~L. 46. 15~~

L'ENCYCLOPEDIE,

DISTRIBUÉES EN FORME DE

DICTIONNAIRE.

PAR

DES AMATEURS.

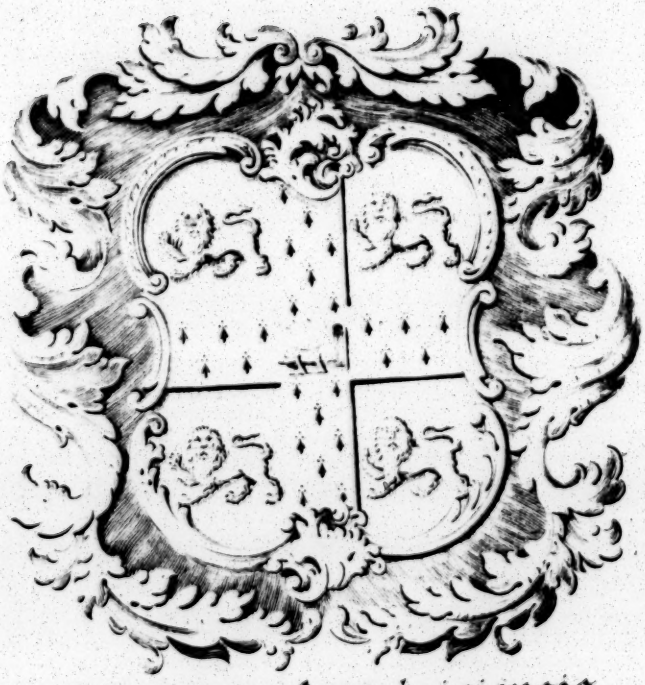
A — Apo.

PREMIERE PARTIE.

Seconde Edition.

LONDRES.

M. DCC. LXXI.



Academiæ Cantabrigiensis
Liber.

B 242.87
54-4926

TABLE DES ARTICLES

Contenus dans cette PREMIERE Partie.

INTRODUCTION. . . . pag. 1.
A. . . . . 7.
ABC, *ou* ALPHABET. . . 13.
ABBÉ, ABBAYE. . . . 23.
ABEILLES. . . . . 27.
ABRAHAM. . . . . 33.
ABUS. . . . . 43.
ABUS DES MOTS. . . . 48.
ACADÉMIE. . . . . 52.
ADAM. . . . . 56.
ADORER. . . . . 61.
ADULTERE. . . . . 68.
Mémoire d'un magiſtrat, écrit vers l'an 1764. . . . . 73.
Mémoire pour les femmes. . . 76.
Suite du chapitre ſur l'adultere. . . 79.
Réflexion d'un pere de famille. . . 80.
AFFIRMATION PAR SERMENT. . 81.
AGE. . . . . 82.
Calcul de la vie. . . . . 85.

AGRICULTURE. . . . . 89.
Des livres pſeudonimes ſur l'économie générale. . . . . . 90.
De l'exportation des grains. . . . 92.
De la grande & petite culture. . . 93.
Des défrichemens. . . . . . 94.
De la grande protection due à l'agriculture. . . . . . 97.
Poſtcript. . . . . . 101.
AIR. . . . . ibid.
Raiſons de ceux qui nient l'air. . . 104.
ALCHIMISTE. . . . . 108.
ALCORAN, *ou plutôt* LE KORAN. . 112.
Réglemens de Mahomet *ſur les femmes.* 115.
ALEXANDRE. . . . . 120.
ALEXANDRIE. . . . . 129.
ALGER. . . . . 133.
ALMANACH. . . . . 136.
ALOUETTE. . . . . 144.
AMAZONES. . . . . 146.
AME. (Section premiere.) . . . 151.
Section ſeconde, *Des doutes de* Loke *ſur l'ame.* . . . . . 156.
Section troiſieme. *De l'ame des bêtes, & de quelques idées creuſes.* . 159.
Section quatrieme. *Sur l'ame & ſur nos ignorances.* . . . . . 165.
Section cinquieme. *Du paradoxe de* Warburton, *ſur l'immortalité de l'ame.* . 169
Section ſixieme. *Du beſoin de la révélation.* . . . . . 172.
Section ſeptieme. *Ame des ſots & des monſtres.* . . . . . 175.
AMÉRIQUE. . . . . 178.
AMITIÉ. . . . . 180.

AMOUR. . . . . 181.
AMOUR-PROPRE. . . . 186.
AMOUR SOCRATIQUE. . . 188.
AMPLIFICATION. . . 193.
ANA, ANECDOTES. . . 205.
Anecdote hazardée de Du Haillan. . 212.
Anecdote sur CHARLES-QUINT. . 213.
Autre anecdote plus hazardée. . ibid.
Anecdote sur HENRI IV. . . 214.
De l'abjuration de HENRI IV. . ibid.
Autre bévue sur HENRI IV. . . 215.
*Bévue sur le maréchal d'*Ancre. . 216.
Anecdote sur l'homme au masque de fer. 218.
——— *Addition de l'Editeur.* . 221.
Anecdote sur Nicolas Fouquet *surintendant des finances.* . . . . 225.
Petite anecdote. . . . . ibid.
Anecdote sur le testament attribué au C. *de* Richelieu. . . . . 226.
Autres anecdotes. . . . . 229.
Anecdote ridicule sur THÉODORIC. 230.
Anecdote sur de maréchal de Luxembourg. 232.
Anecdote sur LOUIS XIV. . . ibid.
Lettre de Mr. de V. *sur plusieurs anecdotes.* . . . . . 233.
ANATOMIE. . . . . 241.
ANCIENS ET MODERNES. . . 245.
Du chevalier Temple. . . . 250.
De Boileau *&* *de* Racine. . . 252.
De l'injustice & de la mauvaise foi de Racine *dans la dispute contre* Perrault *au sujet d'*Euripide, *& des infidélités de* Brumoy. . . . . 253.
De quelques comparaisons entre des ouvrages célebres. . . . 259.

*D'un paſſage d'*Homere. . . 262.
ANE. . . . . 269.
ANE (*de l'*) D'OR *de* Machiavel. . 274.
ANE (*de l'*) DE VÉRONE. . . 275.
ANGE. . . . . 277.
Premier chapitre du Shaſta. . . 278.
Second chapitre du Shaſta. . . ibid.
Troiſieme chapitre. De la chûte d'une partie des anges. . . . 279.
Quatrieme chapitre. Châtiment des anges coupables. . . . 280.
Précis du cinquieme chapitre. . . ibid.
Des anges des Perſes. . . 282.
Des anges chez les Hébreux. . . ibid.
Savoir ſi les Grecs & les Romains admirent des anges? . . . 285.
ANGUILLES. *Race d'anguilles, formées de farine & de jus de mouton.* . 287.
ANNALES. . . . . 290.
ANNATES. . . . . 294.
ANNEAU DE SATURNE. . . 298.
ANTIQUITÉ. (Section premiere. . 299.
Section ſeconde. *De l'antiquité des uſages.* . . . . 303.
Section troiſieme. *Fêtes inſtituées ſur les chimeres.* . . . . 306.
Section quatrieme. *De l'antiquité des fêtes qu'on prétend avoir toutes été lugubres.* . . . . 307.
Section cinquieme. *De l'origine des arts.* 309.
ANTROPOPHAGES. . . . 313.
APOCALYPSE. . . . . 323.

QUESTIONS

INTRODUCTION.

QUelques gens de lettres qui ont étudié l'Encyclopédie, ne propoſent ici que des queſtions, & ne demandent que des éclairciſſemens; ils ſe déclarent douteurs & non docteurs. Ils doutent ſurtout de ce qu'ils avancent; ils reſpectent ce qu'ils doivent reſpecter; ils ſoumettent leur raiſon dans toutes les choſes qui ſont audeſſus de leur raiſon, & il y en a beaucoup.

L'Encyclopédie eſt un monument qui honore la France; auſſi fut-elle perſécutée dès qu'elle fut entrepriſe. Le diſcours préliminaire qui la précéda était un veſtibule d'une ordonnance magnifique & ſage qui annonçait le palais des ſciences; mais il avertiſſait la jalouſie & l'ignorance de s'armer. On décria l'ouvrage avant qu'il parût; la baſſe littérature ſe déchaîna; on écrivit des libelles diffamatoires contre ceux dont le travail n'avait pas encor paru.

Mais à peine l'Encyclopédie a-t-elle été achevée que l'Europe en a reconnu l'utilité; il a fallu réimprimer en France & augmenter cet ouvrage immenſe qui eſt de vingt deux volumes *in-folio*; on l'a contrefait en Italie; & des théologiens même ont embelli & fortifié les articles de théologie à la maniere de leur pays; on le contrefait chez les Suiſſes: & les additions dont on le charge ſont ſans doute entiérement oppoſées à

la méthode italienne, afin que le lecteur impartial ſoit en état de juger.

Cependant cette entrepriſe n'appartenait qu'à la France; des Français ſeuls l'avaient conçue & exécutée. On en tira quatre mille deux cents cinquante exemplaires, dont il ne reſte pas un ſeul chez les libraires. Ceux qu'on peut trouver par un hazard heureux ſe vendent aujourd'hui dix-huit cents francs; ainſi tout l'ouvrage pourait avoir opéré une circulation de ſept millions ſix cents cinquante mille livres. Ceux qui ne conſidéreront que l'avantage du négoce, verront que celui des deux Indes n'en a jamais approché. Les libraires y ont gagné environ cinq cents pour cent, ce qui n'eſt jamais arrivé depuis près de deux ſiecles dans aucun commerce. Si on enviſage l'économie politique, on verra que plus de mille ouvriers, depuis ceux qui recherchent la premiere matiere du papier, juſqu'à ceux qui ſe chargent des plus belles gravures, ont été employés & ont nourri leurs familles.

Il y a un autre prix pour les auteurs, le plaiſir d'expliquer le vrai, l'avantage d'enſeigner le genre-humain, la gloire; car pour le faible honoraire qui en revint à deux ou trois auteurs principaux, & qui fut ſi diſproportionné à leurs travaux immenſes, il ne doit pas être compté. Jamais on ne travailla avec tant d'ardeur & avec un plus noble déſintéreſſement.

On vit bientôt des perſonnages recommandables

dans tous les rangs, officiers-généraux, magiſtrats, ingénieurs, véritables gens de lettres, s'empreſſer à décorer cet ouvrage de leurs recherches, ſouſcrire & travailler à la fois: ils ne voulaient que la ſatisfaction d'être utiles; ils ne voulaient point être connus; & c'eſt malgré eux qu'on a imprimé le nom de pluſieurs.

Le philoſophe s'oublia pour ſervir les hommes; l'intérêt, l'envie & le fanatiſme ne s'oublierent pas. Quelques jéſuites qui étaient en poſſeſſion d'écrire ſur la théologie & ſur les belles-lettres, penſaient qu'il n'appartenait qu'aux journaliſtes de Trevoux d'enſeigner la terre; ils voulurent au moins avoir part à l'Encyclopédie pour de l'argent: car il eſt à remarquer qu'aucun jéſuite n'a donné au public ſes ouvrages ſans les vendre.

DIEU permit en même tems que deux ou trois convulſionnaires ſe préſentaſſent pour coopérer à l'Encyclopédie; on avait à choiſir entre ces deux extrêmes; on les rejetta tous deux également comme de raiſon, parce qu'on n'était d'aucun parti & qu'on ſe bornait à chercher la vérité. Quelques gens de lettres furent exclus auſſi, parce que les places étaient priſes. Ce furent autant d'ennemis qui tous ſe réunirent contre l'Encyclopédie dès que le premier tome parut. Les auteurs furent traités comme l'avaient été à Paris les inventeurs de l'art admirable de l'imprimerie, lors qu'ils vinrent y débiter quelques-uns de

leurs eſſais: on les prit pour des ſorciers, on ſaiſit juridiquement leurs livres; on commença contre eux un procès criminel. Les encyclopédiſtes furent accueillis préciſément avec la même juſtice & la même ſageſſe.

Un maître d'école connu alors dans Paris, ou du moins dans la canaille de Paris, pour un très ardent convulſionnaire, ſe chargea au nom de ſes confreres de déférer l'Encyclopédie comme un ouvrage contre les mœurs, la religion & l'état. Cet homme avait joué quelque tems ſur le théâtre des marionnettes de St. Médard, & avait pouſſé la friponnerie du fanatiſme juſqu'à ſe faire ſuſpendre en croix & à paraître réellement crucifié avec une couronne d'épines ſur la tête, le 2 Mars 1749, dans la rue St. Denis, vis-à-vis St. Leu & St. Giles, en préſence de cent convulſionnaires; ce fut cet homme qui ſe porta pour délateur; il fut à la fois l'organe des journaliſtes de Trevoux, des bâteleurs de St. Médard & d'un certain nombre d'hommes ennemis de toute nouveauté, & encor plus, de tout mérite.

Il n'y avait point eu d'exemple d'un pareil procès. On accuſait les auteurs non pas de ce qu'ils avaient dit, mais de ce qu'ils diraient un jour. *Voyez*, diſait-on, *la malice; le premier tome eſt plein des renvois aux derniers, donc c'eſt dans les derniers que ſera tout le venin.* Nous n'exagérons point: cela fut dit mot à mot.

L'Encyclopédie fut ſupprimée ſur cette divination; mais enfin la raiſon l'emporta. Le deſtin de cet ouvrage a été celui de toutes les entrepriſes utiles, de preſque tous les bons livres, comme celui de *la Sageſſe* de *Charon*, de la ſavante hiſtoire compoſée par le ſage *de Thou*, de preſque toutes les vérités neuves, des expériences contre l'horreur du vuide, de la rotation de la terre, de l'uſage de l'émétique, de la gravitation, de l'inoculation. Tout cela fut condamné d'abord, & reçu enſuite avec la reconnaiſſance tardive du public.

Le délateur couvert de honte eſt allé à Moſcou exercer ſon métier de maître d'école, & là il peut ſe faire crucifier, s'il lui en prend envie; mais il ne peut ni nuire à l'Encyclopédie, ni ſéduire des magiſtrats. Les autres ſerpens qui mordaient la lime ont uſé leurs dents & ceſſé de mordre.

Comme la plupart des ſavans & des hommes de génie qui ont contribué avec tant de zele à cet important ouvrage, s'occupent à préſent du ſoin de le perfectionner & d'y ajouter même pluſieurs volumes; & comme dans plus d'un pays on a déja commencé des éditions, nous avons cru devoir préſenter aux amateurs de la littérature un eſſai de quelques articles omis dans le grand dictionnaire, ou qui peuvent ſouffrir quelques additions, ou qui ayant été inſérés par des mains étrangeres, n'ont pas été traités ſelon les vues des directeurs de cette entrepriſe immenſe.

C'eſt à eux que nous dédions notre eſſai, dont ils pouront prendre & corriger ou laiſſer les articles, à leur gré, dans la grande édition que les libraires de Paris préparent. Ce ſont des plantes exotiques que nous leur offrons; elles ne mériteront d'entrer dans leur vaſte collection qu'autant qu'elles ſeront cultivées par de telles mains; & c'eſt alors qu'elles pouront recevoir la vie.

QUESTIONS

SUR

L'ENCYCLOPEDIE.

A.

NOus aurons peu de queſtions à faire ſur cette premiere lettre de tous les alphabets. Cet article de l'Encyclopédie, plus néceſſaire qu'on ne croirait, eſt de *Céſar Du Marſais*, qui n'était bon grammairien que parce qu'il avait dans l'eſprit une dialectique très profonde & très nette. La vraie philoſophie tient à tout, excepté à la fortune. Ce ſage qui était pauvre, & dont l'éloge ſe trouve à la tête du troiſieme volume de l'Encyclopédie, fut perſécuté par l'auteur de *Marie à la Coque* qui était riche; & ſans les généroſités du comte de *Lauraguais*, il ſerait mort dans la plus extrême miſere. Saiſiſſons cette occaſion de dire que jamais la nation Françaiſe ne s'eſt plus honorée que de nos jours par ces actions de véritable grandeur faites ſans oſtentation. Nous avons vu plus d'un miniſtre d'état encourager les talens dans l'indigence & demander le ſecret. *Colbert* les récompenſait, mais avec l'argent de l'état; *Fouquet* avec celui de la déprédation. Ceux dont je parle ont donné de leur propre bien; & par-là ils ſont

au-deſſus de *Fouquet* autant que par leur naiſſance, leurs dignités & leur génie. Comme nous ne les nommons point ils ne doivent point ſe fâcher. Que le lecteur pardonne cette digreſſion qui commence notre ouvrage. Elle vaut mieux que ce que nous dirons ſur la lettre *A* qui a été ſi bien traitée par feu Mr. *Du Marſais*, & par ceux qui ont joint leur travail au ſien. Nous ne parlerons point des autres lettres, & nous renvoyons à l'Encyclopédie qui dit tout ce qu'il faut ſur cette matiere.

On commence à ſubſtituer la lettre *a* à la lettre *o* dans *français*, *françaiſe*, *anglais*, *anglaiſe*, & dans tous les imparfaits, comme, *il employait*, *il octroyait*, *il ployerait*, &c.; la raiſon n'en eſt-elle pas évidente? ne faut-il pas écrire comme on parle autant qu'on le peut? n'eſt-ce pas une contradiction d'écrire *oi*, & de prononcer *ai*? nous diſions autrefois, *je croyois*, *j'octroyois*, *j'employois*, *je ployois*. Lors qu'enfin on adoucit ces ſons barbares, on ne ſongea point à réformer les caracteres: & le langage démentit continuellement l'écriture.

Mais quand il fallut faire rimer en vers les *ois* qu'on prononçait *ais*, avec les *ois* qu'on prononçait *ois*, les auteurs furent bien embarraſſés. Tout le monde, par exemple, diſait *français* dans la converſation & dans les diſcours publics. Mais comme la coutume vicieuſe de rimer pour les yeux & non pas pour les oreilles, s'était introduite parmi nous, les poëtes ſe crurent obligés de faire rimer *français* à *loix*, *rois*, *exploits*: & alors les mêmes académiciens qui venaient

de prononcer *français* dans un diſcours oratoire, prononçaient *françois* dans les vers. On trouve dans une piece de vers de *Pierre Corneille*, ſur le paſſage du Rhin, aſſez peu connue.

Quel ſpectacle d'effroi! grand Dieu, ſi toutefois
Quelque choſe pouvoit effrayer les *François*.

Le lecteur peut remarquer quel effet produiraient aujourd'hui ces vers, ſi l'on prononçait comme ſous François premier *pouvoit* par un *o*; quelle cacophonie feraient *effroi*, *toute-fois*, *pouvoit*, *françois*.

Dans le tems que notre langue ſe perfectionnait le plus, *Boileau* diſait:

Qu'il s'en prenne à ſa muſe allemande en *françois*:
Mais laiſſons Chapelain pour la derniere *fois*.

Aujourd'hui que tout le monde dit *français*, ce vers de *Boileau* lui-même paraîtrait un peu allemand.

Nous nous ſommes enfin défaits de cette mauvaiſe habitude d'écrire le mot *françois* comme on écrit *Saint François*. Il faut du tems pour réformer la maniere d'écrire tous ces autres mots dans leſquels les yeux trompent toujours les oreilles. Vous écrivez encor, *je croyois*; & ſi vous prononciez *je croyois*, en faiſant ſentir les deux *o*, perſonne ne pourait vous ſupporter. Pourquoi donc en ménageant nos oreilles ne menagez-vous pas auſſi nos yeux? pourquoi n'écrivez-vous pas *je croyais*, puiſque *je croyois* eſt abſolument barbare?

Vous enſeignez la langue françaiſe à un étranger; il eſt d'abord ſurpris que vous prononciez *je croyais*,

j'octroyais, *j'employais* ; il vous demande pourquoi vous adouciſſez la prononciation de la derniere ſillabe, & pourquoi vous n'adouciſſez pas la précédente; pourquoi dans la converſation vous ne dites pas *je crayais*, *j'emplayais*, &c.

Vous lui répondez, & vous devez lui répondre, qu'il y a plus de grace & de variété à faire ſuccéder une diphtongue à une autre. La derniere ſyllabe, lui dites-vous, dont le ſon reſte dans l'oreille, doit être plus agréable & plus mélodieuſe que les autres; & c'eſt la variété dans la prononciation de ces ſillabes qui fait le charme de la proſodie.

L'étranger vous répliquera; vous deviez m'en avertir par l'écriture comme vous m'en avertiſſez dans la converſation. Ne voyez-vous pas que vous m'embarraſſez beaucoup lorſque vous ortographiez d'une façon & que vous prononcez d'une autre?

Les plus belles langues, ſans contredit, ſont celles où les mêmes ſillabes portent toujours une prononciation uniforme; vous dites *anglais*, *portugais*, *français*; mais vous dites *danois*, *ſuédois*; comment dévinerai-je cette différence, ſi je n'apprends votre langue que dans vos livres? Et pourquoi en prononçant *anglais* & *portugais*, mettez-vous un *o* à l'un & un *a* à l'autre? Pourquoi n'avez-vous pas la mauvaiſe habitude d'écrire *portugois*, comme vous avez la mauvaiſe habitude d'écrire *anglois*? En un mot ne parait-il pas évident que la meilleure méthode eſt d'écrire toujours par *a* ce qu'on prononce par *a*?

A.

A, troiſieme perſonne au préſent de l'indicatif du verbe *avoir*. C'eſt un défaut ſans doute qu'un verbe ne ſoit qu'une ſeule lettre & qu'on exprime *il a raiſon*, *il a de l'eſprit*, comme on exprime *il eſt à Paris*, *il eſt à Lyon*.

Hodièque manent veſtigia ruris.

Il a eu choquerait horriblement l'oreille, ſi on n'y était pas accoutumé ; pluſieurs écrivains ſe ſervent ſouvent de cette phraſe: *la différence qu'il y a*; *la diſtance qu'il y a entre eux*; eſt-il rien de plus languiſſant à la fois & de plus rude? N'eſt-il pas aiſé d'éviter cette imperfection du langage en diſant ſimplement, *la diſtance*, *la différence entre eux*. A quoi bon ce *qu'il* & cet *y a*, qui rendent le diſcours ſec, & qui réuniſſent ainſi les plus grands défauts?

Ne faut-il pas ſurtout éviter le concours de deux *a*? *Il va à Paris*, *il a Antoine en averſion*? trois & quatre *a* ſont inſuportables; *Il va à Amiens*, *& de là à Arques*.

La poëſie françaiſe proſcrit ce heurtement de voyelles.

Gardez qu'une voyelle, à courir trop hâtée,
Ne ſoit d'une voyelle en ſon chemin heurtée.

Les Italiens ont été obligés de ſe permetre cet achopement de ſons qui détruiſent l'harmonie naturelle, ces hiatus, ces bâillemens que les Latins étaient ſoigneux d'éviter.

Pétrarque ne fait nulle difficulté de dire,

Muove ſi il vecchiarel canuto & bianco,
Dal dolce luogo ove ha ſua eta fornita.

L'Arioſte a dit:

Non ſa quel che ſia Amor:
Doveva fortuna alla chriſtiana fede.
Tanto giro che venne a una riviera
Altra aventura al buon Rinaldo accade.

Cette malheureuſe cacophonie eſt néceſſaire en Italien, parce que la plus grande partie des mots de cette langue ſe termine en *a*, *e*, *i*, *o*, *u*. Le latin qui poſſede une infinité de terminaiſons, ne pouvait guere admettre un pareil heurtement de voyelles; & la langue françaiſe eſt encor en cela plus circonſpecte & plus ſévere que le latin. Vous voyez très rarement dans *Virgile* une voyelle ſuivie d'un mot commençant par une voyelle: ce n'eſt que dans un petit nombre d'occaſions où il faut exprimer quelque déſordre de l'eſprit,

Arma amens capio,

ou lorſque deux ſpondées peignent un lieu vaſte & déſert,

In Neptuno Ægeo.

Homere, il eſt vrai, ne s'aſſujettit pas à cette regle de l'harmonie qui rejette le concours des voyel-

les, & ſurtout des A; les fineſſes de l'art n'étaient pas encor connues de ſon tems, & *Homere* était au-deſſus de ces fineſſes: mais ſes vers les plus harmonieux, ſont ceux qui ſont compoſés d'un aſſemblage heureux de voyelles & de conſonnes. C'eſt ce que *Boileau* recommande, dès le premier chant de l'*Art poëtique*.

La lettre A chez preſque toutes les nations devint une lettre ſacrée, parce quelle était la premiere: les Egyptiens joignirent cette ſuperſtition à tant d'autres: de là vient que les Grecs d'Alexandrie l'appellaient *hier' alpha*; & comme *oméga* était la derniere lettre, ces mots *alpha* & *oméga* ſignifierent le complément de toutes choſes. Ce fut l'origine de la cabale & de plus d'une myſtérieuſe démence.

Les lettres ſervaient de chiffres & de notes de muſique; jugez quelle foule de connaiſſances ſecrettes cela produiſit; *a*, *b*, *c*, *d*, *e*, *f*, *g*, étaient les ſept cieux. L'harmonie des ſpheres céleſtes était compoſée des ſept premieres lettres; & un acroſtiche rendait raiſon de tout dans la vénérable antiquité.

ABC, ou ALPHABET.

SI Mr. *Du Marſais* vivait encor, nous lui demanderions le nom de l'alphabet. Prions les ſavans hommes qui travaillent à l'Encyclopédie de nous dire pourquoi l'alphabet n'a point de nom dans aucune

langue de l'Europe; *alphabeth* ne ſignifie autre choſe que *A B* & *A B* ne ſignifie rien, ou tout au plus il indique deux ſons; & ces deux ſons n'ont aucun raport l'un avec l'autre. *Beth* n'eſt point formé d'*alpha*; l'un eſt le premier, l'autre le ſecond, & on ne ſait pas pourquoi.

Or comment s'eſt-il pu faire qu'on manque de termes, pour exprimer la porte de toutes les ſcienees? La connaiſſance des nombres, l'art de compter, ne s'appelle point *un deux*; & le rudiment de l'art d'exprimer ſes penſées, n'a dans l'Europe aucune expreſſion propre qui le déſigne.

L'alphabet eſt la premiere partie de la grammaire; ceux qui poſſedent la langue arabe, dont je n'ai pas la plus légere notion, pouront dire ſi cette langue qui a, dit-on, quatre-vingt mots pour ſignifier un cheval, en aurait un pour ſignifier l'alphabet.

Je proteſte que je ne ſais pas plus le chinois que l'arabe; cependant j'ai lu dans un petit vocabulaire que cette nation s'eſt toujours donnée deux mots chinois, pour exprimer le catalogue, la liſte des caracteres de ſa langue; l'un eſt *ho-ton*, l'autre *haipien* (1): nous n'avons ni *ho-ton* ni *haipien* dans nos langues occidentales. Les Grecs n'avaient pas été plus adroits que nous, ils diſaient *alphabet*. (2) *Séneque le philoſophe* ſe ſert de la phraſe grecque pour exprimer un vieillard comme moi qui fait des queſtions ſur la grammaire;

(1) Premier vol. de l'hiſtoire de la Chine, de *Du Halde*.
(2) Epit. lib. 5.

il l'appelle *Skedon analphabetos*. Or cet alphabet, les Grecs le tenaient des Phéniciens, de cette nation nommée *le peuple lettré* par les Hébreux mêmes, lorſque ces Hébreux vinrent s'établir auprès de leur pays.

Il eſt à croire que les Phéniciens, en communiquant leurs caracteres aux Grecs, leur rendirent un grand ſervice en les délivrant de l'embarras de l'écriture égyptiaque que *Cécrops* leur avait apportée d'Egypte; les Phéniciens en qualité de négocians rendaient tout aiſé: & les Egyptiens en qualité d'interprêtes des Dieux rendaient tout difficile.

Je m'imagine entendre un marchand Phénicien abordé dans l'Achaïe, dire à un Grec ſon correſpondant, non-ſeulement mes caracteres ſont aiſés à écrire, & rendent la penſée ainſi que les ſons de la voix, mais ils expriment nos dettes actives & paſſives; Mon *aleph* que vous voulez prononcer *alpha*, vaut une once d'argent; *betha* en vaut deux; *ro* en vaut cent: *ſigma* en vaut deux cents. Je vous dois deux cents onces: je vous paie un *ro*: reſte un *ro* que je vous dois encore; nous aurons bientôt fait nos comptes.

Les marchands furent probablement ceux qui établirent la ſociété entre les hommes, en fourniſſant à leurs beſoins; & pour négocier, il faut s'entendre.

Les Egyptiens ne commercerent que très tard; ils avaient la mer en horreur: c'était leur *Typhon*. Les

Tyriens furent navigateurs de tems immémorial; ils lierent enſemble les peuples que la nature avait ſéparés, & ils réparerent les malheurs où les révolutions de ce globe avaient plongé ſouvent une grande partie du genre-humain. Les Grecs à leur tour allerent porter leur commerce & leur alphabet commode chez d'autres peuples qui le changerent un peu, comme les Grecs avaient changé celui des Tyriens. Lorſque leurs marchands, dont on fit depuis des demi-dieux, allerent établir à Colchos un commerce de pelleteries qu'on appella *la toiſon d'or*, ils donnerent leurs lettres aux peuples de ces contrées, qui les ont conſervées & altérées. Ils n'ont point pris l'alphabet des Turcs auxquels ils ſont ſoumis, & dont j'eſpere qu'ils ſecoueront le joug, grace à l'impératrice de Ruſſie.

Il eſt très-vraiſemblable, (je ne dis pas très vrai, DIEU m'en garde) que ni Tyr, ni l'Egypte, ni aucun Aſiatique habitant vers la Méditerranée, ne communiqua ſon alphabet aux peuples de l'Aſie orientale. Si les Tyriens, ou même les Caldéens qui habitaient vers l'Euphrate, avaient, par exemple, communiqué leur méthode aux Chinois, il en reſterait quelques traces; ils auraient les ſignes des vingt-deux, vingt-trois ou vingt-quatre lettres. Ils ont tout au contraire des ſignes de tous les mots qui compoſent leur langue; & ils en ont, nous dit-on, quatre vingt-mille: cette méthode n'a rien de commun avec celle de Tyr. Elle eſt ſoixante & & dix-neuf mille neuf cents ſoixante & ſeize fois plus

fois plus savante, & plus embarrassée que la nôtre. Joignez à cette prodigieuse différence, qu'ils écrivent de haut en bas, & que les Tyriens & les Caldéens écrivaient de droite à gauche; les Grecs & nous de gauche à droite.

Examinez les caracteres tartares, indiens, siamois, japonois, vous n'y voyez pas la moindre analogie avec l'alphabet grec & phénicien.

Cependant tous ces peuples, en y joignant même les Hottentots & les Cafres, prononcent à-peu-près les voyelles & les consonnes comme nous, parce qu'ils ont le larinx fait de même pour l'essentiel, ainsi qu'un payfan Grison a le gosier fait comme la premiere chanteuse de l'opéra de Naples. La différence qui fait de ce manant une basse-taille rude, discordante, insuportable, & de cette chanteuse un dessus de rossignol, est si imperceptible, qu'aucun anatomiste ne peut l'appercevoir. C'est la cervelle d'un sot qui ressemble comme deux goutes d'eau à la cervelle d'un grand génie.

Quand nous avons dit que les marchands de Tyr enseignerent leur *A B C* aux Grecs, nous n'avons pas prétendu qu'ils eussent appris aux Grecs à parler. Les Athéniens probablement s'exprimaient déja mieux que les peuples de la basse Syrie; ils avaient un gosier plus flexible; leurs paroles étaient un plus heureux assemblage de voyelles, de consonnes, & de diphtongues. Le langage des peuples de la Phénicie

au contraire était rude, groſſier, c'était des *Shafiroth*, des *Aſtaroth*, des *Shabaoth*, des *Chammaim*, des *Chotihet*, des *Thapheth*; il y aurait là dequoi faire enfuir notre chanteuſe de l'opéra de Naples. Figurez-vous les Romains d'aujourd'hui qui auraient retenu l'ancien alphabet étrurien, & à qui des marchands Hollandais viendraient apporter celui dont ils ſe ſervent à préſent. Tous les Romains feraient fort bien de recevoir leurs caracteres; mais ils ſe garderaient bien de parler la langue batave. C'eſt préciſément ainſi que le peuple d'Athenes en uſa avec les matelots de Caphthor, venant de Tyr ou de Bérith: les Grecs prirent leur alphabet qui valait mieux que celui du Miſraim qui eſt l'Egypte: & rebuterent leur patois.

Philoſophiquement parlant, & abſtraction reſpectueuſe faite de toutes les inductions qu'on pourait tirer des livres ſacrés dont il ne s'agit certainement pas ici, la langue primitive n'eſt-elle pas une plaiſante chimere?

Que diriez-vous d'un homme qui voudrait rechercher quel a été le cri primitif de tous les animaux, & comment il eſt arrivé que dans une multitude de ſiecles les moutons ſe ſoient mis à bêler, les chats à miauler, les pigeons à roucouler, les linotes à ſifler? Ils s'entendent tous parfaitement dans leurs idiomes, & beaucoup mieux que nous. Le chat ne manque pas d'accourir aux miaulemens très articulés & très variés de la chatte; c'eſt une merveilleuſe choſe de voir dans le Mirebalais une cavale dreſſer ſes oreilles, frapper du pied, s'agiter aux braiemens in-

telligibles d'un âne. Chaque eſpece a ſa langue. Celle des Eſquimaux & des Algonquins ne fut point celle du Pérou. Il n'y a pas eu plus de langue primitive, & d'alphabet primitif, que de chênes primitifs & que d'herbe primitive.

Pluſieurs rabins prétendent que la langue mere était le ſamaritain; quelques autres ont aſſuré que c'était le bas-breton: dans cette incertitude, on peut fort bien, ſans offenſer les habitans de Kimper & de Samarie, n'admettre aucune langue mere.

Ne peut-on pas, ſans offenſer perſonne, ſuppoſer que l'alphabet a commencé par des cris & des exclamations? Les petits enfans diſent d'eux-mêmes, *ah eh* quand ils voient un objet qui les frappe; *hi hi* quand ils pleurent, *hu hu*, *hou hou* quand ils ſe moquent, *aie* quand on les frappe? Et il ne faut pas les frapper.

A l'égard des deux petits garçons que le roi d'Egypte *Pſammeticus* (qui n'eſt pas un nom égyptien) fit élever pour ſavoir quelle était la langue primitive, il n'eſt gueres poſſible qu'ils ſe ſoient tous deux mis à crier *bec bec* pour avoir à déjeuner.

Des exclamations formées par des voyelles, auſſi naturelles aux enfans que le croaſſement l'eſt aux grenouilles, il n'y a pas ſi loin qu'on croirait à un alphabet complet. Il faut bien qu'une mere diſe à ſon enfant l'équivalent de *vien*, *tien*, *pren*, *tai-toi*, *approche*, *va-t-en*: ces mots ne ſont repréſentatifs de rien, ils ne peignent rien; mais ils ſe font entendre avec un geſte.

De ces rudimens informes, il y a un chemin immenſe pour arriver à la ſintaxe. Je ſuis effrayé quand je ſonge que de ce ſeul mot *vien*, il faut parvenir un jour à dire, *je ſerais venu ma mere, avec grand plaiſir, & j'aurais obéi à vos ordres qui me ſeront toujours chers, ſi en accourant vers vous je n'étais pas tombé à la renverſe; & ſi une épine de votre jardin ne m'était pas entrée dans la jambe gauche.*

Il ſemble à mon imagination étonnée qu'il a fallu des ſiecles pour ajuſter cette phraſe; & bien d'autres ſiecles pour la peindre. Ce ſerait ici le lieu de dire, ou de tâcher de dire, comment on exprime & comment on prononce dans toutes les langues du monde *pere*, *mere*, *jour*, *nuit*, *terre*, *eau*, *boire*, *manger*, &c.; mais il faut éviter le ridicule autant qu'il eſt poſſible.

Les caracteres alphabétiques préſentant à la fois les noms des choſes, leur nombre, les dates des événemens, les idées des hommes, devinrent bientôt des myſteres aux yeux même de ceux qui avaient inventé ces ſignes. Les Caldéens, les Syriens, les Egyptiens, attribuerent quelque choſe de divin à la combinaiſon des lettres, à la maniere de les prononcer; ils crurent que les noms ſignifiaient par eux-mêmes, & qu'ils avaient en eux une force, une vertu ſecrette. Ils allaient juſqu'à prétendre que le nom qui ſignifiait *puiſſance* était puiſſant de ſa nature; que celui qui exprimait *ange* était angelique; que celui qui donnait l'idée de DIEU, était divin. Cette ſcience des caracteres entra néceſſairement dans la magie:

point d'opération magique, ſans les lettres de l'alphabet.

Cette porte de toutes les ſciences, devint celle de toutes les erreurs; les mages de tous les pays s'en ſervirent pour ſe conduire dans le labyrinthe qu'ils s'étaient conſtruit, & où il n'était pas permis aux autres hommes d'entrer. La maniere de prononcer des conſonnes & des voyelles, devint le plus profond des myſteres, & ſouvent le plus terrible. Il y eut une maniere de prononcer *Jéova*, nom de DIEU chez les Syriens & les Egyptiens; par laquelle on faiſait tomber un homme roide mort.

St. Clément d'Alexandrie rapporte que *Moïſe* fit mourir ſur le champ le Roi d'Egypte *Nechephre*, en lui ſouflant ce nom dans l'oreille; & qu'enſuite il le reſſuſcita en prononçant le même mot. (3) *St. Clément* d'Alexandrie eſt exact, il cite ſon auteur, c'eſt le ſavant *Artapan*; & qui poura recuſer le témoignage d'*Artapan*?

Rien ne retarda plus les progrès de l'eſprit humain, que cette profonde ſcience de l'erreur, née chez les Aſiatiques avec l'origine des vérités. L'univers fut abruti par l'art même qui devait l'éclairer.

Vous en voyez un grand exemple dans *Origene*, dans *Clément* d'Alexandrie, dans *Tertullien*, &c. &c. *Origene* (4) dit ſurtout expreſſément, ſi en invo-

(3) Stromates ou Tapiſſeries, liv. I.
(4) Orig. contre Celſe. nº. 202.

„ quant DIEU, ou en jurant par lui, on le nomme
„ le DIEU d'*Abraham*, d'*Iſaac* & de *Jacob*, on ſera
„ par ces noms des choſes dont la nature & la for-
„ ce ſont telles, que les démons ſe ſoumettent à
„ ceux qui les prononcent; mais ſi on le nomme
„ d'un autre nom, comme DIEU *de la mer bruyante*,
„ DIEU *ſupplantateur*, ces noms ſeront ſans vertu,
„ le nom d'*Iſraël* traduit en grec ne poura rien opé-
„ rer: mais prononcez-le en hébreu, avec les autres
„ mots requis, vous opérerez la conjuration."

Le même *Origene* dit ces paroles remarquables.
„ Il y a des noms qui ont naturellement de la vertu,
„ tels que ſont ceux dont ſe ſervent les ſages par-
„ mi les Egyptiens, les mages en Perſe, les brac-
„ manes dans l'Inde. Ce qu'on nomme *magie*, n'eſt
„ pas un art vain & chimérique, ainſi que le préten-
„ dent les Stoïciens & les Epicuriens: ni le nom de
„ *Sabaoth*, ni celui d'*Adonaï*, n'ont pas été faits pour
„ des êtres créés; mais ils appartiennent à une théo-
„ logie myſtérieuſe qui ſe rapporte au Créateur; de
„ là vient la vertu de ces noms quand on les arrange
„ & qu'on les prononce ſelon les regles, &c."

C'était en prononçant des lettres ſelon la méthode magique qu'on forçait la lune de deſcendre ſur la terre. Il faut pardonner à *Virgile* d'avoir cru ces inepties, & d'en avoir parlé ſérieuſement dans ſa huitieme églogue.

Carmina de cælo poſſunt deducere lunam.
On fait avec des mots tomber la lune en terre.

Enfin, l'alphabet fut l'origine de toutes les connaiſſances de l'homme & de toutes ſes ſotiſes.

ABBÉ, ABBAYE.

CEux qui fuient le monde ſont ſages : ceux qui ſe conſacrent à DIEU ſont reſpectables. Peut-être le tems a-t-il corrompu une ſi ſainte inſtitution.

Aux thérapeutes juifs ſuccéderent les moines en Egypte, *idiotoi*, *monoi*. *Idiot* ne ſignifiait alors que *ſolitaire* : ils firent bientôt corps ; ce qui eſt le contraire de ſolitaire, & qui n'eſt pas idiot dans l'acception ordinaire de ce terme. Chaque ſociété de moines élut ſon ſupérieur : car tout ſe faiſait à la pluralité des voix dans les premiers tems de l'égliſe. On cherchait à rentrer dans la liberté primitive de la nature humaine, en échapant par piété au tumulte & à l'eſclavage inſéparables des grands empires. Chaque ſociété de moines choiſit ſon pere, ſon abba, ſon abbé ; quoiqu'il ſoit dit dans l'évangile : *n'appellez perſonne votre pere.*

Ni les abbés, ni les moines ne furent prêtres dans les premiers ſiecles. Ils allaient par troupes entendre la meſſe au prochain village. Ces troupes devinrent conſidérables ; il y eut plus de cinquante mille moines, dit-on, dans l'Egypte.

St. Baſile d'abord moine, puis évêque de Céſarée en Cappadoce, fit un code pour tous les moines, au

quatrieme ſiecle. Cette regle de *St. Baſile* fut reçue en Orient & en Occident. On ne connut plus que les moines de *St Baſile*; ils furent partout riches; ils ſe mêlerent de toutes les affaires; ils contribuerent aux révolutions de l'empire.

On ne connoiſſait gueres que cet ordre, lorſqu'au ſixieme ſiecle *St. Benoît* établit une puiſſance nouvelle au mont Caſſin. (5) *St. Grégoire le grand* aſſure dans ſes dialogues que DIEU lui accorda un privilege ſpécial, par lequel tous les bénédictins qui mourraient au mont Caſſin ſeraient ſauvés. En conſéquence le pape *Urbain II*, par une bulle de 1092, déclara l'abbé du mont Caſſin chef de tous les monaſteres du monde. *Paſcal II* lui donna le titre *d'abbé des abbés*. Il s'intitule *patriarche de la ſainte religion, chancelier collatéral du royaume de Sicile, comte & gouverneur de la Campanie, prince de la paix*, &c. &c. &c. &c. &c.

Tous ces titres ſeraient peu de choſe, s'ils n'étaient ſoutenus par des richeſſes immenſes.

Je reçus, il n'y a pas longtems une lettre d'un de mes correſpondans d'Allemagne; la lettre commence par ces mots: „ Les abbés princes de Kemptem, El„ vangen, Eudertl, Murbach, Bergleſgaden, Vis„ ſembourg, Prum, Stablo, Corvey, & les autres „ abbés qui ne ſont pas princes, jouiſſent enſemble „ d'environ neuf cents mille florins de revenu, qui „ ſont deux millions cinquante mille livres de votre

(5) Liv. II. chap. 8.

„ France au cours de ce jour. De là je conclus que „ JESUS-CHRIST n'était pas si à son aise qu'eux."

Je lui répondis: „ Monsieur, vous m'avouerez „ que les François sont plus pieux que les Allemans „ dans la proportion de quatre & un vingtieme à l'u- „ nité; car nos seuls bénéfices consistoriaux de moi- „ nes, c'est-à-dire, ceux qui paient des annates au „ pape, se montent à neuf millions de rente, à qua- „ rante-neuf livres dix sols le marc avec le remede; „ & neuf millions sont à deux millions cinquante mil- „ le livres comme un est à quatre & un vingtieme. „ De là je conclus qu'ils ne sont pas assez riches, & „ qu'il faudrait qu'ils en eussent dix fois davantage. „ J'ai l'honneur d'être &c."

Il me répliqua par cette courte lettre: „ Mon „ cher monsieur, je ne vous entends point; vous „ trouvez sans doute avec moi, que neuf millions „ de votre monnoie sont un peu trop pour ceux qui „ font vœu de pauvreté; & vous souhaitez qu'ils en „ aient quatre-vingt dix! je vous supplie de vouloir „ bien m'expliquer cette énigme."

J'eus l'honneur de lui répondre sur le champ. „ Mon „ cher monsieur, il y avait autrefois un jeune hom- „ me à qui on proposait d'épouser une femme de „ soixante ans, qui lui donnerait tout son bien par „ testament: il répondit, qu'elle n'était pas assez „ vieille." L'Allemand entendit mon énigme.

(6) Il faut savoir qu'en 1575 on proposa dans le con-

(6) Chopin, *de sacra politia*, lib. 3.

ſeil de *Henri III* roi de France, de faire ériger en commandes ſéculieres toutes les abbayes de moines, & de donner les commandes aux officiers de ſa cour & de ſon armée: mais comme il fut depuis excommunié & aſſaſſiné, ce projet n'eut pas lieu.

Le comte d'*Argenſon* miniſtre de la guerre, voulut en 1750 établir des penſions ſur les bénéfices en faveur des chevaliers de l'ordre militaire de St. Louis; rien n'était plus ſimple, plus juſte, plus utile: il n'en put venir à bout. Cependant ſous *Louïs XIV*, la princeſſe de *Conti* avait poſſédé l'abbaye de St. Denis. Avant ſon regne les ſéculiers poſſédaient des bénéfices, le duc de *Sulli* huguenot avait une abbaye.

Le pere de *Hugues Capet*, n'était riche que par ſes abbayes, & on l'appellait *Hugues l'abbé*. On donnait des abbayes aux reines pour leurs menus plaiſirs. *Ogine* mere de *Louis d'outremer*, quitta ſon fils parce qu'il lui avait ôté l'abbaye de *Ste. Marie de Laon*, pour la donner à ſa femme *Gerberge*. Il y a des exemples de tout. Chacun tâche de faire ſervir les uſages, les innovations, les loix anciennes, abrogées, renouvellées, mitigées, les chartes ou vraies ou ſuppoſées, le paſſé, le préſent, l'avenir, à s'emparer des biens de ce monde; mais c'eſt toûjours à la plus grande gloire de DIEU. Conſultez l'*Apocalypſe* de *Méliton* par l'évêque du *Bellai*.

ABEILLES.

LEs abeilles peuvent paraître supérieures à la race humaine, en ce qu'elles produisent de leur substance une substance utile, & que de toutes nos sécrétions il n'y en a pas une seule qui soit bonne à rien, pas une seule même qui ne rende le genre-humain désagréable.

Ce qui m'a charmé dans les essains qui sortent de la ruche, c'est qu'ils sont beaucoup plus doux que nos enfans qui sortent du college. Les jeunes abeilles alors ne piquent personne, du moins rarement & dans des cas extraordinaires. Elles se laissent prendre, on les porte la main nue paisiblement dans la ruche qui leur est destinée; mais dès qu'elles ont appris dans leur nouvelle maison à connaître leurs intérêts, elles deviennent semblables à nous, elles font la guerre. J'ai vu des abeilles très tranquilles aller pendant six mois travailler dans un pré voisin couvert de fleurs qui leur convenaient. On vint faucher le pré, elles sortirent en fureur de la ruche, fondirent sur les faucheurs qui leur volaient leur bien, & les mirent en fuite.

Je ne sais pas qui a dit le premier que les abeilles avaient un roi. Ce n'est pas probablement un républicain à qui cette idée vint dans la tête. Je ne sais pas qui leur donna ensuite une reine au lieu d'un roi, ni qui supposa le premier que cette reine était

une *Meſſaline* qui avait un ſerrail prodigieux, qui paſſait ſa vie à faire l'amour & à faire ſes couches, qui pondait & logeait environ quarante mille œufs par an. On a été plus loin; on a prétendu qu'elle pondait trois eſpeces différentes, des reines, des eſclaves nommés *bourdons*, & des ſervantes nommées *ouvrieres*; ce qui n'eſt pas trop d'accord avec les loix ordinaires de la nature.

On a cru qu'un phyſicien, d'ailleurs grand obſervateur, inventa il y a quelques années les fours à poulets, inventés depuis environ quatre mille ans par les Egyptien, ne conſidérant pas l'extrême différence de notre climat & de celui d'Egypte; on a dit encor que ce phyſicien, inventa de même le royaume des abeilles ſous une reine, mere de trois eſpeces.

Pluſieurs naturaliſtes avaient déja répété cette invention; il eſt venu un homme qui étant poſſeſſeur de ſix cents ruches, à cru mieux examiner ſon bien que ceux qui n'ayant point d'abeilles ont copié des volumes ſur cette république induſtrieuſe qu'on ne connait gueres mieux que celles des fourmis. Cet homme eſt Mr. *Simon* qui ne ſe pique de rien, qui écrit très ſimplement; mais qui recueille comme moi du miel & de la cire. Il a de meilleurs yeux que moi, il en fait plus que Mr. le prieur de Jonval, & que Mr. le comte *du Spectacle de la nature*; il a examiné ſes abeilles pendant vingt années; il nous aſſure qu'on s'eſt moqué de nous, & qu'il n'y

a pas un mot de vrai dans tout ce qu'on a répété dans tant de livres.

Il prétend qu'en effet il y a dans chaque ruche une espece de roi & de reine qui perpétuent cette race royale & qui préſident aux ouvrages; il les a deſſinés, & il renvoie aux *mille & une nuits*, & à l'*hiſtoire de la reine d'Achem* la prétendue reine abeille avec ſon ſerrail.

Il y a enſuite la race des bourdons qui n'a aucune relation avec la premiere, enfin la grande famille des abeilles ouvrieres qui ſont mâles & femelles, & qui forment le corps de la république. Les abeilles femelles dépoſent leurs œufs dans les cellules qu'elles ont formées.

Comment en effet la reine ſeule pourait-elle pondre & loger quarante mille œufs l'un après l'autre? Le ſyſtême le plus ſimple eſt preſque toujours le véritable. Cependant, j'ai ſouvent cherché ce roi & cette reine, & je n'ai jamais eu le bonheur de les voir. Quelques obſervateurs m'ont aſſuré qu'ils ont vu la reine entourée de ſa cour; l'un d'eux l'a portée, elle & ſes ſuivantes ſur ſon bras nud. Je n'ai point fait cette expérience; mais j'ai porté dans ma main les abeilles d'un eſſain qui ſortaient de la mere ruche, ſans qu'elles me piquaſſent. Il y a des gens qui n'ont pas de foi à la réputation qu'ont les abeilles d'être méchantes, & qui en portent des eſſains entiers ſur leur poitrine & ſur leur viſage.

Virgile n'a chanté ſur les abeilles que les erreurs

de ſon tems. Il ſe pourait bien que ce roi & cette reine ne fuſſent autre choſe qu'une ou deux abeilles qui volent par hazard à la tête des autres. Il faut bien que lorſqu'elles vont butiner les fleurs, il y en ait quelques-unes de plus diligentes; mais qu'il y ait une vraie royauté, une cour, une police, c'eſt ce qui me parait plus que douteux.

Pluſieurs eſpeces d'animaux s'attroupent & vivent enſemble. On a comparé les bêliers, les taureaux, à des rois, parce qu'il y a ſouvent un de ces animaux qui marche le premier: cette prééminence a frappé les yeux. On a oublié que très ſouvent auſſi le bélier & les taureaux marchent les derniers.

S'il eſt quelque apparence d'une royauté & d'une cour, c'eſt dans un coq; il appelle ſes poules, il laiſſe tomber pour elles le grain qu'il a dans ſon bec, il les défend, il les conduit; il ne ſouffre pas qu'un autre roi partage ſon petit état; il ne s'éloigne jamais de ſon ſerrail. Voilà une image de la vraie royauté; elle eſt plus évidente dans une baſſe-cour que dans une ruche.

On trouve dans les *Proverbes* attribués à Salomon, qu'*il y a quatre choſes qui ſont les plus petites de la terre, & qui ſont plus ſages que les ſages; les fourmis, petit peuple qui ſe prépare une nourriture pendant la moiſſon; le lievre, peuple faible qui couche ſur des pierres; la ſauterelle, qui n'ayant pas des rois, voyage par troupes; le lézard qui travaille de ſes mains & qui demeure dans les palais des rois.* J'ignore pourquoi Sa-

lomon a oublié les abeilles qui paraiſſent avoir un inſtinct bien ſupérieur à celui des lievres, qui ne couchent point ſur la pierre; & des lézards, dont j'ignore le génie. Au ſurplus je préférerai toujours une abeille à une ſauterelle.

On nous mande qu'une ſociété de phyſiciens pratiques dans la Luſace, vient de faire éclore un couvain d'abeilles dans une ruche, où il eſt tranſporté lorſqu'il eſt en forme de vermiſſeau. Il croît, il ſe dévelope dans ce nouveau berceau qui devient ſa patrie; il n'en ſort que pour aller ſucer des fleurs: on ne craint point de le perdre, comme on perd ſouvent des eſſains lorſqu'ils ſont chaſſés de la mere ruche. Si cette méthode peut devenir d'une exécution aiſée, elle ſera très utile. Mais dans le gouvernement des animaux domeſtiques comme dans la culture des fruits, il y a mille inventions plus ingénieuſes que profitables. Toute méthode doit être facile pour être d'un uſage commun.

De tout tems les abeilles ont fourni des deſcriptions, des comparaiſons, des allégories, des fables à la poëſie. La fameuſe fable des abeilles de *Mandeville* fit un grand bruit en Angleterre; en voici un petit précis.

Les abeilles autrefois
Parurent bien gouvernées;
Et leurs travaux & leurs rois
Les rendirent fortunées.
Quelques avides bourdons,
Dans les ruches ſe gliſſèrent.
Ces bourdons ne travaillerent;

Mais ils firent des ſermons.
Ils dirent dans leur langage,
Nous vous promettons le ciel:
Accordez-nous en partage
Votre cire & votre miel.
Les abeilles qui les crurent,
Sentirent bientôt la faim;
Les plus ſottes en moururent.
Le roi d'un nouvel eſſain
Les ſecourut à la fin.
Tous les eſprits s'éclairerent;
Ils ſont tous déſabuſés;
Les bourdons ſont écraſés,
Et les abeilles proſperent.

Mandeville va bien plus loin; il prétend que les abeilles ne peuvent vivre à l'aiſe dans une grande & puiſſante ruche ſans beaucoup de vices. Nul royaume, nul état, dit-il, ne peuvent fleurir ſans vices. Otez la vanité aux grandes dames: plus de belles manufactures de ſoie, plus d'ouvriers ni d'ouvrieres en mille genres; une grande partie de la nation eſt réduite à la mendicité. Otez aux négocians l'avarice: les flottes Anglaiſes ſeront anéanties. Dépouillez les artiſtes de l'envie, l'émulation ceſſe; on retombe dans l'ignorance & dans la groſſiéreté.

Il s'emporte juſqu'à dire, que les crimes mêmes ſont utiles, en ce qu'ils ſervent à établir une bonne legiſlation. Un voleur de grand-chemin fait gagner beaucoup d'argent à celui qui le dénonce, à ceux qui l'arrêtent, au géolier qui le garde, au juge qui le condamne, & au bourreau qui l'exécute. Enfin, s'il n'y avait pas de voleurs, les ferruriers mourraient de faim.

Il eſt très vrai que la ſociété bien gouvernée tire parti de tous les vices; mais il n'eſt pas vrai que ces vices ſoient néceſſaires au bonheur du monde. On fait de très bons remedes avec des poiſons, mais ce ne ſont pas les poiſons qui nous font vivre: En réduiſant ainſi la fable des abeilles à ſa juſte valeur, elle pourait devenir un ouvrage de morale utile.

ABRAHAM.

NOus ne devons rien dire de ce qui eſt divin dans *Abraham*, puiſque l'Ecriture a tout dit. Nous ne devons même toucher que d'une main reſpectueuſe à ce qui appartient au prophane, à ce qui tient à la géographie, à l'ordre des tems, aux mœurs, aux uſages; car ces uſages, ces mœurs étant liés à l'hiſtoire ſacrée, ce ſont des ruiſſeaux qui ſemblent conſerver quelque choſe de la divinité de leur ſource.

Abraham, quoique né vers l'Euphrate, fait une grande époque pour les Occidentaux, & n'en fait point une pour les Orientaux, chez leſquels il eſt pourtant auſſi reſpecté que parmi nous. Les mahométans n'ont de chronologie certaine que depuis leur hégire.

La ſcience des tems abſolument perdue dans les lieux où les grands événemens ſont arrivés, eſt venue enfin dans nos climats, où ces faits étoient ignorés. Nous diſputons ſur tout ce qui s'eſt paſſé vers

l'Euphrate, le Jourdain, & le Nil; & ceux qui ſont aujourd'hui les maîtres du Nil, du Jourdain & de l'Euphrate, jouiſſent ſans diſputer.

Notre grande époque étant celle d'*Abraham*, nous différons de ſoixante années ſur ſa naiſſance. Voici le compte:

„ (7) *Tharé* vécut ſoixante & dix ans, & engendra „ *Abram*, *Nacor* & *Aran*.

„ Et *Tharé* ayant vécu deux cents cinq ans, mou- „ rut à Haran.

Le Seigneur dit à *Abram:* (8) „ Sortez de votre „ pays, de votre famille, de la maiſon de votre pe- „ re, & venez dans la terre que je vous montrerai, „ & je vous rendrai pere d'un grand peuple."

Il paraît d'abord évident par le texte, que *Tharé* ayant eu *Abraham* à ſoixante & dix ans, étant mort à deux cents-cinq; & *Abraham* étant ſorti de la Caldée immédiatement après la mort de ſon pere, il avait juſte cent trente-cinq ans, lorſqu'il quitta ſon pays. Et c'eſt à-peu-près le ſentiment de *St. Etienne* (9) dans ſon diſcours aux Juifs; mais la Geneſe dit:

„ *Abram* avait ſoixante & quinze ans, lorſqu'il „ ſortit de Haran. (10)

„ C'eſt le ſujet de la principale diſpute ſur l'âge d'*Abraham*; car il y en a beaucoup d'autres. Com-

(7) Gen. ch. XI. vs. 26. vs. 32.
(8) Gen. ch. XII. vs. 1.
(9) Act. des Apot. chap. VII.
(10) Gen. ch. XII. vs. 4.

ment *Abraham* était-il à la fois âgé de cent trente-cinq années, & seulement de soixante & quinze? *St. Jérôme* & *St. Augustin* disent que cette difficulté est inexplicable. *Dom Calmet*, qui avoue que ces deux saints n'ont pu résoudre ce problême, croit dénouer aisément le nœud, en disant qu'*Abraham* était le cadet des enfans de *Tharé*, quoique la Genese le nomme le premier & par conséquent l'aîné.

La Genese fait naître *Abraham* dans la soixante & dixieme année de son pere; & *Calmet* le fait naître dans la cent trentieme. Une telle conciliation a été un nouveau sujet de querelle.

Dans l'incertitude où le texte & le commentaire nous laissent, le meilleur parti est d'adorer sans disputer.

Il n'y a point d'époques dans ces anciens tems qui n'ait produit une multitude d'opinions différentes. Nous avions, suivant *Moréri*, soixante & dix systêmes de chronologie sur l'histoire dictée par DIEU même. Depuis *Moréri* il s'est élevé cinq nouvelles manieres de concilier les textes de l'Ecriture; ainsi voilà autant de disputes sur *Abraham*, qu'on lui attribue d'années dans le texte quand il sortit de Haran. Et de ces soixante & quinze systêmes il n'y en a pas un qui nous apprenne au juste ce que c'est que cette ville, ou ce village de Haran, ni en quel endroit elle était. Quel est le fil qui nous conduira dans ce labyrinthe de querelles depuis le premier verset jusqu'au dernier? La résignation.

L'Eſprit Saint n'a voulu nous apprendre ni la chronologie, ni la phyſique, ni la logique; il a voulu faire de nous des hommes craignant DIEU. Ne pouvant rien comprendre, nous ne pouvons être que ſoumis.

Il eſt également difficile de bien expliquer comment *Sara*, femme d'*Abraham*, était auſſi ſa ſœur. *Abraham* dit poſitivement au Roi de Gérar, par qui *Sara* avait été enlevée pour ſa grande beauté à l'âge de quatre vingt-dix ans, étant groſſe d'Iſaac: *Elle eſt véritablement ma ſœur, étant fille de mon pere; mais non pas de ma mere; & j'en ai fait ma femme.*

L'ancien Teſtament ne nous apprend point comment *Sara* était ſœur de ſon mari. *Dom Calmet*, dont le jugement & la ſagacité ſont connus de tout le monde, dit qu'elle pouvait bien être ſa niece.

Ce n'était point probablement un inceſte chez les Caldéens, non plus que chez les Perſes leurs voiſins Les mœurs changent ſelon les tems, & ſelon les lieux. On peut ſuppoſer qu'*Abraham* fils de *Tharé* idolâtre, était encor idolâtre quand il épouſa *Sara*, ſoit qu'elle fût ſa ſœur, ſoit qu'elle fût ſa niece.

Pluſieurs peres de l'égliſe excuſent moins *Abraham* d'avoir dit en Egypte à Sara: *Auſſitôt que les Egyptiens vous auront vue, ils me tueront, & vous prendront: dites donc, je vous prie, que vous êtes ma ſœur, afin que mon ame vive par votre grace.* Elle n'avait alors que ſoixante & cinq ans. Ainſi puiſque vingt-cinq ans après elle eut un Roi de Gérar pour amant,

elle pouvait bien avec vingt-cinq ans de moins inſpirer quelque paſſion au pharaon d'Egypte. En effet ce pharaon l'enleva de même qu'elle fut enlevée depuis par *Abimelec* Roi de Gérar, dans le déſert.

Abraham reçut en préſent à la cour de Pharaon, *beaucoup de bœufs, de brebis, d'ânes & d'ânesſes, de chameaux, de chevaux, de ſerviteurs & de ſervantes.* Ces préſens, qui ſont conſidérables, prouvent que les *Pharaons* étaient déja d'aſſez grands rois. Le pays de l'Egypte était donc déja très peuplé. Mais pour rendre la contrée habitable, pour y bâtir des villes, il avait fallu des travaux immenſes, faire écouler dans une multitude de canaux les eaux du Nil, qui inondaient l'Egypte tous les ans, pendant quatre ou cinq mois, & qui croupiſſaient enſuite ſur la terre; il avait fallu élever ces villes vingt pieds au moins au-deſſus de ces canaux. Des travaux ſi conſidérables ſemblaient demander quelques ſiecles.

Il n'y a guere que quatre cents ans entre le déluge & le tems où nous plaçons le voyage d'*Abraham* chez les Egyptiens. Ce peuple devait être bien ingénieux & d'un travail bien infatigable pour avoir, en ſi peu de tems, inventé les arts & toutes les ſciences; dompté le Nil, & changé toute la face du pays. Probablement même pluſieurs grandes pyramides étaient déja bâties, puiſqu'on voit, quelque tems après, que l'art d'embaumer les morts était perfectionné; & les pyramides n'étaient que les tombeaux où l'on dépoſait les corps des Princes avec les plus auguſtes cérémonies.

L'opinion de cette grande ancienneté des pyramides eſt d'autant plus vraiſemblable, que trois cents ans auparavant, c'eſt-à-dire, cent années après l'époque du déluge, les Aſiatiques avaient bâti dans les plaines de Sennaar une tour, qui devait aller juſqu'aux cieux. *St. Jérôme*, dans ſon commentaire ſur *Iſaïe*, dit que cette tour avait déja quatre mille pas de hauteur, lorſque DIEU deſcendit pour détruire cet ouvrage.

Suppoſons que ces pas ſoient ſeulement de deux pieds & demi de roi, cela fait dix mille pieds; par conſéquent la tour de Babel était vingt fois plus haute que les pyramides d'Egypte, qui n'ont qu'environ cinq cents pieds. Or quelle prodigieuſe quantité d'inſtrumens n'avait pas été néceſſaire pour élever un tel édifice! Tous les arts devaient y avoir concouru en foule. Les commentateurs en concluent que les hommes de ce tems-là étaient incomparablement plus grands, plus forts, plus induſtrieux que nos nations modernes.

C'eſt-là ce que l'on peut remarquer à propos d'*Abraham*, touchant les arts & les ſciences.

A l'égard de ſa perſonne, il eſt vraiſemblable qu'il fut un homme conſidérable. Les Perſans, les Caldéens le revendiquaient. L'ancienne religion des mages l'appellait de tems immémorial, *Kish-Ibrahim*, *Milat Ibrahim*. Et l'on convient que le mot *Ibrahim* eſt préciſément celui d'*Abraham*; rien n'étant plus ordinaire aux Aſiatiques, qui écrivaient rarement les

voyelles, que de changer l'*i* en *a*, & l'*a* en *i* dans la prononciation.

On a prétendu même qu'*Abraham* était le *Brama* des Indiens, dont la notion était parvenue aux peuples de l'Euphrate qui commerçaient de tems immémorial dans l'Inde.

Les Arabes le regardaient comme le fondateur de la Mecque. *Mahomet* dans son *Koran* voit toujours en lui le plus respectable de ses prédécesseurs. Voici comme il en parle au troisieme sura ou chapitre. *Abraham n'était ni juif, ni chrétien; il était un musulman orthodoxe; il n'était point du nombre de ceux qui donnent des compagnons à* DIEU.

La témérité de l'esprit humain a été poussée jusqu'à imaginer que les Juifs ne se dirent descendans d'*Abraham* que dans des tems très postérieurs, lorsqu'ils eurent enfin un établissement fixe dans la Palestine. Ils étaient étrangers, haïs & méprisés de leurs voisins. Ils voulurent, dit-on, se donner quelque relief en se faisant passer pour les descendans d'*Abraham* révéré dans une grande partie de l'Asie. La foi que nous devons aux livres sacrés des Juifs, tranche toutes ces difficultés.

Des critiques non moins hardis font d'autres objections sur le commerce immédiat qu'*Abraham* eut avec DIEU, sur ses combats & sur ses victoires.

Le Seigneur lui apparut après sa sortie d'Egypte, & lui dit: *Jettez les yeux vers l'aquilon, l'orient, le*

midi & l'occident ; je vous donne pour toujours à vous & à votre poſtérité juſqu'à la fin des ſiecles (11), in ſempiternum, *à tout jamais, tout le pays que vous voyez.*

Le Seigneur, par un ſecond ſerment, lui promit enſuite *tout ce qui eſt depuis le Nil juſqu'à l'Euphrate.* (12)

Ces critiques demandent comment DIEU a pu promettre ce pays immenſe que les Juifs n'ont jamais poſſédé ; & comment DIEU a pu leur donner *à tout jamais* la petite partie de la Paleſtine dont ils ſont chaſſés depuis ſi longtems ?

Le Seigneur ajoute encor à ces promeſſes, que la poſtérité d'*Abraham* ſera auſſi nombreuſe que la pouſſiere de la terre. (13) *Si on peut compter la pouſſiere de la terre, on poura compter auſſi vos deſcendans.*

Nos critiques inſiſtent ; & diſent qu'il n'y a pas aujourd'hui ſur la ſurface de la terre quatre cents mille Juifs, quoiqu'ils aient toujours regardé le mariage comme un devoir ſacré, & que leur plus grand objet ait été la population.

On répond à ces difficultés, que l'égliſe, ſubſtituée à la ſynagogue, eſt la véritable race d'*Abraham* ; & qu'en effet elle eſt très nombreuſe.

Il eſt vrai qu'elle ne poſſede pas la Paleſtine ; mais elle peut la poſſéder un jour, comme elle l'a déja conquiſe du tems du pape *Urbain II*, dans la premiere croiſade. En un mot, quand on regarde avec

(11) Gen. ch. XIII. vs. 14 & 15.
(12) ib. ch. XV. vs. 18.
(13) ibid.

les yeux de la foi l'ancien Teſtament comme une figure du nouveau, tout eſt accompli, ou le ſera, & la faible raiſon doit ſe taire.

On fait encor des difficultés ſur la victoire d'*Abraham*; on dit qu'il n'eſt pas concevable qu'un étranger qui venoit faire paître ſes troupeaux vers Sodome, ait battu avec trois cents dix-huit gardeurs de bœufs & de moutons *un roi de Perſe*, *un roi de Pont*, *le roi de Babilone*, & *le roi des nations*; & qu'il les ait pourſuivis juſqu'à Damas, qui eſt à plus de cent milles de Sodome.

Cependant une telle victoire n'eſt point impoſſible; on en voit des exemples dans ces tems héroïques; le bras de DIEU n'était point raccourci. Voyez *Gédéon*, qui avec trois cents hommes armés de trois cents cruches & de trois cent lampes, défait une armée entiere. Voyez *Samſon* qui tue ſeul mille Philiſtins à coups de mâchoire d'âne.

Les hiſtoires phrophanes fourniſſent même de pareils exemples. Trois cents Spartiates arrêterent l'armée de *Xerxès* au pas des Termopiles. Il eſt vrai qu'à l'exception d'un ſeul qui s'enfuit, ils y furent tous tués avec leur roi *Léonidas* que *Xerxès* eut la lâcheté de faire pendre, au-lieu de lui ériger une ſtatue qu'il méritait. Il eſt vrai encor que ces trois cents Lacédémoniens qui gardaient un paſſage eſcarpé où deux hommes pouvaient à peine gravir à la fois, étaient ſoutenus par une armée de dix mille Grecs diſtribués dans des poſtes avantageux, au milieu des

rochers d'Oſſa & de Pélion; & il faut encor bien remarquer qu'il y en avait quatre mille aux Termopiles mêmes.

Ces quatre mille périrent après avoir longtems combattu. On peut dire qu'étant dans un endroit moins inexpugnable que celui des trois cents Spartiates, ils y acquirent encor plus de gloire, en ſe défendant plus à découvert contre l'armée Perſanne qui les tailla tous en pieces. Auſſi dans le monument érigé depuis ſur le champ de bataille, on fit mention de ces quatre mille victimes; & l'on ne parle aujourd'hui que des trois cents.

Une action plus mémorable encor, & bien moins célébrée, eſt celle de cinquante Suiſſes, (14) qui mirent en déroute à Morgate toute l'armée de l'archiduc *Léopold d'Autriche*, compoſée de vingt mille hommes. Ils renverſerent ſeuls la cavalerie à coups de pierres du haut d'un rocher; & donnerent le tems à quatorze cents Helvétiens de trois petits cantons de venir achever la défaite de l'armée.

Cette journée de Morgate eſt plus belle que celle des Termopiles, puiſqu'il eſt plus beau de vaincre que d'être vaincu. Les Grecs étaient au nombre de dix mille bien armés; & il était impoſſible qu'ils euſſent affaire à cent mille Perſes dans un pays montagneux. Il eſt plus que probable qu'il n'y eut pas trente mille Perſes qui combattirent. Mais ici quatorze cents Suiſſes défont une armée de vingt mille hommes. La

(14) en 1315.

proportion du petit nombre au grand augmente encor la proportion de la gloire.... Où nous a conduits *Abraham*?

Ces digreſſions amuſent celui qui les fait, & quelquefois celui qui les lit. Tout le monde d'ailleurs eſt charmé de voir que les gros bataillons ſoient battus par les petits.

ABUS.

VIce attaché à tous les uſages, à toutes les loix, à toutes les inſtitutions des hommes; le détail n'en pourait être contenu dans aucune bibliotheque.

Les abus gouvernent les états. *Maximus ille eſt qui minimis urgetur.* On peut dire aux Chinois, aux Japonois, aux Anglais, Votre gouvernement fourmille d'abus que vous ne corrigez point. Les Chinois répondront, nous ſubſiſtons en corps de peuple depuis cinq mille ans, & nous ſommes aujourd'hui peut-être la nation de la terre la moins infortunée, parce que nous ſommes la plus tranquille. Le Japonois en dira à-peu-près autant. L'Anglais dira, nous ſommes puiſſans ſur mer, & aſſez à notre aiſe ſur terre. Peut-être dans dix mille ans perfectionnerons-nous nos uſages. Le grand ſecret eſt d'être encor mieux que les autres avec des abus énormes.

Nous ne parlerons ici que de l'*appel comme d'abus*,

la méthode italienne, afin que le lecteur impartial ſoit en état de juger.

Cependant cette entrepriſe n'appartenait qu'à la France; des Français ſeuls l'avaient conçue & exécutée. On en tira quatre mille deux cents cinquante exemplaires, dont il ne reſte pas un ſeul chez les libraires. Ceux qu'on peut trouver par un hazard heureux ſe vendent aujourd'hui dix-huit cents francs; ainſi tout l'ouvrage pourait avoir opéré une circulation de ſept millions ſix cents cinquante mille livres. Ceux qui ne conſidéreront que l'avantage du négoce, verront que celui des deux Indes n'en a jamais approché. Les libraires y ont gagné environ cinq cents pour cent, ce qui n'eſt jamais arrivé depuis près de deux ſiecles dans aucun commerce. Si on enviſage l'économie politique, on verra que plus de mille ouvriers, depuis ceux qui recherchent la premiere matiere du papier, juſqu'à ceux qui ſe chargent des plus belles gravures, ont été employés & ont nourri leurs familles.

Il y a un autre prix pour les auteurs, le plaiſir d'expliquer le vrai, l'avantage d'enſeigner le genre-humain, la gloire; car pour le faible honoraire qui en revint à deux ou trois auteurs principaux, & qui fut ſi diſproportionné à leurs travaux immenſes, il ne doit pas être compté. Jamais on ne travailla avec tant d'ardeur & avec un plus noble déſintéreſſement.

On vit bientôt des perſonnages recommandables

dans tous les rangs, officiers-généraux, magiſtrats, ingénieurs, véritables gens de lettres, s'empreſſer à décorer cet ouvrage de leurs recherches, ſouſcrire & travailler à la fois: ils ne voulaient que la ſatisfaction d'être utiles; ils ne voulaient point être connus; & c'eſt malgré eux qu'on a imprimé le nom de pluſieurs.

Le philoſophe s'oublia pour ſervir les hommes; l'intérêt, l'envie & le fanatiſme ne s'oublierent pas. Quelques jéſuites qui étaient en poſſeſſion d'écrire ſur la théologie & ſur les belles-lettres, penſaient qu'il n'appartenait qu'aux journaliſtes de Trevoux d'enſeigner la terre; ils voulurent au moins avoir part à l'Encyclopédie pour de l'argent: car il eſt à remarquer qu'aucun jéſuite n'a donné au public ſes ouvrages ſans les vendre.

DIEU permit en même tems que deux ou trois convulſionnaires ſe préſentaſſent pour coopérer à l'Encyclopédie; on avait à choiſir entre ces deux extrêmes; on les rejetta tous deux également comme de raiſon, parce qu'on n'était d'aucun parti & qu'on ſe bornait à chercher la vérité. Quelques gens de lettres furent exclus auſſi, parce que les places étaient priſes. Ce furent autant d'ennemis qui tous ſe réunirent contre l'Encyclopédie dès que le premier tome parut. Les auteurs furent traités comme l'avaient été à Paris les inventeurs de l'art admirable de l'imprimerie, lors qu'ils vinrent y débiter quelques-uns de

leurs eſſais: on les prit pour des ſorciers, on ſaiſit juridiquement leurs livres; on commença contre eux un procès criminel. Les encyclopédiſtes furent accueillis préciſément avec la même juſtice & la même ſageſſe.

Un maître d'école connu alors dans Paris, ou du moins dans la canaille de Paris, pour un très ardent convulſionnaire, ſe chargea au nom de ſes confreres de déférer l'Encyclopédie comme un ouvrage contre les mœurs, la religion & l'état. Cet homme avait joué quelque tems ſur le théâtre des marionnettes de St. Médard, & avait pouſſé la friponnerie du fanatiſme juſqu'à ſe faire ſuſpendre en croix & à paraître réellement crucifié avec une couronne d'épines ſur la tête, le 2 Mars 1749, dans la rue St. Denis, vis-à-vis St. Leu & St. Giles, en préſence de cent convulſionnaires; ce fut cet homme qui ſe porta pour délateur; il fut à la fois l'organe des journaliſtes de Trevoux, des bâteleurs de St. Médard & d'un certain nombre d'hommes ennemis de toute nouveauté, & encor plus, de tout mérite.

Il n'y avait point eu d'exemple d'un pareil procès. On accuſait les auteurs non pas de ce qu'ils avaient dit, mais de ce qu'ils diraient un jour. *Voyez*, diſait-on, *la malice; le premier tome eſt plein des renvois aux derniers, donc c'eſt dans les derniers que ſera tout le venin.* Nous n'exagérons point: cela fut dit mot à mot.

L'Encyclopédie fut ſupprimée ſur cette divination; mais enfin la raiſon l'emporta. Le deſtin de cet ouvrage a été celui de toutes les entrepriſes utiles, de preſque tous les bons livres, comme celui de *la Sageſſe* de *Charon*, de la ſavante hiſtoire compoſée par le ſage *de Thou*, de preſque toutes les vérités neuves, des expériences contre l'horreur du vuide, de la rotation de la terre, de l'uſage de l'émétique, de la gravitation, de l'inoculation. Tout cela fut condamné d'abord, & reçu enſuite avec la reconnaiſſance tardive du public.

Le délateur couvert de honte eſt allé à Moſcou exercer ſon métier de maître d'école, & là il peut ſe faire crucifier, s'il lui en prend envie; mais il ne peut ni nuire à l'Encyclopédie, ni ſéduire des magiſtrats. Les autres ſerpens qui mordaient la lime ont uſé leurs dents & ceſſé de mordre.

Comme la plupart des ſavans & des hommes de génie qui ont contribué avec tant de zele à cet important ouvrage, s'occupent à préſent du ſoin de le perfectionner & d'y ajouter même pluſieurs volumes; & comme dans plus d'un pays on a déja commencé des éditions, nous avons cru devoir préſenter aux amateurs de la littérature un eſſai de quelques articles omis dans le grand dictionnaire, ou qui peuvent ſouffrir quelques additions, ou qui ayant été inſérés par des mains étrangeres, n'ont pas été traités ſelon les vues des directeurs de cette entrepriſe immenſe.

C'eſt à eux que nous dédions notre eſſai, dont ils pouront prendre & corriger ou laiſſer les articles, à leur gré, dans la grande édition que les libraires de Paris préparent. Ce ſont des plantes exotiques que nous leur offrons; elles ne mériteront d'entrer dans leur vaſte collection qu'autant qu'elles ſeront cultivées par de telles mains; & c'eſt alors qu'elles pouront recevoir la vie.

QUESTIONS

SUR

L'ENCYCLOPEDIE.

A.

NOus aurons peu de queſtions à faire ſur cette premiere lettre de tous les alphabets. Cet article de l'Encyclopédie, plus néceſſaire qu'on ne croirait, eſt de *Céſar Du Marſais*, qui n'était bon grammairien que parce qu'il avait dans l'eſprit une dialectique très profonde & très nette. La vraie philoſophie tient à tout, excepté à la fortune. Ce ſage qui était pauvre, & dont l'éloge ſe trouve à la tête du troiſieme volume de l'Encyclopédie, fut perſécuté par l'auteur de *Marie à la Coque* qui était riche; & ſans les généroſités du comte de *Lauraguais*, il ſerait mort dans la plus extrême miſere. Saiſiſſons cette occaſion de dire que jamais la nation Françaiſe ne s'eſt plus honorée que de nos jours par ces actions de véritable grandeur faites ſans oſtentation. Nous avons vu plus d'un miniſtre d'état encourager les talens dans l'indigence & demander le ſecret. *Colbert* les récompenſait, mais avec l'argent de l'état; *Fouquet* avec celui de la déprédation. Ceux dont je parle ont donné de leur propre bien; & par-là ils ſont

au-deſſus de *Fouquet* autant que par leur naiſſance, leurs dignités & leur génie. Comme nous ne les nommons point ils ne doivent point ſe fâcher. Que le lecteur pardonne cette digreſſion qui commence notre ouvrage. Elle vaut mieux que ce que nous dirons ſur la lettre *A* qui a été ſi bien traitée par feu Mr. *Du Marſais*, & par ceux qui ont joint leur travail au ſien. Nous ne parlerons point des autres lettres, & nous renvoyons à l'Encyclopédie qui dit tout ce qu'il faut ſur cette matiere.

On commence à ſubſtituer la lettre *a* à la lettre *o* dans *français*, *françaiſe*, *anglais*, *anglaiſe*, & dans tous les imparfaits, comme, *il employait*, *il octroyait*, *il ployerait*, &c.; la raiſon n'en eſt-elle pas évidente? ne faut-il pas écrire comme on parle autant qu'on le peut? n'eſt-ce pas une contradiction d'écrire *oi*, & de prononcer *ai*? nous diſions autrefois, *je croyois*, *j'octroyois*, *j'employois*, *je ployois*. Lors qu'enfin on adoucit ces ſons barbares, on ne ſongea point à réformer les caracteres: & le langage démentit continuellement l'écriture.

Mais quand il fallut faire rimer en vers les *ois* qu'on prononçait *ais*, avec les *ois* qu'on prononçait *ois*, les auteurs furent bien embarraſſés. Tout le monde, par exemple, diſait *français* dans la converſation & dans les diſcours publics. Mais comme la coutume vicieuſe de rimer pour les yeux & non pas pour les oreilles, s'était introduite parmi nous, les poëtes ſe crurent obligés de faire rimer *français* à *loix*, *rois*, *exploits*: & alors les mêmes académiciens qui venaient

de prononcer *français* dans un diſcours oratoire, prononçaient *françois* dans les vers. On trouve dans une piece de vers de *Pierre Corneille*, ſur le paſſage du Rhin, aſſez peu connue.

Quel ſpectacle d'effroi! grand Dieu, ſi toutefois
Quelque choſe pouvoit effrayer les *François*.

Le lecteur peut remarquer quel effet produiraient aujourd'hui ces vers, ſi l'on prononçait comme ſous François premier *pouvoit* par un *o*; quelle cacophonie feraient *effroi*, *toute-fois*, *pouvoit*, *françois*.

Dans le tems que notre langue ſe perfectionnait le plus, *Boileau* diſait:

Qu'il s'en prenne à ſa muſe allemande en *françois*:
Mais laiſſons Chapelain pour la derniere *fois*.

Aujourd'hui que tout le monde dit *français*, ce vers de *Boileau* lui-même paraîtrait un peu allemand.

Nous nous ſommes enfin défaits de cette mauvaiſe habitude d'écrire le mot *françois* comme on écrit *Saint François*. Il faut du tems pour réformer la maniere d'écrire tous ces autres mots dans leſquels les yeux trompent toujours les oreilles. Vous écrivez encor, *je croyois*; & ſi vous prononciez *je croyois*, en faiſant ſentir les deux *o*, perſonne ne pourait vous ſupporter. Pourquoi donc en ménageant nos oreilles ne menagez-vous pas auſſi nos yeux? pourquoi n'écrivez-vous pas *je croyais*, puiſque *je croyois* eſt abſolument barbare?

Vous enſeignez la langue françaiſe à un étranger; il eſt d'abord ſurpris que vous prononciez *je croyais*,

j'octroyais, *j'employais* ; il vous demande pourquoi vous adouciſſez la prononciation de la derniere ſillabe, & pourquoi vous n'adouciſſez pas la précédente; pourquoi dans la converſation vous ne dites pas *je crayais*, *j'emplayais*, &c.

Vous lui répondez, & vous devez lui répondre, qu'il y a plus de grace & de variété à faire ſuccéder une diphtongue à une autre. La derniere ſyllabe, lui dites-vous, dont le ſon reſte dans l'oreille, doit être plus agréable & plus mélodieuſe que les autres; & c'eſt la variété dans la prononciation de ces ſillabes qui fait le charme de la proſodie.

L'étranger vous répliquera; vous deviez m'en avertir par l'écriture comme vous m'en avertiſſez dans la converſation. Ne voyez-vous pas que vous m'embarraſſez beaucoup lorſque vous ortographiez d'une façon & que vous prononcez d'une autre?

Les plus belles langues, ſans contredit, ſont celles où les mêmes ſillabes portent toujours une prononciation uniforme; vous dites *anglais*, *portugais*, *français*; mais vous dites *danois*, *ſuédois*; comment dévinerai-je cette différence, ſi je n'apprends votre langue que dans vos livres? Et pourquoi en prononçant *anglais* & *portugais*, mettez-vous un *o* à l'un & un *a* à l'autre? Pourquoi n'avez-vous pas la mauvaiſe habitude d'écrire *portugois*, comme vous avez la mauvaiſe habitude d'écrire *anglois*? En un mot ne parait-il pas évident que la meilleure méthode eſt d'écrire toujours par *a* ce qu'on prononce par *a*?

A.

A, troiſieme perſonne au préſent de l'indicatif du verbe *avoir*. C'eſt un défaut ſans doute qu'un verbe ne ſoit qu'une ſeule lettre & qu'on exprime *il a raiſon*, *il a de l'eſprit*, comme on exprime *il eſt à Paris*, *il eſt à Lyon*.

Hodièque manent veſtigia ruris.

Il a eu choquerait horriblement l'oreille, ſi on n'y était pas accoutumé ; pluſieurs écrivains ſe ſervent ſouvent de cette phraſe: *la différence qu'il y a*; *la diſtance qu'il y a entre eux*; eſt-il rien de plus languiſſant à la fois & de plus rude? N'eſt-il pas aiſé d'éviter cette imperfection du langage en diſant ſimplement, *la diſtance*, *la différence entre eux*. A quoi bon ce *qu'il* & cet *y a*, qui rendent le diſcours ſec, & qui réuniſſent ainſi les plus grands défauts?

Ne faut-il pas ſurtout éviter le concours de deux *a*? *Il va à Paris*, *il a Antoine en averſion*? trois & quatre *a* ſont inſuportables; *Il va à Amiens*, *& de là à Arques*.

La poëſie françaiſe proſcrit ce heurtement de voyelles.

Gardez qu'une voyelle, à courir trop hâtée,
Ne ſoit d'une voyelle en ſon chemin heurtée.

Les Italiens ont été obligés de ſe permetre cet achopement de ſons qui détruiſent l'harmonie naturelle, ces hiatus, ces bâillemens que les Latins étaient ſoigneux d'éviter.

Pétrarque ne fait nulle difficulté de dire,

Muove ſi il vecchiarel canuto & bianco,
Dal dolce luogo ove ha ſua eta fornita.

L'Arioſte a dit:

Non ſa quel che ſia Amore
Dovevа fortuna alla chriſtiana fede.
Tanto giro che venne a una riviera
Altra aventura al buon Rinaldo accade.

Cette malheureuſe cacophonie eſt néceſſaire en Italien, parce que la plus grande partie des mots de cette langue ſe termine en *a*, *e*, *i*, *o*, *u*. Le latin qui poſſede une infinité de terminaiſons, ne pouvait guere admettre un pareil heurtement de voyelles; & la langue françaiſe eſt encor en cela plus circonſpecte & plus ſévere que le latin. Vous voyez très rarement dans *Virgile* une voyelle ſuivie d'un mot commençant par une voyelle: ce n'eſt que dans un petit nombre d'occaſions où il faut exprimer quelque déſordre de l'eſprit,

Arma amens capio,

ou lorſque deux ſpondées peignent un lieu vaſte & déſert,

In Neptuno Ægeo.

Homere, il eſt vrai, ne s'aſſujettit pas à cette regle de l'harmonie qui rejette le concours des voyel-

les, & ſurtout des A; les fineſſes de l'art n'étaient pas encor connues de ſon tems, & *Homere* était au-deſſus de ces fineſſes: mais ſes vers les plus harmonieux, ſont ceux qui ſont compoſés d'un aſſemblage heureux de voyelles & de conſonnes. C'eſt ce que *Boileau* recommande, dès le premier chant de l'*Art poëtique*.

La lettre A chez preſque toutes les nations devint une lettre ſacrée, parce quelle était la premiere: les Egyptiens joignirent cette ſuperſtition à tant d'autres: de là vient que les Grecs d'Alexandrie l'appellaient *hier' alpha*; & comme *oméga* était la derniere lettre, ces mots *alpha* & *oméga* ſignifierent le complément de toutes choſes. Ce fut l'origine de la cabale & de plus d'une myſtérieuſe démence.

Les lettres ſervaient de chiffres & de notes de muſique; jugez quelle foule de connaiſſances ſecrettes cela produiſit; *a*, *b*, *c*, *d*, *e*, *f*, *g*, étaient les ſept cieux. L'harmonie des ſpheres céleſtes était compoſée des ſept premieres lettres; & un acroſtiche rendait raiſon de tout dans la vénérable antiquité.

ABC, ou ALPHABET.

SI Mr. *Du Marſais* vivait encor, nous lui demanderions le nom de l'alphabet. Prions les ſavans hommes qui travaillent à l'Encyclopédie de nous dire pourquoi l'alphabet n'a point de nom dans aucune

langue de l'Europe; *alphabeth* ne ſignifie autre choſe que *A B* & *A B* ne ſignifie rien, ou tout au plus il indique deux ſons; & ces deux ſons n'ont aucun raport l'un avec l'autre. *Beth* n'eſt point formé d'*alpha*; l'un eſt le premier, l'autre le ſecond, & on ne ſait pas pourquoi.

Or comment s'eſt-il pu faire qu'on manque de termes, pour exprimer la porte de toutes les ſcienees? La connaiſſance des nombres, l'art de compter, ne s'appelle point *un deux*; & le rudiment de l'art d'exprimer ſes penſées, n'a dans l'Europe aucune expreſſion propre qui le déſigne.

L'alphabet eſt la premiere partie de la grammaire; ceux qui poſſedent la langue arabe, dont je n'ai pas la plus légere notion, pouront dire ſi cette langue qui a, dit-on, quatre-vingt mots pour ſignifier un cheval, en aurait un pour ſignifier l'alphabet.

Je proteſte que je ne ſais pas plus le chinois que l'arabe; cependant j'ai lu dans un petit vocabulaire que cette nation s'eſt toujours donnée deux mots chinois, pour exprimer le catalogue, la liſte des caracteres de ſa langue; l'un eſt *ho-ton*, l'autre *haipien* (1): nous n'avons ni *ho-ton* ni *haipien* dans nos langues occidentales. Les Grecs n'avaient pas été plus adroits que nous, ils diſaient *alphabet*. (2) *Séneque le philoſophe* ſe ſert de la phraſe grecque pour exprimer un vieillard comme moi qui fait des queſtions ſur la grammaire;

(1) Premier vol. de l'hiſtoire de la Chine, de *Du Halde*.
(2) Epit. lib. 5.

il l'appelle *Skedon analphabetos*. Or cet alphabet, les Grecs le tenaient des Phéniciens, de cette nation nommée *le peuple lettré* par les Hébreux mêmes, lorſque ces Hébreux vinrent s'établir auprès de leur pays.

Il eſt à croire que les Phéniciens, en communiquant leurs caracteres aux Grecs, leur rendirent un grand ſervice en les délivrant de l'embarras de l'écriture égyptiaque que *Cécrops* leur avait apportée d'Egypte; les Phéniciens en qualité de négocians rendaient tout aiſé: & les Egyptiens en qualité d'interprêtes des Dieux rendaient tout difficile.

Je m'imagine entendre un marchand Phénicien abordé dans l'Achaïe, dire à un Grec ſon correſpondant, non-ſeulement mes caracteres ſont aiſés à écrire, & rendent la penſée ainſi que les ſons de la voix, mais ils expriment nos dettes actives & paſſives; Mon *aleph* que vous voulez prononcer *alpha*, vaut une once d'argent; *betha* en vaut deux; *ro* en vaut cent: *ſigma* en vaut deux cents. Je vous dois deux cents onces: je vous paie un *ro*: reſte un *ro* que je vous dois encore; nous aurons bientôt fait nos comptes.

Les marchands furent probablement ceux qui établirent la ſociété entre les hommes, en fourniſſant à leurs beſoins; & pour négocier, il faut s'entendre.

Les Egyptiens ne commercerent que très tard; ils avaient la mer en horreur: c'était leur *Typhon*. Les

Tyriens furent navigateurs de tems immémorial; ils lierent enſemble les peuples que la nature avait ſéparés, & ils réparerent les malheurs où les révolutions de ce globe avaient plongé ſouvent une grande partie du genre-humain. Les Grecs à leur tour allerent porter leur commerce & leur alphabet commode chez d'autres peuples qui le changerent un peu, comme les Grecs avaient changé celui des Tyriens. Lorſque leurs marchands, dont on fit depuis des demi-dieux, allerent établir à Colchos un commerce de pelleteries qu'on appella *la toiſon d'or*, ils donnerent leurs lettres aux peuples de ces contrées, qui les ont conſervées & altérées. Ils n'ont point pris l'alphabet des Turcs auxquels ils ſont ſoumis, & dont j'eſpere qu'ils ſecoueront le joug, grace à l'impératrice de Ruſſie.

Il eſt très-vraiſemblable, (je ne dis pas très vrai, DIEU m'en garde) que ni Tyr, ni l'Egypte, ni aucun Aſiatique habitant vers la Méditerranée, ne communiqua ſon alphabet aux peuples de l'Aſie orientale. Si les Tyriens, ou même les Caldéens qui habitaient vers l'Euphrate, avaient, par exemple, communiqué leur méthode aux Chinois, il en reſterait quelques traces; ils auraient les ſignes des vingt-deux, vingt-trois ou vingt-quatre lettres. Ils ont tout au contraire des ſignes de tous les mots qui compoſent leur langue; & ils en ont, nous dit-on, quatre vingt-mille: cette méthode n'a rien de commun avec celle de Tyr. Elle eſt ſoixante & & dix-neuf mille neuf cents ſoixante & ſeize fois plus

fois plus ſavante, & plus embarraſſée que la nôtre. Joignez à cette prodigieuſe différence, qu'ils écrivent de haut en bas, & que les Tyriens & les Caldéens écrivaient de droite à gauche; les Grecs & nous de gauche à droite.

Examinez les caracteres tartares, indiens, ſiamois, japonois, vous n'y voyez pas la moindre analogie avec l'alphabet grec & phénicien.

Cependant tous ces peuples, en y joignant même les Hottentots & les Cafres, prononcent à-peu-près les voyelles & les conſonnes comme nous, parce qu'ils ont le larinx fait de même pour l'eſſentiel, ainſi qu'un payſan Griſon a le goſier fait comme la premiere chanteuſe de l'opéra de Naples. La différence qui fait de ce manant une baſſe-taille rude, diſcordante, inſuportable, & de cette chanteuſe un deſſus de roſſignol, eſt ſi imperceptible, qu'aucun anatomiſte ne peut l'appercevoir. C'eſt la cervelle d'un ſot qui reſſemble comme deux goutes d'eau à la cervelle d'un grand génie.

Quand nous avons dit que les marchands de Tyr enſeignerent leur *A B C* aux Grecs, nous n'avons pas prétendu qu'ils euſſent appris aux Grecs à parler. Les Athéniens probablement s'exprimaient déja mieux que les peuples de la baſſe Syrie; ils avaient un goſier plus flexible; leurs paroles étaient un plus heureux aſſemblage de voyelles, de conſonnes, & de diphtongues. Le langage des peuples de la Phénicie

au contraire était rude, groſſier, c'était des *Shafiroth*, des *Aſtaroth*, des *Shabaoth*, des *Chammaim*, des *Chotihet*, des *Thapheth*; il y aurait là dequoi faire enfuir notre chanteuſe de l'opéra de Naples. Figurez-vous les Romains d'aujourd'hui qui auraient retenu l'ancien alphabet étrurien, & à qui des marchands Hollandais viendraient apporter celui dont ils ſe ſervent à préſent. Tous les Romains feraient fort bien de recevoir leurs caracteres; mais ils ſe garderaient bien de parler la langue batave. C'eſt préciſément ainſi que le peuple d'Athenes en uſa avec les matelots de Caphthor, venant de Tyr ou de Bérith: les Grecs prirent leur alphabet qui valait mieux que celui du Miſraim qui eſt l'Egypte: & rebuterent leur patois.

Philoſophiquement parlant, & abſtraction reſpectueuſe faite de toutes les inductions qu'on pourait tirer des livres ſacrés dont il ne s'agit certainement pas ici, la langue primitive n'eſt-elle pas une plaiſante chimere?

Que diriez-vous d'un homme qui voudrait rechercher quel a été le cri primitif de tous les animaux, & comment il eſt arrivé que dans une multitude de ſiecles les moutons ſe ſoient mis à bêler, les chats à miauler, les pigeons à roucouler, les linotes à ſifler? Ils s'entendent tous parfaitement dans leurs idiomes, & beaucoup mieux que nous. Le chat ne manque pas d'accourir aux miaulemens très articulés & très variés de la chatte; c'eſt une merveilleuſe choſe de voir dans le Mirebalais une cavale dreſſer ſes oreilles, frapper du pied, s'agiter aux braiemens in-

telligibles d'un âne. Chaque eſpece a ſa langue. Celle des Eſquimaux & des Algonquins ne fut point celle du Pérou. Il n'y a pas eu plus de langue primitive, & d'alphabet primitif, que de chênes primitifs & que d'herbe primitive.

Pluſieurs rabins prétendent que la langue mere était le ſamaritain; quelques autres ont aſſuré que c'était le bas-breton: dans cette incertitude, on peut fort bien, ſans offenſer les habitans de Kimper & de Samarie, n'admettre aucune langue mere.

Ne peut-on pas, ſans offenſer perſonne, ſuppoſer que l'alphabet a commencé par des cris & des exclamations? Les petits enfans diſent d'eux-mêmes, *ah eh* quand ils voient un objet qui les frappe; *hi hi* quand ils pleurent, *hu hu*, *hou hou* quand ils ſe moquent, *aie* quand on les frappe? Et il ne faut pas les frapper.

A l'égard des deux petits garçons que le roi d'Egypte *Pſammeticus* (qui n'eſt pas un nom égyptien) fit élever pour ſavoir quelle était la langue primitive, il n'eſt gueres poſſible qu'ils ſe ſoient tous deux mis à crier *bec bec* pour avoir à déjeuner.

Des exclamations formées par des voyelles, auſſi naturelles aux enfans que le croaſſement l'eſt aux grenouilles, il n'y a pas ſi loin qu'on croirait à un alphabet complet. Il faut bien qu'une mere diſe à ſon enfant l'équivalent de *vien*, *tien*, *pren*, *tai-toi*, *approche*, *va-t-en*: ces mots ne ſont repréſentatifs de rien, ils ne peignent rien; mais ils ſe font entendre avec un geſte.

De ces rudimens informes, il y a un chemin immenſe pour arriver à la ſintaxe. Je ſuis effrayé quand je ſonge que de ce ſeul mot *vien*, il faut parvenir un jour à dire, *je ſerais venu ma mere, avec grand plaiſir, & j'aurais obéi à vos ordres qui me ſeront toujours chers, ſi en accourant vers vous je n'étais pas tombé à la renverſe; & ſi une épine de votre jardin ne m'était pas entrée dans la jambe gauche.*

Il ſemble à mon imagination étonnée qu'il a fallu des ſiecles pour ajuſter cette phraſe; & bien d'autres ſiecles pour la peindre. Ce ſerait ici le lieu de dire, ou de tâcher de dire, comment on exprime & comment on prononce dans toutes les langues du monde *pere*, *mere*, *jour*, *nuit*, *terre*, *eau*, *boire*, *manger*, &c.; mais il faut éviter le ridicule autant qu'il eſt poſſible.

Les caracteres alphabétiques préſentant à la fois les noms des choſes, leur nombre, les dates des événemens, les idées des hommes, devinrent bientôt des myſteres aux yeux même de ceux qui avaient inventé ces ſignes. Les Caldéens, les Syriens, les Egyptiens, attribuerent quelque choſe de divin à la combinaiſon des lettres, à la maniere de les prononcer; ils crurent que les noms ſignifiaient par eux-mêmes, & qu'ils avaient en eux une force, une vertu ſecrette. Ils allaient juſqu'à prétendre que le nom qui ſignifiait *puiſſance* était puiſſant de ſa nature; que celui qui exprimait *ange* était angelique; que celui qui donnait l'idée de DIEU, était divin. Cette ſcience des caracteres entra néceſſairement dans la magie:

point d'opération magique, ſans les lettres de l'alphabet.

Cette porte de toutes les ſciences, devint celle de toutes les erreurs; les mages de tous les pays s'en ſervirent pour ſe conduire dans le labyrinthe qu'ils s'étaient conſtruit, & où il n'était pas permis aux autres hommes d'entrer. La maniere de prononcer des conſonnes & des voyelles, devint le plus profond des myſteres, & ſouvent le plus terrible. Il y eut une maniere de prononcer *Jéova*, nom de DIEU chez les Syriens & les Egyptiens; par laquelle on faiſait tomber un homme roide mort.

St. Clément d'Alexandrie rapporte que *Moïſe* fit mourir ſur le champ le Roi d'Egypte *Nechephre*, en lui ſouflant ce nom dans l'oreille; & qu'enſuite il le reſſuſcita en prononçant le même mot. (3) *St. Clément* d'Alexandrie eſt exact, il cite ſon auteur, c'eſt le ſavant *Artapan*; & qui poura recuſer le témoignage d'*Artapan*?

Rien ne retarda plus les progrès de l'eſprit humain, que cette profonde ſcience de l'erreur, née chez les Aſiatiques avec l'origine des vérités. L'univers fut abruti par l'art même qui devait l'éclairer.

Vous en voyez un grand exemple dans *Origene*, dans *Clément* d'Alexandrie, dans *Tertullien*, &c. &c. *Origene* (4) dit ſurtout expreſſément, ſi en invo-

(3) Stromates ou Tapiſſeries, liv. I.
(4) Orig. contre Celſe. nº. 202.

„ quant DIEU, ou en jurant par lui, on le nomme
„ le DIEU d'*Abraham*, d'*Isaac* & de *Jacob*, on fera
„ par ces noms des choses dont la nature & la for-
„ ce sont telles, que les démons se soumettent à
„ ceux qui les prononcent; mais si on le nomme
„ d'un autre nom, comme DIEU *de la mer bruyante*,
„ DIEU *supplantateur*, ces noms seront sans vertu,
„ le nom d'*Israël* traduit en grec ne poura rien opé-
„ rer: mais prononcez-le en hébreu, avec les autres
„ mots requis, vous opérerez la conjuration."

Le même *Origene* dit ces paroles remarquables.
„ Il y a des noms qui ont naturellement de la vertu,
„ tels que sont ceux dont se servent les sages par-
„ mi les Egyptiens, les mages en Perse, les brac-
„ manes dans l'Inde. Ce qu'on nomme *magie*, n'est
„ pas un art vain & chimérique, ainsi que le préten-
„ dent les Stoïciens & les Epicuriens: ni le nom de
„ *Sabaoth*, ni celui d'*Adonaï*, n'ont pas été faits pour
„ des êtres créés; mais ils appartiennent à une théo-
„ logie mystérieuse qui se rapporte au Créateur; de
„ là vient la vertu de ces noms quand on les arrange
„ & qu'on les prononce selon les regles, &c."

C'était en prononçant des lettres selon la méthode magique qu'on forçait la lune de descendre sur la terre. Il faut pardonner à *Virgile* d'avoir cru ces inepties, & d'en avoir parlé sérieusement dans sa huitieme églogue.

Carmina de cœlo possunt deducere lunam.
On fait avec des mots tomber la lune en terre.

Enfin, l'alphabet fut l'origine de toutes les connaiſſances de l'homme & de toutes ſes ſotiſes.

ABBÉ, ABBAYE.

CEux qui fuient le monde ſont ſages : ceux qui ſe conſacrent à DIEU ſont reſpectables. Peut-être le tems a-t-il corrompu une ſi ſainte inſtitution.

Aux thérapeutes juifs ſuccéderent les moines en Egypte, *idiotoi*, *monoi*. *Idiot* ne ſignifiait alors que *ſolitaire* : ils firent bientôt corps ; ce qui eſt le contraire de ſolitaire, & qui n'eſt pas idiot dans l'acception ordinaire de ce terme. Chaque ſociété de moines élut ſon ſupérieur : car tout ſe faiſait à la pluralité des voix dans les premiers tems de l'égliſe. On cherchait à rentrer dans la liberté primitive de la nature humaine, en échapant par piété au tumulte & à l'eſclavage inſéparables des grands empires. Chaque ſociété de moines choiſit ſon pere, ſon abba, ſon abbé ; quoiqu'il ſoit dit dans l'évangile : *n'appellez perſonne votre pere.*

Ni les abbés, ni les moines ne furent prêtres dans les premiers ſiecles. Ils allaient par troupes entendre la meſſe au prochain village. Ces troupes devinrent conſidérables ; il y eut plus de cinquante mille moines, dit-on, dans l'Egypte.

St. Baſile d'abord moine, puis évêque de Céſarée en Cappadoce, fit un code pour tous les moines, au

quatrieme ſiecle. Cette regle de *St. Baſile* fut reçue en Orient & en Occident. On ne connut plus que les moines de *St Baſile*; ils furent partout riches; ils ſe mêlerent de toutes les affaires; ils contribuerent aux révolutions de l'empire.

On ne connoiſſait gueres que cet ordre, lorſqu'au ſixieme ſiecle *St. Benoit* établit une puiſſance nouvelle au mont Caſſin. (5) *St. Grégoire le grand* aſſure dans ſes dialogues que DIEU lui accorda un privilege ſpécial, par lequel tous les bénédictins qui mourraient au mont Caſſin ſeraient ſauvés. En conſéquence le pape *Urbain II*, par une bulle de 1092, déclara l'abbé du mont Caſſin chef de tous les monaſteres du monde. *Paſcal II* lui donna le titre *d'abbé des abbés*. Il s'intitule *patriarche de la ſainte religion, chancelier collatéral du royaume de Sicile, comte & gouverneur de la Campanie, prince de la paix*, &c. &c. &c. &c. &c.

Tous ces titres ſeraient peu de choſe, s'ils n'étaient ſoutenus par des richeſſes immenſes.

Je reçus, il n'y a pas longtems une lettre d'un de mes correſpondans d'Allemagne; la lettre commence par ces mots: „ Les abbés princes de Kemptem, El-„ vangen, Eudertl, Murbach, Bergleſgaden, Vis-„ ſembourg, Prum, Stablo, Corvey, & les autres „ abbés qui ne ſont pas princes, jouiſſent enſemble „ d'environ neuf cents mille florins de revenu, qui „ ſont deux millions cinquante mille livres de votre

(5) Liv. II. chap. 8.

„ France au cours de ce jour. De là je conclus que „ JESUS-CHRIST n'était pas si à son aise qu'eux."

Je lui répondis: „ Monsieur, vous m'avouerez „ que les François sont plus pieux que les Allemans „ dans la proportion de quatre & un vingtieme à l'u- „ nité; car nos seuls bénéfices consistoriaux de moi- „ nes, c'est-à-dire, ceux qui paient des annates au „ pape, se montent à neuf millions de rente, à qua- „ rante-neuf livres dix sols le marc avec le remede; „ & neuf millions sont à deux millions cinquante mil- „ le livres comme un est à quatre & un vingtieme. „ De là je conclus qu'ils ne sont pas assez riches, & „ qu'il faudrait qu'ils en eussent dix fois davantage. „ J'ai l'honneur d'être &c."

Il me répliqua par cette courte lettre: „ Mon „ cher monsieur, je ne vous entends point; vous „ trouvez sans doute avec moi, que neuf millions „ de votre monnoïe sont un peu trop pour ceux qui „ font vœu de pauvreté; & vous souhaitez qu'ils en „ aient quatre-vingt dix! je vous supplie de vouloir „ bien m'expliquer cette énigme."

J'eus l'honneur de lui répondre sur le champ. „ Mon „ cher monsieur, il y avait autrefois un jeune hom- „ me à qui on proposait d'épouser une femme de „ soixante ans, qui lui donnerait tout son bien par „ testament: il répondit, qu'elle n'était pas assez „ vieille." L'Allemand entendit mon énigme.

(6) Il faut savoir qu'en 1575 on proposa dans le con-

(6) Chopin, *de sacra politia*, lib. 3.

ſeil de *Henri III* roi de France, de faire ériger en commandes ſéculieres toutes les abbayes de moines, & de donner les commandes aux officiers de ſa cour & de ſon armée: mais comme il fut depuis excommunié & aſſaſſiné, ce projet n'eut pas lieu.

Le comte d'*Argenſon* miniſtre de la guerre, voulut en 1750 établir des penſions ſur les bénéfices en faveur des chevaliers de l'ordre militaire de St. Louis; rien n'était plus ſimple, plus juſte, plus utile: il n'en put venir à bout. Cependant ſous *Louïs XIV*, la princeſſe de *Conti* avait poſſédé l'abbaye de St. Denis. Avant ſon regne les ſéculiers poſſédaient des bénéfices, le duc de *Sulli* huguenot avait une abbaye.

Le pere de *Hugues Capet*, n'était riche que par ſes abbayes, & on l'appellait *Hugues l'abbé*. On donnait des abbayes aux reines pour leurs menus plaiſirs. *Ogine* mere de *Louis d'outremer*, quitta ſon fils parce qu'il lui avait ôté l'abbaye de *Ste. Marie de Laon*, pour la donner à ſa femme *Gerberge*. Il y a des exemples de tout. Chacun tâche de faire ſervir les uſages, les innovations, les loix anciennes, abrogées, renouvellées, mitigées, les chartes ou vraies ou ſuppoſées, le paſſé, le préſent, l'avenir, à s'emparer des biens de ce monde; mais c'eſt toûjours à la plus grande gloire de DIEU. Conſultez l'*Apocalypſe* de *Méliton* par l'évêque du *Bellai*.

ABEILLES.

LEs abeilles peuvent paraître ſupérieures à la race humaine, en ce qu'elles produiſent de leur ſubſtance une ſubſtance utile, & que de toutes nos ſecrétions il n'y en a pas une ſeule qui ſoit bonne à rien, pas une ſeule même qui ne rende le genre-humain déſagréable.

Ce qui m'a charmé dans les eſſains qui ſortent de la ruche, c'eſt qu'ils ſont beaucoup plus doux que nos enfans qui ſortent du college. Les jeunes abeilles alors ne piquent perſonne, du moins rarement & dans des cas extraordinaires. Elles ſe laiſſent prendre, on les porte la main nue paiſiblement dans la ruche qui leur eſt deſtinée; mais dès qu'elles ont appris dans leur nouvelle maiſon à connaître leurs intérêts, elles deviennent ſemblables à nous, elles font la guerre. J'ai vu des abeilles très tranquilles aller pendant ſix mois travailler dans un pré voiſin couvert de fleurs qui leur convenaient. On vint faucher le pré, elles ſortirent en fureur de la ruche, fondirent ſur les faucheurs qui leur volaient leur bien, & les mirent en fuite.

Je ne ſais pas qui a dit le premier que les abeilles avaient un roi. Ce n'eſt pas probablement un républicain à qui cette idée vint dans la tête. Je ne ſais pas qui leur donna enſuite une reine au lieu d'un roi, ni qui ſuppoſa le premier que cette reine était

une *Meſſaline* qui avait un ſerrail prodigieux, qui paſſait ſa vie à faire l'amour & à faire ſes couches, qui pondait & logeait environ quarante mille œufs par an. On a été plus loin; on a prétendu qu'elle pondait trois eſpeces différentes, des reines, des eſclaves nommés *bourdons*, & des ſervantes nommées *ouvrieres*; ce qui n'eſt pas trop d'accord avec les loix ordinaires de la nature.

On a cru qu'un phyſicien, d'ailleurs grand obſervateur, inventa il y a quelques années les fours à poulets, inventés depuis environ quatre mille ans par les Egyptien , ne conſidérant pas l'extrême différence de notre climat & de celui d'Egypte; on a dit encor que ce phyſicien, inventa de même le royaume des abeilles ſous une reine, mere de trois eſpeces.

Pluſieurs naturaliſtes avaient déja répété cette invention; il eſt venu un homme qui étant poſſeſſeur de ſix cents ruches, à cru mieux examiner ſon bien que ceux qui n'ayant point d'abeilles ont copié des volumes ſur cette république induſtrieuſe qu'on ne connait gueres mieux que celles des fourmis. Cet homme eſt Mr. *Simon* qui ne ſe pique de rien, qui écrit très ſimplement; mais qui recueille comme moi du miel & de la cire. Il a de meilleurs yeux que moi, il en fait plus que Mr. le prieur de Jonval, & que Mr. le comte *du Spectacle de la nature*; il a examiné ſes abeilles pendant vingt années; il nous aſſure qu'on s'eſt moqué de nous, & qu'il n'y

a pas un mot de vrai dans tout ce qu'on a répété dans tant de livres.

Il prétend qu'en effet il y a dans chaque ruche une eſpece de roi & de reine qui perpétuent cette race royale & qui préſident aux ouvrages; il les a deſſinés, & il renvoie aux *mille & une nuits*, & à l'*hiſtoire de la reine d'Achem* la prétendue reine abeille avec ſon ſerrail.

Il y a enſuite la race des bourdons qui n'a aucune relation avec la premiere, enfin la grande famille des abeilles ouvrieres qui ſont mâles & femelles, & qui forment le corps de la république. Les abeilles femelles dépoſent leurs œufs dans les cellules qu'elles ont formées.

Comment en effet la reine ſeule pourait-elle pondre & loger quarante mille œufs l'un après l'autre? Le ſyſtême le plus ſimple eſt preſque toujours le véritable. Cependant, j'ai ſouvent cherché ce roi & cette reine, & je n'ai jamais eu le bonheur de les voir. Quelques obſervateurs m'ont aſſuré qu'ils ont vu la reine entourée de ſa cour; l'un d'eux l'a portée, elle & ſes ſuivantes ſur ſon bras nud. Je n'ai point fait cette expérience; mais j'ai porté dans ma main les abeilles d'un eſſain qui ſortaient de la mere ruche, ſans qu'elles me piquaſſent. Il y a des gens qui n'ont pas de foi à la réputation qu'ont les abeilles d'être méchantes, & qui en portent des eſſains entiers ſur leur poitrine & ſur leur viſage.

Virgile n'a chanté ſur les abeilles que les erreurs

de ſon tems. Il ſe pourait bien que ce roi & cette reine ne fuſſent autre choſe qu'une ou deux abeilles qui volent par hazard à la tête des autres. Il faut bien que lorſqu'elles vont butiner les fleurs, il y en ait quelques-unes de plus diligentes; mais qu'il y ait une vraie royauté, une cour, une police, c'eſt ce qui me parait plus que douteux.

Pluſieurs eſpeces d'animaux s'attroupent & vivent enſemble. On a comparé les béliers, les taureaux, à des rois, parce qu'il y a ſouvent un de ces animaux qui marche le premier: cette prééminence a frappé les yeux. On a oublié que très ſouvent auſſi le bélier & les taureaux marchent les derniers.

S'il eſt quelque apparence d'une royauté & d'une cour, c'eſt dans un coq; il appelle ſes poules, il laiſſe tomber pour elles le grain qu'il a dans ſon bec, il les défend, il les conduit; il ne ſouffre pas qu'un autre roi partage ſon petit état; il ne s'éloigne jamais de ſon ſerrail. Voilà une image de la vraie royauté; elle eſt plus évidente dans une baſſe-cour que dans une ruche.

On trouve dans les *Proverbes* attribués à Salomon, qu'*il y a quatre choſes qui ſont les plus petites de la terre, & qui ſont plus ſages que les ſages; les fourmis, petit peuple qui ſe prépare une nourriture pendant la moiſſon; le lievre, peuple faible qui couche ſur des pierres; la ſauterelle, qui n'ayant pas des rois, voyage par troupes; le lézard qui travaille de ſes mains & qui demeure dans les palais des rois.* J'ignore pourquoi *Sa-*

lomon a oublié les abeilles qui paraiſſent avoir un inſtinct bien ſupérieur à celui des lievres, qui ne couchent point ſur la pierre; & des lézards, dont j'ignore le génie. Au ſurplus je préférerai toujours une abeille à une ſauterelle.

On nous mande qu'une ſociété de phyſiciens pratiques dans la Luſace, vient de faire éclore un couvain d'abeilles dans une ruche, où il eſt tranſporté lorſqu'il eſt en forme de vermiſſeau. Il croît, il ſe dévelope dans ce nouveau berceau qui devient ſa patrie; il n'en ſort que pour aller ſucer des fleurs: on ne craint point de le perdre, comme on perd ſouvent des eſſains lorſqu'ils ſont chaſſés de la mere ruche. Si cette méthode peut devenir d'une exécution aiſée, elle ſera très utile. Mais dans le gouvernement des animaux domeſtiques comme dans la culture des fruits, il y a mille inventions plus ingénieuſes que profitables. Toute méthode doit être facile pour être d'un uſage commun.

De tout tems les abeilles ont fourni des deſcriptions, des comparaiſons, des allégories, des fables à la poëſie. La fameuſe fable des abeilles de *Mandeville* fit un grand bruit en Angleterre; en voici un petit précis.

Les abeilles autrefois
Parurent bien gouvernées;
Et leurs travaux & leurs rois
Les rendirent fortunées.
Quelques avides bourdons,
Dans les ruches ſe gliſſerent.
Ces bourdons ne travaillerent;

Mais ils firent des ſermons.
Ils dirent dans leur langage,
Nous vous promettons le ciel:
Accordez-nous en partage
Votre cire & votre miel.
Les abeilles qui les crurent,
Sentirent bientôt la faim;
Les plus ſottes en moururent.
Le roi d'un nouvel eſſain
Les ſecourut à la fin.
Tous les eſprits s'éclairerent;
Ils ſont tous déſabuſés;
Les bourdons ſont écraſés,
Et les abeilles proſperent.

Mandeville va bien plus loin; il prétend que les abeilles ne peuvent vivre à l'aiſe dans une grande & puiſſante ruche ſans beaucoup de vices. Nul royaume, nul état, dit-il, ne peuvent fleurir ſans vices. Otez la vanité aux grandes dames: plus de belles manufactures de ſoie, plus d'ouvriers ni d'ouvrieres en mille genres; une grande partie de la nation eſt réduite à la mendicité. Otez aux négocians l'avarice: les flottes Anglaiſes ſeront anéanties. Dépouillez les artiſtes de l'envie, l'émulation ceſſe; on retombe dans l'ignorance & dans la groſſiéreté.

Il s'emporte juſqu'à dire, que les crimes mêmes ſont utiles, en ce qu'ils ſervent à établir une bonne legiſlation. Un voleur de grand-chemin fait gagner beaucoup d'argent à celui qui le dénonce, à ceux qui l'arrêtent, au géolier qui le garde, au juge qui le condamne, & au bourreau qui l'exécute. Enfin, s'il n'y avait pas de voleurs, les ferruriers mourraient de faim.

Il eſt très vrai que la ſociété bien gouvernée tire parti de tous les vices; mais il n'eſt pas vrai que ces vices ſoient néceſſaires au bonheur du monde. On fait de très bons remedes avec des poiſons, mais ce ne ſont pas les poiſons qui nous font vivre: En réduiſant ainſi la fable des abeilles à ſa juſte valeur, elle pourait devenir un ouvrage de morale utile.

ABRAHAM.

NOus ne devons rien dire de ce qui eſt divin dans *Abraham*, puiſque l'Ecriture a tout dit. Nous ne devons même toucher que d'une main reſpectueuſe à ce qui appartient au prophane, à ce qui tient à la géographie, à l'ordre des tems, aux mœurs, aux uſages; car ces uſages, ces mœurs étant liés à l'hiſtoire ſacrée, ce ſont des ruiſſeaux qui ſemblent conſerver quelque choſe de la divinité de leur ſource.

Abraham, quoique né vers l'Euphrate, fait une grande époque pour les Occidentaux, & n'en fait point une pour les Orientaux, chez leſquels il eſt pourtant auſſi reſpecté que parmi nous. Les mahométans n'ont de chronologie certaine que depuis leur hégire.

La ſcience des tems abſolument perdue dans les lieux où les grands événemens ſont arrivés, eſt venue enfin dans nos climats, où ces faits étoient ignorés. Nous diſputons ſur tout ce qui s'eſt paſſé vers

l'Euphrate, le Jourdain, & le Nil; & ceux qui ſont aujourd'hui les maîtres du Nil, du Jourdain & de l'Euphrate, jouiſſent ſans diſputer.

Notre grande époque étant celle d'*Abraham*, nous différons de ſoixante années ſur ſa naiſſance. Voici le compte:

„ (7) *Tharé* vécut ſoixante & dix ans, & engendra „ *Abram*, *Nacor* & *Aran*.

„ Et *Tharé* ayant vécu deux cents cinq ans, mou„ rut à Haran.

Le Seigneur dit à *Abram*: (8) „ Sortez de votre „ pays, de votre famille, de la maiſon de votre pe„ re, & venez dans la terre que je vous montrerai, „ & je vous rendrai pere d'un grand peuple."

Il paraît d'abord évident par le texte, que *Tharé* ayant eu *Abraham* à ſoixante & dix ans, étant mort à deux cents-cinq; & *Abraham* étant ſorti de la Caldée immédiatement après la mort de ſon pere, il avait juſte cent trente-cinq ans, lorſqu'il quitta ſon pays. Et c'eſt à-peu-près le ſentiment de *St. Etienne* (9) dans ſon diſcours aux Juifs; mais la Geneſe dit:

„ *Abram* avait ſoixante & quinze ans, lorſqu'il „ ſortit de Haran. (10)

„ C'eſt le ſujet de la principale diſpute ſur l'âge d'*Abraham*; car il y en a beaucoup d'autres. Com-

(7) Gen. ch. XI. vs. 26. vs. 32.
(8) Gen. ch. XII. vs. 1.
(9) Act. des Apot. chap. VII.
(10) Gen. ch. XII. vs. 4.

ment *Abraham* était-il à la fois âgé de cent trente-cinq années, & ſeulement de ſoixante & quinze? *St. Jérôme* & *St. Auguſtin* diſent que cette difficulté eſt inexplicable. *Dom Calmet*, qui avoue que ces deux ſaints n'ont pu réſoudre ce problême, croit dénouer aiſément le nœud, en diſant qu'*Abraham* était le cadet des enfans de *Tharé*, quoique la Geneſe le nomme le premier & par conſéquent l'aîné.

La Geneſe fait naître *Abraham* dans la ſoixante & dixieme année de ſon pere; & *Calmet* le fait naître dans la cent trentieme. Une telle conciliation a été un nouveau ſujet de querelle.

Dans l'incertitude où le texte & le commentaire nous laiſſent, le meilleur parti eſt d'adorer ſans diſputer.

Il n'y a point d'époques dans ces anciens tems qui n'ait produit une multitude d'opinions différentes. Nous avions, ſuivant *Moréri*, ſoixante & dix ſyſtêmes de chronologie ſur l'hiſtoire dictée par DIEU même. Depuis *Moréri* il s'eſt élevé cinq nouvelles manieres de concilier les textes de l'Ecriture; ainſi voilà autant de diſputes ſur *Abraham*, qu'on lui attribue d'années dans le texte quand il ſortit de Haran. Et de ces ſoixante & quinze ſyſtêmes il n'y en a pas un qui nous apprenne au juſte ce que c'eſt que cette ville, ou ce village de Haran, ni en quel endroit elle était. Quel eſt le fil qui nous conduira dans ce labyrinthe de querelles depuis le premier verſet juſqu'au dernier? La réſignation.

L'Eſprit Saint n'a voulu nous apprendre ni la chronologie, ni la phyſique, ni la logique; il a voulu faire de nous des hommes craignant DIEU. Ne pouvant rien comprendre, nous ne pouvons être que ſoumis.

Il eſt également difficile de bien expliquer comment *Sara*, femme d'*Abraham*, était auſſi ſa ſœur. *Abraham* dit poſitivement au Roi de Gérar, par qui *Sara* avait été enlevée pour ſa grande beauté à l'âge de quatre vingt-dix ans, étant groſſe d'Iſaac: *Elle eſt véritablement ma ſœur, étant fille de mon pere; mais non pas de ma mere; & j'en ai fait ma femme.*

L'ancien Teſtament ne nous apprend point comment *Sara* était ſœur de ſon mari. *Dom Calmet*, dont le jugement & la ſagacité ſont connus de tout le monde, dit qu'elle pouvait bien être ſa niece.

Ce n'était point probablement un inceſte chez les Caldéens, non plus que chez les Perſes leurs voiſins Les mœurs changent ſelon les tems, & ſelon les lieux. On peut ſuppoſer qu'*Abraham* fils de *Tharé* idolâtre, était encor idolâtre quand il épouſa *Sara*, ſoit qu'elle fût ſa ſœur, ſoit qu'elle fût ſa niece.

Pluſieurs peres de l'égliſe excuſent moins *Abraham* d'avoir dit en Egypte à Sara: *Auſſitôt que les Egyptiens vous auront vue, ils me tueront, & vous prendront: dites donc, je vous prie, que vous êtes ma ſœur, afin que mon ame vive par votre grace.* Elle n'avait alors que ſoixante & cinq ans. Ainſi puiſque vingt-cinq ans après elle eut un Roi de Gérar pour amant,

elle pouvait bien avec vingt-cinq ans de moins inſpirer quelque paſſion au pharaon d'Égypte. En effet ce pharaon l'enleva de même qu'elle fut enlevée depuis par *Abimelec* Roi de Gérar, dans le déſert.

Abraham reçut en préſent à la cour de Pharaon, *beaucoup de bœufs, de brebis, d'ânes & d'ânesſes, de chameaux, de chevaux, de ſerviteurs & de ſervantes.* Ces préſens, qui ſont conſidérables, prouvent que les *Pharaons* étaient déja d'aſſez grands rois. Le pays de l'Egypte était donc déja très peuplé. Mais pour rendre la contrée habitable, pour y bâtir des villes, il avait fallu des travaux immenſes, faire écouler dans une multitude de canaux les eaux du Nil, qui inondaient l'Egypte tous les ans, pendant quatre ou cinq mois, & qui croupiſſaient enſuite ſur la terre; il avait fallu élever ces villes vingt pieds au moins au-deſſus de ces canaux. Des travaux ſi conſidérables ſemblaient demander quelques ſiecles.

Il n'y a guere que quatre cents ans entre le déluge & le tems où nous plaçons le voyage d'*Abraham* chez les Egyptiens. Ce peuple devait être bien ingénieux & d'un travail bien infatigable pour avoir, en ſi peu de tems, inventé les arts & toutes les ſciences; dompté le Nil, & changé toute la face du pays. Probablement même pluſieurs grandes pyramides étaient déja bâties, puiſqu'on voit, quelque tems après, que l'art d'embaumer les morts était perfectionné; & les pyramides n'étaient que les tombeaux où l'on dépoſait les corps des Princes avec les plus auguſtes cérémonies.

L'opinion de cette grande ancienneté des pyramides eſt d'autant plus vraiſemblable, que trois cents ans auparavant, c'eſt-à-dire, cent années après l'époque du déluge, les Aſiatiques avaient bâti dans les plaines de Sennaar une tour, qui devait aller juſqu'aux cieux. *St. Jérôme*, dans ſon commentaire ſur *Iſaïe*, dit que cette tour avait déja quatre mille pas de hauteur, lorſque DIEU deſcendit pour détruire cet ouvrage.

Suppoſons que ces pas ſoient ſeulement de deux pieds & demi de roi, cela fait dix mille pieds; par conſéquent la tour de Babel était vingt fois plus haute que les pyramides d'Egypte, qui n'ont qu'environ cinq cents pieds. Or quelle prodigieuſe quantité d'inſtrumens n'avait pas été néceſſaire pour élever un tel édifice! Tous les arts devaient y avoir concouru en foule. Les commentateurs en concluent que les hommes de ce tems-là étaient incomparablement plus grands, plus forts, plus induſtrieux que nos nations modernes.

C'eſt-là ce que l'on peut remarquer à propos d'*Abraham*, touchant les arts & les ſciences.

A l'égard de ſa perſonne, il eſt vraiſemblable qu'il fut un homme conſidérable. Les Perſans, les Caldéens le revendiquaient. L'ancienne religion des mages l'appellait de tems immémorial, *Kish-Ibrahim*, *Milat Ibrahim*. Et l'on convient que le mot *Ibrahim* eſt préciſément celui d'*Abraham*; rien n'étant plus ordinaire aux Aſiatiques, qui écrivaient rarement les

voyelles, que de changer l'*i* en *a*, & l'*a* en *i* dans la prononciation.

On a prétendu même qu'*Abraham* était le *Brama* des Indiens, dont la notion était parvenue aux peuples de l'Euphrate qui commerçaient de tems immémorial dans l'Inde.

Les Arabes le regardaient comme le fondateur de la Mecque. *Mahomet* dans son *Koran* voit toujours en lui le plus respectable de ses prédécesseurs. Voici comme il en parle au troisieme sura ou chapitre. *Abraham n'était ni juif, ni chrétien; il était un musulman orthodoxe; il n'était point du nombre de ceux qui donnent des compagnons à* DIEU.

La témérité de l'esprit humain a été poussée jusqu'à imaginer que les Juifs ne se dirent descendans d'*Abraham* que dans des tems très postérieurs, lorsqu'ils eurent enfin un établissement fixe dans la Palestine. Ils étaient étrangers, haïs & méprisés de leurs voisins. Ils voulurent, dit-on, se donner quelque relief en se faisant passer pour les descendans d'*Abraham* révéré dans une grande partie de l'Asie. La foi que nous devons aux livres sacrés des Juifs, tranche toutes ces difficultés.

Des critiques non moins hardis font d'autres objections sur le commerce immédiat qu'*Abraham* eut avec DIEU, sur ses combats & sur ses victoires.

Le Seigneur lui apparut après sa sortie d'Egypte, & lui dit: *Jettez les yeux vers l'aquilon, l'orient, le*

midi & l'occident ; je vous donne pour toujours à vous & à votre poſtérité juſqu'à la fin des ſiecles (11), in ſempiternum, *à tout jamais, tout le pays que vous voyez.*

Le Seigneur, par un ſecond ſerment, lui promit enſuite *tout ce qui eſt depuis le Nil juſqu'à l'Euphrate.* (12)

Ces critiques demandent comment DIEU a pu promettre ce pays immenſe que les Juifs n'ont jamais poſſédé ; & comment DIEU a pu leur donner *à tout jamais* la petite partie de la Paleſtine dont ils ſont chaſſés depuis ſi longtems ?

Le Seigneur ajoute encor à ces promeſſes, que la poſtérité d'*Abraham* ſera auſſi nombreuſe que la pouſſiere de la terre. (13) *Si on peut compter la pouſſiere de la terre, on poura compter auſſi vos deſcendans.*

Nos critiques inſiſtent ; & diſent qu'il n'y a pas aujourd'hui ſur la ſurface de la terre quatre cents mille Juifs, quoiqu'ils aient toujours regardé le mariage comme un devoir ſacré, & que leur plus grand objet ait été la population.

On répond à ces difficultés, que l'égliſe, ſubſtituée à la ſynagogue, eſt la véritable race d'*Abraham* ; & qu'en effet elle eſt très nombreuſe.

Il eſt vrai qu'elle ne poſſede pas la Paleſtine ; mais elle peut la poſſéder un jour, comme elle l'a déja conquiſe du tems du pape *Urbain II*, dans la premiere croiſade. En un mot, quand on regarde avec

(11) Gen. ch. XIII. vs. 14 & 15.
(12) ib. ch. XV. vs. 18.
(13) ibid.

les yeux de la foi l'ancien Teſtament comme une figure du nouveau, tout eſt accompli, ou le ſera, & la faible raiſon doit ſe taire.

On fait encor des difficultés ſur la victoire d'*Abraham*; on dit qu'il n'eſt pas concevable qu'un étranger qui venoit faire paître ſes troupeaux vers Sodome, ait battu avec trois cents dix-huit gardeurs de bœufs & de moutons *un roi de Perſe*, *un roi de Pont*, *le roi de Babilone*, *& le roi des nations*; & qu'il les ait pourſuivis juſqu'à Damas, qui eſt à plus de cent milles de Sodome.

Cependant une telle victoire n'eſt point impoſſible; on en voit des exemples dans ces tems héroïques; le bras de DIEU n'était point raccourci. Voyez *Gédéon*, qui avec trois cents hommes armés de trois cents cruches & de trois cent lampes, défait une armée entiere. Voyez *Samſon* qui tue ſeul mille Philiſtins à coups de mâchoire d'âne.

Les hiſtoires phrophanes fourniſſent même de pareils exemples. Trois cents Spartiates arrêterent l'armée de *Xerxès* au pas des Termopiles. Il eſt vrai qu'à l'exception d'un ſeul qui s'enfuit, ils y furent tous tués avec leur roi *Léonidas* que *Xerxès* eut la lâcheté de faire pendre, au-lieu de lui ériger une ſtatue qu'il méritait. Il eſt vrai encor que ces trois cents Lacédémoniens qui gardaient un paſſage eſcarpé où deux hommes pouvaient à peine gravir à la fois, étaient ſoutenus par une armée de dix mille Grecs diſtribués dans des poſtes avantageux, au milieu des

rochers d'Oſſa & de Pélion; & il faut encor bien remarquer qu'il y en avait quatre mille aux Termopiles mêmes.

Ces quatre mille périrent après avoir longtems combattu. On peut dire qu'étant dans un endroit moins inexpugnable que celui des trois cents Spartiates, ils y acquirent encor plus de gloire, en ſe défendant plus à découvert contre l'armée Perſanne qui les tailla tous en pieces. Auſſi dans le monument érigé depuis ſur le champ de bataille, on fit mention de ces quatre mille victimes; & l'on ne parle aujourd'hui que des trois cents.

Une action plus mémorable encor, & bien moins célébrée, eſt celle de cinquante Suiſſes, (14) qui mirent en déroute à Morgate toute l'armée de l'archiduc *Léopold d'Autriche*, compoſée de vingt mille hommes. Ils renverſerent ſeuls la cavalerie à coups de pierres du haut d'un rocher; & donnerent le tems à quatorze cents Helvétiens de trois petits cantons de venir achever la défaite de l'armée.

Cette journée de Morgate eſt plus belle que celle des Termopiles, puiſqu'il eſt plus beau de vaincre que d'être vaincu. Les Grecs étaient au nombre de dix mille bien armés; & il était impoſſible qu'ils euſſent affaire à cent mille Perſes dans un pays montagneux. Il eſt plus que probable qu'il n'y eut pas trente mille Perſes qui combattirent. Mais ici quatorze cents Suiſſes défont une armée de vingt mille hommes. La

(14) en 1315.

proportion du petit nombre au grand augmente encor la proportion de la gloire.... Où nous a conduits *Abraham*?

Ces digreſſions amuſent celui qui les fait, & quelquefois celui qui les lit. Tout le monde d'ailleurs eſt charmé de voir que les gros bataillons ſoient battus par les petits.

ABUS.

Vice attaché à tous les uſages, à toutes les loix, à toutes les inſtitutions des hommes; le détail n'en pourait être contenu dans aucune bibliotheque.

Les abus gouvernent les états. *Maximus ille eſt qui minimis urgetur.* On peut dire aux Chinois, aux Japonois, aux Anglais, Votre gouvernement fourmille d'abus que vous ne corrigez point. Les Chinois répondront, nous ſubſiſtons en corps de peuple depuis cinq mille ans, & nous ſommes aujourd'hui peut-être la nation de la terre la moins infortunée, parce que nous ſommes la plus tranquille. Le Japonois en dira à-peu-près autant. L'Anglais dira, nous ſommes puiſſans ſur mer, & aſſez à notre aiſe ſur terre. Peut-être dans dix mille ans perfectionnerons-nous nos uſages. Le grand ſecret eſt d'être encor mieux que les autres avec des abus énormes.

Nous ne parlerons ici que de l'*appel comme d'abus*,

C'eſt une erreur de penſer que maître *Pierre de Cugnieres* chevalier ès loix, avocat du Roi au parlement de Paris, ait appellé comme d'abus en 1330, ſous *Philippe de Valois*. La formule d'appel comme d'abus ne fut introduite que ſur la fin du regne de *Louïs XII*. *Pierre Cugnieres* fit ce qu'il put pour réformer l'abus des uſurpations Eccléſiaſtiques, dont les parlemens, tous les juges ſéculiers & tous les ſeigneurs haut-juſticiers ſe plaignaient; mais il n'y reuſſit pas.

Le clergé n'avait pas moins à ſe plaindre des ſeigneurs qui n'étaient après tout que des tyrans ignorans qui avaient corrompu toute juſtice; & ils regardaient les Eccléſiaſtiques comme des tyrans qui ſavaient lire & écrire.

Enfin le roi convoqua les deux parties dans ſon palais, & non pas dans ſa cour du parlement, comme le dit *Paſquier*; le roi s'aſſit ſur ſon trône, entouré des pairs, des hauts-barons, & des grands-officiers qui compoſaient ſon conſeil.

Vingt évêques comparurent; les ſeigneurs complaignans apporterent leurs mémoires. L'archevêque de Sens & l'évêque d'Autun parlerent pour le clergé. Il n'eſt point dit quel fut l'orateur du parlement & des ſeigneurs. Il paraît vraiſemblable que le diſcours de l'avocat du roi fut un réſumé des allégations des deux parties. Il ſe peut auſſi qu'il eût parlé pour le parlement & pour les ſeigneurs; & que ce fût le chancelier qui réſuma les raiſons alléguées de part &

d'autre. Quoi qu'il en ſoit, voici les plaintes des barons & du parlement rédigées par *Pierre Cugnieres*.

I°. Lorſqu'un laïque ajournait devant le juge royal ou ſeigneurial un clerc qui n'était pas même tonſuré, mais ſeulement gradué, l'official ſignifiait aux juges de ne point paſſer outre, ſous peine d'excommunication & d'amende.

II°. La juriſdiction eccléſiaſtique forçait les laïques de comparaître devant elle dans toutes leurs conteſtations avec les clercs pour ſucceſſion, prêt d'argent, & en toute matiere civile.

III°. Les évêques & abbés établiſſaient des notaires dans les terres mêmes des laïques.

IV°. Ils excommuniaient ceux qui ne payaient pas leurs dettes aux clercs; & ſi le juge laïque ne les contraignait pas de payer, ils excommuniaient le juge.

V°. Lorſque le juge ſéculier avait ſaiſi un voleur, il fallait qu'il remît au juge eccléſiaſtique les effets volés, ſinon il était excommunié.

VI°. Un excommunié ne pouvait obtenir ſon abſolution ſans payer une amende arbitraire.

VII°. Les officiaux dénonçaient à tout laboureur & manœuvre, qu'il ſerait damné & privé de la ſépulture, s'il travaillait pour un excommunié.

VIII°. Les mêmes officiaux s'arrogeaient de faire les inventaires dans les domaines même du roi, ſous prétexte qu'ils ſavaient écrire.

IXº. Ils ſe faiſaient payer pour accorder à un nouveau marié la liberté de coucher avec ſa femme.

Xº. Ils s'emparaient de tous les teſtaments.

XIº. Ils déclaraient damné tout mort qui n'avait point fait de teſtament, parce qu'en ce cas il n'avait rien laiſſé à l'égliſe; & pour lui laiſſer du moins les honneurs de l'enterrement, ils faiſaient en ſon nom un teſtament plein de legs pieux.

Il y avait ſoixante-ſix griefs à-peu-près ſemblables.

Pierre Roger, archevêque de Sens, prit ſavamment la parole; c'était un homme qui paſſait pour un vaſte génie, & qui fut depuis pape ſous le nom de *Clément VI.* Il proteſta d'abord qu'il ne parlait point pour être jugé, mais pour juger ſes adverſaires, & pour inſtruire le roi de ſon devoir.

Il dit que JÉSUS-CHRIST étant DIEU & homme avait eu le pouvoir temporel & ſpirituel; & que par conſéquent les miniſtres de l'égliſe qui lui avaient ſuccédé étaient les juges nés de tous les hommes ſans exception. Voici comme il s'exprima.

Sers Dieu dévotement,
Baille-lui largement,
Révere ſa gent duement,
Rends-lui le ſien entiérement.

Ces rimes firent un très bel effet. (Voyez *Libellus Bertrandi Cardinalis*. tome Ier des libertés de l'égliſe Gallicane.)

Pierre Bertrandi évêque d'Autun entra dans de plus grands détails. Il assura que l'excommunication n'étant jamais lancée que pour un péché mortel, le coupable devait faire pénitence, & que la meilleure pénitence était de donner de l'argent à l'église. Il représenta que les juges ecclésiastiques étaient plus capables que les juges royaux ou seigneuriaux de rendre justice, parce qu'ils avaient étudié les décrétales que les autres ignoraient.

Mais on pouvait lui répondre, qu'il fallait obliger les baillifs & les prévôts du royaume à lire les décrétales pour ne jamais les suivre.

Cette grande assemblée ne servit à rien ; le roi croyait avoir besoin alors de ménager le pape né dans son royaume, siégeant dans Avignon, & ennemi mortel de l'empereur *Louis de Baviere*. La politique dans tous les tems conserva les abus dont se plaignait la justice. Il resta seulement dans le parlement une mémoire ineffaçable du discours de *Pierre Cugnieres*. Ce tribunal s'affermit dans l'usage où il était déja de s'opposer aux prétentions cléricales; on appella toujours des sentences des officiaux au parlement, & peu-à-peu cette procédure fut appellée *Appel comme d'abus*.

Enfin tous les parlemens du royaume se sont accordés à laisser à l'église sa discipline, & à juger tous les hommes indistinctement suivant les loix de l'état, en conservant les formalités preserites par les ordonnances.

ABUS DES MOTS.

LEs livres, comme les converſations, nous donnent rarement des idées préciſes. Rien n'eſt ſi commun que de lire & de converſer inutilement.

Il faut répéter ici ce que *Locke* a tant recommandé, *définiſſez les termes.*

Une dame a trop mangé & n'a point fait d'exercice, elle eſt malade; ſon médecin lui apprend qu'il y a dans elle une humeur peccante, des impuretés, des obſtructions, des vapeurs, & lui preſcrit une drogue qui purifiera ſon ſang. Quelle idée nette peuvent donner tous ces mots? La malade & les parens qui écoutent ne les comprennent pas plus que le médecin. Autrefois on ordonnait une décoction de plantes chaudes ou froides au ſecond, au troiſieme degré.

Un juriſconſulte, dans ſon inſtitut criminel, annonce que l'inobſervation des fêtes & dimanches eſt un crime de leze-majeſté divine au ſecond chef. *Majeſté divine* donne d'abord l'idée du plus énorme des crimes, & du châtiment le plus affreux; de quoi s'agit-il? D'avoir manqué vêpres, ce qui peut arriver au plus honnête homme du monde.

Dans toutes les diſputes ſur la liberté un argumentant entend preſque toûjours une choſe, & ſon adverſaire une autre. Un troiſieme ſurvient qui n'entend ni le premier, ni le ſecond, & qui n'en eſt pas entendu.

Dans

Dans les disputes sur la liberté, l'un a dans la tête la puissance d'agir, l'autre la puissance de vouloir, le dernier le desir d'exécuter; ils courent tous trois chacun dans son cercle, & ne se rencontrent jamais.

Il en est de même dans les querelles sur la grace. Qui peut comprendre sa nature, ses opérations, & la suffisante qui ne suffit pas, & l'efficace à laquelle on résiste?

On a prononcé deux mille ans les mots de forme substantielle sans en avoir la moindre notion. On y a substitué les natures plastiques sans y rien gagner.

Un voyageur est arrêté par un torrent; il demande le gué à un villageois qu'il voit de loin vis-à-vis de lui; prenez à droite, lui crie le payfan; il prend la droite & se noie; l'autre court à lui; Eh malheureux! je ne vous avais pas dit d'avancer à votre droite, mais à la mienne.

Le monde est plein de ces mal-entendus. Comment un Norvégien en lisant cette formule, *serviteur des serviteurs de* DIEU, découvrira-t-il que c'est l'evêque des évêques, & le roi des rois qui parle?

Dans le tems que les fragmens de *Pétrone* faisaient grand bruit dans la littérature, *Meibomius* grand savant de Lubec, lit dans une lettre imprimée d'un autre savant de Bologne; Nous avons ici un *Pétrone* entier, je l'ai vu de mes yeux & avec admiration, *habemus hic Petronium integrum, quem vidi meis oculis, non sine admiratione.* Aussi-tôt il part pour l'Italie,

court à Bologne, va trouver le bibliothécaire *Capponi*, lui demande s'il eſt vrai qu'on ait à Bologne le *Pétrone* entier. *Capponi* lui répond que c'eſt une choſe dès longtems publique. Puis-je voir ce *Pétrone*? Ayez la bonté de me le montrer. Rien n'eſt plus aiſé, dit *Capponi*. Il le mene à l'égliſe où repoſe le corps de *St. Pétrone*. *Meibomius* prend la poſte & s'enfuit.

Si le jéſuite *Daniel* a pris un abbé guerrier, *martialem abbatem*, pour l'abbé *Martial*, cent hiſtoriens ſont tombés dans de plus grandes mépriſes. Le jéſuite *d'Orléans* dans ſes *Révolutions d'Angleterre*, mettait indifféremment *Northtampton* & *Southampton*, ne ſe trompant que du nord au ſud.

Des termes métaphoriques pris au ſens propre, ont décidé quelquefois de l'opinion de vingt nations. On connait la métaphore d'Iſaïe, *comment es-tu tombée du ciel étoile de lumiere qui te levais le matin*? On s'imagina que ce diſcours s'adreſſait au diable. Et comme le mot hébreu qui répond à l'étoile de *Vénus* a été traduit par le mot *Lucifer* en latin, le diable depuis ce tems-là s'eſt toujours appellé *Luciſer*.

On s'eſt fort moqué de la carte du tendre de mademoiſelle *Scudéri*. Les amans s'embarquent ſur le fleuve de tendre, on dîne à tendre ſur eſtime, on ſoupe à tendre ſur inclination, on couche à tendre ſur déſir; le lendemain on ſe trouve à tendre ſur paſſion, & enfin à tendre ſur tendre. Ces idées peuvent être ridicules, ſurtout quand ce ſont des *Clélies*, des *Ho-*

ratius Coclès & des Romains auſteres & agreſtes qui voyagent; mais cette carte géographique montre au moins que l'amour a beaucoup de logemens différens. Cette idée fait voir que le même mot ne ſignifie pas la même choſe, que la différence eſt prodigieuſe entre l'amour de *Tarquin* & celui de *Céladon*.

Le plus ſingulier exemple de cet abus des mots, de ces équivoques volontaires, de ces mal-entendus qui ont cauſé tant de querelles, eſt le *King-tien* de la Chine. Des miſſionnaires d'Europe diſputent entr'eux violemment ſur la ſignification de ce mot. La cour de Rome envoie un François nommé *Maigrot*, qu'elle fait évêque imaginaire d'une province de la Chine pour juger de ce différend. Ce *Maigrot* ne ſait pas un mot de chinois; l'empereur daigne lui faire dire ce qu'il entend par *King-tien*; *Maigrot* ne veut pas l'en croire, & fait condamner à Rome l'empereur de la Chine.

On ne tarit point ſur cet abus des mots. En hiſtoire, en morale, en juriſprudence, en médecine, mais ſurtout en théologie, gardez-vous des équivoques.

Boileau n'avait pas tort quand il fit la ſatyre qui porte ce nom; il eût pu la mieux faire, mais il y a des vers dignes de lui que l'on cite tous les jours,

Lorſque chez tes ſujets l'un contre l'autre armés,
Et ſur un Dieu fait homme au combat animés,
Tu fis dans une guerre & ſi vive & ſi longue
Périr tant de chrétiens martyrs d'une diphtongue.

ACADÉMIE.

LEs académies ſont aux univerſités ce que l'âge mûr eſt à l'enfance; ce que l'art de bien parler eſt à la grammaire; ce que la politeſſe eſt aux premieres leçons de la civilité. Les académies n'étant point mercenaires, doivent être abſolument libres. Telles ont été les académies d'Italie, telle eſt l'académie Françaiſe, & ſurtout la ſociété royale de Londres.

L'académie Françaiſe qui s'eſt formée elle-même, reçut à la vérité des lettres-patentes de *Louïs XIII*, mais ſans aucun ſalaire, & par conſéquent ſans aucune ſujétion. C'eſt ce qui engagea les premiers hommes du royaume, & juſqu'à des princes, à demander d'être admis dans cet illuſtre corps. La ſociété de Londres a eu le même avantage.

Le célebre *Colbert* étant membre de l'académie Françaiſe, employa quelques-uns de ſes confreres à compoſer les inſcriptions & les deviſes pour les bâtimens publics. Cette petite aſſemblée dont furent enſuite *Racine* & *Boileau*, devint bientôt une académie à part. On peut dater même de l'année 1663 l'établiſſement de cette académie des inſcriptions, nommée aujourd'hui *des belles-lettres*, & celle de l'académie des ſciences de 1667. Ce ſont deux établiſ-

ſemens qu'on doit au même miniſtre qui contribua en tant de genres à la ſplendeur du ſiecle de *Louis XIV*.

Lorſqu'après la mort de *Jean-Batiſte Colbert* & celle du marquis de *Louvois*, le comte de *Pontchartrain* ſecrétaire d'état eut le département de Paris, il chargea l'abbé *Bignon* ſon neveu de gouverner les nouvelles académies. On imagina des places d'honoraires qui n'exigeaient nulle ſcience, & qui étaient ſans rétribution; des places de penſionnaires qui demandaient du travail, déſagréablement diſtinguées de celles des honoraires; des places d'aſſociés ſans penſion, & des places d'élevés, titre encor plus déſagréable & ſupprimé depuis.

L'académie des belles-lettres fut miſe ſur le même pié. Toutes deux ſe ſoumirent à la dépendance immédiate du ſecrétaire d'état, & à la diſtinction révoltante des honorés, des penſionnés & des éleves.

L'abbé *Bignon* oſa propoſer le même réglement à l'académie Françaiſe dont il était membre. Il fut reçu avec une indignation unanime. Les moins opulens de l'académie furent les premiers à rejetter ſes offres, & à préférer la liberté & l'honneur à des penſions.

L'abbé *Bignon*, qui avec l'intention louable de faire du bien, n'avait pas aſſez ménagé la nobleſſe des ſentimens de ſes confreres, ne remit plus le pied à l'académie Françaiſe; il régna dans les autres tant que le comte de *Pontchartrain* fut en place. Il réſumait même les mémoires lus aux ſéances publiques, quoi-

qu'il faille l'érudition la plus profonde & la plus étendue pour rendre compte sur le champ d'une dissertation sur des points épineux de physique & de mathématique; & il passa pour un *Mécene*. Cet usage de résumer les discours a cessé ; mais la dépendance est demeurée.

Cet mot d'*académie* devint si célebre, que lorsque *Lulli*, qui était une espece de favori, eut obtenu l'établissement de son opéra en 1672, il eut le crédit de faire inférer dans les patentes, que c'était une *académie royale de musique, & que les gentilshommes & les demoiselles pouraient y chanter sans déroger*. Il ne fit pas le même honneur aux danseurs & aux danseuses; cependant le public à toujours conservé l'habitude d'aller à l'opéra, & jamais à l'académie de musique.

On sait que ce mot *académie* emprunté des Grecs, signifiait originairement une société, une école de philosophie d'Athenes qui s'assemblait dans un jardin légué par *Académus*.

Les Italiens furent les premiers qui instituerent de telles sociétés après la renaissance des lettres. L'académie de *la Crusca* est du seizieme siecle. Il y en eut ensuite dans toutes les villes où les sciences étaient cultivées.

Ce titre a été tellement prodigué en France, qu'on l'a donné pendant quelques années à des assemblées de joueurs, qu'on appellait autrefois *des tripots*. On disait *académies de jeu*. On appella les jeunes gens

qui apprenaient l'équitation & l'eſcrime dans des écoles deſtinées à ces arts, *académiſtes*, & non pas *académiciens*.

Le titre d'*académicien* n'a été attaché par l'uſage qu'aux gens de lettres des trois académies, la Françaiſe, celle des ſciences, celle des inſcriptions.

L'académie Françaiſe a rendu de grands ſervices à la langue.

Celle des ſciences a été très utile en ce qu'elle n'adopte aucun ſyſtême, & qu'elle publie les découvertes & les tentatives nouvelles.

Celle des inſcriptions s'eſt occupée des recherches ſur les monumens de l'antiquité, & depuis quelques années il en eſt ſorti des mémoires très inſtructifs.

C'eſt un devoir établi par l'honnêteté publique que les membres de ces trois académies ſe reſpectent les uns les autres dans les recueils que ces ſociétés impriment. L'oubli de cette politeſſe néceſſaire eſt très rare. (15) Cette groſſiéreté n'a gueres été reprochée de nos jours qu'à l'abbé *Foucher* de l'académie des inſcriptions, qui s'étant trompé dans un mémoire ſur *Zoroaſtre*, voulut appuyer ſa mépriſe par des expreſſions qui autrefois étaient trop en uſage dans les écoles, & que le ſavoir vivre a proſcrites; mais le corps n'eſt pas reſponſable des fautes des membres.

(15) Voyez le Mercure de France Juin pag. 151. Juillet 2. volume pag. 141. & Août pag. 122. année 1769.

La société de Londres n'a jamais pris le titre d'*académie*.

Les académies dans les provinces ont produit des avantages signalés. Elles ont fait naître l'émulation, forcé au travail, accoutumé les jeunes gens à de bonnes lectures, dissipé l'ignorance & les préjugés de quelques villes, inspiré la politesse & chassé autant qu'on le peut le pédantisme.

ADAM.

ON a tant parlé, tant écrit d'*Adam*, de sa femme, des pré-adamites &c.... les rabins ont débité sur *Adam* tant de rêveries, & il est si plat de répéter ce que les autres ont dit, qu'on hazarde ici sur *Adam* une idée assez neuve; du moins elle ne se trouve dans aucun ancien auteur, dans aucun pere de l'église, ni dans aucun prédicateur ou théologien, ou critique, ou scholiaste de ma connaissance. C'est le profond secret qui a été gardé sur *Adam* dans toute la terre habitable, excepté en Palestine, jusqu'au tems où les livres juifs commencerent à être connus dans Alexandrie, lorsqu'ils furent traduits en grec sous un des *Ptolomées*. Encor furent-ils très peu connus; les gros livres étaient très rares & très chers; & de plus les Juifs de Jérusalem furent si en colere contre ceux d'Alexandrie, leur firent tant de reproches d'avoir traduit leur Bible en langue profane,

leur dirent tant d'injures & crierent ſi haut au Seigneur, que les Juifs Alexandrins cacherent leur traduction autant qu'ils le purent. Elle fut ſi ſecrette qu'aucun auteur Grec ou Romain n'en parle juſqu'au tems de l'empereur *Aurélien*.

Or l'hiſtorien *Joſephe* avoue dans ſa réponſe à *Appion*, que les Juifs n'avaient eu longtems aucun commerce avec les autres nations. *Nous habitons* (dit-il) *un pays éloigné de la mer; nous ne nous appliquons point au commerce; nous ne communiquons point avec les autres peuples. . . . . Y a-t-il ſujet de s'étonner que notre nation habitant ſi loin de la mer, & affectant de ne rien écrire, ait été ſi peu connue?* (16)

On demandera ici comment *Joſephe* pouvait dire que ſa nation affectait de ne rien écrire lorſqu'elle avait vingt-deux livres canoniques, ſans compter le *Targum d'Onkelos*. Mais il faut conſidérer que vingt-deux volumes très-petits étaient fort peu de choſe en comparaiſon de la multitude des livres conſervés dans la bibliotheque d'Alexandrie, dont la moitié fut brûlée dans la guerre de *Céſar*.

Il eſt conſtant que les Juifs avaient très peu écrit, très peu lu; qu'ils étaient profondément ignorans en aſtronomie, en géométrie, en géographie, en phyſique; qu'ils ne ſavaient rien de l'hiſtoire des autres peuples, & qu'ils ne commencerent enfin à s'inſtrui-

(16) Les Juifs étaient très connus des Perſes, puiſqu'ils furent diſperſés dans leur empire; des Egyptiens, puiſqu'ils firent tout le commerce d'Alexandrie; des Romains, puiſqu'ils avaient des ſynagogues à Rome: mais étant au milieu des nations, ils en furent toujours ſéparés par leur inſtitution. Ils ne mangeaient point avec les étrangers, & ne communiquerent leurs livres que très tard.

re que dans Alexandrie. Leur langue était un mélange barbare d'ancien Phénicien, & de Caldéen corrompu. Elle était si pauvre qu'il leur manquait plusieurs modes dans la conjugaison de leurs verbes.

De plus, ne communiquant à aucun étranger leurs livres ni leurs titres, personne sur la terre, excepté eux, n'avait jamais entendu parler ni d'*Adam*, ni d'*Eve*, ni d'*Abel*, ni de *Caïn*, ni de *Noé*. Le seul *Abraham* fut connu des peuples orientaux dans la suite des tems.

Tels sont les secrets de la Providence que le pere & la mere du genre-humain furent toujours entiérement ignorés du genre-humain, au point que les noms d'*Adam* & d'*Eve* ne se trouvent dans aucun ancien auteur, ni de la Grece ni de Rome, ni de la Perse, ni de la Syrie, ni chez les Arabes mêmes jusques vers le tems de *Mahomet*. DIEU daigna permettre que les titres de la grande famille du monde ne fussent conservés que chez la plus petite & la plus malheureuse partie de la famille.

Comment se peut-il faire qu'*Adam* & *Eve* aient été inconnus à tous leurs enfans? Comment ne se trouva-t-il ni en Egypte, ni à Babilone aucune trace, aucune tradition de nos premiers peres? Pourquoi ni *Orphée*, ni *Linus*, ni *Thamiris* n'en parlerent-ils point? Car s'ils en avaient dit un mot, ce mot aurait été relevé sans-doute par *Héſiode*, & surtout par *Homere*, qui parlent de tout, excepté des auteurs de la race humaine.

Clément d'Alexandrie qui rapporte tant de témoignages de l'antiquité, n'aurait pas manqué de citer un paſſage dans lequel il aurait été fait mention d'*Adam* & d'*Eve*.

Euſebe, dans ſon *hiſtoire univerſelle*, a recherché juſqu'aux témoignages les plus ſuſpects; il aurait bien fait valoir le moindre trait, le moindre rapport en faveur de nos premiers parens.

Il eſt donc avéré qu'ils furent toujours entiérement ignorés des nations.

On trouve à la vérité chez les bracmanes, dans le livre intitulé l'*Ezourveidam*, le nom d'*Adimo* & celui de *Procriti* ſa femme. Si *Adimo* reſſemble un peu à notre *Adam*, les Indiens répondent: „ Nous ſommes un grand peuple établi vers le Gange pluſieurs „ ſiecles avant que la horde Hébraïque ſe fût portée vers le Jourdain. Les Egyptiens, les Perſans, „ les Arabes venaient chercher dans notre pays la „ ſageſſe & les épiceries, quand les Juifs étaient „ inconnus au reſte des hommes. Nous ne pouvons „ avoir pris notre *Adimo* de leur *Adam*. Notre *Procriti* ne reſſemble point du tout à *Eve*, & d'ailleurs leur hiſtoire eſt entiérement différente.

„ De plus le *Veidam*, dont l'*Ezourveidam* eſt le „ commentaire, paſſe chez nous pour être d'une „ antiquité plus reculée que celle des livres juifs; & „ ce *Veidam* eſt encor une nouvelle loi donnée aux „ bracmanes quinze cents ans après leur premiere „ loi appellée *Shaſta* ou *Shaſta-bad*."

Telles ſont à-peu-près les réponſes que les brames d'aujourd'hui ont ſouvent faites aux aumôniers des vaiſſeaux marchands, de l'avcu des jéſuïtes Portugais.

Le Phénicien *Sanchoniaton*, qui vivait certainement avant le tems où nous plaçons *Moïſe* (17), & qui eſt cité par *Euſebe* comme un auteur autentique, donne dix générations à la race humaine comme fait *Moïſe* juſqu'au tems de *Noé*; & il ne parle dans ces dix générations ni d'*Adam*, ni d'*Eve*, ni d'aucun de leurs deſcendans, ni de *Noë* même.

Voici les noms des premiers hommes, ſuivant la traduction grecque faite par *Philon* de Biblos. *Æon*, *Genos*, *Phox*, *Liban*, *Uſou*, *Halieus*, *Chriſor*, *Technites*, *Agrove*, *Amine*. Ce ſont-là les dix premieres générations.

Vous ne voyez le nom de *Noé*, ni d'*Adam* dans aucune des antiques dynaſties d'Egypte; ils ne ſe trouvent point chez les Caldéens, en un mot la terre entiere a gardé ſur eux le ſilence.

Il faut avouer qu'une telle réticence eſt ſans exemple. Tous les peuples ſe ſont attribués des origines imaginaires; & aucun n'a touché à la véritable. On

(17) Ce qui fait penſer à pluſieurs ſavans que *Sanchoniaton* eſt antérieur au tems où l'on place *Moïſe*, c'eſt qu'il n'en parle point. Il écrivait dans Bérithe. Cette ville était voiſine du pays où les Juifs s'établirent. Si *Sanchoniaton* avait été poſtérieur ou contemporain, il n'aurait pas omis les prodiges épouvantables dont *Moïſe* inonda l'Egypte; il aurait ſurement fait mention du peuple Juif qui mettait ſa patrie à feu & à ſang. *Euſebe*, *Jule* Africain, *St. Ephrem*, tous les peres Grecs & Syriaques auraient cité un auteur prophane qui rendait témoignage au légiſlateur Hébreu. *Euſebe* ſurtout qui reconnait l'autenticité de *Sanchoniaton*, & qui en a traduit des fragmens, aurait traduit tout ce qui eut regardé *Moïſe*.

ne peut comprendre comment le pere de toutes les nations a été ignoré ſi longtems; ſon nom devait avoir volé de bouche en bouche d'un bout du monde à l'autre, ſelon le cours naturel des choſes humaines.

Humilions-nous ſous les décrets de la Providence qui a permis cet oubli ſi étonnant. Tout a été myſtérieux & caché dans la nation conduite par DIEU même qui a préparé la voie au chriſtianiſme, & qui a été l'olivier ſauvage ſur lequel eſt enté l'olivier franc. Les noms des auteurs du genre-humain, ignorés du genre-humain, ſont au rang des plus grands myſteres.

ADORER.

N'Eſt-ce pas un grand défaut, dans quelques langues modernes, qu'on ſe ſerve du même mot envers l'Etre ſuprême & une fille? On ſort quelquefois d'un ſermon où le prédicateur n'a parlé que d'adorer DIEU en eſprit & en vérité. De là on court à l'opéra où il n'eſt queſtion que *du charmant objet que j'adore*, & *des aimables traits dont ce héros adore les attraits.*

Du moins les Grecs & les Romains ne tomberent point dans cette prophanation extravagante. *Horace* ne dit point qu'il adore *Lalagé*. *Tibulle* n'adore point *Délie*. Ce terme même d'adoration n'eſt pas dans *Pétrone*.

Si quelque choſe peut excuſer notre indécence, c'eſt que dans nos opéra & dans nos chanſons il eſt

ſouvent parlé des Dieux de la fable. Les poëtes ont dit que leurs *Philis* étaient plus adorables que ces fauſſes divinités, & perſonne ne pouvait les en blâmer. Peu-à-peu on s'eſt accoutumé à cette expreſſion, au point qu'on a traité de même le DIEU de tout l'univers & une chanteuſe de l'opéra comique, ſans qu'on s'apperçût de ce ridicule.

Détournons-en les yeux, & ne les arrêtons que ſur l'importance de notre ſujet.

Il n'y a point de nation civiliſée qui ne rende un culte public d'adoration à DIEU. Il eſt vrai qu'on ne force perſonne ni en Aſie, ni en Afrique d'aller à la moſquée, ou au temple du lieu; on y va de ſon bon gré. Cette affluence aurait pu même ſervir à réunir les eſprits des hommes, & à les rendre plus doux dans la ſociété. Cependant on les a vus quelquefois s'acharner les uns contre les autres dans l'aſyle même conſacré à la paix. Les zélés inonderent de ſang le temple de Jéruſalem, dans lequel ils égorgerent leurs freres. Nous avons quelquefois ſouillé nos égliſes de carnage.

A l'article de *la Chine* on verra que l'empereur eſt le premier pontife, & combien le culte eſt auguſte & ſimple. Ailleurs il eſt ſimple ſans avoir rien de majeſtueux; comme chez les réformés de notre Europe, & dans l'Amérique Anglaiſe.

Dans d'autres pays il faut à midi des flambeaux de cire qu'on avait en abomination dans les premiers tems. Un couvent de religieuſes, à qui on voudrait

retrancher les cierges, crierait que la lumiere de la foi eſt éteinte & que le monde va finir.

L'égliſe Anglicane tient le milieu entre les pompeuſes cérémonies romaines & la ſéchereſſe des calviniſtes.

Les chants, la danſe & les flambeaux étaient des cérémonies eſſentielles aux fêtes ſacrées de tout l'Orient. Quiconque a lu, ſait que les anciens Egyptiens faiſaient le tour de leurs temples en chantant & en danſant. Point d'inſtitution ſacerdotale chez les Grecs ſans des chants & des danſes. Les Hébreux prirent cette coutume de leurs voiſins; *David* chantait & danſait devant l'arche.

St. Matthieu parle d'un cantique chanté par JESUS-CHRIST même & par les apôtres après leur pâque (18). Ce cantique qui eſt parvenu juſqu'à nous, n'eſt point mis dans le canon des livres ſacrés; mais on en retrouve les fragmens dans la 237e lettre de *St. Auguſtin* à l'évêque *Ceretius*. . . . . *St. Auguſtin* ne dit pas que cette hymne ne fut point chantée; il n'en réprouve pas les paroles: il ne condamne les priſcillianiſtes qui admettaient cette hymne dans leur évangile, que ſur l'interprétation erronée qu'ils en donnaient, & qu'il trouve impie. Voici le cantique tel qu'on le trouve par parcelles dans *Auguſtin* même.

Je veux délier, & je veux être délié.
Je veux ſauver, & je veux être ſauvé.
Je veux engendrer, & je veux être engendré.
Je veux chanter; *danſez tous de joie.*

(18) *Himno dicto.* St. Matt. ch. 26. vs. 39.

Je veux pleurer; frappez-vous tous de douleur.
Je veux orner, & je veux être orné.
Je fuis la lampe pour vous qui me voyez.
Je fuis la porte pour vous qui y frappez.
Vous qui voyez ce que je fais, ne dites point ce que je fais.
J'ai joué tout cela dans ce discours, & je n'ai point du tout été joué.

Mais quelque dispute qui se soit élevée au sujet de ce cantique, il est certain que le chant était employé dans toutes les cérémonies religieuses. *Mahomet* avait trouvé ce culte établi chez les Arabes; il l'est dans les Indes. Il ne paraît pas qu'il soit en usage chez les lettrés de la Chine. Les cérémonies ont partout quelque ressemblance & quelque différence; mais on adore DIEU par toute la terre. Malheur sans doute à ceux qui ne l'adorent pas comme nous, & qui sont dans l'erreur soit par le dogme, soit pour les rites; ils sont assis à l'ombre de la mort: mais plus leur malheur est grand, plus il faut les plaindre & les supporter.

C'est même une grande consolation pour nous que tous les mahométans, les Indiens, les Chinois, les Tartares adorent un DIEU unique; en cela ils sont nos freres. Leur fatale ignorance de nos mysteres sacrés ne peut que nous inspirer une tendre compassion pour nos freres qui s'égarent. Loin de nous tout esprit de persécution qui ne servirait qu'à les rendre irréconciliables.

Un DIEU unique étant adoré sur toute la terre connue, faut-il que ceux qui le reconnaissent pour leur pere, lui donnent toujours le spectacle de ses enfans

qui

qui ſe déteſtent, qui s'anathématiſent, qui ſe pourſuivent, qui ſe maſſacrent pour des argumens ?

Il n'eſt pas aiſé d'expliquer au juſte ce que les Grecs & les Romains entendaient par adorer ; ſi l'on adorait les faunes, les ſylvains, les driades, les naïades comme on adorait les douze grands Dieux. Il n'eſt pas vraiſemblable qu'*Antinoüs* le mignon d'*Adrien*, fût adoré par les nouveaux Egyptiens du même culte que *Sérapis* ; & il eſt aſſez prouvé que les anciens Egyptiens n'adoraient pas les oignons & les crocodiles de la même façon qu'*Iſis* & *Oſiris*. On trouve l'équivoque partout, elle confond tout. Il faut à chaque mot dire, qu'entendez-vous ? il faut toujours répéter, *définiſſez les termes*. (Voyez l'article *Alexandre*.)

Eſt-il bien vrai que *Simon* qu'on appelle *le magicien*, fut adoré chez les Romains ? il eſt bien plus vrai qu'il y fut abſolument ignoré.

St. Juſtin dans ſon *apologie* auſſi inconnue à Rome que ce *Simon*, dit que ce Dieu avait une ſtatue élevée ſur le Tibre (ou plutôt près du Tibre) entre les deux ponts, avec cette inſcription, *Simoni deo ſancto*. *St Irénée*, *Tertullien*, atteſtent la même choſe. Mais à qui l'atteſtent-ils ? à des gens qui n'avaient jamais vu Rome, à des Africains, à des Allobroges, à des Syriens, à quelques habitans de Sichem. Ils n'avaient certainement pas vu cette ſtatue, dont l'inſcription eſt *Semo ſanco deo fidio*, & non pas *Simoni ſancto deo*.

Ils devaient au moins conſulter *Denys* d'Halicar-

naſſe qui, dans ſon quatrieme livre, rapporte cette inſcription. *Semo ſanco* était un ancien mot ſabin qui ſignifie demi-homme & demi-dieu. Vous trouvez dans Tite-Live, *Bona Semoni ſanco cenſuerunt conſecranda.* Ce Dieu était un des plus anciens qui fuſſent révérés à Rome; il fut conſacré par *Tarquin le ſuperbe*, & regardé comme le Dieu des alliances & de la bonne foi. On lui ſacrifiait un bœuf, & on écrivait ſur la peau de ce bœuf le traité fait avec les peuples voiſins. Il avait un temple auprès de celui de *Quirinus.* Tantôt on lui préſentait des offrandes ſous le nom du pere *Semo*, tantôt ſous le nom de *Sancus fidius.* C'eſt pourquoi *Ovide* dit dans ſes faſtes:

Querebam nonas ſanco, fidiove referrem
An tibi Semo pater.

Voilà la divinité romaine qu'on a priſe pendant tant de ſiecles pour *Simon le magicien. St. Cyrille* de Jéruſalem n'en doutait pas; & *St. Auguſtin* dans ſon premier livre *des héréſies* dit, que *Simon le magicien* lui-même ſe fit élever cette ſtatue avec celle de ſon *Hélene* par ordre de l'empereur & du ſénat.

Cette étrange fable dont la fauſſeté, était ſi aiſée à reconnaître, fut continuellement liée avec cette autre fable, que *St. Pierre* & ce *Simon* avaient tous deux comparu devant *Néron*; qu'ils s'étaient défiés à qui reſſuſciterait le plus promptement un mort proche parent de *Néron* même, & à qui s'éléverait le plus haut dans les airs; que *Simon* ſe fit enlever par des diables dans un chariot de feu; que *St. Pierre* &

St. Paul le firent tomber des airs par leurs prieres, qu'il ſe caſſa les jambes, qu'il en mourut, & que *Néron* irrité fit mourir *St. Paul* & *St. Pierre.*

Abdias, *Marcel*, *Hégeſype*, ont rapporté ce conte avec des détails un peu différens. *Arnobe*, *St. Cyrille* de Jéruſalem, *Sévere Sulpice*, *Philaſtre*, *St. Epiphane*, *Iſidore* de Damiette, *Maxime* de Turin, pluſieurs autres auteurs ont donné cours ſucceſſivement à cette erreur. Elle a été généralement adoptée, juſqu'à ce qu'enfin on ait retrouvé dans Rome une ſtatue de *Semo ſancus deus fidius*, & que le ſavant pere *Mabillon* ait déterré un de ces anciens monumens avec cette inſcription, *Semoni ſanco deo fidio.*

Cependant il eſt certain qu'il y eut un *Simon* que les Juifs crurent magicien, comme il eſt certain qu'il y a eu un *Appollonios* de Thyane. Il eſt vrai encore, que ce *Simon* né dans le petit pays de Samarie, ramaſſa quelques gueux auxquels il perſuada qu'il était envoyé de DIEU, & la vertu de DIEU même. Il batiſait ainſi que les apôtres batiſaient, & il élevait autel contre autel.

Les Juifs de Samarie toujours ennemis des Juifs de Jéruſalem, oſerent oppoſer ce *Simon* à JESUS-CHRIST, reconnu par les apôtres, par les diſciples qui tous étaient de la tribu de *Benjamin* ou de celle de *Juda.* Il batiſait comme eux; mais il ajoutait le feu au batême d'eau, & ſe diſait prédit par *St. Jean-Batiſte* ſelon ces paroles, *celui qui doit venir après moi eſt*

plus puiſſant que moi, il vous batiſera dans le St. Eſprit & dans le feu. (19)

Simon allumait par deſſus le bain baptiſmal une flamme légere avec du naphte du lac Aſphaltide. Son parti fut aſſez grand; mais il eſt fort douteux que ſes diſciples l'aient adoré. *St. Juſtin* eſt le ſeul qui le croie.

Ménandre ſe diſait comme *Simon*, envoyé de DIEU & ſauveur des hommes. Tous les faux meſſies, & ſurtout *Barcochebas*, prenaient le titre d'envoyé de DIEU; mais *Barcochebas* lui-même n'exigea point d'adoration. On ne diviniſe gueres les hommes de leur vivant, à moins que ces hommes ne ſoient des *Alexandres* ou des empereurs Romains qui l'ordonnent expreſſément à des eſclaves. Encor n'eſt-ce pas une adoration proprement dite; c'eſt une vénération extraordinaire, une apothéoſe anticipée, une flatterie auſſi ridicule que celles qui ſont prodiguées à *Octave* par *Virgile* & par *Horace*.

ADULTERE.

NOus ne devons point cette expreſſion aux Grecs. Ils appellaient l'adultere *moikeia* dont les Latins ont fait leur *mœchus*, que nous n'avons point franciſé. Nous ne le devons ni à la langue ſyriaque ni à l'hé-

(19) Matth. ch. 3. vs. 11.

braïque, jargon du syriaque, qui nommait l'adultere *niuph.* Adultere signifiait en latin, *altération*, *adultération*, *une chose mise pour une autre*, *un crime de faux*, *fausses clefs*, *faux contracts*, *faux seing*; adulteratio. De-là celui qui se met dans le lit d'un autre fut nommé *adulter*, comme une fausse clef qui fouille dans la serrure d'autrui.

C'est ainsi qu'ils nommerent par antiphrase *coccix*, coucou, le pauvre mari chez qui un étranger venait pondre. (20) *Pline le naturaliste* dit, *coccix ova subdit in nidis alienis*; *ita plerique alienas uxores faciunt matres*. Le coucou dépose ses œufs dans le nid des autres oiseaux; ainsi force Romains rendent meres les femmes de leurs amis. La comparaison n'est pas trop juste. *Coccix* signifiant un coucou, nous en avons fait *cocu*. Que de choses on doit aux Romains! mais comme on altere le sens de tous les mots! le cocu, suivant la bonne grammaire, devrait être le galant; & c'est le mari. Voyez la chanson de *Scaron* (21).

Quelques doctes ont prétendu que c'est aux Grecs que nous sommes redevables de l'emblême des cornes; & qu'ils désignaient par le titre de bouc, *aix*, l'époux d'une femme lascive comme une chevre. (22)

(20) L. 10. ch. 9.

(21) Tous les jours une chaise
Me coûte un écu,
Pour porter à l'aise
Votre chien de cu,
A moi pauvre cocu.

(22) Voyez l'article *Bouc*.

En effet ils appallaient *fils de chevre* les bâtards que notre canaille appelle *fils de putain*. Mais ceux qui veulent s'inſtruire à fonds doivent ſavoir que nos cornes viennent des cornettes des dames. Un mari qui ſe laiſſait tromper & gouverner par ſon inſolente femme, était réputé porteur de cornes, cornu, cornard, par les bons bourgeois. C'eſt par cette raiſon que *cocu*, *cornard*, & *ſot*, étaient ſynonimes. Dans une de nos comédies on trouve ce vers.

Elle? elle n'en fera qu'un ſot, je vous aſſure.

Cela veut dire; elle n'en fera qu'un cocu. Et dans l'*Ecole des femmes*,

Epouſer une ſotte eſt pour n'être point ſot.

Bautru qui avait beaucoup d'eſprit diſait, les *Bautrus* ſont cocus, mais ils ne ſont pas des ſots.

La bonne compagnie ne ſe ſert plus de tous ces vilains termes, & ne prononce même jamais le mot d'*adultere*. On ne dit point, Madame la ducheſſe eſt en adultere avec monſieur le chevalier. Madame la marquiſe a un mauvais commerce avec monſieur l'abbé. On dit, Monſieur l'abbé eſt cette ſemaine l'amant de madame la marquiſe. Quand les dames parlent à leurs amies de leurs adulteres, elles diſent, j'avoue que j'ai du goût pour *lui*. Elles avouaient autrefois qu'elles ſentaient quelque eſtime; mais depuis qu'une bourgeoiſe s'accuſa à ſon confeſſeur d'avoir de l'eſtime pour un conſeiller, & que le confeſſeur lui dit, Madame, combien de fois vous a-t-il

eſtimée? les dames de qualité n'ont plus eſtimé perſonne, & ne vont plus gueres à confeſſe.

Un des grands déſagrémens de l'adultere, c'eſt que la dame ſe moque quelquefois de ſon mari avec ſon amant; le mari s'en doute: & on n'aime point à être tourné en ridicule. Il eſt arrivé dans la bourgeoiſie que ſouvent la femme a volé ſon mari pour donner à ſon amant; les querelles de ménage ſont pouſſées à des excès cruels: elles ſont heureuſement peu connues dans la bonne compagnie.

Le plus grand tort, le plus grand mal eſt de donner à un homme des enfans qui ne ſont pas à lui, & de le charger d'un fardeau qu'il ne doit pas porter. On a vu par-là des races de héros entiérement abatardies. Les femmes des *Aſtolphes* & des *Jocondes*, par un goût dépravé, par la faibleſſe du moment ont fait des enfans avec un nain contrefait, avec un petit valet ſans cœur & ſans eſprit. Les corps & les ames s'en ſont reſſenties. De petits ſinges ont été les héritiers des plus grands noms dans quelques pays de l'Europe. Ils ont dans leur premiere ſalle les portraits de leurs prétendus aïeux, hauts de ſix pieds, beaux, bien faits, armés d'un eſtramaçon que la race d'aujourd'hui pourait à peine ſoulever. Un emploi important eſt poſſédé par un homme qui n'y a nul droit, & dont le cœur, la tête & le bras n'en peuvent ſoutenir le faix.

Il y a quelques provinces en Europe où les filles font volontiers l'amour, & deviennent enſuite des épouſes aſſez ſages. C'eſt tout le contraire en France;

on enferme les filles dans des couvens, où juſqu'à préſent on leur a donné une éducation ridicule. Leurs meres, pour les conſoler, leur font eſpérer qu'elles ſeront libres quand elles ſeront mariées. A peine ont-elles vécu un an avec leur époux, qu'on s'empreſſe de ſavoir tout le ſecret de leurs appas. Une jeune femme ne vit, ne ſoupe, ne ſe promene, ne va aux ſpectacles qu'avec des femmes qui ont chacune leur affaire réglée; ſi elle n'a point ſon amant comme les autres, elle eſt ce qu'on appelle *dépareillée*; elle en eſt honteuſe, elle n'oſe ſe montrer.

Les Orientaux s'y prennent au rebours de nous. On leur amene des filles qu'on leur garantit pucelles ſur la foi d'un Circaſſien. On les épouſe, & on les enferme par précaution, comme nous enfermons nos filles. Point de plaiſanteries dans ces pays-là ſur les dames & ſur les maris; point de chanſons; rien qui reſſemble à nos froids quolibets de cornes & de cocuage. Nous plaignons les grandes dames de Turquie, de Perſe, des Indes; mais elle ſont cent fois plus heureuſes dans leurs ſerrails que nos filles dans leurs couvens.

Il arrive quelquefois chez nous, qu'un mari mécontent, ne voulant point faire un procès criminel à ſa femme pour cauſe d'adultere (ce qui ferait crier à la barbarie), ſe contente de ſe faire ſeparer de corps & de biens.

C'eſt ici le lieu d'inférer le précis d'un mémoire compoſé par un honnête homme qui ſe trouve dans cette ſituation; voici ſes plaintes, ſont-elles juſtes?

MÉMOIRE D'UN MAGISTRAT,

écrit vers l'an 1764.

Un principal magiſtrat d'une ville de France, a le malheur d'avoir une femme qui a été débauchée par un prêtre avant ſon mariage, & qui depuis s'eſt couverte d'opprobres par des ſcandales publics: il a eu la modération de ſe ſéparer d'elle ſans éclat. Cet homme âgé de quarante ans, vigoureux & d'une figure agréable, a beſoin d'une femme; il eſt trop ſcrupuleux pour chercher à ſéduire l'épouſe d'un autre, il craint même le commerce d'une fille, ou d'une veuve qui lui ſervirait de concubine. Dans cet état inquiétant & douloureux, voici le précis des plaintes qu'il adreſſe à ſon égliſe.

Mon épouſe eſt criminelle, & c'eſt moi qu'on punit. Une autre femme eſt néceſſaire à la conſolation de ma vie, à ma vertu même; & la ſeéte dont je ſuis me le refuſe; elle me défend de me marier avec une fille honnête. Les loix civiles d'aujourd'hui, malheureuſement fondées ſur le droit canon, me privent des droits de l'humanité. L'égliſe me réduit à chercher ou des plaiſirs qu'elle réprouve, ou des dédommagemens honteux qu'elle condamne; elle veut me forcer d'être criminel.

Je jette les yeux ſur tous les peuples de la terre, il n'y en a pas un ſeul, excepté le peuple catholique romain, chez qui le divorce & un nouveau mariage ne ſoient de droit naturel.

Quel renverſement de l'ordre a donc fait chez les catholiques une vertu de ſouffrir l'adultere & un devoir de manquer de femme quand on a été indignement outragé par la ſienne ?

Pourquoi un lien pourri eſt-il indiſſoluble malgré la grande loi adoptée par le code *quidquid ligatur diſſolubile eſt* ? On me permet la ſéparation de corps & de biens, & on ne me permet pas le divorce. La loi peut m'ôter ma femme, & elle me laiſſe un nom qu'on appelle *ſacrement* ? je ne jouis plus du mariage, & je ſuis marié. Quelle contradiction ! quel eſclavage ! & ſous quelles loix avons-nous reçu la naiſſance !

Ce qui eſt bien plus étrange, c'eſt que cette loi de mon égliſe eſt directement contraire aux paroles que cette égliſe elle-même croit avoir été prononcées par JESUS-CHRIST : (23) *Quiconque a renvoyé ſa femme (excepté pour adultere) peche s'il en prend une autre.*

Je n'examine point ſi les pontifes de Rome ont été en droit de violer à leur plaiſir la loi de celui qu'ils regardent comme leur maître, ſi lors qu'un état a beſoin d'un héritier, il eſt permis de répudier celle qui ne peut en donner. Je ne recherche point ſi une femme turbulente attaquée de démence, ou homicide, ou empoiſonneuſe, ne doit pas être répudiée auſſi-bien qu'une adultere ; je m'en tiens au triſte état qui me concerne, DIEU me permet de me remarier, & l'évêque de Rome ne me le permet pas !

(23) Matth. chap. 19.

Le divorce a été en uſage chez les catholiques ſous tous les empereurs; il l'a été dans tous les états démembrés de l'empire Romain. Les rois de France, qu'on appelle *de la premiere race*, ont preſque tous répudié leurs femmes pour en prendre de nouvelles. Enfin il vint un *Grégoire IX* ennemi des empereurs & des rois, qui par un décret fit du mariage un joug inſecouable; ſa décretale devint la loi de l'Europe. Quand les rois voulurent répudier une femme adultere ſelon la loi de JESUS-CHRIST, ils ne purent en venir à bout; il fallut chercher des prétextes ridicules, *Louis le jeune* fut obligé, pour faire ſon malheureux divorce avec *Eléonor de Guienne*, d'alléguer une parenté qui n'exiſtait pas. Le roi *Henri IV* pour répudier *Marguerite de Valois*, prétexta une cauſe encore plus fauſſe, un défaut de conſentement. Il fallut mentir pour faire un divorce légitimement.

Quoi! un ſouverain peut abdiquer ſa couronne, & ſans la permiſſion du pape il ne poura abdiquer ſa femme! Eſt-il poſſible que des hommes d'ailleurs éclairés aient croupi ſi longtems dans cette abſurde ſervitude!

Que nos prêtres, que nos moines renoncent aux femmes, j'y conſens; c'eſt un attentat contre la population, c'eſt un malheur pour eux, mais ils méritent ce malheur qu'ils ſe ſont fait eux-mêmes. Ils ont été les victimes des papes qui ont voulu avoir en eux des eſclaves, des ſoldats ſans familles & ſans patrie, vivans uniquement pour l'égliſe: mais moi magiſtrat qui ſers l'état toute la journée, j'ai beſoin

le ſoir d'une femme; & l'égliſe n'a pas le droit de me priver d'un bien que DIEU m'accorde. Les apôtres étaient mariés, *Joſeph* était marié, & je veux l'être. Si moi Alſacien je dépends d'un prêtre qui demeure à Rome, ſi ce prêtre a la barbare puiſſance de me priver d'une femme, qu'il me faſſe eunuque pour chanter des *miſerere* dans ſa chapelle.

MÉMOIRE POUR LES FEMMES.

L'équité demande qu'après avoir rapporté ce mémoire en faveur des maris, nous mettions auſſi ſous les yeux du public le plaidoyer en faveur des mariées, préſenté a la junte du Portugal par une comteſſe d'*Arcira*. En voici la ſubſtance:

L'évangile a défendu l'adultere à mon mari tout comme à moi; il ſera damné comme moi, rien n'eſt plus avéré. Lorſqu'il ma fait vingt infidélités, qu'il a donné mon colier à une de mes rivales, & mes boucles d'oreilles à une autre, je n'ai point demandé aux juges qu'on le fît raſer, qu'on l'enfermât chez des moines, & qu'on me donnât ſon bien. Et moi pour l'avoir imité une ſeule fois, pour avoir fait avec le plus beau jeune homme de Lisbonne ce qu'il fait tous les jours impunément avec les plus ſottes guenons de la ville, il faut que je réponde ſur la ſelette devant des licentiés, dont chacun ſerait à mes pieds ſi nous étions tête à tête dans mon cabinet; il faut que l'huiſſier me coupe à l'audience, mes cheveux qui ſont les plus beaux du monde; qu'on m'enferme chez de[illegible] religieuſes qui n'ont pas le ſens commun; qu'on me prive de ma dot & de mes conventions matrimo-

niales, qu'on donne tout mon bien à mon fat de mari pour l'aider à séduire d'autres femmes, & à commettre de nouveaux adulteres.

Je demande si la chose est juste, & s'il n'est pas évident que ce sont les cocus qui ont fait les loix.

On répond à mes plaintes que je suis trop heureuse de n'être pas lapidée à la porte de la ville par les chanoines, les habitués de paroisse & tout le peuple. C'est ainsi qu'on en usait chez la premiere nation de la terre, la nation choisie, la nation chérie, la seule qui eût raison quand toutes les autres avaient tort.

Je réponds à ces barbares, que lorsque la pauvre femme adultere fut présentée par ses accusateurs au maître de l'ancienne & de la nouvelle loi, il ne la fit point lapider; qu'au contraire, il leur reprocha leur injustice, qu'il se moqua d'eux en écrivant sur la terre avec le doigt, qu'il leur cita l'ancien proverbe hébraïque, *que celui de vous qui est sans péché jette la premiere pierre*; qu'alors ils se retirerent tous, les plus vieux fuyant les premiers, parce que plus ils avaient d'âge, plus ils avaient commis d'adulteres.

Les docteurs en droit canon me répliquent que cette histoire de la femme adultere n'est racontée que dans l'évangile de *St. Jean*, qu'elle n'y a été insérée qu'après coup par *Léontius*. *Maldonat* assure qu'elle ne se trouve que dans un seul ancien exemplaire grec; qu'aucun des vingt-trois premiers commentateurs n'en a parlé. *Origene*, *St. Jérôme*, *St Jean Chrysostome*, *Théophilacte*, *Nonnus*, ne la connaissent

point. Elle ne ſe trouve point dans la Bible ſyriaque, elle n'eſt point dans la verſion d'*Ulphilas*.

Voilà ce que diſent les avocats de mon mari, qui voudraient non-ſeulement me faire raſer, mais me faire lapider.

Mais les Avocats qui ont plaidé pour moi diſent qu'*Ammonius*, auteur du troiſieme ſiecle, a reconnu cette hiſtoire pour véritable, & que ſi *St. Jérôme* la rejette dans quelques endroits, il l'adopte dans d'autres; qu'en un mot elle eſt autentique aujourd'hui. Je pars de-là, & je dis à mon mari, ſi vous êtes ſans péché, raſez-moi, enfermez-moi, prenez mon bien: mais ſi vous avez fait plus de péchés que moi, c'eſt à moi de vous raſer, de vous faire enfermer, & de m'emparer de votre fortune. En fait de juſtice les choſes doivent être égales.

Mon mari réplique qu'il eſt mon ſupérieur & mon chef, qu'il eſt plus haut que moi de plus d'un pouce, qu'il eſt velu comme un ours; que par conſéquent je lui dois tout, & qu'il ne me doit rien.

Mais je demande ſi la reine *Anne* d'Angleterre n'eſt pas le chef de ſon mari? ſi ſon mari le prince de Dannemarck qui eſt ſon grand-amiral, ne lui doit pas une obéiſſance entiere; & ſi elle ne le ferait pas condamner à la cour des pairs en cas d'infidélité de la part du petit homme? Il eſt donc clair que ſi les femmes ne font pas punir les hommes, c'eſt quand elles ne ſont pas les plus fortes.

SUITE DU CHAPITRE SUR L'ADULTERE.

Pour juger valablement un procès d'adultere, il faudrait que douze hommes & douze femmes fussent les juges, avec un hermaphrodite qui eût la voix prépondérante en cas de partage.

Mais il est des cas singuliers sur lesquels la raillerie ne peut avoir de prise, & dont il ne nous appartient pas de juger. Telle est l'avanture que rapporte *St. Augustin* dans son sermon de la prédication de JESUS-CHRIST sur la montagne.

Septimius Acyndinus proconsul de Syrie, fait emprisonner dans Antioche un chrétien qui n'avait pu payer au fisc une livre d'or, à laquelle il était taxé, & le menace de la mort s'il ne paie. Un homme riche promet les deux marcs à la femme de ce malheureux si elle veut consentir à ses desirs. La femme court en instruire son mari; il la supplie de lui sauver la vie aux dépends des droits qu'il a sur elle, & qu'il abandonne. Elle obéit, mais l'homme qui lui doit deux marcs d'or la trompe en lui donnant un sac plein de terre. Le mari qui ne peut payer le fisc va être conduit à la mort. Le proconsul apprend cette infamie; il paie lui-même la livre d'or au fisc de ses propres deniers, & il donne aux deux époux chrétiens le domaine dont a été tirée la terre qui a rempli le sac de la femme.

Il est certain que loin d'outrager son mari, elle a été docile à ses volontés; non-seulement elle a obéi, mais elle lui a sauvé la vie. *St. Augustin* n'ose déci-

der si elle est coupable ou vertueuse, il craint de la condamner.

Ce qui est, à mon avis, assez singulier, c'est que *Bayle* prétend être plus sévere que *St. Augustin.* (24) Il condamne hardiment cette pauvre femme. Cela serait inconcevable si on ne savait à quel point presque tous les écrivains ont permis à leur plume de démentir leur cœur, avec quelle facilité on sacrifie son propre sentiment à la crainte d'effaroucher quelque pédant qui peut nuire, combien on est peu d'accord avec soi-même.

Le matin rigoriste & le soir libertin,
L'écrivain qui d'Ephese excusa la matrone,
Renchérit tantôt sur Petrone,
Et tantôt sur St. Augustin.

RÉFLEXION D'UN PERE DE FAMILLE.

N'ajoutons qu'un petit mot sur l'éducation contradictoire que nous donnons à nos filles. Nous les élevons dans le desir immodéré de plaire, nous leur en dictons des leçons; la nature y travaillait bien sans nous; mais on y ajoute tous les rafinemens de l'art. Quand elles sont parfaitement stilées, nous les punissons si elles mettent en pratique l'art que nous avons cru leur enseigner. Que diriez-vous d'un maître à danser qui aurait appris son métier à un écolier pendant dix ans, & qui voudrait lui casser les jambes parce qu'il l'a trouvé dansant avec un autre?

Ne pourait on pas ajouter cet article à celui des contradictions?

AF-

(24) Dictionnaire de *Bayle* article *Acindynus*.

AFFIRMATION PAR SERMENT.

NOus ne dirons rien ici ſur l'affirmation avec laquelle les ſavans s'expriment ſi ſouvent. Il n'eſt permis d'affirmer, de décider qu'en géométrie. Partout ailleurs imitons le docteur *Métaphraſte* de *Moliere*. Il ſe pourait — la choſe eſt faiſable — cela n'eſt pas impoſſible — il faut voir — adoptons le *peut-être* de *Rabelais*, le *que ſais-je* de *Montagne*, le *non liquet* des Romains, le *doute* de l'Académie d'Athenes, dans les choſes prophanes s'entend: car pour le ſacré, on ſait bien qu'il n'eſt pas permis de douter.

Il eſt dit, à cet article dans le dictionnaire encyclopédique, que les primitifs, nommés *quakers* en Angleterre, font foi en juſtice ſur leur ſeule affirmation, ſans être obligés de prêter ſerment.

Mais les pairs du royaume ont le même privilege, les pairs ſéculiers affirment ſur leur honneur, & les pairs eccléſiaſtiques en mettant la main ſur leur cœur; les quakers obtinrent la même prérogative ſous le regne de *Charles II*: c'eſt la ſeule ſecte qui ait cet honneur en Europe.

Le chancelier *Cowper* voulut les obliger à jurer comme les autres citoyens; celui qui était à leur tête lui dit gravement: „ L'ami chancelier, tu dois ſa„ voir que notre Seigneur JESUS-CHRIST notre ſauveur „ nous a défendu d'affirmer autrement que par *ya ya*:

„ *no no.* Il a dit expreſſément, *je vous défends de* „ *jurer ni par le ciel, parce que c'eſt le trône de* DIEU; „ *ni par la terre, parce que c'eſt l'eſcabeau de ſes pieds;* „ *ni par Jéruſalem, parce que c'eſt la ville du grand* „ *roi, ni par la tête, parce que tu n'en peux rendre un* „ *ſeul cheveu ni blanc ni noir.* Cela eſt poſitif, notre „ ami, & nous n'irons pas déſobéir à DIEU pour „ complaire à toi & à ton parlement.

„ On ne peut mieux parler, *répondit le chancelier*: „ mais il faut que vous ſachiez qu'un jour *Jupiter* „ ordonna que toutes les bêtes de ſomme ſe fiſſent „ ferrer, les chevaux, les mulets, les chameaux „ même obéirent incontinent, les ânes ſeuls réſiſte- „ rent; ils repréſenterent tant de raiſons; ils ſe mi- „ rent à braire ſi longtems que *Jupiter*, qui était „ bon, leur dit enfin: *Meſſieurs les ânes, je me rends* „ *à votre priere; vous ne ſerez point ferrés: mais le* „ *premier faux-pas que vous ferez, vous aurez cent* „ *coups de bâton.*

Il faut avouer que les quakers n'ont jamais juſqu'ici fait de faux-pas.

AGE.

NOus n'avons nulle envie de parler des âges du monde; ils ſont ſi connus & ſi uniformes! Gardons-nous auſſi de parler de l'âge des premiers rois ou dieux d'Egypte, c'eſt la même choſe. Ils vivaient des douze cents années; cela ne nous regarde pas. Mais ce

qui nous intéreſſe fort, c'eſt la durée ordinaire de la vie humaine. Cette théorie eſt parfaitement bien traitée dans le dictionnaire encyclopédique à l'article *Vie*, d'après les *Halley*, les *Karſeboom*, & les *Desparcieux*.

En 1741, Mr. de *Karſeboom* me communiqua ſes calculs ſur la ville d'Amſterdam; en voici le réſultat.

Sur cent mille perſonnes, il y en avait de

mariées - - - - - - - - -	34500.
d'hommes veufs, ſeulement - - - -	1500.
de veuves - - - - - - - -	4500.

Cela ne prouverait pas que les femmes vivent plus que les hommes dans la proportion de quarante-cinq à quinze, & qu'il y eût trois fois plus de femmes que d'hommes; mais cela prouverait qu'il y avait trois fois plus de Hollandais qui étoient allés mourir à Batavia, ou à la pêche de la baleine que de femmes, leſquelles reſtent d'ordinaire chez elles. Et ce calcul eſt encor prodigieux.

Célibataires, jeuneſſe & enfance des deux

ſexes - - - - - - - - -	45000.
domeſtiques - - - - - - - -	10500.
voyageurs - - - - - -	4000.
ſomme totale - -	100000.

Par ſon calcul, il devait ſe trouver ſur un million d'habitans des deux ſexes, depuis ſeize ans juſqu'à cinquante, environ vingt mille hommes pour ſervir

de ſoldats, ſans déranger les autres profeſſions. Mais voyez les calculs de Mrs. *Deſparcieux*, de *St. Maur* & *Buffon*, ils ſont encor plus précis & plus inſtructifs à quelques égards.

Cette arithmétique n'eſt pas favorable à la manie de lever de grandes armées. Tout prince qui leve trop de ſoldats peut ruiner ſes voiſins, mais il ruine ſurement ſon état.

Ce calcul dément encor beaucoup le compte, ou plutôt le conte d'*Hérodote* qui fait arriver *Xerxès* en Europe ſuivi d'environ deux millions d'hommes. Car ſi un million d'habitans donne vingt mille ſoldats, il en réſulte que *Xerxès* avait cent millions de ſujets; ce qui n'eſt gueres croyable. On le dit pourtant de la Chine; mais elle n'a pas un million de ſoldats. Ainſi l'empereur de la Chine eſt du double plus ſage que *Xerxès*.

La Thebe aux cent portes, qui laiſſait ſortir dix mille ſoldats par chaque porte, aurait eu, ſuivant la ſupputation hollandaiſe, cinq millions tant de citoyens que de citoyennes. Nous faiſons un calcul modeſte à l'article *Dénombrement*.

L'âge du ſervice de guerre étant depuis vingt ans juſqu'à cinquante, il faut mettre une prodigieuſe différence entre porter les armes hors de ſon pays, & reſter ſoldat dans ſa patrie. *Xerxès* dut perdre les deux tiers de ſon armée dans ſon voyage en Grece. *Céſar* dit que les Suiſſes étant ſortis de leur pays au nombre de trois cents quatre-vingt huit mille indivi-

dus, pour aller dans quelque Province des Gaules, tuer ou dépouiller les habitans, il les mena ſi bon train qu'il n'en reſta que cent dix mille. Il a fallu dix ſiecles pour repeupler la Suiſſe. Car on ſait à préſent que les enfans ne ſe font ni à coups de pierre, comme du tems de Deucalion & de Pirra, ni à coups de plume, comme le jéſuite *Pétau*, qui fait naître ſept cents milliards d'hommes d'un ſeul des enfans du pere *Noé*, en moins de trois cents ans.

Charles XII leva le cinquieme homme en Suede pour aller faire la guerre en pays étranger, & il a dépeuplé ſa patrie.

Continuons à parcourir les idées & les chiffres du calculateur Hollandais, ſans répondre de rien; parce qu'il eſt dangereux d'être comptable.

CALCUL DE LA VIE.

Selon lui, dans une grande ville, de vingt-ſix mariages il ne reſte environ que huit enfans. Sur mille légitimes il compte ſoixante & cinq bâtards.

De ſept cents enfans il en reſte au bout d'un

an environ - - - - - -	560.
au bout de dix ans - - - - -	445.
au bout de vingt ans - - - - -	405.
à quarante ans - - - - -	300.
à ſoixante ans - - - - - -	190.
au bout de quatre-vingt ans. - - -	50.
à quatre-vingt dix ans - - - - -	5.
à cent ans perſonne. - - - -	

Par-là on voit que de ſept cents enfans nés dans la même année, il n'y a que cinq chances pour arriver à quatre-vingt dix ans. Sur cent quarante il n'y a qu'une ſeule chance, & ſur un moindre nombre il n'y en a point.

Ce n'eſt donc que ſur un très grand nombre d'exiſtences qu'on peut eſpérer de pouſſer la ſienne juſqu'à quatre-vingt dix ans; & ſur un bien plus grand nombre encor que l'on peut eſpérer de vivre un ſiecle. Ce ſont de gros lots à la loterie ſur leſquels il ne faut pas compter, & même qui ne ſont pas à déſirer autant qu'on les déſire; ce n'eſt qu'une longue mort.

Combien trouve-t-on de ces vieillards qu'on appelle *heureux*, dont le bonheur conſiſte à ne pouvoir jouir d'aucun plaiſir de la vie, à n'en faire qu'avec peine deux ou trois fonctions dégoûtantes, à ne diſtinguer ni les ſons, ni les couleurs, à ne connaître ni jouiſſance ni eſpérance, & dont toute la félicité eſt de ſavoir confuſément qu'ils ſont un fardeau de la terre batiſés ou circoncis depuis cent années.

Il y en a un ſur cent mille tout au plus dans nos climats.

Voyez les liſtes des morts de chaque année à Paris & à Londres; ces villes, à ce qu'on dit, ont environ ſept cents mille habitans. Il eſt très rare d'y trouver à la fois ſept centenaires; & ſouvent il n'y en a pas un ſeul.

En général, l'âge commun auquel l'eſpece humaine eſt rendue à la terre, dont elle ſort, eſt de vingt-deux

à vingt-trois ans tout au plus, ſelon les meilleurs obſervateurs.

De mille enfans nés dans une même année, les uns meurent à ſix mois, les autres à quinze; celui-ci à dix-huit ans, cet autre à trente-ſix, quelques-uns à ſoixante; trois ou quatre octogénaires ſans dents & ſans yeux meurent après avoir ſouffert quatre-vingts ans. Prenez un nombre moyen, chacun a porté ſon fardeau vingt-deux ou vingt-trois années.

Sur ce principe qui n'eſt que trop vrai, il eſt avantageux à un état bien adminiſtré, & qui a des fonds en réſerve, de conſtituer beaucoup de rentes viageres. Des princes économes qui veulent enrichir leur famille, y gagnent conſidérablement; chaque année la ſomme qu'ils ont à payer diminue.

Il n'en eſt pas de même dans un état obéré. Comme il paie un intérêt plus fort que l'intérêt ordinaire, il ſe trouve bientôt court; il eſt obligé de faire de nouveaux emprunts, c'eſt un cercle perpétuel de dettes & d'inquiétudes.

Les tontines, invention d'un uſurier nommé *Tontino*, ſont bien plus ruineuſes. Nul ſoulagement pendant quatre-vingt ans au moins. Vous payez toutes les rentes au dernier ſurvivant.

A la derniere tontine qu'on fit en France en 1759, une ſociété de calculateurs prit une claſſe à elle ſeule; elle choiſit celle de quarante ans; parce qu'on donnait un denier plus fort pour cet âge que pour les âges depuis un an juſqu'à quarante; & qu'il y a peu-

que autant de chances pour parvenir de quarante à quatre-vingts ans, que du berceau à quarante.

On donnait dix pour cent aux pontes âgés de quarante années, & le dernier vivant héritait de tous les morts. C'eſt un des plus mauvais marchés que l'état puiſſe faire.

On croit avoir remarqué que les rentiers viagers vivent un peu plus longtems que les autres hommes, de quoi les payeurs ſont aſſez fâchés. La raiſon en eſt peut-être, que ces rentiers ſont pour la plupart des gens de bon ſens, qui ſe ſentent bien conſtitués: des bénéficiers, des célibataires uniquement occupés d'eux-mêmes, vivant en gens qui veulent vivre longtems. Ils diſent: ſi je fais un excès, le Roi ſera mon héritier: l'emprunteur qui me paie ma rente viagere, & qui ſe dit mon ami, rira en me voyant enterrer: cela les arrête: ils ſe mettent au régime; ils végetent quelques minutes de plus que les autres hommes.

Pour conſoler les débiteurs, il faut leur dire, qu'à quelque âge qu'on leur donne un capital pour des rentes viageres, fût-ce ſur la tête d'un enfant qu'on baptiſe, ils font toujours un très bon marché. Il n'y a qu'une tontine qui ſoit onéreuſe; auſſi les moines n'en ont jamais fait. Mais pour de l'argent en rentes viageres, ils en prenaient à toute main juſqu'au tems où ce jeu leur fut défendu. En effet, on eſt débarraſſé du fardeau de payer au bout de trente ou quarante ans; & on paie une rente fonciere pendant toute l'éternité. Il leur a été auſſi défendu de prendre

des capitaux en rentes perpétuelles; & la raiſon, c'eſt qu'on n'a pas voulu les trop détourner de leurs occupations ſpirituelles.

AGRICULTURE.

IL n'eſt pas concevable comment les anciens qui cultivaient la terre auſſi bien que nous, pouvaient imaginer que tous les grains qu'ils ſemaient en terre devaient néceſſairement mourir & pourir avant de lever & produire. Il ne tenait qu'à eux de tirer un grain de la terre au bout de deux ou trois jours; ils l'auraient vu très ſain, un peu enflé, la racine en bas, la tête en haut. Ils auraient diſtingué au bout de quelque tems le germe, les petits filets blancs des racines, la matiere laiteuſe dont ſe formera la farine, ſes deux envelopes, ſes feuilles. Cependant, c'était aſſez que quelque philoſophe Grec ou barbare eût enſeigné que toute génération vient de corruption, pour que perſonne n'en doutât. Et cette erreur, la plus grande de toutes les erreurs, parce qu'elle eſt la plus contraire à la nature, ſe trouvait dans des livres écrits pour l'inſtruction du genre-humain.

Les trois quarts de la terre ſe paſſent de notre froment, ſans lequel nous prétendons qu'on ne peut vivre. Si les habitans voluptueux des villes ſavaient ce qu'il en coûte de travaux pour leur procurer du pain, ils en ſeraient effrayés.

DES LIVRES PSEUDONIMES SUR L'ÉCONOMIE GÉNÉRALE.

Il ſerait difficile d'ajouter à ce qui eſt dit d'utile dans l'Encyclopédie aux articles *agriculture*, *grain*, *ferme*, &c. Je remarquerai ſeulement qu'à l'article *grain*, on ſuppoſe toujours que le maréchal de *Vauban* eſt l'auteur de la *Dixme royale*. C'eſt une erreur dans laquelle ſont tombés preſque tous ceux qui ont écrit ſur l'économie. Nous ſommes donc forcés de remettre ici ſous les yeux ce que nous avons déja dit ailleurs.

„ *Bois-Guilbert* s'aviſa d'abord d'imprimer la *Dixme royale* ſous le nom de *Teſtament politique du maréchal de Vauban*. Ce *Bois-Guilbert*, auteur du *Détail de la France* en deux volumes, n'était pas ſans mérite, il avait une grande connaiſſance des finances du royaume; mais la paſſion de critiquer toutes les opérations du grand *Colbert*, l'emporta trop loin; on jugea que c'était un homme fort inſtruit qui s'égarait toujours, un faiſeur de projets qui exagérait les maux du royaume, & qui propoſait de mauvais remedes. Le peu de ſuccès de ce livre auprès du miniſtere, lui fit prendre le parti de mettre ſa *Dixme royale* à l'abri d'un nom reſpecté. Il prit celui du maréchal de *Vauban*, & ne pouvait mieux choiſir. Preſque toute la France croit encor que le projet de la *Dixme royale* eſt de ce maréchal ſi zélé pour le bien public; mais la tromperie eſt aiſée à connaitre.

„ Les louanges que *Bois-Guilbert* ſe donne à lui-

„ même dans la préface, le trahiſſent; il y loue trop
„ ſon livre du *Détail de la France*; il n'était pas vrai-
„ ſemblable que le maréchal eût donné tant d'éloges
„ à un livre rempli de tant d'erreurs; on voit dans
„ cette préface un pere qui loue ſon fils; pour faire
„ recevoir un de ſes bâtards."

Le nombre de ceux qui ont mis ſous des noms reſpectés leurs idées de gouvernement, d'économie, de finance, de tactique, &c. n'eſt que trop conſidérable. L'abbé de *St. Pierre* qui pouvait n'avoir pas beſoin de cette ſupercherie, ne laiſſa pas d'attribuer la chimere de ſa *Paix perpétuelle* au duc de Bourgogne.

L'auteur du *Financier citoyen* cite toujours le prétendu *Teſtament politique de Colbert*, ouvrage de tout point impertinent, fabriqué par *Gratien de Courtils*. Quelques ignorans citent encor les *teſtamens politiques* du roi d'Eſpagne *Philippe II* (25), du cardinal de *Richelieu*, de *Colbert*, de *Louvois*, du duc de Lorraine, du cardinal *Albéroni*, du maréchal de *Belle-Iſle*. On a fabriqué juſqu'à celui de *Mandrin*.

L'Encyclopédie à l'Article *Grain*, rapporte ces paroles d'un livre intitulé, *Avantages & déſavantages de la Grande Bretagne*; ouvrage bien ſupérieur à tous ceux que nous venons de citer.

„ Si l'on parcourt quelques-unes des provinces de
„ la France, on trouve que non-ſeulement pluſieurs
„ de ſes terres reſtent en friche, qui pouraient pro-
„ duire des bleds & nourrir des beſtiaux; mais que le

(25) Voyez l'article *Ana*, Anecdotes.

„ terres cultivées ne rendent pas à beaucoup près
„ à proportion de leur bonté, parce que le laboureur
„ manque de moyens pour les mettre en valeur.

„ Ce n'eſt pas ſans une joie ſenſible que j'ai remar-
„ qué dans le *Gouvernement de France* un vice dont
„ les conſéquences ſont ſi étendues, & j'en ai féli-
„ cité ma patrie; mais je n'ai pu m'empêcher de
„ ſentir en même tems combien formidable ſerait de-
„ venue cette puiſſance, ſi elle eût profité des avan-
„ tages que ſes poſſeſſions & ſes hommes lui of-
„ fraient. *O ſua ſi bona norint!*

J'ignore ſi ce livre n'eſt pas d'un Français qui, en faiſant parler un Anglais, a cru lui devoir faire bénir DIEU de ce que les Français lui paraiſſent pauvres; mais qui en même tems ſe trahit lui-même en ſouhaitant qu'ils ſoient riches; & en s'écriant avec Virgile, *ô s'ils connaiſſaient leurs biens!* Mais ſoit Français, ſoit Anglais, il eſt faux que les terres en France ne rendent pas à proportion de leur bonté. On s'accoutume trop à conclure du particulier au général. Si on en croyait beaucoup de nos livres nouveaux, la France ne ſerait pas plus fertile que la Sardaigne & les petits cantons Suiſſes.

DE L'EXPORTATION DES GRAINS.

Le même article *Grain* porte encor cette réflexion:
„ Les Anglais eſſuyaient ſouvent de grandes chertés
„ dont nous profitions par la liberté du commerce
„ de nos grains, ſous le regne de *Henri IV* & de

„ *Louis XIII*, & dans les premiers tems du regne de „ *Louis XIV*."

Mais malheureuſement la ſortie des grains fut défendue en 1598, ſous *Henri IV*. La défenſe continua ſous *Louis XIII* & pendant tout le tems du regne de *Louis XIV*. On ne put vendre ſon bled hors du royaume que ſur une requête préſentée au conſeil, qui jugeait de l'utilité ou du danger de la vente, ou plutôt qui s'en rapportait à l'intendant de la province. Ce n'eſt qu'en 1764 que le conſiel de *Louis XV* plus éclairé, a rendu le commerce des bleds libre, avec les reſtrictions convenables dans les mauvaiſes années.

DE LA GRANDE ET PETITE CULTURE.

A l'article *Ferme*, qui eſt un des meilleurs de ce grand ouvrage, on diſtingue la grande & la petite culture. La grande ſe fait par les chevaux, la petite par les bœufs; & cette petite, qui s'étend ſur la plus grande partie des terres de France, eſt regardée comme un travail preſque ſtérile; & comme un vain effort de l'indigence.

Cette idée en général ne me parait pas vraie. La culture par les chevaux n'eſt gueres meilleure que celle par les bœufs. Il y a des compenſations entre ces deux méthodes qui les rendent parfaitement égales. Il me ſemble que les anciens n'employerent jamais les chevaux à labourer la terre, du moins il n'eſt queſtion que de bœufs dans *Héſiode*, dans *Xénophon*, dans *Virgile*, dans *Columelle*. La culture avec des

bœufs n'eſt chétive & pauvre que lorſque des propriétaires mal-aiſés fourniſſent de mauvais bœufs, mal nourris, à des métayers ſans reſſource qui cultivent mal. Ce métayer ne riſquant rien, parce qu'il n'a rien fourni, ne donne jamais à la terre ni les engrais, ni les façons dont elle a beſoin; il ne s'enrichit point, & il appauvrit ſon maître; & c'eſt malheureuſement le cas où ſe trouvent pluſieurs peres de famille.

Le ſervice des bœufs eſt auſſi profitable que celui des chevaux, parce que s'ils labourent moins vite, on les fait travailler plus de journées ſans les excéder; ils coûtent beaucoup moins à nourrir; on ne les ferre point, leurs harnois ſont moins diſpendieux, on les revend, ou bien on les engraiſſe pour la boucherie; ainſi leur vie & leur mort procurent de l'avantage; ce qu'on ne peut pas dire des chevaux.

Enfin on ne peut employer les chevaux que dans les pays où l'avoine eſt à très bon marché, & c'eſt pourquoi il y a toujours quatre à cinq fois moins de culture par les chevaux que par les bœufs.

DES DÉFRICHEMENS.

A l'article *Défrichement*, on ne compte pour défrichement que les herbes inutiles & voraces que l'on arrache d'un champ, pour le mettre en état d'être enſemencé.

L'art de défricher ne ſe borne pas à cette méthode uſitée & toujours néceſſaire. Il conſiſte à rendre fertiles des terres ingrates qui n'ont jamais rien porté. Il y en a beaucoup de cette nature, comme des terrains

marécageux ou de pure terre à brique, à foulon, ſur laquelle il eſt auſſi inutile de ſemer que ſur des rochers. Pour les terres marécageuſes, ce n'eſt que la pareſſe & l'extrême pauvreté qu'il faut accuſer, ſi on ne les fertiliſe pas.

Les ſols purement glaiſeux ou de craie, ou ſimplement de ſable, ſont rebelles à toute culture. Il n'y a qu'un ſeul ſecret, c'eſt celui d'y porter de la bonne terre pendant des années entieres. C'eſt une entrepriſe qui ne convient qu'à des hommes très riches; le profit n'en peut égaler la dépenſe qu'après un très long tems, ſi même elle peut jamais en approcher. Il faut quand on y a porté de la terre meuble, la mêler avec la mauvaiſe, la fumer beaucoup, y reporter encor de la terre, & ſurtout y ſemer des grainces qui loin de dévorer le ſol lui communiquent une nouvelle vie.

Quelques particuliers ont fait de tels eſſais; mais il n'appartiendrait qu'à un ſouverain de changer ainſi la nature d'un vaſte terrain en y faiſant camper de la cavalerie, laquelle y conſommerait les fourages tirés des environs. Il y faudrait des régimens entiers. Cette dépenſe ſe faiſant dans le royaume, il n'y aurait pas un denier de perdu, & on aurait à la longue un grand terrain de plus qu'on aurait conquis ſur la nature. L'auteur de cet article a fait cet eſſai en petit, & a réuſſi.

Il en eſt d'une telle entrepriſe comme de celle des canaux & des mines. Quand la dépenſe d'un canal ne ſerait pas compenſée par les droits qu'il rapporte-

rait, ce ſerait toujours pour l'état un prodigieux avantage.

Que la dépenſe de l'exploïtation d'une mine d'argent, de cuivre, de plomb ou d'étain, & même de charbon de terre excede le produit, l'exploitation eſt toujours très utile: car l'argent dépenſé fait vivre les ouvriers, circule dans le royaume, & le métal ou minéral qu'on en a tiré, eſt une richeſſe nouvelle & parmanente. Quoiqu'on faſſe il faudra toujours revenir à la fable du bon vieillard, qui fit accroire à ſes enfans qu'il y avait un tréſor dans leur champ; ils remuerent tout leur héritage pour le chercher, & ils s'apperçurent que *le travail eſt un tréſor.*

La pierre philoſophale de l'agriculture ſerait de ſemer peu & de recueillir beaucoup. Le *grand Albert*, le *petit Albert*, la *Maiſon ruſtique* enſeignent douze ſecrets d'opérer la multiplication du bled, qu'il faut tous mettre avec la méthode de faire naître des abeilles du cuir d'un taureau, & avec les œufs de coq dont il vient des baſilics. La chimere de l'agriculture eſt de croire obliger la nature à faire plus qu'elle ne peut. Autant vaudrait donner le ſecret de faire porter à une femme dix enfans, quand elle ne peut en donner que deux. Tout ce qu'on doit faire eſt d'avoir bien ſoin d'elle dans ſa groſſeſſe.

La méthode la plus ſure pour recueillir un peu plus de grain qu'à l'ordinaire, eſt de ſe ſervir du ſemoir. Cette manœuvre par laquelle on ſeme à la fois, on herſe & on recouvre, prévient le ravage du vent qui quelquefois diſſipe le grain, & celui des oiſeaux qui le

le dévorent. C'eſt un avantage qui certainement n'eſt pas à négliger.

De plus la ſemence eſt plus réguliérement verſée & eſpacée dans la terre; elle a plus de liberté de s'étendre; elle peut produire des tiges plus fortes & un peu plus d'épics. Mais le ſemoir ne convient ni à toutes ſortes de terrains, ni à tous les laboureurs. Il faut que le ſol ſoit uni & ſans cailloux, & il faut que le laboureur ſoit aiſé. Un ſemoir coûte; & il en coûte encor pour le r'habillement quand il eſt détraqué. Il exige deux hommes & un cheval; pluſieurs laboureurs n'ont que des bœufs. Cette machine utile doit être employée par les riches cultivateurs & prêtée aux pauvres.

DE LA GRANDE PROTECTION DUE A L'AGRICULTURE.

Par quelle fatalité l'agriculture n'eſt-elle véritablement honorée qu'à la Chine? Tout miniſtre d'état en Europe doit lire avec attention le mémoire ſuivant, quoiqu'il ſoit d'un jéſuite. Il n'a jamais été contredit par aucun autre miſſionnaire, malgré la jalouſie de métier qui a toujours éclaté entre eux. Il eſt entiérement conforme à toutes les rélations que nous avons de ce vaſte empire.

„ Au commencement du printems chinois, c'eſt-
„ à-dire dans le mois de Février, le tribunal des
„ mathématiques ayant eu ordre d'examiner quel
„ était le jour convenable à la cérémonie du labou-
„ rage, détermina le 24 de la onzieme lune, & ce

„ fut par le tribunal des rites que ce jour fut annon-
„ cé à l'empereur dans un mémorial où le même
„ tribunal des rites marquait ce que ſa majeſté de-
„ vait faire pour ſe préparer à cette fête.

„ Selon ce mémorial, 1°. L'empereur doit nom-
„ mer les douze perſonnes illuſtres qui doivent l'ac-
„ compagner & labourer après lui; ſavoir, trois
„ princes & neuf préſidens des cours ſouveraines. Si
„ quelques-uns des préſidens étaient trop vieux ou
„ infirmes, l'empereur nomme ſes aſſeſſeurs pour
„ tenir leur place.

„ 2°. Cette cérémonie ne conſiſte pas ſeulement à
„ labourer la terre, pour exciter l'émulation par
„ ſon exemple; mais elle renferme encore un ſacri-
„ fice que l'empereur comme grand pontife offre au
„ *Chang-ti*, pour lui demander l'abondance en faveur
„ de ſon peuple. Or pour ſe préparer à ce ſacrifice,
„ il doit jeûner & garder la continence les trois jours
„ précédens. (26) La même précaution doit être
„ obſervée par tous ceux qui ſont nommés pour
„ accompagner ſa majeſté, ſoit princes, ſoit autres,
„ ſoit mandarins de lettres, ſoit mandarins de guerre.

„ 3°. La veille de cette cérémonie, ſa majeſté choi-
„ ſit quelques ſeigneurs de la premiere qualité, & les
„ envoie à la ſalle de ſes ancêtres, ſe proſterner de-
„ vant la tablette, & les avertir, comme ils feraient
„ s'ils étaient encor en vie, (27) que le jour ſuivant
„ il offrira le grand ſacrifice.

(26) Cela ſeul ne ſuffit-il pas pour détruire la folle calomnie établie dans notre Occident, que le gouvernement Chinois eſt athée?

(27) Le proverbe dit: *Comportez-vous à l'égard des morts comme s'ils étaient encore en vie.*

„ Voilà en peu de mots ce que le mémorial du „ tribunal des rites marquait pour la perſonne de „ l'empereur. Il déclarait auſſi les préparatifs que „ les différens tribunaux étaient chargés de faire. L'un „ doit préparer ce qui ſert aux ſacrifices. Un autre „ doit compoſer les paroles que l'empereur récite en „ faiſant le ſacrifice. Un troiſieme doit faire porter „ & dreſſer les tentes ſous leſquelles l'empereur dî- „ nera, s'il a ordonné d'y porter un repas. Un qua- „ trieme doit aſſembler quarante ou cinquante véné- „ rables vieillards, laboureurs de profeſſion, qui „ ſoient préſens, lorſque l'empereur laboure la ter- „ re. On fait venir auſſi une quarantaine de labou- „ reurs plus jeunes pour diſpoſer la charrue, atteler „ les bœufs, & préparer les grains qui doivent être „ ſemés. L'empereur ſeme cinq ſortes de grains, „ qui ſont cenſés les plus néceſſaires à la Chine, & „ ſous leſquels ſont compris tous les autres, le fro- „ ment, le ris, le millet, la feve, & une autre eſpe- „ ce de mill, qu'on appelle *cac-leang*.

„ Ce furent-là les préparatifs: le vingt-quatrieme „ jour de la lune, ſa majeſté ſe rendit avec toute la „ cour en habit de cérémonie au lieu deſtiné à offrir „ au *Chang-ti* le ſacrifice du printems, par lequel on „ le prie de faire croître & de conſerver les biens de „ la terre. C'eſt pour cela qu'il l'offre avant que de „ mettre la main à la charrue.....

„ L'empereur ſacrifia, & après le ſacrifice il deſ- „ cendit avec les trois princes & les neuf préſidens „ qui devaient labourer avec lui. Pluſieurs grands

„ ſeigneurs portaient eux-mêmes les coffres précieux
„ qui renfermaient les grains qu'on devait ſemer.
„ Toute la cour y aſſiſta en grand ſilence. L'empe-
„ reur prit la charrue, & fit en labourant pluſieurs
„ allées & venues: lorſqu'il quitta la charrue, un
„ prince du ſang la conduiſit & laboura à ſon tour.
„ Ainſi du reſte.

„ Aprés avoir labouré en différens endroits, l'em-
„ pereur ſema les différens grains. On ne laboure
„ pas alors tout le champ entier, mais les jours ſui-
„ vans les laboureurs de profeſſion achevent de le
„ labourer.

„ Il y avait cette année-là quarante-quatre anciens
„ laboureurs, & quarante-deux plus jeunes. La cé-
„ rémonie ſe termina par une récompenſe que l'em-
„ pereur leur fit donner.

A cette rélation d'une cérémonie qui eſt la plus belle de toutes, puiſqu'elle eſt la plus utile, il faut joindre un édit du même empereur *Yontchin*. Il accorde des récompenſes & des honneurs à quiconque défrichera des terrains incultes depuis quinze arpens juſqu'à quatre-vingt, vers la Tartarie; car il n'y en a point d'incultes dans la Chine proprement dite; & celui qui en défriche quatre-vingt devient mandarin du huitieme ordre.

Que doivent faire nos ſouverains d'Europe en apprenant de tels exemples? ADMIRER ET ROUGIR; MAIS SURTOUT IMITER.

Poſtſcript.

J'ai lu depuis peu un petit livre ſur les arts & métiers, dans lequel j'ai remarqué autant de choſes utiles qu'agréables; mais ce qu'il dit de l'agriculture reſſemble aſſez à la maniere dont en parlent pluſieurs Pariſiens qui n'ont jamais vu de charrue. L'auteur parle d'un heureux agriculteur qui, dans la contrée la plus délicieuſe & la plus fertile de la terre, cultivait une campagne *qui lui rendait cent pour cent.*

Il ne ſavait pas qu'un terrain qui ne rendrait que cent pour cent, non ſeulement ne payerait pas un ſeul des fraix de la culture, mais ruinerait pour jamais le laboureur. Il faut pour qu'un domaine puiſſe donner un léger profit, qu'il rapporte au moins cinq cents pour cent. Heureux Pariſiens, jouiſſez de nos travaux, & jugez de l'opéra comique!

(Voyez l'article *Bled ou Blé.*)

AIR.

ON compte quatre élémens, quatre eſpeces de matiere ſans avoir une notion complette de la matiere. Mais que ſont les élémens de ces élémens? L'air ſe change-t-il en feu, en eau, en terre? Y a-t-il de l'air?

Quelques philoſophes en doutent encore; peut-on

raiſonnablement en douter avec eux ? On n'a jamais été incertain ſi on marche ſur la terre, ſi on boit de l'eau, ſi le feu nous éclaire, nous échauffe, nous brûle. Nos ſens nous en avertiſſent aſſez ; mais ils ne nous diſent rien ſur l'air. Nous ne ſavons point par eux ſi nous reſpirons les vapeurs du globe ou une ſubſtance différente de ces vapeurs. Les Grecs appellerent l'envelope qui nous environne *atmoſphere*, la ſphere des exhalaiſons ; & nous avons adopté ce mot. Y a-t-il parmi ces exhalaiſons continuelles une autre eſpece de matiere qui ait des propriétés différentes ?

Les philoſophes qui ont nié l'exiſtence de l'air, diſent qu'il eſt inutile d'admettre un être qu'on ne voit jamais & dont tous les effets s'expliquent ſi aiſément par les vapeurs qui ſortent du ſein de la terre.

Newton a démontré que le corps le plus dur a moins de matiere que de pores. Des exhalaiſons continuelles s'échapent en foule de toutes les parties de notre globe. Un cheval jeune & vigoureux, ramené tout en ſueur dans ſon écurie en tems d'hyver, eſt entouré d'un atmoſphere mille fois moins conſidérable que notre globe ne l'eſt de la matiere de ſa propre tranſpiration.

Cette tranſpiration, ces exhalaiſons, ces vapeurs innombrables s'échapent ſans ceſſe par des pores innombrables, & ont elles-mêmes des pores. C'eſt ce mouvement continu en tout ſens, qui forme & qui détruit ſans ceſſe végétaux, minéraux, métaux, animaux.

C'eſt ce qui a fait penſer à pluſieurs que le mouvement eſt eſſentiel à la matiere; puiſqu'il n'y a pas une particule dans laquelle il n'y ait un mouvement continu. Et ſi la puiſſance formatrice éternelle qui préſide à tous les globes, eſt l'auteur de tout mouvement, elle a voulu du moins que ce mouvement ne périt jamais. Or ce qui eſt toujours indeſtructible a pu paraître eſſentiel, comme l'étendue & la ſolidité ont paru eſſentielles. Si cette idée eſt une erreur, elle eſt pardonnable; car il n'y a que l'erreur malicieuſe & de mauvaiſe foi qui ne mérite pas d'indulgence.

Mais qu'on regarde le mouvement comme eſſentiel ou non, il eſt indubitable que les exhalaiſons de notre globe s'élevent & retombent ſans aucun relâche à un mille, à deux milles, à trois milles au deſſus de nos têtes. Du mont Atlas à l'extrémité du Taurus, tout homme peut voir tous les jours les nuages ſe former ſous ſes pieds. Il eſt arrivé mille fois à des voyageurs d'être au deſſus de l'arc-en-ciel, des éclairs & du tonnerre.

Le feu répandu dans l'intérieur du globe, ce feu caché dans l'eau & dans la glace même, eſt probablement la ſource impériſſable de ces exhalaiſons, de ces vapeurs, dont nous ſommes continuellement environnés. Elles forment un ciel bleu dans un tems ſerain quand elles ſont aſſez hautes & aſſez attenuées pour ne nous envoyer que des rayons bleus; comme les feuilles de l'or amincies, expoſées aux rayons du ſoleil dans la chambre obſcure. Ces vapeurs im-

prégnées de ſouphre forment les tonnerres & les éclairs. Comprimées & enſuite dilatées par cette compreſſion dans les entrailles de la terre, elles s'échapent en volcans, forment & détruiſent de petites montagnes, renverſent des villes, ébranlent quelquefois une grande partie du globe.

Cette mer de vapeurs dans laquelle nous nageons, qui nous menace ſans ceſſe, & ſans laquelle nous ne pourions vivre, comprime de tous côtés notre globe & ſes habitans avec la même force que ſi nous avions ſur notre tête un océan de trente-deux pieds de hauteur: & chaque homme en porte environ vingt mille livres.

RAISONS DE CEUX QUI NIENT L'AIR.

Tout ceci poſé, les philoſophes qui nient l'air diſent, pourquoi attribuerons-nous à un élément inconnu & inviſible, des effets que l'on voit continuellement produits par ces exhalaiſons viſibles & palpables?

Je vois au coucher du ſoleil s'élever du pied des montagnes & du fond des prairies, un nuage blanc qui couvre toute l'étendue du terrain, autant que ma vue peut porter. Ce nuage s'épaiſſit peu-à-peu cache inſenſiblement les montagnes, & s'éleve au-deſſus d'elles. Comment, ſi l'air exiſtait, cet air dont chaque colonne équivaut à trente-deux pieds d'eau, ne ferait-il pas rentrer ce nuage dans le ſein de la terre dont il eſt ſorti? Chaque pied cube de ce nuage eſt preſſé par trente-deux pieds cubes; donc

il ne pourait jamais ſortir de terre que par un effort prodigieux, & beaucoup plus grand que celui des vents qui ſoulevent les mers; puiſque ces mers ne montent jamais à la trentieme partie de la hauteur de ces nuages dans la plus grande effervescence des tempêtes.

L'air eſt élaſtique, nous dit-on: mais les vapeurs de l'eau ſeule le ſont ſouvent bien davantage. Ce que vous appellez l'*élément de l'air* preſſé dans une canne à vent, ne porte une balle qu'à une très petite distance; mais dans la pompe à feu des bâtimens d'Yorck à Londres, les vapeurs font un effet cent fois plus violent.

On ne dit rien de l'air, continuent-ils, qu'on ne puiſſe dire de même des vapeurs du globe; elles pésent comme lui, s'inſinuent comme lui, allument le feu par leur ſouffle, ſe dilatent, ſe condenſent de même.

Ce ſyſtême ſemble avoir un grand avantage ſur celui de l'air, en ce qu'il rend parfaitement raiſon de ce que l'atmoſphere ne s'étend qu'environ à trois ou quatre milles tout au plus; au lieu que ſi on admet l'air, on ne trouve nulle raiſon pour laquelle il ne s'étendrait pas beaucoup plus loin, & n'embraſſerait pas l'orbite de la lune.

La plus grande objection que l'on faſſe contre les ſyſtêmes des exhalaiſons du globe, eſt, qu'elles perdent leur élaſticité dans la pompe à feu quand elles ſont réfroidies, au lieu que l'air eſt, dit-on, toujours

élaſtique; mais premiérement il n'eſt pas vrai que l'élaſticité de l'air agiſſe toujours; ſon élaſticité eſt nulle quand on le ſuppoſe en équilibre, & ſans cela il n'y a point de végétaux & d'animaux qui ne crevaſſent & n'éclataſſent en cent morceaux, ſi cet air qu'on ſuppoſe être dans eux, conſervait ſon élaſticité. Les vapeurs n'agiſſent point quand elles ſont en équilibre; c'eſt leur dilatation qui fait leurs grands effets. En un mot, tout ce qu'on attribue à l'air ſemble appartenir ſenſiblement, ſelon ces philoſophes, aux exhalaiſons de notre globe.

Si on leur fait voir que le feu s'éteint quand il n'eſt pas entretenu par l'air, ils répondent qu'on ſe méprend, qu'il faut à un flambeau des vapeurs ſéches & élaſtiques pour nourrir ſa flamme, qu'elle s'éteint ſans leur ſecours, ou quand ces vapeurs ſont trop graſſes, trop ſulphureuſes, trop groſſieres & ſans reſſort. Si on leur objecte que l'air eſt quelquefois peſtilenciel, c'eſt bien plutôt des exhalaiſons qu'on doit le dire. Elle portent avec elles des parties de ſoûphre, de vitriol, d'arſenic & de toutes les plantes nuiſibles. On dit: *l'air eſt pur dans ce canton*, cela ſignifie: *ce canton n'eſt point marécageux;* il n'a ni plantes ni minieres pernicieuſes dont les parties s'exhalent continuellement dans les corps des animaux. Ce n'eſt point l'élément prétendu de l'air qui rend la campagne de Rome ſi mal ſaine, ce ſont les eaux croupiſſantes, ce ſont les anciens canaux, qui creuſés ſous terre de tous côtés, ſont devenus le receptable de toutes les bêtes vénimeuſes. C'eſt de là que s'exhale continuellement un poiſon mortel. Allez à

Frescati, ce n'est plus le même terrain, ce ne sont plus les mêmes exhalaisons.

Mais pourquoi l'élément supposé de l'air changerait-il de nature à Frescati? Il se chargera, dit-on, dans la campagne de Rome de ces exhalaisons funestes, & n'en trouvant pas à Frescati il deviendra plus salutaire. Mais encore une fois, puisque ces exhalaisons existent, puisqu'on les voit s'élever le soir en nuages, quelle nécessité de les attribuer à une autre cause? Elles montent dans l'atmosphere, elles s'y dissipent, elles changent de forme; le vent dont elles sont la premiere cause, les emporte, les sépare; elles s'attenuent, elles deviennent salutaires, de mortelles qu'elles étaient.

Une autre objection, c'est que ces vapeurs, ces exhalaisons renfermées dans un vase de verre s'attachent aux parois & tombent, ce qui n'arrive jamais à l'air. Mais qui vous a dit que si les exhalaisons humides tombent au fond de ce cristal, il n'y a pas incomparablement plus de vapeurs seches & élastiques qui se soutiennent dans l'intérieur de ce vase? L'air, dites-vous, est purifié après une pluie. Mais nous sommes en droit de vous soutenir que ce sont les exhalaisons terrestres qui se sont purifiées, que les plus grossieres, les plus aqueuses rendues à la terre, laissent les plus seches & les plus fines au dessus de nos têtes, & que c'est cette ascension & cette descente alternative qui entretient le jeu continuel de la nature.

Voilà une partie des raisons qu'on peut alléguer en faveur de l'opinion que l'élément de l'air n'existe pas.

Il y en a de très ſpécieuſes & qui peuvent au moins faire naître des doutes; mais ces doutes céderont toujours à l'opinion commune. On n'a déja pas trop de quatre élémens. Si on nous réduiſait à trois, nous nous croirions trop pauvres. On dira toûjours *l'élément de l'air*. Les oiſeaux voleront toujours dans les airs, & jamais dans les vapeurs. On dira toûjours, *l'air eſt doux*, *l'air eſt ſerein*, & jamais *les vapeurs ſont douces*, *ſont ſereines*.

ALCHIMISTE.

Cet *Al* emphatique met l'alchimiſte autant au deſſus du chimiſte ordinaire, que l'or qu'il compoſe eſt au deſſus des autres métaux. L'Allemagne eſt encor pleine de gens qui cherchent la pierre philoſophale, comme on a cherché l'eau d'immortalité à la Chine, & la fontaine de Jouvence en Europe. On a connu quelques perſonnes en France qui ſe ſont ruinées dans cette pourſuite.

Le nombre de ceux qui ont cru aux tranſmutations eſt prodigieux; celui des fripons fut proportionné à celui des crédules. Nous avons vu à Paris le ſeigneur *Dammi*, marquis de Conventiglio, qui tira quelques centaines de louis de pluſieurs grands ſeigneurs pour leur faire la valeur de deux ou trois écus en or.

Le meilleur tour qu'on ait jamais fait en alchimie fut celui d'un *Roſe-croix* qui alla trouver *Henri I*, duc de Bouillon, de la maiſon de *Turenne*, prince

ſouverain de Sedan, vers l'an 1620. „ Vous n'avez „ pas, lui dit-il, une ſouveraineté proportionnée à „ votre grand courage. Je veux vous rendre plus ri- „ che que l'empereur. Je ne puis reſter que deux „ jours dans vos états; il faut que j'aille tenir à Ve- „ niſe la grande aſſemblée des freres. Gardez ſeule- „ ment le ſecret; envoyez chercher de la litharge „ chez le premier apoticaire de votre ville. Jettez- „ y un grain ſeul de la poudre rouge que je vous „ donne; mettez le tout dans un creuſet, & en „ moins d'un quart d'heure vous aurez de l'or."

Le prince fit l'opération, & la réitera trois fois en préſence du virtuoſe. Cet homme avait fait acheter auparavant toute la litharge qui était chez les apoticaires de Sedan, & l'avait fait enſuite revendre chargée de quelques onces d'or. L'adepte en partant fit préſent de toute ſa poudre tranſmutante au duc de *Bouillon*.

Le prince ne douta point qu'ayant fait trois onces d'or avec trois grains, il ne fît trois cents mille onces avec trois cents mille grains; & que par conſéquent il ne fût bientôt poſſeſſeur dans la ſemaine, de trente-ſept mille cinq cents marcs, ſans compter ce qu'il ferait dans la ſuite. Il fallait trois mois au moins pour faire cette poudre. Le philoſophe était preſſé de partir; il ne lui reſtait plus rien, il avait tout donné au prince; il lui fallait de la monnoie courante pour tenir à Veniſe les états de la philoſophie hermétique. C'était un homme très modéré dans ſes déſirs & dans ſa dépenſe; il ne demanda que vingt mille écus pour ſon voyage. Le duc de *Bouillon* honteux du

peu, lui en donna quarante mille. Quand il eut épuisé toute la litharge de Sedan, il ne fit plus d'or; il ne revit plus son philosophe; & en fut pour ses quarante mille écus.

Toutes les prétendues transmutations alchimiques ont été faites à-peu-près de cette maniere. Changer une production de la nature en une autre, est une opération un peu difficile, comme, par exemple, du fer en argent; car elle demande deux choses qui ne sont guere en notre pouvoir, c'est d'anéantir le fer, & de créer l'argent.

Il y a encor des philosophes qui croient aux transmutations, parce qu'ils ont vu de l'eau devenir pierre. Ils n'ont pas voulu voir que l'eau s'étant évaporée a déposé le sable dont elle était chargée, & que ce sable rapprochant ses parties est devenu une petite pierre friable qui n'est précisément que le sable qui était dans l'eau.

On doit se défier de l'expérience même. Nous ne pouvons en donner un exemple plus récent & plus frappant que l'avanture qui s'est passée de nos jours, & qui est racontée par un témoin oculaire. Voici l'extrait du compte qu'il en a rendu.

„ Il faudrait avoir toujours devant les yeux ce pro-
„ verbe espagnol: *De las cosas mas seguras la mas se-*
„ *gura es dudar.* Quand on a fait une expérience, le
„ meilleur parti est de douter longtems de ce qu'on
„ a vu & de ce qu'on a fait.

„ En 1753 un chimiste Allemand d'une petite pro-

„ vince voiſine de l'Alſace crut, avec apparence de
„ raiſon, avoir trouvé le ſecret de faire aiſément
„ du ſalpêtre, avec lequel on compoſerait la poudre
„ à canon à vingt fois meilleur marché & beaucoup
„ plus promptement qu'à l'ordinaire. Il fit en effet
„ de cette poudre, il en donna au prince ſon Souve-
„ rain qui en fit uſage à la chaſſe. Elle fut jugée plus
„ fine & plus agiſſante que toute autre. Le prince,
„ dans un voyage à Verſailles, donna de la même
„ poudre au Roi, qui l'éprouva ſouvent & en fut tou-
„ jours également ſatisfait. Le chimiſte était ſi ſûr
„ de ſon ſecret qu'il ne voulut pas le donner à moins
„ de dix-ſept cents mille francs payés comptant, & le
„ quart du profit pendant vingt années. Le marché
„ fut ſigné; le chef de la compagnie des poudres, de
„ puis garde du tréſor-royal, vingt en Alſace de la part
„ du roi, accompagné d'un des plus ſavants chimiſtes
„ de France. L'Allemand opéra devant eux auprès
„ de Colmar, & il opéra à ſes propres dépens. C'était
„ une nouvelle preuve de ſa bonne-foi. Je ne vis
„ point les travaux; mais le garde du tréſor-royal
„ étant venu chez moi avec le chimiſte, je lui dis
„ que s'il ne payait les dix-ſept cents mille livres
„ qu'après avoir fait du ſalpêtre, il garderait tou-
„ jours ſon argent. Le chimiſte m'aſſura que le ſal-
„ pêtre ſe ferait. Je lui répétai que je ne le croyais
„ pas. Il me demanda pourquoi? C'eſt que les hom-
„ mes ne font rien, lui dis-je. Ils uniſſent & ils déſu-
„ niſſent; mais il n'appartient qu'à la nature de faire.

„ L'Allemand travailla trois mois entiers, au bout
„ deſquels il avoua ſon impuiſſance. Je ne peux

„ changer la terre en ſalpêtre, dit-il; je m'en retour-
„ ne chez moi changer du cuivre en or. Il partit,
„ & fit de l'or comme il avait fait du ſalpêtre.

„ Quelle fauſſe expérience avait trompé ce pauvre
„ Allemand, & le duc ſon maître, & les gardes du
„ tréſor-royal, & le chimiſte de Paris, & le roi?
„ La voici.

„ Le tranſmutateur Allemand avait vu un morceau
„ de terre imprégnée de ſalpêtre, & il en avait ex-
„ trait d'excellent avec lequel il avait compoſé la
„ meilleure poudre à tirer; mais il n'apperçut pas
„ que ce petit terrain était mêlé des débris d'ancien-
„ nes caves, d'anciennes écuries, & des reſtes du mor-
„ tier des murs. Il ne conſidéra que la terre, & il
„ crut qu'il ſuffiſait de cuire une terre pareille, pour
„ faire le ſalpêtre le meilleur."

On ne doit cependant pas rebuter tous les hommes à ſecrets & toutes les inventions nouvelles. Il en eſt de ces virtuoſes, comme des pieces de théâtre; ſur mille il peut s'en trouver une de bonne.

ALCORAN,

OU PLUTOT

LE KORAN.

CE livre gouverne deſpotiquement toute l'Afrique ſeptentrionale du mont Atlas au déſert de Barca, toute l'Egypte, les côtes de l'océan Ethiopien dans l'eſpace de ſix cents lieues, la Syrie, l'Aſie mineure,

tous

tous les pays qui entourent la mer Noire & la mer Caſpienne, excepté le royaume d'Aſtracan, tout l'empire de l'Indouſtan, toute la Perſe, une grande partie de la Tartarie, & dans notre Europe la Thrace, la Macédoine, la Bulgarie, la Servie, la Boſnie, toute la Grece, l'Epire, & preſque toutes les iſles juſqu'au petit détroit d'Otrante où finiſſent toutes ces immenſes poſſeſſions.

Dans cette prodigieuſe étendue de pays il n'y a pas un ſeul mahométan qui ait le bonheur de lire nos livres ſacrés; & très peu de littérateurs parmi nous connaiſſent le *Koran*. Nous nous en faiſons preſque toujours une idée ridicule, malgré les recherches de nos véritables ſavans.

Voici les premieres lignes de ce livre.

„ Louanges à DIEU, le ſouverain de tous les mon-
„ des; au DIEU de miſéricorde, au ſouverain du jour
„ de la juſtice; c'eſt toi que nous adorons, c'eſt de
„ toi ſeul que nous attendons la protection. Con-
„ duis-nous dans les voies droites, dans les voies de
„ ceux que tu as comblés de tes graces, non dans
„ les voies des objets de ta colere, & de ceux qui
„ ſe ſont égarés."

Telle eſt l'introduction; après quoi l'on voit trois lettres, *A*, *L*, *M*, qui ſelon le ſavant *Salles* ne s'entendent point, puiſque chaque commentateur les explique à ſa maniere; mais ſelon la plus commune opinion elles ſignifient, *Alla*, *Latif*, *Magid*, DIEU, *la Grace*, *la Gloire*.

Mahomet continue, & c'eſt DIEU lui-même qui lui parle. Voici ſes propres mots.

„ Ce livre n'admet point le doute, il eſt la direc-
„ tion des juſtes qui croient aux profondeurs de la
„ foi, qui obſervent les tems de la priere, qui ré-
„ pandent en aumônes ce que nous avons daigné leur
„ donner, qui ſont convaincus de la révélation des-
„ cendue juſqu'à toi, & envoyée aux prophetes avant
„ toi. Que les fideles aient une ferme aſſurance dans
„ la vie à venir: qu'ils ſoient dirigés par leur ſei-
„ gneur, & ils ſeront heureux.

„ A l'égard des incrédules il eſt égal pour eux
„ que tu les avertiſſes ou non; ils ne croient pas;
„ le ſceau de l'infidélité eſt ſur leur cœur, & ſur
„ leurs oreilles; les ténebres couvrent leurs yeux; la
„ punition terrible les attend.

„ Quelques-uns diſent, nous croyons en DIEU, &
„ au dernier jour; mais au fond ils ne ſont pas cro-
„ yans. Ils imaginent tromper l'Eternel; ils ſe trom-
„ pent eux-mêmes ſans le ſavoir; l'infirmité eſt dans
„ leur cœur, & DIEU même augmente cette infirmi-
„ té, &c."

On prétend que ces paroles ont cent fois plus d'énergie en arabe. Et en effet, l'Alcoran paſſe encor aujourd'hui pour le livre le plus élégant & le plus ſublime qui ait encor été écrit dans cette langue.

Nous avons imputé à l'Alcoran une infinité de ſotiſes qui n'y furent jamais. (Voyez l'article *Arot* & *Marot.*)

Ce fut principalement contre les Turcs devenus mahométans, que nos moines écrivirent tant de livres, lorſqu'on ne pouvait gueres répondre autrement aux conquérans de Conſtantinople. Nos auteurs qui ſont en beaucoup plus grand nombre que les janiſſaires, n'eurent pas beaucoup de peine à mettre nos femmes dans leur parti; ils leur perſuaderent que *Mahomet* ne les regardait pas comme des animaux intelligens; qu'elles étaient toutes eſclaves par les loix de l'Alcoran; qu'elles ne poſſédaient aucun bien dans ce monde, & que dans l'autre elles n'avaient aucune part au paradis. Tout cela eſt d'une fauſſeté évidente; & tout cela a été cru fermement.

Il ſuffiſait pourtant de lire le ſecond & le quatrieme ſura (28) ou chapitre de l'Alcoran pour être détrompé; on y trouverait les loix ſuivantes; elles ſont traduites également par *Du Rier* qui demeura longtems à Conſtantinople, par *Maracci* qui n'y alla jamais, & par *Salles* qui vécut vingt-cinq ans parmi les Arabes.

RÉGLEMENS DE MAHOMET SUR LES FEMMES.

I.

„ N'épouſez de femmes idolâtres que quand elles ſe-
„ ront croyantes. Une ſervante muſulmane vaut
„ mieux que la plus grande dame idolâtre.

II.

„ Ceux qui font vœu de chaſteté ayant des fem-
„ mes, attendront quatre mois pour ſe déterminer.

(28) En comptant l'introduction pour un chapitre.

„ Les femmes ſe comporteront envers leurs maris „ comme leurs maris envers elles.

III.

„ Vous pouvez faire un divorce deux fois avec „ votre femme; mais à la troiſieme, ſi vous la ren- „ voyez, c'eſt pour jamais; ou vous la retiendrez a- „ vec humanité, ou vous la renverrez avec bonté. „ Il ne vous eſt pas permis de rien retenir de ce que „ vous lui avez donné.

IV.

„ Les honnêtes femmes ſont obéiſſantes & attenti- „ ves, même pendant l'abſence de leurs maris. Si „ elles ſont ſages, gardez-vous de leur faire la moin- „ dre querelle; s'il en arrive une, prenez un arbitre „ de votre famille & un de la ſienne.

V.

„ Prenez une femme, ou deux, ou trois, ou qua- „ tre, & jamais davantage. Mais dans la crainte de „ ne pouvoir agir équitablement envers pluſieurs, „ n'en prenez qu'une. Donnez-leur un douaire con- „ venable; ayez ſoin d'elles, ne leur parlez jamais „ qu'avec amitié.

VI.

„ Il ne vous eſt pas permis d'hériter de vos fem- „ mes contre leur gré, ni de les empêcher de ſe ma- „ rier à d'autres aprés le divorce pour vous emparer „ de leur douaire, à moins qu'elles n'aient été dé- „ clarées coupables de quelque crime.

„ Si vous voulez quitter votre femme pour en
„ prendre une autre, quand vous lui auriez donné la
„ valeur d'un talent en mariage, ne prenez rien d'elle.

VII.

„ Il vous eſt permis d'épouſer des eſclaves, mais
„ il eſt mieux de vous en abſtenir.

VIII.

„ Une femme renvoyée eſt obligée d'allaiter ſon
„ enfant pendant deux ans, & le pere eſt obligé pen-
„ dant ce tems-là de donner un entretien honnête
„ ſelon ſa condition. Si on ſèvre l'enfant avant deux
„ ans, il faut le conſentement du pere & de la me-
„ re. Si vous êtes obligé de le confier à une nouri-
„ ce étrangere, vous la payerez raiſonnablement."

En voilà ſuffiſamment pour réconcilier les femmes avec *Mahomet*, qui ne les a pas traitées ſi durement qu'on le dit. Nous ne prétendons point le juſtifier ni ſur ſon ignorance, ni ſur ſon impoſture; mais nous ne pouvons le condamner ſur ſa doctrine d'un ſeul DIEU. Ces ſeules paroles du ſura 122, DIEU *eſt unique, éternel, il n'engendre point, il n'eſt point engendré, rien n'eſt ſemblable à lui.* Ces paroles, dis-je, lui ont ſoumis l'Orient encor plus que ſon épée.

Au reſte, cet Alcoran dont nous parlons, eſt un recueil de révélations ridicules & de prédications vagues & incohérentes, mais de loix très bonnes pour le pays où il vivait, & qui ſont toutes encor ſuivies ſans avoir été jamais affaiblies ou changées par des

interprêtes mahométans, ni par des décrets nouveaux.

Mahomet eut pour ennemis non-seulement les poëtes de la Mecque, mais surtout les docteurs. Ceux-ci soulevèrent contre lui les magistrats qui donnerent décret de prise de corps contre lui, comme duement atteint & convaincu d'avoir dit, qu'il fallait adorer DIEU & non pas les étoiles. Ce fut, comme on sait, la source de sa grandeur. Quand on vit qu'on ne pouvait le perdre, & que ses écrits prenaient faveur, on débita dans la ville qu'il n'en était pas l'auteur, ou que du moins il se faisait aider dans la composition de ses feuilles, tantôt par un savant juif, tantôt par un savant chrétien; supposé qu'il y eût alors des savans.

C'est ainsi que parmi nous on a reproché à plus d'un prélat d'avoir fait composer leurs sermons & leurs oraisons funebres par des moines. Il y avait un pere *Hercule* qui faisait les sermons d'un certain évêque; & quand on allait à ses sermons, on disait, *allons entendre les travaux d'*Hercule.

Mahomet répond à cette imputation dans son chapitre 16, à l'occasion d'une grosse sotise qu'il avait dite en chaire, & qu'on avait vivement relevée. Voici comme il se tire d'affaire.

„ Quand tu lis le Koran adresse toi à DIEU, afin „ qu'il te préserve de *Satan*..... il n'a de pouvoir „ que sur ceux qui l'ont pris pour maître, & qui don„ nent des compagnons à DIEU.

„ Quand je ſubſtitue dans le Koran un verſet à un
„ autre (& DIEU ſait la raiſon de ces changemens),
„ quelques infideles diſent, *tu as forgé ces verſets*,
„ mais ils ne ſavent diſtinguer le vrai d'avec le faux:
„ dites plutôt que l'eſprit ſaint m'a apporté ces ver-
„ ſets de la part de DIEU avec la vérité.... D'autres
„ diſent plus malignement, il y a un certain hom-
„ me qui travaille avec lui à compoſer le Koran;
„ mais comment cet homme à qui ils attribuent mes
„ ouvrages pourait-il m'enſeigner, puiſqu'il parle
„ une langue étrangere, & que celle dans laquelle
„ le Koran eſt écrit, eſt l'arabe le plus pur?"

Celui qu'on prétendait travailler avec *Mahomet* était un Juif nommé *Benſalen* (29), ou *Benſalon*. Il n'eſt gueres vraiſemblable qu'un Juif eût aidé *Mahomet* à écrire contre les Juifs; mais la choſe n'eſt pas impoſſible. Nous avons dit depuis que c'était un moine qui travaillait à l'Alcoran avec *Mahomet*. Les uns le nommaient *Bohaïra*, les autres *Sergius*. Il eſt plaiſant que ce moine ait eu un nom latin & un nom arabe.

Quant aux belles diſputes théologiques qui ſe ſont élevées entre les muſulmans, je ne m'en mêle pas, c'eſt au muphti à décider.

C'eſt une grande queſtion ſi l'Alcoran eſt éternel ou s'il a été créé; les muſulmans rigides le croient éternel.

On a imprimé à la ſuite de l'hiſtoire de Calcondile

(29) Voyez l'Alcoran de *Salles*, pag. 223.

le triomphe de la Croix; & dans ce triomphe il eſt dit que l'Alcoran eſt arien, ſabellien, carpocratien, cerdonicien, manichéen, donatiſte, origénien, macédonien, ébionite. *Mahomet* n'était pourtant rien de tout cela; il était plutôt Janſéniſte; car le fonds de ſa doctrine eſt le décret abſolu de la prédeſtination gratuite.

ALEXANDRE.

IL n'eſt plus permis de parler d'*Alexandre* que pour dire des choſes neuves & pour détruire les fables hiſtoriques, phyſiques, & morales, dont on a défiguré l'hiſtoire du ſeul grand homme qu'on ait jamais vu parmi les conquérans de l'Aſie.

Quand on a un peu réfléchi ſur *Alexandre*, qui dans l'âge fougueux des plaiſirs & dans l'yvreſſe des conquêtes, a bâti plus de villes que tous les autres vainqueurs de l'Aſie n'en ont détruit; quand on ſonge que c'eſt un jeune homme qui a changé le commerce du monde, on trouve aſſez étrange que *Boileau* le traite de fou, de voleur de grand chemin, & qu'il propoſe au lieutenant de police *la Reinie* tantôt de le faire enfermer & tantôt de le faire pendre:

Heureux ſi de ſon tems pour de bonnes raiſons,
La Macédoine eût eu des petites maiſons.

. . . . . .

Qu'on livre ſon pareil en France à la Reinie,
Dans trois jours nous verrons le phénix des guerriers
Laiſſer ſur l'échaffaut ſa tête & ſes lauriers.

Cette requête présentée dans la cour du palais au lieutenant de police, ne devait être admise ni selon la coutume de Paris, ni selon le droit des gens. *Alexandre* aurait *excipé* qu'ayant été élu à Corinthe capitaine-général de la Grece, & étant chargé en cette qualité de venger la patrie de toutes les invasions des Perses, il n'avait fait que son devoir en détruisant leur empire; & qu'ayant toujours joint la magnanimité au plus grand courage, ayant respecté la femme & les filles de *Darius* ses prisonnieres, il ne méritait en aucune façon ni d'être interdit, ni d'être pendu, & qu'en tout cas il appellait de la sentence du sieur de *la Reinie* au tribunal du monde entier.

Rollin prétend qu'*Alexandre* ne prit la fameuse ville de Tyr qu'en faveur des Juifs qui n'aimaient pas les Tyriens. Il est pourtant vraisemblable qu'*Alexandre* eut encor d'autres raisons, & qu'il était d'un très sage capitaine de ne point laisser Tyr maîtresse de la mer lorsqu'il allait attaquer l'Egypte.

Alexandre aimait & respectait beaucoup Jérusalem, sans doute; mais il semble qu'il ne fallait pas dire que *les Juifs donnerent un rare exemple de fidélité & digne de l'unique peuple qui connût pour lors le vrai* Dieu, *en refusant des vivres à* Alexandre, *parce qu'ils avaient prêté serment de fidélité à* Darius. On sait assez que les Juifs s'étaient toujours révoltés contre leurs souverains dans toutes les occasions: car un juif ne devait servir sous aucun roi prophane.

S'ils refuserent imprudemment des contributions au vainqueur, ce n'était pas pour se montrer esclа-

ves fideles de *Darius*, il leur était expreſſément ordonné par leur loi d'avoir en horreur toutes les nations idolâtres ; leurs livres ne ſont remplis que d'exécrations contre elles, & de tentatives réitérées de ſecouer le joug.

S'ils refuſerent d'abord les contributions, c'eſt que les Samaritains leurs rivaux les avaient payées ſans difficulté, & qu'ils crurent que *Darius*, quoique vaincu, était encor aſſez puiſſant pour ſoutenir Jéruſalem contre Samarie.

Il eſt très faux que les Juifs fuſſent alors *le ſeul peuple qui connût le vrai* DIEU, comme le dit *Rollin*. Les Samaritains adoraient le même DIEU, mais dans un autre temple; ils avaient le même Pentateuque que les Juifs, & même en caracteres hébraïques, c'eſt-à-dire tyriens, que les Juifs avaient perdus. Le ſhiſme entre Samarie & Jéruſalem était en petit ce que le ſhiſme entre les Grecs & les Latins eſt en grand. La haine était égale des deux côtés en ayant le même fond de religion.

Alexandre après s'être emparé de Tyr par le moyen de cette fameuſe digue qui fait encor l'admiration de tous les guerriers, alla punir Jéruſalem qui n'était pas loin de ſa route. Les Juifs conduits par leur grand-prêtre, vinrent s'humilier devant lui & donner de l'argent; car on n'appaiſe qu'avec de l'argent les conquérans irrités. *Alexandre* s'appaiſa; ils demeurerent ſujets d'*Alexandre* ainſi que de ſes ſucceſſeurs. Voilà l'hiſtoire vraie & vraiſemblable.

Rollin répete un étrange conte rapporté environ quatre cents ans après l'expédition d'*Alexandre* par l'hiſtorien romancier, exagérateur, *Flavien Joſeph*, à qui l'on peut pardonner de faire valoir dans toutes les occaſions ſa malheureuſe patrie. *Rollin* dit donc, après *Joſeph*, que le grand-prêtre *Jaddus* s'étant proſterné devant *Alexandre*, ce prince ayant vu le nom de *Jehova* gravé ſur une lame d'or attachée au bonnet de *Jaddus*, & entendant parfaitement l'hébreu, ſe proſterne à ſon tour & adore *Jaddus*. Cet excès de civilité ayant étonné *Parménion*, *Alexandre* lui dit qu'il connaiſſait *Jaddus* depuis longtems, qu'il lui était apparu il y avait dix années avec le même habit & le même bonnet, pendant qu'il rêvait à la conquête de l'Aſie, conquête à laquelle il ne penſait point alors. Que ce même *Jaddus* l'avait exhorté à paſſer l'Helleſpont, l'avait aſſuré que ſon Dieu marcherait à la tête des Grecs, & que ce ſerait le Dieu des Juifs qui le rendrait victorieux des Perſes.

Ce conte de vieille ſerait bon dans l'hiſtoire des *quatre fils Aymon* & de *Robert le Diable*, mais il figure mal dans celle d'*Alexandre*.

C'était une entrepriſe très utile à la jeuneſſe qu'une *hiſtoire ancienne* bien rédigée; il eût été à ſouhaiter qu'on ne l'eût point gâtée quelquefois par de telles abſurdités. Le conte de *Jaddus* ſerait reſpectable, il ſerait hors de toute atteinte, s'il s'en trouvait au moins quelque ombre dans les livres ſacrés; mais comme ils n'en font pas la plus légere mention, il eſt très permis d'en faire ſentir le ridicule.

On ne peut douter qu'*Alexandre* n'ait soumis la partie des Indes qui est en deçà du Gange, & qui était tributaire des Perses. Monsieur *Holwell* qui a demeuré trente ans chez les brames de Bénarès & des pays voisins, & qui avait appris non-seulement leur langue moderne, mais leur ancienne langue sacrée, nous assure que leurs annales attestent l'invasion d'*Alexandre*, qu'ils appellent *Mahadukoit Kounha*, grand brigand, grand meurtrier. Ces peuples pacifiques ne pouvaient l'appeller autrement, & il est à croire qu'ils ne donnerent pas d'autres surnoms aux rois de Perse. Ces mêmes annales disent qu'*Alexandre* entra chez eux par la province qui est aujourd'hui le Candahar, & il est probable qu'il y eut toujours quelques forteresses sur cette frontiere.

Ensuite *Alexandre* descendit le fleuve Zombodipo que les Grecs appellerent *Sind*. On ne trouve pas dans l'histoire d'*Alexandre* un seul nom indien. Les Grecs n'ont jamais appellé de leur propre nom une seule ville, un seul prince Asiatique. Ils en ont usé de même avec les Egyptiens. Ils auraient cru deshonorer la langue grecque s'ils l'avaient assujettie à une prononciation qui leur semblait barbare, & s'ils n'avaient pas nommé Memphis la ville de *Moph*.

Monsieur *Holwell* dit que les Indiens n'ont jamais connu ni de *Porus*, ni de *Taxile*; en effet ce ne sont pas là des noms indiens. Cependant, si nous en croyons nos missionnaires, il y a encor des seigneurs patanes qui prétendent descendre de *Porus*. Il se peut que ces missionnaires les aient flattés de cette origi-

ne, & que ces seigneurs l'aient adoptée. Il n'y a point de pays en Europe où la bassesse n'ait inventé, & la vanité n'ait reçu des généalogies plus chimériques.

Si *Flavien Joseph* a raconté une fable ridicule concernant *Alexandre* & un pontife Juif, *Plutarque* qui écrivit longtems après *Joseph* paraît ne pas avoir épargné les fables sur ce héros. Il a renchéri encor sur *Quinte-Curce*; l'un & l'autre prétendent qu'*Alexandre*, en marchant vers l'Inde, voulut se faire adorer, non-seulement par les Perses, mais aussi par les Grecs. Il ne s'agit que de savoir ce qu'Alexandre, les Perses, les Grecs, Quinte-Curce, Plutarque entendaient par *adorer*.

Ne perdons jamais de vue la grande regle de définir les termes.

Si vous entendez par *adorer* invoquer un homme comme une divinité, lui offrir de l'encens & des sacrifices, lui élever des autels & des temples, il est clair qu'*Alexandre* ne demanda rien de tout cela. S'il voulait qu'étant le vainqueur & le maître des Perses, on le saluât à la persanne, qu'on se prosternât devant lui dans certaines occasions; qu'on le traitât enfin comme un roi de Perse tel qu'il l'était, il n'y a rien là que de très raisonnable & de très commun.

Les membres des parlemens de France parlent à genoux au roi dans leurs lits de justice; le tiers-état parle à genoux dans les états-généraux. On sert à genoux un verre de vin au roi d'Angleterre. Plusieurs

rois de l'Europe ſont ſervis à genoux à leur ſacre. On ne parle qu'à genoux au grand-mogol, à l'empereur de la Chine, à l'empereur du Japon. Les colaos de la Chine d'un ordre inférieur fléchiſſent les genoux devant les colaos d'un ordre ſupérieur; on adore le pape, on lui baiſe le pied droit. Aucune de ces cérémonies n'a jamais été regardée comme une adoration dans le ſens rigoureux, comme un culte de latrie.

Ainſi tout ce qu'on a dit de la prétendue adoration qu'exigeait *Alexandre*, n'eſt fondé que ſur un équivoque. (Voyez *Abus des mots.*)

C'eſt *Octave*, ſurnommé *Auguſte*, qui ſe fit réellement adorer, dans le ſens le plus étroit. On lui éleva des temples & des autels; il y eut des prêtres d'*Auguſte*. *Horace* lui dit poſitivement:

Jurandaſque tuum per nomen ponimus aras.

Voilà un véritable ſacrilege d'adoration; & il n'eſt point dit qu'on en murmurât.

Les contradictions ſur le caractere d'*Alexandre* paraîtraient plus difficiles à concilier, ſi on ne ſavait que les hommes, & ſurtout ceux qu'on appelle *héros*, ſont ſouvent très différens d'eux-mêmes; & que la vie & la mort des meilleurs citoyens, le ſort d'une province, ont dépendu plus d'une fois de la bonne ou de la mauvaiſe digeſtion d'un ſouverain bien ou mal conſeillé.

Mais comment concilier des faits improbables rap

portés d'une maniere contradictoire? Les uns disent que *Callisthene* fut exécuté à mort & mis en croix par ordre d'*Alexandre*, pour n'avoir pas voulu le reconnaître en qualité de fils de *Jupiter*. Mais la croix n'était point un supplice en usage chez les Grecs. D'autres disent qu'il mourut longtems après de trop d'embonpoint. *Athénée* prétend qu'on le portait dans une cage de fer comme un oiseau, & qu'il y fut mangé de vermine. Démêlez dans tous ces récits la vérité, si vous pouvez.

Il y a des avantures que *Quinte-Curce* suppose être arrivées dans une ville, & *Plutarque* dans une autre; & ces deux villes se trouvent éloignées de cinq cents lieues. *Alexandre* saute tout armé & tout seul du haut d'une muraille dans une ville qu'il assiégeait; elle était auprès du Candahar selon *Quinte Curce*, & près de l'embouchure de l'Indus suivant *Plutarque*.

Quand il est arrivé sur les côtes du Malabar, ou vers le Gange, (il n'importe) il n'y a qu'environ neuf cents milles d'un endroit à l'autre, il fait saisir dix philosophes Indiens, que les Grecs appellaient *Gymnosophites*, & qui étaient nuds comme des singes. Il leur propose des questions dignes du *Mercure galant* de *Visé*, leur promettant bien sérieusement que celui qui aurait le plus mal répondu, serait pendu le premier, après quoi les autres suivraient en leur rang.

Cela ressemble à *Nabucodonosor* qui voulait absolument tuer ses mages, s'ils ne devinaient pas un de ses

ſonges qu'il avait oublié; ou bien au caliſe des *Mille & une nuits* qui devait étrangler ſa femme dès qu'elle aurait fini ſon conte. Mais c'eſt *Plutarque* qui rapporte cette ſotiſe, il faut la reſpecter; il était Grec.

On peut placer ce conte avec celui de l'empoiſonnement d'*Alexandre* par *Ariſtote*; car *Plutarque* nous dit qu'on avait entendu dire à un certain *Agnotémus*, qu'il avait entendu dire au roi *Antigone* qu'*Ariſtote* avait envoyé une bouteille d'eau de Nonacris ville d'Arcadie; que cette eau était ſi froide qu'elle tuait ſur le champ ceux qui en buvaient: qu'*Antipater* envoya cette eau dans une corne d'un pied de mulet; qu'elle arriva toute fraîche à Babilone; qu'*Alexandre* en but, & qu'il en mourut au bout de ſix jours d'une fievre continue.

Il eſt vrai que *Plutarque* doute de cette anecdote. Tout ce qu'on peut recueillir de bien certain, c'eſt qu'*Alexandre* à l'âge de vingt-quatre ans avait conquis la Perſe par trois batailles; qu'il eut autant de génie que de valeur; qu'il changea la face de l'Aſie, de la Grece, de l'Egypte, & celle du commerce du monde; & qu'enfin *Boileau* ne devait pas tant ſe moquer de lui, attendu qu'il n'y a pas d'apparence qu'il en eut fait autant en ſi peu d'années. Voyez l'article *Hiſtoire*.

ALEXAN-

ALEXANDRIE.

PLus de vingt villes portent le nom d'Alexandrie, toutes bâties par *Alexandre*, & par ſes capitaines qui devinrent autant de rois. Ces villes ſont autant de monumens de gloire, bien ſupérieurs aux ſtatues que la ſervitude érigea depuis au pouvoir; mais la ſeule de ces villes qui ait attiré l'attention de tout l'hémiſphere par ſa grandeur & ſes richeſſes, eſt celle qui devint la capitale de l'Egypte. Ce n'eſt plus qu'un monceau de ruines. On ſait aſſez que la moitié de cette ville eſt dans un autre endroit vers la mer. La tour du phare, qui était une des merveilles du monde, n'exiſte plus.

La ville fut toujours très floriſſante ſous les *Ptolomées* & ſous les Romains. Elle ne dégénéra point ſous les Arabes: les Mammelucs & les Turcs, qui la conquirent tour-à-tour avec le reſte de l'Egypte, ne la laiſſerent point dépérir. Les Turcs même lui conſerverent un reſte de grandeur; elle ne tomba que lorſque le paſſage du cap de Bonne-Eſpérance ouvrit à l'Europe le chemin de l'Inde, & changea une ſeconde fois le commerce du monde qu'*Alexandre* avait changé.

Ce qui eſt à remarquer dans les Alexandrins ſous toutes les dominations, c'eſt leur induſtrie jointe à la légéreté; leur amour des nouveautés avec l'appli-

cation au commerce & à tous les travaux qui le font fleurir; leur esprit contentieux & querelleur avec peu de courage; leur superstition, leur débauche, tout cela n'a jamais changé.

La ville fut peuplée d'Egyptiens, de Grecs & de Juifs, qui tous de pauvres qu'ils étaient auparavant devinrent riches par le commerce. L'opulence y introduisit les beaux-arts, le goût de la littérature, & par conséquent celui de la dispute.

Les Juifs y bâtirent un temple magnifique, ainsi qu'ils en avaient un autre à Bubaste; ils y traduisirent leurs livres en grec qui était devenu la langue du pays. Les chrétiens y eurent de grandes écoles; les animosités furent si vives entre les Egyptiens naturels, les Grecs, les Juifs & les Chrétiens, qu'ils s'accusaient continuellement les uns les autres auprès du gouverneur, & ces querelles n'étaient pas son moindre revenu. Les séditions mêmes furent fréquentes & sanglantes. Il y en eut une sous l'empire de *Caligula*, dans laquelle les Juifs, qui exagerent tout, prétendent que la jalousie de religion & de commerce leur couta cinquante mille hommes que les Alexandrins égorgerent.

Le christianisme que les *Panthenes*, les *Origenes*, les *Clements*, avaient établi, & qu'ils avaient fait admirer par leurs mœurs, y dégénéra au point qu'il ne fut plus qu'un esprit de parti. Les chrétiens prirent les mœurs des Egyptiens. L'avidité du gain l'emporta sur la religion, & tous les habitans divisés entre eux n'étaient d'accord que dans l'amour de l'argent.

C'eſt le ſujet de cette fameuſe lettre de l'empereur *Adrien* au conſul *Servianus*, rapportée par *Vopiſcus*. (30)

„ J'ai vu cette Egypte que vous me vantiez tant, „ mon cher *Servien*; je la ſais toute entiere par cœur; „ cette nation eſt légere, incertaine, elle vole au „ changement. Les adorateurs de *Sérapis* ſe font „ chrétiens; ceux qui ſont à la tête de la religion du „ CHRIST ſe font dévots à *Sérapis*. Il n'y a point „ d'archi-rabin Juif, point de Samaritains, point de „ prêtre chrétien qui ne ſoit aſtrologue ou devin, ou „ baigneur (c'eſt à-dire entremetteur). Quand le „ patriarche Grec (31) vient en Egypte, les uns „ s'empreſſent auprès de lui pour lui faire adorer „ *Sérapis*, les autres le CHRIST. Ils ſont tous très „ ſéditieux, très vains, très querelleurs. La ville „ eſt commerçante, opulente, peuplée; perſonne n'y „ eſt oiſif; les uns y ſouflent le verre, les autres fa- „ briquent le papier. Ils ſemblent être de tout mé- „ tier, & en ſont en effet. La goutte aux pieds & „ aux mains même ne les peut réduire à l'oiſiveté. „ Les aveugles y travaillent; l'argent eſt un dieu que „ les chrétiens, les Juifs & tous les hommes ſervent „ également."

Voici le texte latin de cette lettre.

(30) Tom. II. pag. 406.

(31) On traduit ici *patriarcha*, terme grec, par ces mots, *patriarche grec*; parce qu'il ne peut convenir qu'à l'hiérophante des principaux myſteres grecs. Les chrétiens ne commencerent à connaître le mot *patriarche* qu'au cinquieme ſiecle. Les Romains, les Egyptiens, les Juifs ne connaiſſaient point ce titre.

FLAVII VOPISCI SYRACUSII SATURNINUS.

Tomi ſecundi pag. 406[a].

ADRIANI EPISTOLA, EX LIBRIS PHLEGONTIS LIBERTI EJUS PRODITA.

Adrianus Auguſtus Serviano Cos. V°.

Ægyptum quam mihi laudabas, Serviane cariſſime, totam didici, levem, pendulam, & ad omnia famæ monumenta volitantem. Illi qui Serapin colunt, chriſtiani ſunt; & devoti ſunt Serapi, qui ſe CHRISTI epiſcopos dicunt. Nemo illic archiſynagogus Judæorum, nemo Samarites, nemo chriſtianorum presbyter, non mathematicus, non aruſpex, non aliptes. Ipſe ille patriarcha quùm Ægyptum venerit, ab aliis Serapidem adorare, ab aliis cogitur CHRISTUM. Genus hominis ſeditioſiſſimum, vaniſſimum, injurioſiſſimum. Civitas opulenta, dives, fœcunda, in quâ nemo vivat otioſus. Alii vitrum conflant, ab aliis charta conficitur; omnes certe lymphiones cujuſcumque artis & videntur & habentur. Podagroſi quod agant habent; cœci quod agant habent, cœci quod faciant; ne chiragri quidem apud eos otioſi vivunt. Unus illis deus eſt, hunc chriſtiani, hunc Judæi, hunc omnes venerantur & gentes.

Cette lettre d'un empereur auſſi connu par ſon eſprit que par ſa valeur, fait voir en effet que les chrétiens, ainſi que les autres, s'étaient corrompus dans cette ville du luxe & de la diſpute: mais les mœurs des premiers chrétiens n'avaient pas dégénéré partout; & quoiqu'ils euſſent le malheur d'être dès long-

tems partagés en différentes ſectes qui ſe déteſtaient & s'accuſaient mutuellement, les plus violens ennemis du chriſtianiſme étaient forcés d'avouer qu'on trouvait dans ſon ſein les ames les plus pures & les plus grandes; il en eſt même encor aujourd'hui dans des villes plus effrénées & plus folles qu'Alexandrie.

ALGER.

LA philoſophie eſt le principal objet de ce dictionnaire. Ce n'eſt pas en géographes que nous parlerons d'Alger, mais pour faire remarquer que le premier deſſein de *Louis XIV*, lorſqu'il prit les rênes de l'état, fut de délivrer l'Europe chrétienne des courſes continuelles des corſaires de Barbarie. Ce projet (32) annonçait une grande ame. Il voulait aller à la gloire par toutes les routes. On peut même s'étonner qu'avec l'eſprit d'ordre qu'il mit dans ſa cour, dans les finances & dans les affaires, il eut je ne ſais quel goût d'ancienne chevalerie qui le portait à des actions généreuſes & éclatantes, qui tenaient même un peu du romaneſque.

L'idée d'avoir un port auprès d'Alger pour brider ſes pirateries, était peut-être de ce genre. Il y était encor excité par le pape *Alexandre VII*, & le cardinal

(32) Voyez l'expédition de *Gigeri*, par *Peliſſon*.

Mazarin avant sa mort lui avait inspiré ce dessein. Il avait même longtems balancé s'il irait à cette expédition en personne à l'exemple de *Charles-Quint*; mais il n'avait pas assez de vaisseaux pour exécuter une si grande entreprise, soit par lui-même, soit par ses généraux. Elle fut infructueuse & devait l'être. Du moins elle aguerrit sa marine, & fit attendre de lui quelques-unes de ces actions nobles & héroïques auxquelles la politique ordinaire n'était point accoutumée, telles que les secours désintéressés donnés aux Vénitiens assiégés dans Candie, & aux Allemands pressés par les armes Ottomanes à St. Godhart.

Les détails de cette expédition d'Afrique se perdent dans la foule des guerres heureuses ou malheureuses faites avec politique ou avec imprudence, avec équité ou avec injustice. Rapportons seulement cette lettre écrite il y a quelques années à l'occasion des pirateries d'Alger.

„ Il est triste, Monsieur, qu'on n'ait point écouté
„ les propositions de l'ordre de Malthe, qui offrait,
„ moyennant un subside médiocre de chaque état
„ chrétien, de délivrer les mers des pirates d'Alger,
„ de Maroc & de Tunis. Les chevaliers de Malthe
„ seraient alors véritablement les défenseurs de la
„ chrétienté. Les Algériens n'ont actuellement que
„ deux vaisseaux de cinquante canons, & cinq d'envi-
„ ron quarante; quatre de trente. Le reste ne doit
„ pas être compté.

„ Il est honteux qu'on voie tous les jours leurs

„ petites barques enlever nos vaiſſeaux marchands „ dans toute la Méditerranée. Ils croiſent même „ juſqu'aux Canaries & juſqu'aux Açores.

„ Leurs milices compoſées d'un ramas de nations, „ anciens Mauritaniens, anciens Numides, Arabes, „ Turcs, Negres même, s'embarquent preſque ſans „ équipage ſur des chebecs de dix-huit à vingt pieces „ de canon; ils infeſtent toutes nos mers comme des „ vautours qui attendent une proie. S'ils voient un „ vaiſſeau de guerre ils s'enfuient; s'ils voient un „ vaiſſeau marchand ils s'en emparent; nos amis, nos „ parens, hommes & femmes deviennent eſclaves; „ & il faut aller ſupplier humblement les barbares „ de daigner recevoir notre argent pour nous rendre „ leurs captifs.

„ Quelques états chrétiens ont la honteuſe pru- „ dence de traiter avec eux, & de leur fournir des „ armes avec leſquelles ils nous dépouillent. On né- „ gocie avec eux en marchands, & ils négocient en „ guerriers.

„ Rien ne ſerait plus aiſé que de réprimer leurs bri- „ gandages; on ne le fait pas. Mais que de choſes „ ſeraient utiles & aiſées qui ſont négligées abſolu- „ ment! La néceſſité de réduire ces pirates eſt re- „ connue dans les conſeils de tous les princes, & „ perſonne ne l'entreprend. Quand les miniſtres de „ pluſieurs cours en parlent par hazard enſemble, „ c'eſt le conſeil tenu contre les chats.

„ Les religieux de la rédemption des captifs ſont

„ la plus belle inſtitution monaſtique; mais elle eſt
„ bien honteuſe pour nous. Le royaume de Fez,
„ Alger, Tunis, n'ont point de *Marabous de la re-*
„ *demption des captifs.* C'eſt qu'ils nous prennent
„ beaucoup de chrétiens, & nous ne leur prenons gue-
„ res de muſulmans.

„ Ils ſont cependant plus attachés à leur religion
„ que nous à la nôtre. Car jamais aucun Turc, au-
„ cun Arabe ne ſe fait chrétien; & ils ont chez eux
„ mille renégats qui même les ſervent dans leurs ex-
„ péditions. Un Italien nommé *Pélagini* était en
„ 1712 général des galeres d'Alger. Le miramolin,
„ le bey, le dey, ont des chrétiennes dans leurs
„ ſerrails; & nous n'avons eu que deux filles Tur-
„ ques qui aient eu des amans à Paris.

„ La milice d'Alger ne conſiſte qu'en douze mille
„ hommes de troupes réglées, mais tout le reſte eſt
„ ſoldat, & c'eſt ce qui rend la conquête de ce pays
„ ſi difficile. Cependant les Vandales les ſubjuguc-
„ rent aiſément, & nous n'oſons les attaquer, &c.

ALMANACH.

IL eſt peu important de ſavoir ſi *almanach* vient des anciens Saxons qui ne ſavaient pas lire, ou des Arabes qui étaient en effet aſtronomes, & qui connaiſſaient un peu le cours des aſtres, tandis que les peuples d'Occident étaient plongés dans une ignorance

égale à leur barbarie. Je me borne ici à une petite obſervation.

Qu'un philoſophe Indien embarqué à Melia vienne à Bayonne; je ſuppoſe que ce philoſophe a du bon ſens, ce qui eſt rare, dit-on, chez les ſavans de l'Inde; je ſuppoſe qu'il eſt défait des préjugés de l'école, ce qui était rare partout il y a quelques années, & qu'il ne croit point aux influences des aſtres; je ſuppoſe qu'il rencontre un ſot dans nos climats, ce qui ne ſerait pas ſi rare.

Notre ſot pour le mettre au fait de nos arts & de nos ſciences, lui fait préſent d'un almanach de Liége compoſé par *Matthieu Lansberge*, & du *Meſſager boiteux* d'*Antoine Souci* aſtrologue & hiſtorien, imprimé tous les ans à Bâle, & dont il ſe débite vingt mille exemplaires en huit jours. Vous y voyez une belle figure d'homme entourée des ſignes du zodiaque avec des indications certaines qui vous démontrent que la balance préſide aux feſſes, le bélier à la tête, les poiſſons aux pieds, ainſi du reſte.

Chaque jour de la lune vous enſeigne quand il faut prendre du beaume de vie du Sr. *Le Lievre*, ou des pilules du Sr. *Keyſer*, ou vous pendre au col un ſachet de l'apoticaire *Arnoud*, vous faire ſaigner, vous faire couper les ongles, ſevrer vos enfans, planter, ſemer, aller en voyage, ou chauſſer des ſouliers neufs. L'Indien en écoutant ces leçons fera bien de dire à ſon conducteur qu'il ne prendra pas de ſes almanachs.

Pour peu que l'imbécille qui dirige notre Indien lui

faſſe voir quelques-unes de nos cérémonies réprouvées de tous les ſages, & tolérées en faveur de la populace par mépris pour elle; le voyageur qui verra ces momeries ſuivies d'une danſe de tambourin, ne manquera pas d'avoir pitié de nous: il nous prendra pour des fous qui ſont aſſez plaiſans, & qui ne ſont pas abſolument cruels. Il mandera au préſident du grand college de Lenarès que nous n'avons pas le ſens commun, mais que ſi ſa paternité veut envoyer chez nous des perſonnes éclairées & diſcretes, on poura faire quelque choſe de nous moyennant la grace de DIEU.

C'eſt ainſi préciſément que nos premiers miſſionnaires, & ſurtout *St. François Xavier*, en uſerent avec les peuples de la preſqu'iſle de l'Inde. Ils ſe tromperent encor plus lourdement ſur les uſages des Indiens, ſur leurs ſciences, leurs opinions, leurs mœurs & leur culte. C'eſt une choſe très curieuſe de lire les rélations qu'ils écrivent. Toute ſtatue eſt pour eux le diable; toute aſſemblée eſt un ſabbat; toute figure ſimbolique eſt un taliſman; tout bracmane eſt un ſorcier; & là-deſſus ils font des lamentations qui ne finiſſent point. Ils eſperent que la *moiſſon ſera abondante*. Ils ajoutent par une métaphore peu congrue, *qu'ils travailleront efficacement à la vigne du Seigneur*, dans un pays où l'on n'a jamais connu le vin. C'eſt ainſi à-peu-près que chaque nation a jugé non-ſeulement des peuples éloignés, mais de ſes voiſins.

Les Chinois paſſent pour les plus anciens faiſeurs d'almanachs. Le plus beau droit de l'empereur de la

Chine eſt d'envoyer ſon calendrier à ſes vaſſaux & à ſes voiſins. S'ils ne l'acceptaient pas, ce ſerait une bravade pour laquelle on ne manquerait pas de leur faire la guerre comme on la faiſait en Europe aux ſeigneurs qui refuſaient l'hommage.

Si nous n'avons que douze conſtellations, les Chinois en ont vingt-huit, & leurs noms n'ont pas le moindre rapport aux nôtres; preuve évidente qu'ils n'ont rien pris du zodiaque caldéen que nous avons adopté: mais s'ils ont une aſtronomie toute entiere depuis plus de quatre mille ans, ils reſſemblent à *Matthieu Lansberge* & à *Antoine Souci* par les belles prédictions, & par les ſecrets pour la ſanté dont ils farciſſent leur almanach impérial. Ils diviſent le jour en dix mille minutes, & ſavent à point nommé quelle minute eſt favorable ou funeſte. Lorſque l'empereur *Cam-hi* voulut charger les miſſionnaires jéſuites de faire l'almanach, ils s'en excuſerent d'abord, dit-on, ſur les ſuperſtitions extravagantes dont il faut le remplir (33). *Je crois beaucoup moins que vous aux ſuperſtitions*, leur dit l'empereur, *faites moi ſeulement un bon calendrier, & laiſſez mes ſavans y mettre toutes leurs fadaiſes.*

L'ingénieux auteur de *la pluralité des mondes*, ſe moque des Chinois, qui voient, dit-il, des mille étoiles tomber à la fois dans la mer. Il eſt très vraiſemblable que l'empereur *Cam-hi* s'en moquait tout autant que *Fontenelle*. Quelque meſſager boiteux de la Chine s'était égayé apparemment à parler de ces

(33) Voyez *du Halde & Parennin*.

feux folets comme le peuple, & à les prendre pour des étoiles. Chaque pays a ſes ſottiſes. Toute l'antiquité a fait coucher le ſoleil dans la mer; nous y avons envoyé les étoiles fort longtems. Nous avons cru que les nuées touchaient au firmament, que le firmament était fort dur, & qu'il portait un réſervoir d'eau. Il n'y a pas bien longtems qu'on ſait dans les villes que le fil de la vierge, qu'on trouve ſouvent dans la campagne, eſt un fil de toile d'araignée. Ne nous moquons de perſonne. Songeons que les Chinois avaient des aſtrolabes & des ſpheres avant que nous ſuſſions lire; & que s'ils n'ont pas pouſſé fort loin leur aſtronomie, c'eſt par le même reſpect pour les anciens que nous avons eu pour *Ariſtote*.

Il eſt conſolant de ſavoir que le peuple Romain, *populus late rex*, fut en ce point fort au-deſſous de *Matthieu Lansberge* & du *Meſſager boiteux*, & des aſtrologues de la Chine, juſqu'au tems où *Jules Céſar* réforma l'année romaine que nous tenons de lui, & que nous appellons encor de ſon nom *Kalendrier Julien*, quoique nous n'ayons pas de kalendes, & quoiqu'il ait été obligé de le réformer lui-même.

Les premiers Romains avaient d'abord une année de dix mois faiſant trois cents quatre jours; cela n'était ni ſolaire, ni lunaire; cela n'était que barbare. On fit enſuite l'année romaine de trois cents cinquante-cinq jours, autre mécompte que l'on corrigea comme on put, & qu'on corrigea ſi mal, que du tems de *Céſar* les fêtes d'été ſe célébraient en hyver. Les généraux Romains triomphaient toujours; mais ils ne ſavaient pas quel jour ils triomphaient.

Céſar réforma tout, il ſembla gouverner le ciel & la terre.

Je ne ſais par quelle condeſcendance pour les coutumes romaines il commença l'année au tems où elle ne commence point, huit jours après le ſolſtice d'hyver. Toutes les nations de l'empire Romain ſe ſoumirent à cette innovation. Les Égyptiens qui étaient en poſſeſſion de donner la loi en fait d'almanachs, la reçurent; mais tous ces différens peuples ne changerent rien à la diſtribution de leurs fêtes. Les Juifs, comme les autres, célébrerent leurs nouvelles lunes, leur *Phaſé* ou *Paſcha* le quatorzieme jour de la lune de Mars, qu'on appelle la *lune rouſſe*; & cette époque arrivait ſouvent en Avril; leur Pentecôte cinquante jours après le *Phaſé*; la fête des cornets ou trompettes le premier jour de juillet; celle des tabernacles au quinze du même mois, & celle du grand ſabbath ſept jours après.

Les premiers chrétiens ſuivirent le comput de l'empire; ils compterent par kalendes, nones, & ides avec leurs maîtres; ils reçurent l'année biſſextile que nous avons encore & qu'il a fallu corriger dans le ſeizieme ſiecle de notre ere vulgaire, & qu'il faudra corriger un jour, mais ils ſe conformerent aux Juifs pour la célébration de leurs grandes fêtes.

Ils déterminerent d'abord leur Pâque au quatorze de la lune rouſſe, juſqu'au tems où le concile de Nicée la fixa au dimanche qui ſuivait. Ceux qui la célébraient le quatorze furent déclarés hérétiques, & les deux partis ſe tromperent dans leur calcul.

Les fêtes de la Ste. Vierge furent ſubſtituées autant

qu'on le put aux nouvelles lunes ou néoménies; l'auteur du *Calendrier romain* dit que la raiſon en eſt priſe du verſet des cantiques *pulcra ut luna*, belle comme la lune. Mais par cette raiſon ſes fêtes devaient arriver le dimanche; car il y a dans le même verſet *electa ut ſol*, choiſie comme le ſoleil. (34)

Les chrétiens garderent auſſi la Pentecôte. Elle fut fixée comme celle des Juifs préciſément cinquante jours après Pâques. Le même auteur prétend que les fêtes de patron remplacerent celles des tabernacles.

Il ajoute que la St. Jean n'a été portée au 24 de Juin que parce que les jours commencent alors à diminuer, & que *St. Jean* avait dit en parlant de Jesus-Christ, il faut qu'il croiſſe & que je diminue. *Oportet illum creſcere me autem minui.*

Ce qui eſt très ſingulier, & ce qui a été remarqué ailleurs, c'eſt cette ancienne cérémonie d'allumer un grand feu le jour de la St. Jean, qui eſt le tems le plus chaud de l'année. On a prétendu que c'était une très vieille coutume pour faire ſouvenir de l'ancien embraſement de la terre qui en attendait un ſecond.

Le même auteur du *calendrier* aſſure que la fête de l'Aſſomption eſt placée au 15 du mois d'Auguſte nommé par nous *Aouſt*, parce que le ſoleil eſt alors dans le ſigne de la vierge.

Il certifie auſſi que *St. Matthias* n'eſt fêté au mois de Février que parce qu'il fut intercalé parmi les

(34) Voyez *Calendrier romain* pag. 101. & ſuiv.

douze apôtres, comme on intercale un jour en Février dans les années biſſextiles.

Il y aurait peut-être dans ces imaginations aſtronomiques de quoi faire rire l'Indien dont nous venons de parler; cependant l'auteur était le maître de mathématiques du dauphin fils de *Louis XIV*, & d'ailleurs un ingénieur & un officier très eſtimable.

Le pis de nos calendriers eſt de placer toujours les équinoxes & les ſolſtices où ils ne ſont point, de dire le ſoleil entre dans le bélier quand il n'y entre point, de ſuivre l'ancienne routine erronée.

Un almanach de l'année paſſée nous trompe l'année preſente, & tous nos calendriers ſont des almanachs des ſiecles paſſés.

Pourquoi dire que le ſoleil eſt dans le bélier quand il eſt dans le taureau? pourquoi ne pas faire au moins comme on fait dans les ſpheres céleſtes, où l'on diſtingue les ſignes véritables des anciens ſignes devenus faux?

Il eût été très convenable non-ſeulement de commencer l'année au point précis du ſolſtice d'hyver ou de l'équinoxe du printems, mais encor de mettre tous les ſignes à leur véritable place. Car étant démontré que le ſoleil répond à la conſtellation du taureau quand on le dit dans le bélier, & qu'il ſera enſuite dans les gemeaux & ſucceſſivement dans toutes les conſtellations ſuivantes au tems de l'équinoxe du printems, il faudrait faire dès à-préſent ce qu'on ſera obligé de faire un jour, lorſque l'erreur devenue plus

grande ſera plus ridicule. Il en eſt ainſi de cent erreurs ſenſibles. Nos enfans les corrigeront, dit-on; mais vos peres en diſaient autant de vous. Pourquoi donc ne vous corrigez-vous pas? Voyez dans la grande Encyclopédie *Année*, *Kalendrier*, *Préceſſion des équinoxes*, & tous les articles concernant ces calculs. Ils ſont de main de maître.

ALOUETTE.

CE mot peut être de quelque utilité dans la connaiſſance des étymologies, & faire voir que les peuples les plus barbares peuvent fournir des expreſſions aux peuples les plus polis, quand ces nations ſont voiſines.

Alouette, anciennement *alou*, était un terme gaulois, dont les Latins firent *alauda*. *Suétone* & *Pline* en conviennent. *Céſar* compoſa une légion de Gaulois, (35) à laquelle il donna le nom d'alouette: *vocabulo quoque gallico alauda appellabatur*. Elle le ſervit très bien dans les guerres civiles; & *Céſar* pour récompenſe donna le droit de citoyen Romain à chaque légionaire.

On peut ſeulement demander comment les Romains appellaient une *alouette* avant de lui avoir donné un nom gaulois; ils l'appellaient *galerita*. Une légion de *Céſar* fit bientôt oublier ce nom.

De

(35) Voyez le dictionnaire de *Ménage* au mot *Alauda*.

De telles étymologies ainſi avérées doivent être admiſes. Mais quand un profeſſeur Arabe veut abſolument qu'*aloyau* vienne de l'arabe, il eſt difficile de le croire. C'eſt une maladie chez pluſieurs étymologiſtes, de vouloir perſuader que la plupart des mots gaulois ſont pris de l'hébreu; il n'y a gueres d'apparence que les voiſins de la Loire & de la Seine voyageaſſent beaucoup dans les anciens tems chez les habitans de Sichem & de Galgala qui n'aimaient pas les étrangers; ni que les Juifs ſe fuſſent habitués dans l'Auvergne & dans le Limouſin, à moins qu'on ne prétende que les dix tribus diſperſées & perdues ne ſoient venues nous enſeigner leur langue.

Quelle énorme perte de tems, & quel excès de ridicule de trouver l'origine de nos termes les plus communs & les plus néceſſaires, dans le phénicien & le caldéen! Un homme s'imagine que notre mot *dôme* vient du ſamaritain *doma*, qui ſignifie, dit-on, *meilleur*. Un autre réveur aſſure que le mot *badin* eſt pris d'un terme hébreu qui ſignifie *aſtrologue*; & le dictionnaire de Trévoux ne manque pas de faire honneur de cette découverte à ſon auteur.

N'eſt-il pas plaiſant de prétendre que le mot *habitation* vient du mot *beth* hébreu? que *kir* en bas-breton ſignifiait autrefois *ville*? que le même *kir* en hébreu voulait dire un *mur*; & que par conſéquent les Hébreux ont donné le nom de *ville* aux premiers hameaux des Bas-Bretons? Ce ſerait un plaiſir de voir les étymologiſtes aller fouiller dans les ruines de la Tour de Babel, pour y trouver l'ancien langage cel-

tique, gaulois & toſcan, ſi la perte d'un tems conſumé ſi miſérablement n'inſpirait pas la pitié.

AMAZONES.

ON a vu ſouvent des femmes vigoureuſes & hardies combattre comme les hommes; l'hiſtoire en fait mention; car ſans compter une *Sémiramis*, une *Tomiris*, une *Pantézilée*, qui ſont peut-être fabuleuſes, il eſt certain qu'il y avait beaucoup de femmes dans les armées des premiers califes.

C'était ſurtout dans la tribu des Homérites une eſpece de loi dictée par l'amour & par le courage, que les épouſes ſecouruſſent & vengeaſſent leurs maris, & les meres leurs enfans dans les batailles.

Lorſque le célebre capitaine *Dérar* combattait en Syrie contre les généraux de l'empereur *Héraclius* du tems du calife *Abubecre* ſucceſſeur de *Mahomet*, *Pierre* qui commandait dans Damas avait pris dans ſes courſes pluſieurs muſulmanes avec quelque butin, il les conduiſait à Damas; parmi ces captives était la ſœur de *Dérar* lui-même. L'hiſtoire arabe d'*Alvakedi* traduite par *Okley*, dit qu'elle était parfaitement belle, & que *Pierre* en devint épris; il la ménageait dans la route, & épargnait de trop longues traittes à ſes priſonnieres. Elles campaient dans une vaſte plaine ſous des tentes gardées par des troupes un peu éloignées. *Caulah*, c'était le nom de cette ſœur de *Dé-*

rar, propoſe à une de ſes compagnes nommée *Oſeira*, de ſe ſouſtraire à la captivité; elle lui perſuade de mourir plutôt que d'être les victimes de la lubricité des chrétiens; le même enthouſiaſme muſulman ſaiſit toutes ces femmes; elles s'arment des piquets ferrés de leurs tentes, de leurs couteaux, eſpeces de poignards qu'elles portent à la ceinture; & forment un cercle comme les vaches ſe ſerrent en rond les unes contre les autres, & préſentent leurs cornes aux loups qui les attaquent. *Pierre* ne fit d'abord qu'en rire; il avance vers ces femmes; il eſt reçu à grands coups de bâtons ferrés; il balance longtems à uſer de la force; enfin il s'y réſout, & les ſabres étaient déja tirés, lorſque *Derar* arrive, met les Grecs en fuite, délivre ſa ſœur & toutes les captives.

Rien ne reſſemble plus à ces tems qu'on nomme *héroïques*, chantés par *Homere*; ce ſont les mêmes combats ſinguliers à la tête des armées, les combattans ſe parlent ſouvent aſſez longtems avant que d'en venir aux mains; & c'eſt ce qui juſtifie *Homere* ſans doute.

Thomas gouverneur de Syrie, gendre d'*Héraclius*, attaque *Sergiabil* dans une ſortie de Damas; il fait d'abord une priere à JESUS-CHRIST; „ Injuſte aggreſſeur, „ dit il, enſuite à *Sergiabil*, tu ne réſiſteras pas à „ JESU mon DIEU, qui combattra pour les vengeurs „ de ſa religion.

„ Tu proferes un menſonge impie, lui répond *Ser-* „ *giabil*; JESU n'eſt pas plus grand devant DIEU qu'*A-* „ *dam*: DIEU l'a tiré de la pouſſiere: il lui a donné

„ la vie comme à un autre homme: & après l'avoir „ laiſſé quelque tems ſur la terre il l'a enlevé au „ ciel." (36)

Après de tels diſcours le combat commence; *Thomas* tire une flêche qui va bleſſer le jeune *Aban* fils de *Saïb* à côté du vaillant *Sergiabil*; *Aban* tombe, & expire, la nouvelle en vole à ſa jeune épouſe qui n'était unie à lui que depuis quelques jours. Elle ne pleure point, elle ne jette point de cris; mais elle court ſur le champ de bataille, le carquois ſur l'épaule & deux flêches dans les mains; de la premiere qu'elle tire elle jette par terre le porte-étendart des chrétiens; les Arabes s'en ſaiſiſſent en criant *allah acbar*; de la ſeconde elle perce un œil de *Thomas* qui ſe retire tout ſanglant dans la ville.

L'hiſtoire arabe eſt pleine de ces exemples; mais elle ne dit point que ces femmes guerrieres ſe bruſaſſent le teton droit pour mieux tirer de l'arc, encor moins qu'elles vécuſſent ſans hommes; au contraire elles s'expoſaient dans les combats pour leurs maris ou pour leurs amans, & de cela même on doit conclure que loin de faire des reproches à l'*Arioſte* & au *Taſſe* d'avoir introduit tant d'amantes guerrieres dans leurs poëmes, on doit les louer d'avoir peint des mœurs vraies & intéreſſantes.

Il y eut en effet, du tems de la folie des croiſades, des femmes chrétiennes qui partagerent avec leurs maris les fatigues & les dangers: cet entouſiaſ-

(36) C'eſt la croyance des mahométans. La doctrine des chrétiens baſilidiens avait depuis longtems cours en Arabie. Les baſilidiens diſaient que JESUS-CHRIST n'avait pas été crucifié.

me fut porté au point que les Génoiſes entreprirent de ſe croiſer, & d'aller former en Paleſtine des bataillons de juppes & de correttes; elles en firent un vœu dont elles furent relevées par un pape plus ſage qu'elles.

Marguerite d'Anjou, femme de l'infortuné *Henri VI* roi d'Angleterre, donna dans une guerre plus juſte des marques d'une valeur héroïque; elle combattit elle-même dans dix batailles pour délivrer ſon mari. L'hiſtoire n'a point d'exemple avéré d'un courage plus grand ni plus conſtant dans une femme.

Elle avait été précédée par la célebre comteſſe de *Montfort* en Bretagne. „ Cette princeſſe (dit d'*Argen-*
„ *tré*) était vertueuſe outre tout naturel de ſon ſexe;
„ vaillante de ſa perſonne autant que nul homme:
„ elle montait à cheval, elle le maniait mieux que
„ nul écuyer; elle combattait à la main; elle courait,
„ donnait parmi une troupe d'hommes d'armes com-
„ me le plus vaillant capitaine; elle combattait par
„ mer & par terre tout de même aſſurance, &c."

On la voyait parcourir, l'épée à la main, ſes états envahis par ſon compétiteur *Charles de Blois*. Non-ſeulement elle ſoutint deux aſſauts ſur la brêche d'Hennebon armée de pied en cap, mais elle fondit ſur le camp des ennemis ſuivie de cinq cents hommes, y mit le feu & le réduiſit en cendre.

Les exploits de *Jeanne d'Arc*, ſi connue ſous le nom de *la Pucelle d'Orléans*, ſont moins étonnans

que ceux de *Marguerite d'Anjou* & de la comteſſe de *Montfort*. Ces deux princeſſes ayant été élevées dans la molleſſe des cours, & *Jeanne d'Arc* dans le rude exercice des travaux de la campagne, il était plus ſingulier & plus beau de quitter ſa cour que ſa chaumiere pour les combats.

L'héroïne qui défendit Beauvais eſt peut-être ſupérieure à celle qui fit lever le ſiege d'Orléans; elle combattit tout auſſi bien, & ne ſe vanta ni d'être pucelle ni d'être inſpirée. Ce fut en 1472 quand l'armée Bourguignonne aſſiégeait Beauvais *Jeanne Hachette* à la tête de pluſieurs femmes ſoutint longtems un aſſaut, arracha l'étendart qu'un officier des ennemis allait arborer ſur la bréche; jetta le porte-étendart dans le foſſé, & donna le tems aux troupes du Roi d'arriver pour ſecourir la ville. Ses deſcendans ont été exemptés de la taille; faible & honteuſe récompenſe. Les femmes & les filles de Beauvais ſont plus flattées d'avoir le pas ſur les hommes à la proceſſion le jour de l'anniverſaire. Toute marque publique d'honneur encourage le mérite; & l'exemption de la taille n'eſt qu'une preuve qu'on doit être aſſujetti à cette ſervitude par le malheur de ſa naiſſance.

Mlle. de *la Charſe* de la maiſon de *la Tour du Pin-Gouvernet*, ſe mit en 1693 à la tête des communes en Dauphiné, & repouſſa les Barbets qui faiſaient une irruption. Le Roi lui donna une penſion com-

me à un brave officier. L'ordre militaire de St. Louis n'était pas encor inſtitué.

Il n'eſt preſque point de nation qui ne ſe glorifie d'avoir de pareilles héroïnes; le nombre n'en eſt pas grand; la nature ſemble avoir donné aux femmes une autre deſtination. On a vu, mais rarement, des femmes s'enrôler parmi les ſoldats. En un mot, chaque peuple a eu des guerrieres: mais le royaume des Amazones ſur les bords du Thermodon n'eſt qu'une fiction poëtique, comme preſque tout ce que l'antiquité raconte.

AME.

Section Premiere.

L'Article *Ame*, & tous les articles qui tiennent à la métaphyſique, doivent commencer par une ſoumiſſion ſincere aux dogmes indubitables de l'égliſe. La révélation vaut mieux ſans doute que toute la philoſophie. Les ſyſtêmes exercent l'eſprit; mais la foi l'éclaire & le guide.

Ne prononce-t-on pas ſouvent des mots dont nous n'avons qu'une idée très confuſe, ou même dont nous n'en avons aucune? Le mot d'*ame* n'eſt-il pas dans ce cas? Lorſque la languette, ou la ſoupape d'un ſouflet eſt dérangée, & que l'air qui eſt entré dans la capacité du ſouflet en ſort par quelque ouverture ſurvenue à cette ſoupape, qu'il n'eſt plus comprimé con-

tre les deux palettes, & qu'il n'eſt pas pouſſé avec violence vers le foyer qu'il doit allumer, les ſervantes diſent: *l'ame du ſouflet eſt crevée.* Elles n'en ſavent pas davantage; & cette queſtion ne trouble point leur tranquillité.

Le jardinier prononce le mot d'*ame des plantes*, & les cultive très bien ſans ſavoir ce qu'il entend par ce terme.

Le luthier poſe, avance ou recule l'*ame d'un violon* ſous le chevalet, dans l'intérieur des deux tables de l'inſtrument; un chétif morceau de bois de plus ou de moins lui donne ou lui ôte une ame harmonieuſe.

Nous avons pluſieurs manufactures dans leſquelles les ouvriers donnent la qualification d'*ame* à leurs machines. Jamais on ne les entend diſputer ſur ce mot; il n'en eſt pas ainſi des philoſophes.

Le mot d'*ame* parmi nous ſignifie en général ce qui anime. Nos devanciers les Celtes donnaient à leur ame le nom de *Seel*, dont les Anglais ont fait le mot *ſoul*, les Allemans *ſeel*; & probablement les anciens Teutons & les anciens Bretons n'eurent point de querelles dans les univerſités pour cette expreſſion.

Les Grecs diſtinguaient trois ſortes d'ames; *pſiché* qui ſignifiait *l'ame ſenſitive*, *l'ame des ſens*; & voilà pourquoi l'*Amour*, enfant d'*Aphrodite*, eut tant de paſſion pour *Pſiché*, & que *Pſiché* l'aima ſi tendrement: *pneuma*, le ſoufle qui donnait la vie & le mouvement à toute la machine, & que nous avons tra-

duit par *ſpiritus*, eſprit ; mot vague auquel on a donné mille acceptions différentes ; & enfin *Nous*, *l'intelligence*.

Nous poſſédions donc trois ames ſans avoir la plus legere notion d'aucune. (37) *St. Thomas d'Aquin* admet ces trois ames en qualité de péripatéticien ; & diſtingue chacune de ces trois ames en trois parties.

Pſiché était dans la poitrine. *Pneuma* ſe répandait dans tout le corps ; & *Nous* était dans la tête. Il n'y a point eu d'autre philoſophie dans nos écoles juſqu'à nos jours ; & malheur à tout homme qui aurait pris une de ces ames pour l'autre.

Dans ce cahos d'idées il y avait pourtant un fondement. Les hommes s'étaient bien apperçus que dans leurs paſſions d'amour, de colere, de crainte, il s'excitait des mouvemens dans leurs entrailles. Le foie & le cœur furent le ſiege des paſſions. Lorſqu'on penſe profondément, on ſent une contention dans les organes de la tête. Donc l'ame intellectuelle eſt dans le cerveau. Sans reſpiration point de végétation, point de vie ; donc l'ame végétative eſt dans la poitrine qui reçoit le ſouffle de l'air.

Lorſque les hommes virent en ſonge leurs parens ou leurs amis morts, il fallut bien chercher ce qui leur était apparu. Ce n'était pas le corps qui avait été conſumé ſur un bucher, ou englouti dans la mer, & mangé des poiſſons. C'était pourtant quelque choſe, à ce qu'ils prétendaient ; car ils l'avaient vu ; le

(37) Somme de *St. Thomas* édition de Lyon 1738.

mort avait parlé; le ſongeur l'avait interroge. Etait-ce *pſiché*? était-ce *pneuma*? était-ce *nous* avec qui on avait converſé en ſonge? On imagina un phantôme, une figure légère; c'était *skia*, c'était *daimonos*, une ombre, des manes, une petite *ame* d'air & de feu extrêmement déliée qui errait je ne ſais où.

Dans la ſuite des tems, quand on voulut approfondir la choſe, il demeura pour conſtant que cette ame était corporelle; & toute l'antiquité n'en eut point d'autre idée. Enfin *Platon* vint qui ſubtiliſa tellement cette ame, qu'on douta s'il ne la ſéparait pas entiérement de la matiere; mais ce fut un problême qui ne fut jamais réſolu, juſqu'à ce que la foi vint nous éclairer.

En vain les matérialiſtes arleguent quelques peres de l'égliſe, qui ne s'exprimaient point avec exactitude. *St. Irenée* dit, que l'ame n'eſt que le ſouffle de la vie; qu'elle n'eſt incorporelle que par ſa comparaiſon avec le corps mortel; & qu'elle conſerve la figure de l'homme, (38) afin qu'on la reconnaiſſe.

En vain *Tertullien* (39) s'exprime ainſi: La corporalité de l'ame éclate dans l'Evangile; *corporalitas animæ in ipſo Evangelio reluceſcit.* Car ſi l'ame n'avait pas un corps, l'image de l'ame n'aurait pas l'image du corps.

En vain même rapporte-t-il la viſion d'une ſainte femme qui avait vu une ame très brillante, & de la couleur de l'air.

En vain *Tatien* dit expreſſément, *pſuchai men oun*

(38) Livre V. chap. VII.
(39) De [illegible] cap. VII.

ei ton antropon polumeres eſti; l'ame de l'homme eſt compoſée de pluſieurs parties. (40).

En vain allegue-t-on *St. Hilaire* qui dit dans des tems poſterieurs: *il n'eſt rien de créé qui ne ſoit corporel ni dans le ciel, ni ſur la terre, ni parmi les viſibles, ni parmi les inviſibles: tout eſt formé d'élémens; & les ames, ſoit qu'elles habitent un corps, ſoit qu'elles en ſortent, ont toujours une ſubſtance corporelle* (41).

En vain *St. Ambroiſe*, au ſixieme ſiecle, dit: *Nous ne connaiſſons rien que de matériel, excepté la ſeule vénérable Trinité* (42).

Le corps de l'égliſe entiere a décidé que l'ame eſt immatérielle. Ces ſaints étaient tombés dans une erreur alors univerſelle; ils étaient hommes; mais ils ne ſe tromperent pas ſur l'immortalité, parce qu'elle eſt évidemment annoncée dans les évangiles.

Nous avons un beſoin ſi évident de la déciſion de l'égliſe infaillible ſur ces points de philoſophie, que nous n'avons en effet par nous-mêmes aucune notion ſuffiſante de ce qu'on appelle *eſprit pur*, & de ce qu'on nomme *matiere*. L'eſprit pur eſt un mot qui ne nous donne aucune idée; & nous ne connaiſſons la matiere que par quelques phénomenes. Nous la connaiſſons ſi peu que nous l'appellons *ſubſtance*; or le mot *ſubſtance* veut dire *ce qui eſt deſſous*; mais ce deſſous nous ſera éternellement caché. Ce *deſſous* eſt le ſecret du Créateur; & ce ſecret du Créateur eſt par-

(40) Oraiſon contre les Grecs.
(41) *St. Hil.* ſur *St. Matth.* pag. 633.
(42) Sur *Abraham*, liv. II. chap. VIII.

tout. Nous ne ſavons ni comment nous recevons la vie, ni comment nous la donnons, ni comment nous croiſſons, ni comment nous digérons, ni comment nous dormons, ni comment nous penſons, ni comment nous ſentons.

La grande difficulté eſt de comprendre comment un être, quel qu'il ſoit, a des penſées.

SECTION SECONDE.

Des doutes de Loke *ſur l'ame.*

L'auteur de l'article *Ame* dans l'Encyclopédie a ſuivi ſcrupuleuſement *Jaquelot*; mais *Jaquelot* ne nous apprend rien. Il s'éleve auſſi contre *Loke*; parce que le modeſte *Loke* a dit: „ nous ne ſerons peut-être jamais (43) capables de connaître ſi un être matériel penſe ou non, par la raiſon qu'il nous eſt impoſſible de découvrir par la contemplation de nos propres idées *ſans révélation*, ſi DIEU n'a point donné à quelque amas de matiere diſpoſée comme il le trouve à propos, la puiſſance d'appercevoir & de penſer; ou s'il a joint & uni à la matiere ainſi diſpoſée une ſubſtance immatérielle qui penſe. Car par rapport à nos notions, il ne nous eſt pas plus mal aiſé de concevoir que DIEU peut, s'il lui plait, ajouter à notre idée de la matiere la faculté de penſer, que de comprendre qu'il y joigne une autre ſubſtance avec la faculté de penſer; puiſque nous ignorons en quoi conſiſte la penſée, & à quelle eſpece de ſubſtance cet Etre tout-puiſſant a

(43) Traduction de *Coſte*.

„ trouvé à propos d'accorder cette puiſſance qui ne
„ ſaurait être créée qu'en vertu du bon plaiſir & de
„ la bonté du Créateur. Je ne vois pas quelle con-
„ tradiction il y a que DIEU, cet être penſant, éter-
„ nel & tout-puiſſant, donne, s'il veut, quelques
„ degrés de ſentiment, de perception & de penſée à
„ certains amas de matiere créée & inſenſible, qu'il
„ joint enſemble comme il le trouve à propos."

C'était parler en homme profond, religieux & modeſte. (44).

On ſait quelles querelles il eut à eſſuyer ſur cette opinion qui parut hazardée, mais qui en effet n'était en lui qu'une ſuite de la conviction où il était de la toute-puiſſance de DIEU, & de la faibleſſe de l'homme. Il ne diſait pas que la matiére penſât: mais il diſait que nous n'en ſavons pas aſſez pour démontrer qu'il eſt impoſſible à DIEU d'ajouter le don de la penſée à l'être inconnu, nommé *matiere*, après lui avoir accordé le don de la gravitation & celui du mouvement qui ſont également incompréhenſibles.

Loke n'était pas aſſurément le ſeul qui eût avancé cette opinion; c'était celle de toute l'antiquité, qui en regardant l'ame comme une matiere très déliée,

(44) Voyez le diſcours préliminaire de Mr. *Dalembert*.
„ On peut dire qu'il créa la métaphyſique à-peu-près comme
„ *Newton* avait créé la phyſique... pour connaître notre ame, ſes
„ idées & ſes affections, il n'étudia point les livres, parce qu'ils
„ l'auraient mal inſtruit; il ſe contenta de deſcendre profondément
„ en lui-même; & après s'être, pour ainſi dire contemplé long-
„ tems, il ne fit dans ſon traité de l'*Entendement humain* que pré-
„ ſenter aux hommes le miroir dans lequel il s'était vu. En un
„ mot, il réduiſit la métaphyſique à ce qu'elle doit être en effet,
„ la phyſique expérimentale de l'ame."

assurait par conséquent que la matiere pouvait sentir & penser.

C'était le sentiment de *Gassendi*, comme on le voit dans ses objections à *Descartes*. „ Il est vrai, dit „ *Gassendi*, que vous connaissez que vous pensez; mais „ vous ignorez quelle espece de substance vous êtes, „ vous qui pensez. Ainsi quoique l'opération de la pen- „ sée vous soit connue, le principal de votre essence „ vous est caché; & vous ne savez point quelle est „ la nature de cette substance dont l'une des opéra- „ tions est de penser. Vous ressemblez à un aveugle „ qui sentant la chaleur du soleil, & étant averti „ qu'elle est causée par le soleil, croirait avoir une „ idée claire & distincte de cet astre; parce que si on „ lui demandait ce que c'est que le soleil, il pourait „ répondre que c'est une chose qui échauffe, &c."

Le même *Gassendi* dans sa *philosophie d'Epicure*, répete plusieurs fois qu'il n'y a aucune évidence mathématique de la pure spiritualité de l'ame.

Descartes, dans une de ses lettres à la princesse Palatine *Elisabeth*, lui dit: „ je confesse que par la „ seule raison naturelle nous pouvons faire beaucoup „ de conjectures sur l'ame, & avoir de flatteuses es- „ pérances, mais non pas aucune assurance." Et en cela *Descartes* combat dans ses lettres ce qu'il avance dans ses livres; contradiction trop ordinaire.

Enfin nous avons vu que tous les peres des premiers siecles de l'église, en croyant l'ame immortelle, la croyaient en même tems matérielle. Ils pen-

ſaient qu'il eſt auſſi aiſé à DIEU de conſerver que de créer. Ils diſaient: DIEU la fit penſante, il la conſervera penſante.

Mallebranche a prouvé très bien que nous n'avons aucune idée par nous-mêmes, & que les objets ſont incapables de nous en donner. De-là il conclud que nous voyons tout en DIEU. C'eſt au fond la même choſe que de faire DIEU l'auteur de toutes nos idées; car avec quoi verrions-nous dans lui, ſi nous n'avions pas des inſtrumens pour voir? Et ces inſtrumens, c'eſt lui ſeul qui les tient & qui les dirige. Ce ſyſtême eſt un labyrinthe, dont une allée vous ménerait aux ſpinoſiſme, une autre au ſtoïciſme, & une autre au chaos.

Quand on a bien diſputé ſur l'eſprit, ſur la matiere, on finit toujours par ne ſe point entendre. Aucun philoſophe n'a pu lever par ſes propres forces ce voile que la nature a étendu ſur tous les premiers principes des choſes; ils diſputent, & la nature agit.

SECTION TROISIEME.

De l'ame des bêtes, & de quelques idées creuſes.

Avant l'étrange ſyſtême qui ſuppoſe les animaux de pures machines ſans aucune ſenſation, les hommes n'avaient jamais imaginé dans les bêtes une ame immatérielle; & perſonne n'avait pouſſé la témérité juſqu'à dire qu'une huître poſſede une ame ſpirituelle. Tout le monde s'accordait paiſiblement à convenir que le bêtes avaient reçu de DIEU du ſentiment,

de la mémoire, des idées, & non pas un eſprit pur. Perſonne n'avait abuſé du don de raiſonner au point de dire, que la nature a donné aux bêtes tous les organes du ſentiment pour qu'elles n'euſſent point de ſentiment. Perſonne n'avait dit qu'elles crient quand on les bleſſe, & qu'elles fuient quand on les pourſuit, ſans éprouver ni douleur ni crainte

On ne niait point alors la toute-puiſſance de DIEU; il avait pu communiquer à la matiere organiſée des animaux le plaiſir, la douleur; le reſſouvenir, la combinaiſon de quelques idées; il avait pu donner à pluſieurs d'entre eux, comme au ſinge, à l'éléphant, au chien de chaſſe, le talent de ſe perfectionner dans les arts qu'on leur apprend; non-ſeulement il avait pu douer preſque tous les animaux carnaſſiers du talent de mieux faire la guerre dans leur vieilleſſe expérimentée que dans leur jeuneſſe trop confiante; non-ſeulement, dis-je, il l'avait pu, mais il l'avait fait; l'univers en était témoin.

Pereira & *Deſcartes* ſoutinrent à l'univers qu'il ſe trompait, que DIEU avait joué des gobelets, qu'il avait donné tous les inſtrumens de la vie & de la ſenſation aux animaux, afin qu'ils n'euſſent ni ſenſation, ni vie proprement dite. Mais je ne ſais quels prétendus philoſophes, pour répondre à la chimere de *Deſcartes*, ſe jetterent dans la chimere oppoſée; ils donnerent libéralement un eſprit pur aux crapaux & aux inſectes; *in vitium ducit culpæ fuga.*

Entre ces deux folies, l'une qui ôte le ſentiment aux organes du ſentiment, l'autre qui loge un pur eſprit

prit dans une punaiſe; on imagina un milieu; c'eſt l'inſtinct; & qu'eſt-ce que l'inſtinct? Oh oh! c'eſt une forme ſubſtantielle; c'eſt une forme plaſtique; c'eſt un je ne ſais quoi; c'eſt de l'inſtinct. Je ſerai de votre avis, tant que vous appellerez la plupart des choſes, *je ne ſais quoi*; tant que votre philoſophie commencera & finira par *je ne ſais*; mais quand vous affirmerez, je vous dirai avec *Prior* dans ſon poëme ſur les vanités du monde:

Oſez-vous aſſigner, pédans inſuportables,
Une cauſe diverſe à des effets ſemblables?
Avez-vous meſuré cette mince cloiſon
Qui ſemble ſéparer l'inſtinct de la raiſon?
Vous êtes mal pourvus & de l'un & de l'autre.
Aveugles inſenſés, quelle audace eſt la vôtre?
L'orgueil eſt votre inſtinct. Conduirez-vous nos pas
Dans ces chemins gliſſans que vous ne voyez pas?

L'auteur de l'article *Ame* dans l'Encyclopédie s'explique ainſi. „ Je ne repréſente l'ame des bêtes comme une ſubſtance immatérielle & intelligente, mais „ de quelle eſpece? Ce doit être, ce me ſemble, „ un principe actif qui a des ſenſations, & qui n'a „ que cela..... Si nous reñéchiſſons ſur la nature „ de l'ame des bêtes, elle ne nous fournit rien de „ ſon fonds qui nous porte à croire que ſa ſpiritualité la ſauvera de l'anéantiſſement."

Je n'entends pas comment on ſe repréſente une ſubſtance immatérielle. Se repréſenter quelque choſe, c'eſt s'en faire une image; & juſqu'à préſent perſonne n'a pu peindre l'eſprit. Je veux que par le mot *repréſente*, l'auteur entende, *je conçois*; pour moi j'a-

voue que je ne le conçois pas. Je conçois encor moins qu'une ame ſpirituelle ſoit anéantie, parce que je ne conçois ni la création, ni le néant; parce que je n'ai jamais aſſiſté au conſeil de DIEU; parce que je ne ſais rien du tout du principe des choſes.

Si je veux prouver que l'ame eſt un être réel, on m'arrete en me diſant que c'eſt une faculté. Si j'affirme que c'eſt une faculté, & que j'ai celle de penſer, on me répond que je me trompe; que DIEU le maître éternel de toute la nature, fait tout en moi, & dirige toutes mes actions, & toutes mes penſées; que ſi je produiſais mes penſées, je ſaurois celles que j'aurai dans une minute; que je ne le ſais jamais; que je ne ſuis qu'un automate à ſenſations & à idées, néceſſairement dépendant, & entre les mains de l'Etre ſuprême, infiniment plus ſoumis à lui que l'argile ne l'eſt au potier.

J'avoue donc mon ignorance; j'avoue que quatre mille tomes de métaphyſique ne nous enſeigneront pas ce que c'eſt que notre ame.

Un philoſophe orthodoxe diſait à un philoſophe hétérodoxe, comment avez-vous pu parvenir à imaginer que l'ame eſt mortelle de ſa nature, & qu'elle n'eſt éternelle que par la pure volonté de DIEU? Par mon expérience, dit l'autre. — Comment! eſt-ce que vous êtes mort? — Oui; fort ſouvent. Je tombais en épilepſie dans ma jeuneſſe, & je vous aſſure que j'étais parfaitement mort pendant pluſieurs heures. Nulle ſenſation, nul ſouvenir même du moment où j'étais tombé. Il m'arrive à préſent la même choſe preſque toutes les nuits. Je ne ſens jamais

précisément le moment où je m'endors; mon sommeil est absolument sans rêves. Je ne peux imaginer que par conjectures combien de tems j'ai dormi. Je suis mort régulièrement six heures en vingt-quatre. C'est le quart de ma vie.

L'orthodoxe alors lui soutint qu'il pensait toujours pendant son sommeil sans qu'il en sût rien. L'hétérodoxe lui répondit; Je crois par la révélation que je penserai toujours dans l'autre vie; mais je vous assure que je pense rarement dans celle-ci.

L'orthodoxe ne se trompait pas en assurant l'immortalité de l'ame; puisque la foi & la raison démontrent cette vérité; mais il pouvait se tromper en assurant qu'un homme endormi pense toujours.

Loke avouait franchement qu'il ne pensait pas toujours quand il dormait. Un autre philosophe a dit: *le propre de l'homme est de penser; mais ce n'est pas son essence.*

Laissons à chaque homme la liberté & la consolation de se chercher soi-même, & de se perdre dans ses idées.

Cependant il est bon de savoir qu'en 1730 un philosophe essuya une persécution assez forte pour avoir avoué, avec *Loke*, que son entendement n'était pas exercé tous les momens du jour & de la nuit, de même qu'il ne se servait pas à tout moment de ses bras & de ses jambes. Non-seulement l'ignorance de cour le persécuta, mais l'ignorance maligne de quelques prétendus littérateurs se déchaîna contre le per-

ſécuté. Ce qui n'avait produit en Angleterre que quelques diſputes philoſophiques, produiſit en France les plus lâches atrocités; un Français fut la victime de *Loke*.

Il y a eu toujours dans la fange de notre littérature plus d'un de ces miſérables qui ont vendu leur plume, & cabalé contre leurs bienfaiteurs mêmes. Cette remarque eſt bien étrangere à l'article *Ame*; mais faudrait-il perdre une occaſion d'effrayer ceux qui ſe rendent indignes du nom d'homme de lettres; qui proſtituent le peu d'eſprit & de conſcience qu'ils ont à un vil intéret, à une politique chimérique, qui trahiſſent leurs amis pour flatter des ſots, qui broient en ſecret la ciguë dont l'ignorant puiſſant & méchant veut abreuver des citoyens utiles?

Arriva-t-il jamais dans la véritable Rome qu'on dénonçât aux conſuls un *Lucrece* pour avoir mis en vers le ſyſtéme d'*Epicure*? un *Cicéron* pour avoir écrit pluſieurs fois, qu'après la mort on ne reſſent aucune douleur? qu'on accuſât un *Pline*, un *Varron*, d'avoir eu des idées particulieres ſur la Divinité? La liberté de penſer fut illimitée chez les Romains. Les eſprits durs, jaloux & rétrécis, qui ſe ſont efforcés d'écraſer parmi nous cette liberté mere de nos connaiſſances, & premier reſſort de l'entendement humain, ont prétexté des dangers chimériques. Ils n'ont pas ſongé que les Romains qui pouſſaient cette liberté beaucoup plus loin que nous, n'en ont pas moins été nos vainqueurs, nos légiſlateurs, & que les diſputes de l'école n'ont pas plus de rap-

port au gouvernement que le tonneau de *Diogene* n'en eut avec les victoires d'*Alexandre*.

Cette leçon vaut bien une leçon sur l'ame ; nous aurons peut-être plus d'une occasion d'y revenir.

Enfin, en adorant DIEU de toute notre ame, confessons toujours notre profonde ignorance sur cette ame, sur cette faculté de sentir & de penser que nous tenons de sa bonté infinie. Avouons que nos faibles raisonnemens ne peuvent rien ôter, rien ajouter à la révélation & à la foi. Concluons enfin que nous devons employer cette intelligence, dont la nature est inconnue, à perfectionner les sciences qui sont l'objet de l'Encyclopédie, comme les horlogers emploient des ressorts dans leurs montres, sans savoir ce que c'est que le ressort.

SECTION QUATRIEME.

Sur l'ame & sur nos ignorances.

Il est dit dans la Genese, DIEU *souffla au visage de l'homme un souffle de vie, & il devint ame vivante ; & l'ame des animaux est dans le sang ; & ne tuez point mon ame*, &c.

Ainsi l'ame était prise en général pour l'origine & la cause de la vie, pour la vie même. C'est pourquoi certaines nations croyaient sans raisonner que quand la vie se dissipait l'ame se dissipait de même.

Si l'on peut démêler quelque chose dans le chaos des histoires anciennes, il semble qu'au moins les Egyptiens furent les premiers qui eurent la sagacité de

distinguer l'intelligence & l'ame; & les Grecs apprirent d'eux à distinguer aussi leur *noüs*, leur *pneuma*, leur *skia*.

Les Latins à leur exemple distinguerent *animus* & *anima*, & nous enfin nous avons eu aussi notre ame & notre entendement. Mais ce qui est le principe de notre vie, ce qui est le principe de nos pensées, sont-ce deux choses differentes? est-ce le même être? ce qui nous fait digérer & ce qui nous donne des sensations & de la mémoire, ressemble-t-il à ce qui est dans les animaux la cause de leurs sensations & de leur mémoire?

C'est là l'éternel objet des disputes des hommes; je dis l'éternel objet; car n'ayant point de notions primitives dont nous puissions descendre dans cet examen, nous ne pouvons que nager & nous débattre dans une mer de doutes. Faibles & malheureuses machines à qui DIEU daigne communiquer le mouvement pendant les deux momens de notre existence, qui de nous a pu appercevoir la main qui nous soutient sur ces abîmes?

Sur la foi de nos connaissances acquises nous avons osé mettre en question si l'ame est créée avant nous, si elle arrive du néant dans notre corps? à quel âge elle est venue se placer entre une vessie & les intestins *cæcum* & *rectum*? si elle y a reçu ou apporté quelques idées & quelles sont ces idées? si après nous avoir animés quelques momens son essence est de vivre après nous dans l'éternité sans l'intervention de DIEU même? Si étant esprit, & DIEU étant esprit, ils

ſont l'un & l'autre d'une nature ſemblable (44)? ces queſtions paraiſſent ſublimes; que ſont-elles? des queſtions d'aveugles nés ſur la lumiere.

Quand nous voulons connaître groſſiérement un morceau de métal, nous le mettons au feu dans un creuſet; mais avons-nous un creuſet pour y mettre l'ame?

Que nous ont appris tous les philoſophes anciens & modernes? un enfant eſt plus ſage qu'eux; il ne penſe pas à ce qu'il ne peut concevoir.

Qu'il eſt triſte, direz-vous, pour notre inſatiable curioſité, pour notre ſoif intariſſable du bien être, de nous ignorer ainſi! j'en conviens, & il y a des choſes encor plus triſtes; mais je vous répondrai,

Sors tua mortalis, non eſt mortale quod optas.

Tes deſtins ſont d'un homme, & tes vœux ſont d'un DIEU.

Il paraît encor une fois que la nature de tout principe des choſes eſt le ſecret du Créateur. Comment les airs portent-ils des ſons? comment ſe forment les animaux? comment quelques-uns de nos membres obéiſſent-ils conſtamment à nos volontés? quelle main place des idées dans notre mémoire, les y garde comme dans un régiſtre, & les en tire tantôt à notre

(47) Ce n'était pas ſans doute l'opinion de *St. Auguſtin* qui dans le livre huit de *la Cité de* DIEU, s'exprime ainſi: *Que ceux-là ſe taiſent qui n'ont pas oſé à la vérité, dire que* DIEU *eſt un corps, mais qui ont cru que nos ames ſont de même nature que lui. Ils n'ont pas été frappés de l'extrême mutabilité de notre ame qu'il n'eſt pas permis d'attribuer à* DIEU.

„ Cedant & illi quos quidem puduit dicere Deum corpus eſſe, „ ve tamen eumdem naturæ, cujus ille eſt, animos noſtros eſſe „ præſumpſerunt: ita non eos movet tanta mutabilitas animæ, quam „ Dei naturæ tribuere nefas eſt."

gré & tantôt malgré nous? Notre nature, celle de l'univers, celle de la moindre plante, tout eſt plongé pour nous dans un gouffre de ténebres.

L'homme eſt un être agiſſant, ſentant & penſant; voilà tout ce que nous en ſavons; il ne nous eſt donné de connaître ni ce qui nous rend ſentans & penſans, ni ce qui nous fait agir, ni ce qui nous fait être. La faculté agiſſante eſt auſſi incompréhenſible pour nous que la faculté penſante. La difficulté eſt moins de concevoir comment ce corps de fange a des ſentimens & des idées, que de concevoir comment un être, quel qu'il ſoit, a des idées & des ſentimens.

Voilà d'un côté l'ame d'*Archimede*, de l'autre celle d'un imbécille; ſont-elles de même nature? Si leur eſſence eſt de penſer elles penſent toujours, & indépendamment du corps qui ne peut agir ſans elles. Si elles penſent par leur propre nature, l'eſpece d'une ame qui ne peut faire une regle d'arithmétique, ſera-t-elle la même que celle qui a meſuré les cieux? Si ce ſont les organes du corps qui ont fait penſer *Archimede*, pourquoi mon idiot mieux conſtitué qu'*Archimede*, plus vigoureux, digérant mieux, faiſant mieux toutes ſes fonctions, ne penſe-t-il point? C'eſt, dites-vous, que ſa cervelle n'eſt pas ſi bonne. Mais vous le ſuppoſez; vous n'en ſavez rien. On n'a jamais trouvé de différences entre les cervelles ſaines qu'on a diſſéquées; il eſt même très-vraiſemblable que le cervelet d'un ſot ſera en meilleur état que celui d'*Archimede* qui a fatigué prodigieuſement, & qui pourrait être uſé & racourci.

Concluons donc ce que nous avons déja conclu, que nous ſommes des ignorans ſur tous les premiers principes. A l'égard des ignorans qui ſont les ſuffiſans, ils ſont fort au deſſous des ſinges.

Diſputez maintenant, colériques argumentans; préſentez des requêtes les uns contre les autres; dites des injures, prononcez vos ſentences, vous qui ne ſavez pas un mot de la queſtion.

SECTION CINQUIEME.

Du paradoxe de Warburton *ſur l'immortalité de l'ame.*

Warburton éditeur & commentateur de *Shakeſpear*, & évêque de Glocester, uſant de la liberté anglaiſe, & abuſant de la coutume de dire des injures à ſes adverſaires, a compoſé quatre volumes pour prouver que l'immortalité de l'ame n'a jamais été annoncée dans le Pentateuque; & pour conclure de cette preuve même que la miſſion de *Moïſe*, qu'il appelle *Légation*, eſt divine. Voici le précis de ſon livre qu'il donne lui-même pages 7 & 8 du premier tome.

„ 1°. *La doctrine d'une vie à venir, des récompenſes* „ *& des châtimens après la mort eſt néceſſaire à toute* „ *ſociété civile.*

2°. *Tout le genre humain (& c'eſt en quoi il ſe trom-* „ *pe), & ſpécialement les plus ſages & les plus ſavan-* „ *tes nations de l'antiquité ſe ſont accordées à croire &* „ *à enſeigner cette doctrine.*

„ 3°. *Elle ne peut ſe trouver en aucun endroit de la*

„ *loi de* Moïſe; *donc la loi de* Moïſe *eſt d'un original di-*
„ *vin*; *ce que je vais prouver par les deux ſillogiſmes ſui-*
„ *vans.*

„ PREMIER SILLOGISME.

„ *Toute religion, toute ſociété qui n'a pas l'immorta-*
„ *lité de l'ame pour ſon principe, ne peut être ſoutenue*
„ *que par une providence extraordinaire; la religion jui-*
„ *ve n'avait pas l'immortalité de l'ame pour principe,*
„ *donc la religion juive était ſoutenue par une providence*
„ *extraordinaire.*

SECOND SILLOGISME.

„ *Les anciens légiſlateurs ont tous dit qu'une religion*
„ *qui n'enſeignerait pas l'immortalité de l'ame ne pouvait*
„ *être ſoutenue que par une providence extraordinaire.*
„ Moïſe *a inſtitué une religion qui n'eſt pas fondée ſur*
„ *l'immortalité de l'ame; donc* Moïſe *croyait ſa religion*
„ *maintenue par une providence extraordinaire.*"

Ce qui eſt bien plus extraordinaire, c'eſt cette aſſertion de *Warburton*, qu'il a miſe en gros caracteres à la tête de ſon livre. On lui a reproché ſouvent l'extrême témérité & la mauvaiſe foi avec laquelle il oſe dire, que tous les anciens légiſlateurs ont cru qu'une religion qui n'eſt pas fondée ſur les peines & les récompenſes après la mort, ne peut être ſoutenue que par une providence extraordinaire; il n'y en a pas un ſeul qui l'ait jamais dit. Il n'entreprend pas même d'en apporter aucun exemple dans ſon énorme livre farci d'une immenſe quantité de citations, qui toutes ſont étrangeres à ſon ſujet. Il s'eſt

enterré ſous un amas d'auteurs Grecs & Latins, anciens & modernes, de peur qu'on ne pénétrât juſqu'à lui à travers une multitude horrible d'enveloppes. Lorſqu'enfin la critique a fouillé juſqu'au fond, il eſt reſſuſcité d'entre tous ces morts pour charger d'outrages tous ſes adverſaires.

Il eſt vrai que vers la fin de ſon quatrieme volume, après avoir marché par cent labyrinthes, & s'être battu avec tous ceux qu'il a rencontrés en chemin, il vient enfin à ſa grande queſtion qu'il avait laiſſée là. Il s'en prend au livre de *Job* qui paſſe chez les ſavans pour l'ouvrage d'un Arabe, & il veut prouver que *Job* ne croyait point l'immortalité de l'ame. Enſuite il explique à ſa façon tous les textes de l'Ecriture par leſquels on a voulu combattre ſon ſentiment.

Tout ce qu'on en doit dire, c'eſt que s'il avait raiſon, ce n'était pas à un évêque d'avoir ainſi raiſon. Il devait ſentir qu'on en pouvait tirer des conſéquences trop dangereuſes (48); mais il n'y a qu'heur & malheur dans ce monde. Cet homme, qui eſt devenu délateur & perſécuteur, n'a été fait évêque par

(48) On les a tirées en effet ces dangereuſes conſéquences. On lui a dit, la croyance de l'ame immortelle eſt néceſſaire ou non. Si elle n'eſt pas néceſſaire, pourquoi Jesus Christ l'a-t-il annoncée? Si elle eſt néceſſaire, pourquoi *Moïſe* n'en a-t-il pas fait la baſe de ſa religion? ou *Moïſe* était inſtruit de ce dogme, ou il ne l'était pas. S'il l'ignorait, il était indigne de donner des loix. S'il la ſavait & la cachait, qu'était-ce donc qu'un homme qui vous trompait? De quelque côté que vous vous tourniez, vous tombez dans un abîme qu'un évêque ne devait pas ouvrir. Votre délicateſſe & vos femmes pleurent, vos fades plaiſanteries avec eux, & vos baiſemains auprès de milord *Hervey* ne vous mettent pas de l'oppoſite dont vos contradictions vous couvrent; & vous apprendrez que quand on dit de pareilles balivernes, il faut les dire modeſtement.

la protection d'un miniſtre d'état qu'immédiatement après avoir fait ſon livre.

A Salamanque, à Coïmbre, à Rome, il aurait été obligé de ſe rétracter & de demander pardon. En Angleterre il eſt devenu pair du royaume avec cent mille livres de rente; c'était de quoi adoucir ſes mœurs.

SECTION SIXIEME.

Du beſoin de la révélation.

Le plus grand bienfait dont nous ſoyons redevables au nouveau Teſtament, c'eſt de nous avoir révélé l'immortalité de l'ame. C'eſt donc bien vainement que ce *Warburton* a voulu jetter des nuages ſur cette importante vérité, en repréſentant continuellement dans ſa légation de Moïſe, *que les anciens Juifs n'avaient aucune connaiſſance de ce dogme néceſſaire, & que les ſaducéens ne l'admettaient pas du tems de notre Seigneur* JESUS.

Il fait tous ſes efforts pour corrompre & pour tordre les propres mots prononcés par JESUS-CHRIST même. (49) *N'avez vous pas lu ces paroles que* DIEU *vous a dites: je ſuis le* DIEU *d'*Abraham, *le* DIEU *d'*Iſaac *& le* DIEU *de* Jacob. *Or* DIEU *n'eſt pas le* DIEU *des morts, mais des vivans.* Il s'emporte juſqu'à donner à la parabole du mauvais riche un ſens contraire à celui de toutes les égliſes. *Sherlok* évêque de Londres, & vingt autres ſavans, l'ont réfuté & confondu. Les philoſophes Anglais même lui ont reproché combien il eſt ſcandaleux dans un évêque de manifeſter une opinion ſi contraire au bien public.

(49) St. Matthieu chap. 22. vs. 31. & 32.

Il faut d'autant plus bénir la révélation de l'immortalité de l'ame & des peines & des récompenſes après la mort, que la vaine philoſophie des hommes en a toujours douté. Le grand *Céſar* n'en croyait rien; il s'en expliqua clairement en plein ſénat lorſque, pour empêcher qu'on fît mourir *Catilina*, il répréſenta que la mort ne laiſſait à l'homme aucun ſentiment, que tout mourait avec lui; & perſonne ne réfuta cette opinion.

Cicéron qui doute en tant d'endroits, s'explique dans ſes lettres auſſi clairement que *Céſar*. Il fait bien plus; il dit devant le peuple Romain, dans ſon oraiſon pour *Cluentius*; ces propres paroles, *Quel mal lui a fait la mort? A moins que nous ne ſoyons aſſez imbécilles pour croire des fables ineptes, & pour imaginer qu'il eſt condamné au ſupplice des méchans. Mais ſi ce ſont là de pures chimeres, comme tout le monde en eſt convaincu, de quoi la mort l'a-t-elle privé, ſinon du ſentiment de la douleur?*

„ Nam nunc quidem quid tandem illi mali mors
„ attulit? niſi fortè ineptiis ac fabulis ducimur, ut
„ exiſtimemus illum apud inferos impiorum ſupplicia
„ perferre &c.? Quæ ſi falſa ſunt, id quod omnes
„ intelligunt, quid ei tandem aliud mors eripuit præ-
„ ter ſenſum doloris?

L'empire Romain était partagé entre deux grandes ſectes principales; celle d'*Epicure* qui affirmait que la Divinité était inutile au monde, & que l'ame périt avec le corps; & celle des Stoïciens qui regardaient l'ame comme une portion de la Divinité, laquelle

après la mort ſe réuniſſait à ſon origine, au grand tout dont elle était émanée. Ainſi, ſoit que l'on crût l'ame mortelle, ſoit qu'on la crût immortelle, toutes les ſectes ſe réuniſſaient à ſe moquer des peines & des récompenſes après la mort.

Cette opinion était ſi univerſelle, que dans le tems même que le chriſtianiſme commençait à s'établir, on chantait à Rome ſur le théâtre public, par l'autorité des magiſtrats, devant vingt mille citoyens.

Poſt mortem nihil eſt, ipſaque mors nihil eſt.

Rien n'eſt après la mort, la mort même n'eſt rien.

Il nous reſte encor cent monumens de cette croyance des Romains. C'eſt en vertu de ce ſentiment profondément gravé dans tous les cœurs, que tant de héros & tant de ſimples citoyens Romains ſe donnerent la mort ſans le moindre ſcrupule; ils n'attendaient point qu'un tyran les livrât à des bourreaux.

Les hommes les plus vertueux même & les plus perſuadés de l'exiſtence d'un DIEU, n'eſpéraient alors aucune récompenſe & ne craignaient aucune peine. Nous verrons à l'article *Apocriphe*, que *Clément* qui fut depuis pape & ſaint, commença par douter lui-même de ce que les premiers chrétiens diſaient d'une autre vie; & qu'il conſulta *St. Pierre* à Céſarée. Nous ſommes bien loin de croire que *St. Clément* ait écrit cette hiſtoire qu'on lui attribue; mais elle fait voir quel beſoin avait le genre-humain d'une révélation préciſe. Tout ce qui peut nous ſurprendre, c'eſt qu'un dogme ſi réprimant & ſi ſalutaire ait laiſſé en proie à tant d'horribles crimes des

hommes qui ont ſi peu de tems à vivre, & qui ſe voient preſſés entre deux éternités.

SECTION SEPTIEME.

Ame des ſots & des monſtres.

Un enfant mal conformé naît abſolument imbécille, n'a point d'idées, vit ſans idées; & on en a vu de cette eſpece. Comment définira-t-on cet animal? des docteurs ont dit que c'eſt quelque choſe entre l'homme & la bête; d'autres ont dit qu'il avait une ame ſenſitive, mais non pas une ame intellectuelle. Il mange, il boit, il dort, il veille, il a des ſenſations, mais il ne penſe pas.

Y a-t-il pour lui une autre vie, n'y en a-t-il point? le cas a été propoſé & n'a pas été encor entiérement réſolu.

Quelques-uns ont dit que cette créature devait avoir une ame, parce que ſon pere & ſa mere en avaient une. Mais par ce raiſonnement on prouverait que ſi elle était venue au monde ſans nez, elle ſerait réputée en avoir un, parce que ſon pere & ſa mere en avaient.

Une femme accouche, ſon enfant n'a point de menton, ſon front eſt écraſé & un peu noir; ſon nez eſt éfilé & pointu, ſes yeux ſont ronds, ſa mine ne reſſemble pas mal à celle d'une hirondelle; cependant, il a le reſte du corps fait comme nous. Les parens le font batiſer à la pluralité des voix. Il eſt décidé homme & poſſeſſeur d'une ame immortelle. Mais ſi

cette petite figure ridicule a des ongles pointus, la bouche faite en bec, il eſt déclaré monſtre, il n'a point d'ame, on ne le batiſe pas.

On ſait qu'il y eut à Londres en 1726 une femme qui accouchait tous les huit jours d'un lapreau. On ne faiſait nulle difficulté de refuſer le batême à cet enfant, malgré la folie épidémique qu'on eut pendant trois ſemaines à Londres de croire qu'en effet cette pauvre friponne faiſait des lapins de garenne. Le chirurgien qui l'accouchait, nommé *St. André*, jurait que rien n'était plus vrai, & on le croyait. Mais quelle raiſon avaient les crédules pour refuſer une ame aux enfans de cette femme? elle avait une ame, ſes enfans devaient en être pourvus auſſi; ſoit qu'ils euſſent des mains, ſoit qu'ils euſſent des pattes, ſoit qu'ils fuſſent nés avec un petit muſeau ou avec un petit viſage: l'Etre ſuprême ne peut-il pas accorder le don de la penſée & de la ſenſation à un petit je ne ſais quoi, né d'une femme, figuré en lapin, auſſi bien qu'à un petit je ne ſais quoi figuré en homme? L'ame qui était prête à ſe loger dans le fœtus de cette femme, s'en retournera-t-elle à vuide?

Loke obſerve très bien à l'égard des monſtres, qu'il ne faut pas attribuer l'immortalité à l'extérieur d'un corps; que la figure n'y fait rien. Cette immortalité, dit-il, n'eſt pas plus attachée à la forme de ſon viſage ou de ſa poitrine qu'à la maniere dont ſa barbe eſt faite, ou dont ſon habit eſt taillé.

Il demande quelle eſt la juſte meſure de difformité à laquelle vous pouvez reconnaître qu'un enfant

a une ame ou n'en a point? quel eſt le degré précis auquel il doit être déclaré monſtre & privé d'ame?

On demande encor ce que ſerait une ame qui n'aurait jamais que des idées chimériques? Il y en a quelques-unes qui ne s'en éloignent pas. Méritent-elles? déméritent-elles? que faire de leur eſprit pur?

Que penſer d'un enfant à deux têtes, d'ailleurs très bien conformé? les uns diſent qu'il a deux ames puiſqu'il eſt muni de deux glandes pinéales, de deux corps calleux, de deux *ſenſorium commune*. Les autres répondent, qu'on ne peut avoir deux ames quand on n'a qu'une poitrine & un nombril.

Enfin, on a fait tant de queſtions ſur cette pauvre ame humaine, que s'il fallait les déduire toutes, cet examen de ſa propre perſonne lui cauſerait le plus inſupportable ennui. Il lui arriverait ce qui arriva au cardinal de *Polignac* dans un conclave. Son intendant laſſé de n'avoir jamais pu lui faire arrêter ſes comptes, fit le voyage de Rome, & vint à la petite fenêtre de ſa cellule chargé d'une immenſe liaſſe de papiers. Il lut près de deux heures. Enfin, voyant qu'on ne lui répondait rien, il avança la tête. Il y avait près de deux heures que le cardinal était parti. Nos ames partiront avant que leurs intendans les aient miſes au fait. Mais ſoyons juſtes devant DIEU; quelqu'ignorans que nous ſoyons, nous & nos intendans.

AMÉRIQUE.

PUiſqu'on ne ſe laſſe point de faire des ſyſtêmes ſur la maniere dont l'Amérique a pu ſe peupler, ne nous laſſons point de dire que celui qui fit naître des mouches dans ces climats, y fit naître des hommes. Quelque envie qu'on ait de diſputer, on ne peut nier que l'Etre ſuprême qui vit dans toute la nature, n'ait fait naître, vers le quarante huitieme degré, des animaux à deux pieds ſans plumes, dont la peau eſt mêlée de blanc & d'incarnat avec de longues barbes tirant ſur le roux ; des negres ſans barbe vers la ligne: en Afrique & dans les iſles d'autres negres avec barbe ſous la même latitude; les uns portant de la laine ſur la tête, les autres des crins: & au milieu d'eux des animaux tous blancs, n'ayant ni crin ni laine: mais portant de la ſoie blanche.

On ne voit pas trop ce qui pourait avoir empêché DIEU de placer dans un autre continent une eſpece d'animaux du même genre, laquelle eſt couleur de cuivre dans la même latitude, où ces animaux ſont noirs en Afrique & en Aſie, & qui eſt abſolument imberbe & ſans poil dans cette même latitude où les autres ſont barbus.

Juſqu'où nous emporte la fureur des ſyſtêmes jointe à la tyrannie du préjugé! On voit ces animaux; on convient que DIEU a pu les mettre où ils ſont; & on ne veut pas convenir qu'il les y ait mis. Les mê-

mes gens qui ne font nulle difficulté d'avouer que les castors sont originaires du Canada, prétendent que les hommes ne peuvent y être venus que par bateau, & que le Mexique n'a pas pu être peuplé que par quelques descendans de *Magog*. Autant vaudrait-il dire que s'il y a des hommes dans la lune, ils ne peuvent y avoir été menés que par *Astolphe* qui les y porta sur son hipogriphe, lorsqu'il alla chercher le bon sens de *Roland* renfermé dans une bouteille.

Si de son tems l'Amérique eût été découverte, & que dans notre Europe il y eût eu des hommes assez systématiques pour avancer avec le jésuite *Lafiteau* que les Caraïbes descendent des habitans de Carie, & que les Hurons viennent des Juifs, il aurait bien fait de leur rapporter la bouteille de leur bon-sens, qui sans doute était dans la lune avec celle de l'amant d'*Angélique*.

La premiere chose qu'on fait quand on découvre une île peuplée dans l'océan Indien, ou dans la mer du Sud; c'est de dire: d'où ces gens-là sont-ils venus? mais pour les arbres & les tortues du pays, on ne balance pas à les croire originaires; comme s'il était plus difficile à la nature de faire des hommes que des tortues. Ce qui peut servir d'excuse à ce système, c'est qu'il n'y a presque point d'île dans les mers d'Amérique & d'Asie, où l'on n'ait trouvé des jongleurs, des joueurs de gibecière, des charlatans, des fripons, & des imbécilles. C'est probablement ce qui a fait penser que ces animaux étaient de la même race que nous.

AMITIÉ.

ON a parlé depuis longtems du temple de l'amitié, & on ſait qu'il a été peu fréquenté.

En vieux langage on voit ſur la façade
Les noms ſacrés d'Oreſte & de Pilade,
Le médaillon du bon Pirritoüs,
Du ſage Acathe & du tendre Niſus,
Tous grands héros, tous amis véritables:
Ces noms ſont beaux; mais ils ſont dans les fables.

On ſait que l'amitié ne ſe commande pas plus que l'amour & l'eſtime. *Aime ton prochain*, ſignifie, *ſecoure ton prochain*; mais non pas *jouïs avec plaiſir de ſa converſation s'il eſt ennuyeux, confie-lui tes ſecrets s'il eſt un babillard, prête-lui ton argent s'il eſt un diſſipateur.*

L'amitié eſt le mariage de l'ame; & ce mariage eſt ſujet au divorce. C'eſt un contract tacite entre deux perſonnes ſenſibles & vertueuſes. Je dis *ſenſibles*, car un moine, un ſolitaire peut n'être point méchant, & vivre ſans connaître l'amitié. Je dis *vertueuſes*; car les méchans n'ont que des complices; les voluptueux ont des compagnons de débauche; les intéreſſés ont des aſſociés, les politiques aſſemblent des factieux; le commun des hommes oiſifs a des liaiſons; les princes ont des courtiſans; les hommes vertueux ont ſeuls des amis.

Céthégus était le complice de *Catilina*, & *Mécene*

le courtisan d'*Octave*; mais *Cicéron* était l'ami d'*Atticus*.

Que porte ce contract entre deux ames tendres & honnêtes? les obligations en sont plus fortes & plus faibles, selon les degrés de sensibilité, & le nombre des services rendus &c.

L'entousiasme de l'amitié a été plus fort chez les Grecs & chez les Arabes, que chez nous. (50) Les contes que ces peuples ont imaginés sur l'amitié sont admirables; nous n'en avons point de pareils. Nous sommes un peu secs en tout. Je ne vois nul grand trait d'amitié dans nos romans, dans nos histoires, sur notre théâtre.

L'amitié, était un point de religion & de législation chez les Grecs. Les Thébains avaient le régiment des amans: beau régiment! quelques-uns l'ont pris pour un régiment de non-conformistes, il se trompent; c'est prendre un accessoire honteux pour le principal honnête. L'amitié chez les Grecs était preserite par la loi & la religion. La pédéraste était malheureusement tolérée par les mœurs, il ne faut pas imputer à la loi des abus indignes. (Voyez *Amour socratique.*)

AMOUR.

IL y a tant de sortes d'amour qu'on ne sait à qui s'adresser pour le définir. On nomme hardiment *amour*

(50) Voyez l'article *Arabe.*

un caprice de quelques jours, une liaiſon ſans attachement, un ſentiment ſans eſtime, des ſimagrées de *Sigisbés*, une froide habitude, une fantaiſie romaneſque, un goût ſuivi d'un prompt dégoût: on donne ce nom à mille chimeres.

Si quelques philoſophes veulent examiner à fond cette matiere peu philoſophique, qu'ils méditent le banquet de *Platon*, dans lequel *Socrate* amant honnête d'*Alcibiade* & d'*Agathon* converſe avec eux ſur la métaphyſique de l'amour.

Lucrece en parle plus en phyſicien: *Virgile* ſuit les pas de Lucrece, *amor omnibus idem.*

C'eſt l'étoffe de la nature que l'imagination a brodée. Veux-tu avoir une idée de l'amour? voi les moineaux de ton jardin, voi tes pigeons, contemple le taureau qu'on amene à la geniſſe, regarde ce fier cheval que deux de ſes valets conduiſent à la cavale paiſible qui l'attend & qui détourne ſa queue pour le recevoir; voi comme ſes yeux étincellent, entends ſes henniſſemens, contemple ces ſauts, ces courbettes, ces oreilles dreſſées, cette bouche qui s'ouvre avec de petites convulſions, ces narines qui s'enflent, ce ſouffle enflammé qui en ſort, ces crins qui ſe relevent & qui flottent, ce mouvement impétueux dont il s'élance ſur l'objet que la nature lui a deſtiné; mais ne ſois point jaloux, & ſonge aux avantages de l'eſpece humaine; ils compenſent en amour tous ceux que la nature a donnés aux animaux, force, beauté, légéreté, rapidité.

Il y a même des animaux qui ne connaiſſent point la jouïſſance. Les poiſſons écaillés ſont privés de cette douceur; la femelle jette ſur la vaſe des millions d'œufs; le mâle qui les rencontre, paſſe ſur eux & les féconde par ſa ſemence, ſans ſe mettre en peine à quelle femelle ils appartiennent.

La plupart des animaux qui s'accouplent ne goutent de plaiſir que par un ſeul ſens, & dès que cet appetit eſt ſatisfait, tout eſt éteint. Aucun animal, hors toi, ne connait les embraſſemens; tout ton corps eſt ſenſible; tes levres ſurtout jouïſſent d'une volupté que rien ne laſſe, & ce plaiſir n'appartient qu'à ton eſpece; enfin, tu peux dans tous les tems te livrer à l'amour, & les animaux n'ont qu'un tems marqué. Si tu réfléchis ſur ces prééminences, tu diras avec le comté de *Rocheſter*, L'amour dans un pays d'athées ferait adorer la Divinité.

Comme les hommes ont reçu le don de perfectionner tout ce que la nature leur accorde, ils ont perfectionné l'amour. La propreté, le ſoin de ſoi-même, en rendant la peau plus délicate, augmente le plaiſir du tact, & l'attention ſur ſa ſanté rend les organes de la volupté plus ſenſibles. Tous les autres ſentimens entrent enſuite dans celui de l'amour, comme des métaux qui s'amalgament avec l'or: l'amitié, l'eſtime viennent au ſecours; les talens du corps & de l'eſprit ſont encor de nouvelles chaînes.

Nam facit ipſa ſuis interdùm fœmina factis,
Morigeriſque modis & mundo corpore cultu
Ut facile inſuefcat ſecum vir degere vitam.

LUCRECE, *Liv. IV.*

On peut, ſans être belle, être longtems aimable.
L'attention, le goût, les ſoins, la propreté,
Un eſprit naturel, un air toujours affable,
Donnent à la laideur les traits de la beauté.

L'amour-propre ſurtout reſſerre tous ces liens. On s'applaudit de ſon choix, & les illuſions en foule ſont les ornemens de cet ouvrage, dont la nature a poſé les fondemens.

Voilà ce que tu as au-deſſus des animaux ; mais ſi tu goutes tant de plaiſirs qu'ils ignorent, que de chagrins auſſi, dont les bêtes n'ont point d'idée ! Ce qu'il y a d'affreux pour toi, c'eſt que la nature a empoiſonné dans les trois quarts de la terre les plaiſirs de l'amour, & les ſources de la vie, par une maladie épouvantable, à laquelle l'homme ſeul eſt ſujet, & qui n'infecte que chez lui les organes de la génération.

Il n'en eſt point de cette peſte comme de tant d'autres maladies qui ſont la ſuite de nos excès. Ce n'eſt point la débauche qui l'a introduite dans le monde. Les *Phriné*, les *Laïs*, les *Flora*, les *Meſſalines* n'en furent point attaquées ; elle eſt née dans des iſles où les hommes vivaient dans l'innocence ; & de là elle s'eſt répandue dans l'ancien monde.

Si jamais on a pu accuſer la nature de mépriſer ſon ouvrage, de contredire ſon plan, d'agir contre ſes vues, c'eſt dans ce fléau déteſtable qui a ſouillé la terre d'horreur & de turpitude. Eſt-ce là le meilleur des mondes poſſibles ? Eh quoi, ſi *Céſar*, *Antoine*, *Octave*, n'ont point eu cette maladie, n'était-il

pas poſſible qu'elle ne fît point mourir *François I*? Non, dit-on, les choſes étaient ainſi ordonnées pour le mieux; je le veux croire; mais cela eſt triſte pour ceux à qui *Rabelais* a dédié ſon livre.

Les philoſophes érotiques ont ſouvent agité la queſtion ſi *Héloïſe* put encor aimer véritablement *Abélard* quand il fut moine & châtré? L'une de ces qualités faiſait très grand tort à l'autre.

Mais conſolez-vous, *Abélard*, vous fûtes aimé; la racine de l'arbre coupé conſerve encor un reſte de ſeve; l'imagination aide le cœur. On ſe plaît encor à table quoiqu'on n'y mange plus. Eſt-ce de l'amour? eſt-ce un ſimple ſouvenir? eſt-ce de l'amitié? C'eſt un je ne ſais quoi compoſé de tout cela. C'eſt un ſentiment confus qui reſſemble aux paſſions fantaſtiques que les morts conſervaient dans les champs Elifées.

Les héros qui pendant leur vie avaient brillé dans la courſe des chars, conduiſaient après leur mort des chars imaginaires. *Orphée* croyait chanter encore. *Héloïſe* vivait avec vous d'illuſions & de ſupplémens. Elle vous careſſait quelquefois, & avec d'autant plus de plaiſir qu'ayant fait vœu au paraclet de ne vous plus aimer, ſes careſſes en devenaient plus précieuſes comme plus coupables. Une femme ne peut guères ſe prendre de paſſion pour un eunuque, mais elle peut conſerver ſa paſſion pour ſon amant devenu eunuque, pourvu qu'il ſoit encor aimable.

Il n'en eſt pas de même, meſſieurs, pour un amant

qui a vieilli dans le ſervice; l'extérieur ne ſubſiſte plus; les rides effraient; les ſourcils blanchis rebutent; les dents perdues dégoutent; les infirmités éloignent. Tout ce qu'on peut faire, c'eſt d'avoir la vertu d'être garde-malade, & de ſupporter ce qu'on a aimé. C'eſt enſevelir un mort.

AMOUR-PROPRE.

Nicole, dans les *Eſſais de morale*, faits après deux ou trois mille volumes de morale, (dans ſon *Traité de la charité*, chap. 2) dit, *que par le moyen des gibets & des roues qu'on a établis en commun, on réprime les penſées & les deſſeins tyranniques de l'amour-propre de chaque particulier.*

Je n'examinerai point ſi on a des gibets en commun, comme on a des prés & des bois en commun, & une bourſe commune, & ſi on réprime des penſées avec des roues; mais il me ſemble fort étrange que *Nicole* ait pris le vol de grand chemin & l'aſſaſſinat pour de l'amour-propre. Il faut diſtinguer un peu mieux les nuances. Celui qui dirait que *Néron* a fait aſſaſſiner ſa mere par amour-propre, que *Cartouche* avait beaucoup d'amour-propre, ne s'exprimerait pas fort correctement. L'amour-propre n'eſt point une ſcélerateſſe, c'eſt un ſentiment naturel à tous les hommes; il eſt beaucoup plus voiſin de la vanité que du crime.

Un gueux des environs de Madrid demandait noblement l'aumône; un paſſant lui dit, N'êtes-vous pas honteux de faire ce métier infâme quand vous pouvez travailler? Monſieur, répondit le mendiant, je vous demande de l'argent & non pas des conſeils; puis il lui tourna le dos en conſervant toute la dignité caſtillanne. C'était un fier gueux que ce ſeigneur, ſa vanité était bleſſée pour peu de choſe. Il demandait l'aumône par amour de ſoi-même, & ne ſouffrait pas la réprimande par un autre amour de ſoi-même.

Un miſſionnaire voyageant dans l'Inde rencontra un faquir chargé de chaînes, nud comme un ſinge, couché ſur le ventre, & ſe faiſant fouetter pour les péchés de ſes compatriotes les Indiens, qui lui donnaient quelques liards du pays; quel renoncement à ſoi-même! diſait un des ſpectateurs: renoncement à moi-même! reprit le faquir; apprenez que je ne me fais feſſer dans ce monde que pour vous le rendre dans l'autre, quand vous ſerez chevaux & moi cavalier.

Ceux qui ont dit que l'amour de nous-mêmes eſt la baſe de tous nos ſentimens & de toutes nos actions, ont donc eu grande raiſon dans l'Inde, en Eſpagne, & dans toute la terre habitable: & comme on n'écrit point pour prouver aux hommes qu'ils ont un viſage, il n'eſt pas beſoin de leur prouver qu'ils ont de l'amour-propre. Cet amour-propre eſt l'inſtrument de notre conſervation; il reſſemble à l'inſtrument de la perpétuité de l'eſpece; il eſt néceſſaire, il nous eſt cher, il nous fait plaiſir, & il faut le cacher.

AMOUR SOCRATIQUE.

SI l'amour qu'on a nommé *ſocratique* & *platonique* n'était qu'un ſentiment honnête, il y faut applaudir. Si c'était une débauche, il faut en rougir pour la Grece.

Comment s'eſt-il pu faire qu'un vice, deſtructeur du genre-humain, s'il était général; qu'un attentat infame contre la nature, ſoit pourtant ſi naturel? Il paraît être le dernier degré de la corruption réfléchie; & cependant il eſt le partage ordinaire de ceux qui n'ont pas eu encor le tems d'être corrompus. Il eſt entré dans des cœurs tout neufs, qui n'ont connu encor ni l'ambition ni la fraude, ni la ſoif des richeſſes; c'eſt la jeuneſſe aveugle, qui par un inſtinct mal démêlé ſe précipite dans ce déſordre au ſortir de l'enfance, ainſi que dans l'onaniſme. (Voyez *Onaniſme.*)

Le penchant des deux ſexes l'un pour l'autre ſe déclare de bonne heure; mais quoiqu'on ait dit des Africaines & des femmes de l'Aſie méridionale, ce penchant eſt généralement beaucoup plus fort dans l'homme que dans la femme; c'eſt une loi que la nature a établie pour tous les animaux; c'eſt toujours le mâle qui attaque la femelle.

Les jeunes mâles de notre eſpece, élevés enſemble, ſentant cette force que la nature commence à déployer en eux, & ne trouvant point l'objet naturel de

leur inſtinct, ſe rejettent ſur ce qui lui reſſemble. Souvent un jeune garçon par la fraicheur de ſon teint, par l'éclat de ſes couleurs, & par la douceur de ſes yeux, reſſemble pendant deux ou trois ans à une belle fille; ſi on l'aime, c'eſt parce que la nature ſe méprend; on rend hommage au ſexe en s'attachant à ce qui en a les beautés; & quand l'âge a fait évanouir cette reſſemblance, la mépriſe ceſſe.

Citrèque juventam
Ætatis breve ver & primos carpere flores.

On n'ignore pas que cette mépriſe de la nature eſt beaucoup plus commune dans les climats doux que dans les glaces du Septentrion; parce que le ſang y eſt plus allumé, & l'occaſion plus fréquente: auſſi ce qui ne paraît qu'une faibleſſe dans le jeune *Alcibiade*, eſt une abomination dégoûtante dans un matelot Hollandais, & dans un vivandier Moſcovite.

Je ne peux ſouffrir qu'on prétende que les Grecs ont autoriſé cette licence. On cite le légiſlateur *Solon*, parce qu'il a dit en deux mauvais vers:

Tu chériras un beau garçon.
Tant qu'il n'aura barbe au menton,

Mais en bonne foi, *Solon* était-il légiſlateur quand il fit ces deux vers ridicules (51)? Il était jeune alors, & quand le débauché fut devenu ſage, il ne mit point une telle infamie parmi les loix de ſa république; accuſera-t-on *Théodore de Beze* d'avoir prêché la pédéraſtie dans ſon égliſe, parce que dans

(51) Traduction d'*Amiot* grand aumônier de France.

ſa jeuneſſe il fit des vers pour le jeune *Candide* ? & qu'il dit :

Amplector hunc & illam.

Je ſuis pour lui, je ſuis pour elle.

Il faudra dire qu'ayant chanté des amours honteux dans ſon jeune âge, il eut dans l'âge mûr l'ambition d'être chef de parti, de prêcher la réforme, de ſe faire un nom. *Hic vir & ille puer.*

On abuſe du texte de *Plutarque* qui dans ſes bavarderies, au *dialogue de l'amour*, fait dire à un interlocuteur que les femmes ne ſont pas *dignes du véritable amour*; (52) mais un autre interlocuteur ſoutient le parti des femmes comme il le doit. On a pris l'objection pour la déciſion.

Il eſt certain, autant que la ſcience de l'antiquité peut l'être, que l'amour ſocratique n'était point un amour infâme. C'eſt ce nom d'*amour* qui a trompé. Ce qu'on appellait *les amans d'un jeune homme*, étaient préciſément ce que ſont parmi nous les menins de nos princes; ce qu'étaient les enfans d'honneur, des jeunes gens attachés à l'éducation d'un enfant diſtingué, partageant les mêmes études, les mêmes travaux militaires; inſtitution guerrière & ſainte dont on abuſa comme des fêtes nocturnes, & des orgies.

La troupe des amans inſtitués par *Laïus*, était une troupe invincible de jeunes guerriers engagés par

(52) Voyez l'article *Femme*.

ſerment à donner leur vie les uns pour les autres, & c'eſt ce que la diſcipline antique a jamais eu de plus beau.

Sextus Empiricus & d'autres, ont beau dire que ce vice était recommandé par les loix de la Perſe. Qu'ils citent le texte de la loi; qu'ils montrent le code des Perſans; & ſi cette abomination s'y trouvait je ne la croirais pas; je dirais que la choſe n'eſt pas vraie, par la raiſon qu'elle eſt impoſſible. Non, il n'eſt pas dans la nature humaine de faire une loi qui contredit, & qui outrage la nature, une loi qui anéantirait le genre-humain ſi elle était obſervée à la lettre. Mais moi, je vous montrerai l'ancienne loi des Perſans rédigée dans le *Sadder*. Il eſt dit à l'article ou porte 9, *qu'il n'y a point de plus grand péché.* C'eſt envain qu'un écrivain moderne (53) a voulu juſtifier *Sextus Empiricus* & la pédéraſtie; les loix de *Zoroaſtre*, qu'il ne connaiſſait pas, ſont un témoignage irréprochable que ce vice ne fut jamais recommandé par les Perſes. C'eſt comme ſi on diſait qu'il eſt recommandé par les Turcs. Ils le commettent hardiment; mais les loix le puniſſent.

Que de gens ont pris des uſages honteux & tolérés dans un pays pour les loix du pays! *Sextus Empiricus* qui doutait de tout, devait bien douter de cette

(53) Cet écrivain moderne eſt un nommé *Larcher* repétiteur de college, qui dans un libelle rempli d'erreurs en tout genre, & de la critique la plus groſſiere, oſe citer je ne ſais quel bouquin dans lequel on appelle Socrate *Sanctus Pederaſtes*, Socrates ſaint b.. Il n'a pas été ſuivi dans ces horreurs par l'Abbé *Foucher*; mais cet abbé, non moins groſſier, s'eſt trompé encor lourdement ſur *Zoroaſtre* & ſur les anciens Perſans. Il en a été vivement repris par un homme ſavant dans les langues orientales.

jurisprudence. S'il eût vécu de nos jours, & qu'il eût vu deux ou trois jeunes jésuites abuser de quelques écoliers, aurait-il eu droit de dire que ce jeu leur est permis par les constitutions d'*Ignace de Loyola*?

L'amour des garçons était si commun à Rome, qu'on ne s'avisait pas de punir cette turpitude dans laquelle presque tout le monde donnait tête baissée. *Octave-Auguste*, ce meurtrier débauché & poltron qui osa exiler *Ovide*, trouva très bon que *Virgile* chantât *Alexis*; *Horace* son autre favori faisait de petites odes pour *Ligurinus*. *Horace* qui louait *Auguste* d'avoir réformé les mœurs, proposait également dans ses satyres un garçon & une fille (54); mais l'ancienne loi *Scantinia* qui défend la pédéraſtie, subsista toujours: l'empereur *Philippe* la remit en vigueur, & chassa de Rome les petits garçons qui faisaient le métier. S'il y eut des écoliers spirituels & licentieux comme *Pétrone*, Rome eut des professeurs tels que *Quintilien*. Voyez quelles précautions il apporte dans le chapitre du *précepteur* pour conserver la pureté de la premiere jeunesse, *carendum non solum crimine turpitudinis sed etiam suspicione*. Enfin, je ne crois pas qu'il y ait jamais eu aucune nation policée qui ait fait des loix contre les mœurs (55).

A M-

(54) *Præsto puer impetus in quem*
Continuo fiat.

(55) On devrait condamner messieurs les non-conformistes à présenter tous les ans à la police un enfant de leur façon. L'ex-jésuite *des Fontaines* fut sur le point d'être brûlé en place de Grè-

Ve,

AMPLIFICATION.

ON prétend que c'eſt une belle figure de rhétorique; peut-être aurait-on plus raiſon ſi on l'appellait *un défaut*. Quand on dit tout ce qu'on doit dire, on n'amplifie pas: & quand on l'a dit, ſi on amplifie on dit trop. Préſenter aux juges une bonne ou mauvaiſe action ſous toutes ſes faces, ce n'eſt point amplifier; mais ajouter c'eſt exagérer & ennuyer.

J'ai vu autrefois dans les colleges donner des prix d'amplification. C'était réellement enſeigner l'art d'être diffus. Il eût mieux valu peut-être donner des prix à celui qui aurait reſſerré ſes penſées, & qui par-là aurait appris à parler avec plus d'énergie & de force. Mais en évitant l'amplification, craignez la ſéchereſſe.

J'ai entendu des profeſſeurs enſeigner que certains

ve, pour avoir abuſé de quelques petits Savoyards qui ramonnaient ſa cheminée; des protecteurs le ſauverent. Il fallait une victime; on brûla *des Chauſoars* à ſa place. Cela eſt bien fort; *eſt modus in rebus*: on doit proportionner les peines aux délits! Qu'auraient dit *Ceſar*, *Alcibiade*, le roi de Bythinie *Nicomede*, le roi de France *Henri III*, & tant d'autres rois? Quand on brûla *des Chauſours*, on ſe fonda ſur *les établiſſemens de St. Louis*, mis en nouveau françois au quinzieme ſiecle; *Si aucun eſt ſoupçonné de b..... doit être mené à l'évêque; & ſe il en était prouvé, l'en le doit ardoir & tuit li mueble ſont au baron*, &c. *St. Louis* ne dit pas ce qu'il faut faire au baron, ſi le baron eſt ſoupçonné, & ſe il en eſt prouvé. Il faut obſerver que par le mot de *b..... St. Louis* entend les hérétiques, qu'on n'appellait point alors d'un autre nom. Une équivoque fit brûler à Paris *des Chauſoars* gentilhomme Lorrain. *Deſpréaux* eut bien raiſon de faire une ſatyre contre l'équivoque: elle a cauſé bien plus de mal qu'on ne croit.

vers de *Virgile* ſont une amplification, par exemple ceux-ci:

Nox erat, & placidum carpebant fessa soporem
Corpora per terras, sylvæque & sæva quierant
Æquora; cùm medio volvuntur sidera lapsu,
Cum tacet omnis ager, pecudes, pictæque volucres;
Quæque lacus latè liquidos, quæque aspera dumis
Rura tenent, somno positæ sub nocte silenti
Lenibant curas, & corda oblita laborum.
At non infelix animi Phœnissa.

Voici une traduction libre de ces vers de *Virgile* qui ont tous été ſi difficiles à traduire par les poëtes Français, excepté par Mr. de *Liſle*.

Les aſtres de la nuit roulaient dans le ſilence,
Eole a ſuſpendu les haleines des vents,
Tout ſe tait ſur les eaux, dans les bois, dans les champs;
Fatigué des travaux qui vont bientôt renaître,
Le tranquille taureau s'endort avec ſon maître.
Les malheureux humains ont oublié leurs maux,
Tout dort, tout s'abandonne aux charmes du repos,
Phéniſſe veille & pleure.

Si la longue deſcription du regne du ſommeil dans toute la nature, ne faiſait pas un contraſte admirable avec la cruelle inquiétude de *Didon*, ce morceau ne ſerait qu'une amplification puérile; c'eſt le mot, *at non infelix animi Phœnissa* qui en fait le charme.

La belle ode de *Sapho*, qui peint tous les ſymptomes de l'amour, & qui a été traduite heureuſement dans toutes les langues cultivées, ne ſerait pas ſans doute ſi touchante; ſi *Sapho* avait parlé d'une autre que d'elle-même, cette ode pourait être alors regardée comme une amplification.

La deſcription de la tempête au premier livre de l'*Enéide*, n'eſt point une amplification, c'eſt une image vraie de tout ce qui arrive dans une tempête; il n'y a aucune idée répétée, & la répétition eſt le vice de tout ce qui n'eſt qu'amplification.

Le plus beau rôle qu'on ait jamais mis ſur le théâtre dans aucune langue, eſt celui de *Phedre*. Preſque tout ce qu'elle dit ſerait une amplification fatiguante, ſi c'était une autre qui parlat de la paſſion de *Phedre*

Athenes me montra mon ſuperbe ennemi.
Je le vis, je rougis; je pâlis à ſa vue.
Un trouble s'éleva dans mon ame éperdue.
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler;
Je ſentis tout mon corps & tranſir & brûler.
Je reconnus Vénus & ſes traits redoutables,
D'un ſang qu'elle pourſuit, tourmens inévitables.

Il eſt bien clair que puiſqu'*Athenes* lui montra ſon ſuperbe ennemi *Hippolite*, elle vit *Hippolite*. Si elle rougit & pâlit à ſa vue, elle fut ſans doute troublée. Ce ſerait un pléonaſme, une rédondance oiſeuſe dans une étrangere, qui raconterait les amours de *Phedre*; mais c'eſt *Phedre* amoureuſe & honteuſe de ſa paſſion; ſon cœur eſt plein, tout lui échape.

Ut vidi, ut perii, ut me malus abſtulit error.
Je le vis, je rougis, je pâlis à ſa vue.

Peut-on mieux imiter *Virgile*?

Je ſentis tout mon corps & tranſir & brûler.
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler.

Peut-on mieux imiter *Sapho*? ces vers quoiqu'imités coulent de ſource; chaque mot trouble les ames

ſenſibles & les pénetre; ce n'eſt point une amplification, c'eſt le chef-d'œuvre de la nature & de l'art.

Voici, à mon avis, un exemple d'une amplification dans une tragédie moderne, qui d'ailleurs a de grandes beautés.

Tidée eſt à la cour d'Argos; il eſt amoureux d'une ſœur d'*Electre*; il regrette ſon ami *Oreſte* & ſon pere; il eſt partagé entre ſa paſſion pour *Electre* & le deſſein de punir le tyran. Au milieu de tant de ſoins & d'inquiétudes, il fait à ſon confident une longue deſcription d'une tempête qu'il a eſſuyée il y a longtems.

Tu ſais ce qu'en ces lieux nous venions entreprendre;
Tu ſais que Palamede, avant que de s'y rendre,
Ne voulut point tenter ſon retour dans Argos
Qu'il n'eût interrogé l'oracle de Délos.
A de ſi juſtes ſoins on ſouſcrivit ſans peine:
Nous partimes comblés des bienfaits de Thyrrene;
Tout nous favoriſait; nous voguames longtems
Au gré de nos deſirs bien plus qu'au gré des vents;
Mais ſignalant bientôt toute ſon inconſtance,
La mer en un moment ſe mutine & s'élance;
L'air mugit, le jour fuit, une épaiſſe vapeur
Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur;
La foudre éclairant ſeule une nuit ſi profonde,
A ſillons redoublés ouvre le ciel & l'onde;
Et comme un tourbillon, embraſſant nos vaiſſeaux,
Semble en ſources de feu bouillonner ſur les eaux.
Les vagues quelquefois, nous portant ſur leurs cimes,
Nous font rouler après ſous de vaſtes abîmes,
Où les éclairs preſſés, pénétrant avec nous,
Dans des gouffres de feu ſemblaient nous plonger tous.
Le pilote effrayé, que la flamme environne,
Aux rochers qu'il fuyait lui-même s'abandonne.
A travers les écueils, notre vaiſſeau pouſſé,
Se briſe, & nage enfin ſur les eaux diſperſé.

On voit peut-être dans cette description le poëte qui veut surprendre les auditeurs par le récit d'un naufrage, & non le personnage qui veut venger son pere & son ami, tuer le tyran d'Argos, & qui est partagé entre l'amour & la vengeance.

Lorsqu'un personnage s'oublie, & qu'il veut absolument être poëte, il doit alors embellir ce défaut par les vers les plus corrects & les plus élégans.

Ne voulut point tenter son retour dans Argos
Qu'il n'eût interrogé l'oracle de Délos.

Ce tour familier semble ne devoir entrer que rarement dans la poësie noble. *Je ne voulus point aller à Orléans que je n'eusse vu Paris.* Cette phrase n'est admise, ce me semble, que dans la liberté de la conversation.

A de si justes soins on souscrivit sans peine.

On souscrit à des volontés, à des ordres, à des desirs; je ne crois pas qu'on souscrive *à des soins.*

Nous voguames longtems
Au gré de nos desirs bien plus qu'au gré des vents.

Outre l'affectation & une sorte de jeu de mots du *gré des desirs* & *du gré des vents*, il y a là une contradiction évidente. Tout l'équipage *souscrivit* sans peine *aux justes soins* d'interroger l'oracle de Délos. Les desirs des navigateurs étaient donc d'aller à Délos; ils ne voguaient donc pas au gré de leurs desirs, puisque le gré des vents les écartait de Délos, à ce que dit *Tidée.*

Si l'auteur a voulu dire au contraire que *Tidée* voguait au gré de ſes deſirs auſſi bien, & encor plus qu'au gré des vents, il s'eſt mal exprimé. *Bien plus qu'au gré des vents*, ſignifie que les vents ne ſecondaient pas ſes deſirs, & l'écartaient de ſa route. *J'ai été favoriſé dans cette affaire par la moitié du conſeil bien plus que par l'autre*, ſignifie par tout pays, la moitié du conſeil a été pour moi, & l'autre contre. Mais ſi je dis, *la moitié du conſeil a opiné au gré de mes deſirs, & l'autre encor davantage*, cela veut dire que j'ai été ſecondé par tout le conſeil, & qu'une partie m'a encor plus favoriſé que l'autre.

J'ai réuſſi auprès du parterre bien plus qu'au gré des connaiſſeurs, veut dire, les connaiſſeurs m'ont condamné.

Il faut que la diction ſoit pure & ſans équivoque. Le confident de *Tidée* pouvait lui dire je ne vous entends pas: ſi le vent vous a mené à Délos & à Epidaure qui eſt dans l'Argolide, c'était préciſément votre route, & vous n'avez pas dû *voguer longtems*. On va de Samos à Epidaure en moins de trois jours avec un bon vent d'eſt. Si vous avez eſſuyé une tempête, vous n'avez pas vogué au gré de vos deſirs; d'ailleurs, vous deviez inſtruire plutôt le public que vous veniez de Samos. Les ſpectateurs veulent ſavoir d'où vous venez & ce que vous voulez. La longue deſcription recherchée d'une tempête me détourne de ces objets. C'eſt une amplification qui paraît oiſeuſe, quoiquelle préſente de grandes images.

Le mot [illegible] ajoute [illegible] la puiſſance.

Toute l'inconſtance que la mer ſignale, ne ſemble pas une expreſſion convenable à un héros, qui doit peu s'amuſer à ces recherches. Cette mer qui ſe *mutine & qui s'élance en un moment*, après avoir ſignalé *toute ſon inconſtance*, intéreſſe-t-elle aſſez à la ſituation preſente de *Tidée*, occupé de la guerre? Eſt-ce à lui de s'amuſer à dire que la mer eſt inconſtante, à débiter des lieux communs?

L'air nuqit, le jour fuit; une épaiſſe vapeur
Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur.

Les vents diſſipent les vapeurs & ne les épaiſſiſſent pas. Mais quand même il ſerait vrai qu'une épaiſſe vapeur eût couvert les vagues en fureur d'un ***voile*** affreux, ce héros plein de ſes malheurs préſens, ne doit pas s'appeſantir ſur ce prélude de tempête, ſur ces circonſtances qui n'appartiennent qu'au poëte.

Non erat his locus.

La foudre éclairant ſeule une nuit ſi profonde,
A ſillons redoublés ouvre le ciel & l'onde;
Et comme un tourbillon, embraſſant nos vaiſſeaux,
Semble en ſource de feu bouillonner ſur les eaux.

N'eſt-ce pas là une véritable amplification un peu trop ampoulée? Un tonnerre qui ouvre l'eau & le ciel par des ſillons; qui en même tems eſt un tourbillon de feu, lequel embraſſe un vaiſſeau, & qui bouillonne, n'a-t-il pas quelque choſe de trop peu naturel, de trop peu vrai, ſurtout dans la bouche d'un homme qui doit s'exprimer avec une ſimplicité noble & touchante, ſurtout après pluſieurs mois que le péril eſt paſſé?

Des cîmes de vagues qui font rouler ſous des abîmes, des éclairs preſſés & des gouffres de feu, ſemblent des expreſſions un peu bourſouflées qui ſeraient ſouffertes dans une ode; & qu'*Horace* réprouvait avec tant de raiſon dans la tragédie.

Projicit ampullas & ſeſquipedalia verba.

Le pilote effrayé, que la flamme environne,
Aux rochers qu'il fuyait lui-même s'abandonne.

On peut s'abandonner aux vents; mais il me ſemble qu'on ne s'abandonne pas aux rochers.

Notre vaiſſeau pouſſé, nage diſperſé.

Un vaiſſeau ne nage point diſperſé; *Virgile* a dit, non en parlant d'un vaiſſeau, mais des hommes, qui ont fait naufrage,

Apparent rari nantes in gurgite vaſto.

Voilà où le mot *nager* eſt à ſa place. Les débris d'un vaiſſeau flottent & ne nagent pas. *Des Fontaines* a traduit ainſi ce beau vers de l'*Enéïde*:

A peine un petit nombre de ceux qui montaient le vaiſſeau, purent ſe ſauver à la nage.

C'eſt traduire *Virgile* en ſtile de gazette. Où eſt ce vaſte gouffre que peint le poëte, *gurgite vaſto*? Où eſt l'*apparent rari nantes*? Ce n'eſt pas avec cette ſéchereſſe qu'on doit traduire l'*Enéide*. Il faut rendre image pour image, beauté pour beauté. Nous faiſons cette remarque en faveur des commençans. On doit les avertir que *Des Fontaines* n'a fait que le ſquelette informe de *Virgile*, comme il faut leur dire que

la deſcription de la tempête par *Tidée* eſt fautive & déplacée. *Tidée* devait s'étendre avec attendriſſement ſur la mort de ſon ami, & non ſur la vaine deſcription d'une tempête.

Ubi plura nitent in carmine, non ego paucis offendar maculis.
En faveur des beautés on pardonne aux défauts.

On ne préſente ces réflexions que pour l'intérêt de l'art, & non pour attaquer l'artiſte.

Pluſieurs hommes de goût, & entre autres l'auteur du *Télémaque*, ont regardé comme une amplification le récit de la mort d'*Hippolite* dans *Racine*. Les longs récits étaient à la mode alors. La vanité d'un acteur veut ſe faire écouter. On avait pour lui cette complaiſance; elle a été fort blâmée. L'archevêque de Cambray prétend que *Théramene* ne devait pas, après la cataſtrophe d'*Hippolite*, avoir la force de parler ſi longtems; qu'il ſe plaît trop à décrire *les cornes menaçantes* du monſtre, & ſes *écailles jauniſſantes*, & *ſa croupe qui ſe recourbe*; qu'il devait dire d'une voix entrecoupée: *Hippolite eſt mort: un monſtre l'a fait périr; je l'ai vu.*

Je ne prétends point défendre les écailles jauniſſantes, & la croupe qui ſe recourbe; mais en général cette critique ſouvent répétée me paraît injuſte. On veut que *Théramene* diſe ſeulement: *Hippolite eſt mort. Je l'ai vu, c'en eſt fait.*

C'eſt préciſement ce qu'il dit & en moins de mots encore..... *Hippolite n'eſt plus.* Le pere s'écrie: *Théramene* ne reprend ſes ſens que pour dire:

J'ai vu des mortels périr le plus aimable ;

& il ajoute ce vers si néceſſaire, ſi touchant, ſi déſeſpérant pour *Théſée* ;

Et j'oſe dire encor, ſeigneur, le moins coupable.

La gradation eſt pleinement obſervée ; les nuances ſe font ſentir l'une après l'autre.

Le pere attendri demande : *Quel Dieu lui a ravi ſon fils, quelle foudre ſoudaine...?* Et il n'a pas le courage d'achever ; il reſte muet dans ſa douleur ; il attend ce recit fatal ; le public l'attend de même. *Théramene* doit répondre ; on lui demande des détails, il doit en donner.

Etait-ce à celui qui fait diſcourir *Mentor* & tous ſes perſonages ſi longtems, & quelquefois juſqu'à la fatigue, de fermer la bouche à *Théramene* ? Quel eſt le lecteur qui voudrait ne le pas entendre, ne pas jouir du plaiſir douloureux d'écouter les circonſtances de la mort d'*Hippolite* ? qui voudrait même qu'on en retranchât quatre vers ? Ce n'eſt pas là une vaine deſcription d'une tempête inutile à la piece ; ce n'eſt pas là une amplification mal écrite ; c'eſt la diction la plus pure & la plus touchante ; enfin c'eſt *Racine*.

On lui reproche *le héros expiré*. Quelle miſérable vetille de grammaire ! Pourquoi ne pas dire, *ce heros expiré*, comme on dit, *il eſt expiré, il a expiré* ? Il faut remercier *Racine* d'avoir enrichi la langue à laquelle il a donné tant de charmes, en ne diſant jamais que ce qu'il doit, lorſque les autres diſent tout ce qu'ils peuvent.

Boileau fut le premier qui fit remarquer l'amplification vicieuſe de la premiere ſcene de *Pompée*.

Quand les Dieux étonnés ſemblaient ſe partager,
Pharſale a décidé ce qu'ils n'oſaient juger.
Ces fleuves teints de ſang, & rendus plus rapides
Par le débordement de tant de parricides;
Cet horrible débris d'aigles, d'armes, de chars,
Sur ces champs empeſtés confuſément épars;
Ces montagnes de morts, privés d'honneurs ſuprêmes,
Que la nature force à ſe venger eux-mêmes;
Et donc les troncs pourris exhalent dans les vents
De quoi faire la guerre au reſte des vivans, &c.

Ces vers bourſouflés ſont ſonores: ils ſurprirent longtems la multitude, qui ſortant à peine de la groſſiéreté, & qui plus eſt de l'inſipidité où elle avait été plongée tant de ſiecles, était étonnée & ravie d'entendre des vers harmonieux ornés de grandes images. On n'en ſavait pas aſſez pour ſentir l'extrême ridicule d'un roi d'Egypte, qui parle comme un écolier de rhétorique, d'une bataille livrée au-delà de la mer Méditerranée, dans une province qu'il ne connait pas, entre des étrangers qu'il doit également haïr. Que veulent dire des dieux qui n'ont oſé juger entre le gendre & le beau-pere, & qui cependant ont jugé par l'événement, ſeule maniere dont ils étaient cenſés juger? *Ptolemée* parle de fleuves près d'un champ de bataille où il n'y avait point de fleuves. Il peint ces prétendus fleuves rendus rapides par des débordemens de parricides; un horrible débris de perches qui portaient des figures d'aigles, des charettes caſſées, (car on ne connaiſſait point alors les chars de guerre) enfin des troncs pourris qui ſe vengent, & qui

font la guerre aux vivans. Voilà le galimathias le plus complet qu'on pût jamais étaler sur un théâtre. Il fallait cependant plusieurs années pour déciller les yeux du public, & pour lui faire sentir qu'il n'y a qu'à retrancher ces vers pour faire une ouverture de scene parfaite.

L'amplification, la déclamation, l'exagération furent de tout tems les défauts des Grecs, excepté de *Démosthene* & d'*Aristote*.

Le tems même a mis le sceau de l'approbation presque universelle à des morceaux de poësie absurdes, parce qu'ils étaient mêlés à des traits éblouissans qui répandaient leur éclat sur eux; parce que les poëtes qui vinrent après ne firent pas mieux; parce que les commencemens informes de tout art ont toujours plus de réputation que l'art perfectionné; parce que celui qui joua le premier du violon fut regardé comme un demi-dieu, & que *Rameau* n'a eu que des ennemis; parce qu'en général les hommes jugent rarement par eux-mêmes, qu'ils suivent le torrent, & que le gout épuré est presque aussi rare que les talens.

Parmi nous aujourd'hui, la plupart des sermons, des oraisons funebres, des discours d'appareil, des harangues dans de certaines cérémonies, sont des amplifications ennuyeuses, des lieux communs cent & cent fois répétés. Il faudrait que tous ces discours fussent très rares pour être un peu supportables. Pourquoi parler quand on n'a rien à dire de nouveau? Il

eſt tems de mettre un frein à cette extrême intempérance; & par conſéquent de finir cet article.

ANA, ANECDOTES.

Si on pouvait confronter *Suétone* avec les valets de chambre des douze *Céſars*, penſe-t-on qu'ils feraient toujours d'accord avec lui? & en cas de diſpute quel eſt l'homme qui ne parierait pas pour les valets de chambre contre l'hiſtorien?

Parmi nous combien de livres ne ſont fondés que ſur des bruits de ville, ainſi que la phyſique ne fut fondée que ſur des chimeres répétées de ſiecle en ſiecle, juſques à notre tems!

Ceux qui ſe plaiſent à tranſcrire le ſoir dans leur cabinet ce qu'ils ont entendu dans le jour, devraient, comme *St. Auguſtin*, faire un livre de rétractations au bout de l'année.

Quelqu'un raconte au grand audiencier l'*Etoile*, que *Henri IV* chaſſant vers Creteil, entra ſeul dans un cabaret où quelques gens de loi de Paris dînaient dans une chambre haute. Le roi qui ne ſe fait pas connaître, & qui cependant devait être très connu, leur fait demander par l'hôteſſe s'ils veulent l'admettre à leur table, ou lui céder une partie de leur rôti pour ſon argent. Les Pariſiens répondent, qu'ils ont des affaires particulieres à traiter enſemble, que leur dîner eſt court, & qu'ils prient l'inconnu de les excuſer.

Henri IV appelle ſes gardes, & fait fouëtter outrageuſement les convives, *pour leur apprendre*, dit l'Etoile, *une autre fois à être plus courtois à l'endroit des gentilshommes.*

Quelques auteurs, qui de nos jours ſe ſont mêlés d'écrire la vie de *Henri IV*, copient l'*Etoile* ſans examen, rapportent cette anecdote; & ce qu'il y a de pis, ils ne manquent pas de la louer comme une belle action de *Henri IV*.

Cependant, le fait n'eſt ni vrai, ni vraiſemblable; & loin de mériter des éloges, c'eût été à la fois dans *Henri IV* l'action la plus ridicule, la plus lâche, la plus tyrannique & la plus imprudente.

Premiérement, il n'eſt pas vraiſemblable qu'en 1602 *Henri IV* dont la phyſionomie était ſi remarquable, & qui ſe montrait à tout le monde avec tant d'affabilité, fût inconnu dans Creteil auprès de Paris.

Secondement, l'*Etoile* loin de conſtater ce conte impertinent, dit qu'il le tient d'un homme qui le tenait de Mr. *Vitry*. Ce n'eſt donc qu'un bruit de ville.

Troiſiémement, il ſerait bien lâche & bien odieux de punir d'une maniere infamante des citoyens aſſemblés pour traiter d'affaires, qui certainement n'avaient commis aucune faute en refuſant de partager leur dîner avec un inconnu très indiſcret, qui pouvait fort aiſément trouver à manger dans le même cabaret.

Quatriémement, cette action ſi tyrannique, ſi indigne d'un roi, & même de tout honnête homme, ſi

punissable par les loix dans tout pays, aurait été aussi imprudente que ridicule & criminelle; elle eut rendu *Henri IV* exécrable à toute la bourgeoisie de Paris, qu'il avait tant d'intérêt de ménager.

Il ne fallait donc pas fouiller l'histoire d'un conte si plat, il ne fallait pas déshonorer *Henri IV* par une si impertinente *anecdote*.

Dans un livre intitulé *Anecdotes Littéraires*, imprimé chez *Durand* en 1752 avec privilege, voici ce qu'on trouve tome 3 page 183. „ Les amours de „ *Louis XIV* ayant été jouées en Angleterre, ce „ prince voulut aussi faire jouer celles du roi *Guil-* „ *laume*. L'abbé *Brueys* fut chargé par Mr. de *Torcy* „ de faire la piece. Mais quoiqu'applaudie, elle „ ne fut pas jouée, parce que celui qui en était l'ob- „ jet mourut sur ces entrefaites."

Il y a autant de mensonges absurdes que de mots dans ce peu de lignes. Jamais on ne joua les amours de *Louis XIV* sur le théâtre de Londres. Jamais *Louis XIV* ne fut assez petit pour ordonner qu'on fit une comédie sur les amours du roi *Guillaume*. Jamais le roi *Guillaume* n'eut de maîtresse; ce n'était pas d'une telle faiblesse qu'on l'accusait. Jamais le marquis de *Torcy* ne parla à l'abbé *Brueys*. Jamais il ne put faire ni à lui, ni à personne une proposition si indiscrete & si puérile. Jamais l'abbé *Brueys* ne fit la comédie dont il est question. Fiez-vous après cela aux anecdotes.

Il est dit dans le même livre, *que Louis XIV fut*

*ſi content de l'opéra d'*Iſis, *qu'il fit rendre un arrêt du conſeil, par lequel il eſt permis à un homme de condition de chanter à l'opéra, & d'en retirer des gages ſans déroger. Cet arrêt a été enregiſtré au parlement de Paris.*

Jamais il n'y eut une telle déclaration enregiſtrée au parlement de Paris. Ce qui eſt vrai, c'eſt que *Lulli* obtint longtems avant l'opéra d'*Iſis*, des lettres portant permiſſion d'établir ſon opéra en 1672, & fit inſérer dans ſes lettres que les *gentilshommes & les demoiſelles pouraient chanter ſur ce théâtre ſans déroger*: Mais il n'y eut point de déclaration enregiſtrée. Voyez *Opéra*.

De tous les *Ana*, celui qui mérite le plus d'être mis au rang des menſonges imprimés, & ſurtout des menſonges inſipides, eſt le *Ségraiſiana*. Il fut compilé par un copiſte de *Ségrais*, ſon domeſtique, & imprimé longtems après la mort du maître.

Le *Ménagiana* revu par *La Monnoye*, eſt le ſeul dans lequel on trouve des choſes inſtructives.

Rien n'eſt plus commun dans la plupart de nos petits livres nouveaux, que de voir de vieux bons mots attribués à nos contemporains, des inſcriptions, des épigrammes faites pour certains princes, appliquées à d'autres.

Dans un livre qui a fait beaucoup de bruit, & où l'on trouve des réflexions auſſi vraies que profondes, il eſt dit que le pere *Mallebranche* eſt l'auteur de la *Prémotion phyſique*. Cette inadvertence embarraſſe plus

plus d'un lecteur qui voudrait avoir la prémotion phyſique du pere *Mallebranche*, & qui ne peut la trouver.

Il eſt dit dans ce livre, que *Galilée* trouva la raiſon pour laquelle les pompes ne pouvaient élever les eaux au deſſus de trente deux pieds. C'eſt préciſément ce que *Galilée* ne trouva pas. Il vit bien que la peſanteur de l'air faiſait élever l'eau; mais il ne put ſavoir pourquoi cet air n'agiſſait plus au deſſus de trente-deux pieds. Ce fut *Toricelli* qui devina qu'une colonne d'air équivalait à trente deux pieds d'eau, & à vingt-ſept pouces de mercure ou environ.

Le même auteur plus occupé de penſer que de citer juſte, prétend qu'on fit pour *Cromwell* cette épitaphe.

Ci git le deſtructeur d'un pouvoir légitime,
Juſqu'à ſon dernier jour favoriſé des cieux,
Dont les vertus méritaient mieux
Que le ſceptre acquis par un crime.
Par quel deſtin faut-il, par quelle étrange loi,
Qu'à tous ceux qui ſont nés pour porter la couronne,
Ce ſoit l'uſurpateur qui donne
L'exemple des vertus que doit avoir un roi?

Ces vers ne furent jamais pour *Cromwell*, mais pour le roi *Guillaume*. Ce n'eſt point une épitaphe, ce ſont des vers pour mettre au bas du portrait de ce monarque. Il n'y a point, *Ci git*; il y a, *Tel fut le deſtructeur d'un pouvoir légitime*. Jamais perſonne en France ne fut aſſez ſot, pour dire que *Cromwell* avait donné l'exemple de toutes les vertus. On pouvait lui accorder de la valeur & du génie; mais le nom de *vertueux* n'était pas fait pour lui.

Dans un mercure de France du mois de Septembre 1769, on attribue à *Pope* une épigramme faite en inpromptu ſur la mort d'un fameux uſurier. Cette épigramme eſt reconnue depuis deux cents ans en Angleterre pour être de *Shakeſpear*. Elle fut faite en effet ſur le champ par ce célebre poëte. Un agent de change nommé *Jean Dacombe*, qu'on appellait vulgairemenr *dix pour cent*, lui demandait en plaiſantant quelle épitaphe il lui ferait s'il venait à mourir; *Shakeſpear* lui répondit,

Ci git un financier puiſſant,
Que nous appellons dix pour cent;
Je gagerais cent contre dix
Qu'il n'eſt pas dans le paradis.
Lorſque Belzébut arriva
Pour s'emparer de cette tombe,
On lui dit qu'emportez vous là?
Eh! c'eſt notre ami Jean Dacombe.

On vient de renouveller encor cette ancienne plaiſanterie.

Je ſais bien qu'un homme d'égliſe.
Qu'on redoutait fort en ce lieu,
Vient de rendre ſon ame à Dieu;
Mais je ne ſais ſi Dieu l'a priſe.

Il y a cent facéties, cent contes qui font le tour du monde depuis trente ſiecles. On farcit les livres de maximes qu'on donne comme neuves, & qui ſe retrouvent dans *Plutarque*, dans *Athenée*, dans *Sénéque*, dans *Plaute*, dans toute l'antiquité.

Ce ne ſont là que des mépriſes auſſi innocentes que communes: mais pour les fauſſetés volontaires, pour

les menſonges hiſtoriques qui portent des atteintes à la gloire des princes, & à la réputation des particuliers, ce ſont des délits ſérieux.

De tous les livres groſſis de fauſſes anecdotes, celui dans lequel les menſonges les plus abſurdes ſont entaſſés avec le plus d'impudence, c'eſt *la compilation des prétendus mémoires de madame de Maintenon.* Le fond en était vrai; l'auteur avait eu quelques lettres de cette dame, qu'une perſonne élevée à St. Cyr lui avait communiquées. Ce peu de vérités a été noyé dans un roman de ſept tomes.

C'eſt là que l'auteur peint *Louis XIV* ſupplanté par un de ſes valets de chambre; c'eſt là qu'il ſuppoſe des lettres de Mlle *Mancini*, depuis connétable *Colonne*, à *Louis XIV.* C'eſt là qu'il fait dire à cette niece du cardinal *Mazarin*, dans une lettre au roi, *Vous obéiſſez à un prêtre, vous n'êtes pas digne de moi ſi vous aimez à ſervir. Je vous aime comme mes yeux, mais j'aime encor mieux votre gloire.* Certainement l'auteur n'avait pas l'original de cette lettre.

„ Mlle de *la Valliere* (dit-il dans un autre endroit)
„ s'était jettée ſur un fauteuil dans un déshabillé lé-
„ ger; là elle penſait à loiſir à ſon amant. Souvent
„ le jour la retrouvait aſſiſe dans une chaiſe, accou-
„ dée ſur une table, l'œil fixe, l'ame attachée au
„ même objet dans l'extaſe de l'amour. Uniquement
„ occupée du roi, peut-être ſe plaignait-elle en ce
„ moment de la vigilance des eſpions d'*Henriette* &
„ de la ſévérité de la reine-mere. Un bruit léger la
„ retire de ſa rêverie; elle recule de ſurpriſe & d'ef-

„ froi. *Louis* tombe à ſes genoux. Elle veut s'en-
„ fuir, il l'arrête. Elle menace: il l'appaiſe. Elle
„ pleure: il eſſuie ſes larmes ".

Une telle deſcription ne ſerait pas même reçue aujourd'hui dans le plus fade de ces romans, qui ſont faits à peine pour les femmes de chambre.

Après la révocation de l'édit de Nantes on trouve un chapitre intitulé, *Etat du cœur*. Mais à ces ridicules ſuccedent les calomnies les plus groſſieres contre le roi, contre ſon fils, ſon petit-fils, le duc d'*Orléans* ſon neveu, tous les princes du ſang, les miniſtres & les généraux. C'eſt ainſi que la hardieſſe, animée par la faim, produit des monſtres. (Voyez *Hiſtoire.*)

On ne peut trop précautionner les lecteurs contre cette foule de libelles atroces qui ont inondé ſi longtems l'Europe.

ANECDOTE HAZARDÉE DE DU HAILLAN.

Du Haillan prétend, dans un de ſes opuſcules, que *Charles VIII* n'était pas fils de *Louis XI*. C'eſt peut-être la raiſon ſecrette pour laquelle *Louis XI* négligea ſon éducation, & le tint toujours éloigné de lui. *Charles VIII* ne reſſemblait à *Louis XI* ni par l'eſprit, ni par le corps. Enfin la tradition pouvait ſervir d'excuſe à *Du Haillan*; mais cette tradition était fort incertaine, comme preſque toutes le ſont.

La diſſemblance entre les peres & les enfans eſt encor moins une preuve d'illégitimité, que la res-

ſemblance n'eſt une preuve du contraire. Que *Louis XI* ait haï *Charles VIII*, cela ne conclud rien. Un ſi mauvais fils pouvait aiſément être un mauvais pere.

Quand même douze *Du Haillan* m'auraient aſſuré que *Charles VIII* était né d'un autre que de *Louis XI*, je ne devrais pas les en croire aveuglément. Un lecteur ſage doit, ce me ſemble, prononcer comme les juges; *pater eſt is quem nuptiæ demonſtrant.*

ANECDOTE SUR CHARLES-QUINT.

Charles-Quint avait-il couché avec ſa ſœur *Marguerite* gouvernante des Pays-Bas? en avait-il eu *Don Juan d'Autriche* frere intrépide du prudent *Philippe II*? nous n'avons pas plus de preuve que nous n'en avons des ſecrets du lit de *Charlemagne* qui coucha, dit-on, avec toutes ſes filles. Pourquoi donc l'affirmer? Si la ſainte Ecriture ne m'aſſurait pas que les filles de *Loth* eurent des enfans de leur propre pere, & *Thamar* de ſon beau-pere, j'héſiterais beaucoup à les en accuſer. Il faut être diſcret.

AUTRE ANECDOTE PLUS HAZARDÉE.

On a écrit que la ducheſſe de *Montpenſier* avait accordé ſes faveurs au moine *Jacques Clement*, pour l'encourager à aſſaſſiner ſon roi. Il eut été plus habile de les promettre que de les donner. Mais ce n'eſt pas ainſi qu'on excite un prêtre fanatique au parricide; on lui montre le ciel & non une femme. Son prieur *Bourgoin* était bien plus capable de le déterminer que la plus grande beauté de la terre. Il

n'avait point de lettres d'amour dans sa poche quand il tua le roi, mais bien les histoires de *Judith* & d'*Aod*, toute déchirées, toute grasses à force d'avoir été lues.

ANECDOTE SUR HENRI IV.

Jean Châtel, ni *Ravaillac* n'eurent aucuns complices; leur crime avait été celui du tems; le cri de la religion fut leur seul complice. On a souvent imprimé que *Ravaillac* avait fait le voyage de Naples; & que le jésuite *Alagona* avait prédit dans Naples la mort du roi, comme le répete encor je ne sais quel *Chiniac*. Les jésuites n'ont jamais été prophètes; s'ils l'avaient été, ils auraient prédit leur destruction; mais au contraire, ces pauvres gens ont toujours assuré qu'ils dureraient jusqu'à la fin des siecles. Il ne faut jamais jurer de rien.

DE L'ABJURATSOM DE HENRI IV.

Le jésuite *Daniel* a beau me dire, dans sa très sèche & très fautive histoire de France, que *Henri IV*, avant d'abjurer, était depuis longtems catholique. J'en croirai plus *Henri IV.* lui-même que le jésuite *Daniel*. Sa lettre à la belle Gabrielle, *c'est demain que je fais le saut périlleux*, prouve au moins qu'il avait encor dans le cœur autre chose que le catholicisme. Si son grand *cœur* avait été depuis longtems si pénétré de la grace efficace, il aurait peut-être dit à sa maitresse, *ces évêques m'édifient*; mais il lui dit, *ces gens-là m'ennuyent*. Ces paroles sont-elles d'un bon cathecumene?

Ce n'eſt pas un ſujet de pyrrhoniſme que les lettres de ce grand homme à *Coriſande* d'*Andouin* Comteſſe de Grammont; elles exiſtent encore en original. L'auteur de l'*Eſſai ſur l'eſprit & les mœurs*, & *ſur l'Hiſtoire générale*, rapporte pluſieurs de ces lettres intéreſſantes. En voici des morceaux curieux.

Tous ces empoiſonneurs ſont tous papiſtes. J'ai découvert un tueur pour moi. —Les prêcheurs Romains prêchent tout haut qu'il n'y a plus qu'une mort à voir; ils admoneſtent tout bon catholique de prendre exemple (ſur l'empoiſonnement du prince de *Condé*) — *& vous êtes de cette religion! — Si je n'étais huguenot, je me ferais Turc.*

Il eſt difficile, après ces témoignages de la main de *Henri IV*, d'être fermement perſuadé qu'il fût catholique dans le cœur.

AUTRE BÉVUE SUR HENRI IV.

Un autre hiſtorien moderne de *Henri IV*, accuſe du meurtre de ce héros le duc de Lerme; *c'eſt*, dit-il, *l'opinion la mieux établie.* Il eſt évident que c'eſt l'opinion la plus mal établie. Jamais on n'en a parlé en Eſpagne; & il n'y eut en France que le continuateur du préſident *de Thou* qui donna quelque crédit à ces ſoupçons vagues & ridicules. Si le duc de *Lerme*, premier miniſtre, employa *Ravaillac*, il le paya bien mal. Ce malheureux était preſque ſans argent quand il fut ſaiſi. Si le duc de *Lerme* l'avait ſéduit, ou fait ſéduire ſous la promeſſe d'une récompenſe proportionnée à ſon attentat, aſſurément *Ravaillac*

l'aurait nommé lui & ſes émiſſaires, quand ce n'eût été que pour ſe venger. Il nomma bien le jéſuite d'*Aubigni*, auquel il n'avait fait que montrer un couteau. Pourquoi aurait-il épargné le duc de *Lerme*? C'eſt une obſtination bien étrange que celle de n'en pas croire *Ravaillac* dans ſon interrogatoire & dans les tortures! Faut-il inſulter une grande maiſon Eſpagnole ſans la moindre apparence de preuves?

Et voilà juſtement comme on écrit l'hiſtoire.

La nation Eſpagnole n'a gueres recours à ces crimes honteux; & les grands d'Eſpagne ont eu dans tous les tems une fierté généreuſe, qui ne leur a pas permis de s'avilir juſques-là.

Si *Philippe II* mit à prix la tête du prince d'*Orange*, il eut du moins le prétexte de punir un ſujet rebelle, comme le parlement de Paris mit à cinquante mille écus la tête de l'amiral *Coligni*; & depuis, celle du cardinal *Mazarin*. Ces proſcriptions publiques tenaient de l'horreur des guerres civiles. Mais comment le duc de *Lerme* ſe ſerait-il adreſſé ſecrettement à un miſérable tel que *Ravaillac*?

BÉVUE SUR LE MARÉCHAL D'ANCRE.

Le même auteur dit, *que le maréchal d'*Ancre *& ſa femme furent écraſés, pour ainſi dire, par la foudre.* L'un ne fut à la vérité écraſé qu'à coups de piſtolet, & l'autre fut brûlée en qualité de ſorciere. Un aſſaſſinat, & un arrêt de mort rendu contre une maréchale de France, dame d'atour de la reine réputée magicienne, ne font honneur ni à la chevalerie, ni

à la juriſprudence de ce tems-là. Mais je ne ſais pourquoi l'hiſtorien s'exprime en ces mots: *Si ces deux miſérables n'étaient pas complices de la mort du roi, ils méritaient du moins les plus rigoureux châtimens. Il eſt certain que du vivant même du roi*, Concini & *ſa femme avaient avec l'Eſpagne des liaiſons contraires aux deſſeins du roi.*

C'eſt ce qui n'eſt point du tout certain; cela n'eſt pas même vraiſemblable. Ils étaient Florentins; le grand-duc de Florence avait reconnu le premier *Henri IV.* Il ne craignait rien tant que le pouvoir de l'Eſpagne en Italie. *Concini* & ſa femme n'avaient point de crédit du tems de *Henri IV.* S'ils avoient ourdi quelque trame avec le conſeil de Madrid, ce ne pouvait être que par la reine. C'eſt donc accuſer la reine d'avoir trahi ſon mari. Et encor une fois il n'eſt point permis d'inventer de telles accuſations ſans préuve. Quoi! un écrivain dans ſon grenier pourra prononcer une diffamation que les juges les plus éclairés du royaume trembleraient d'écouter ſur leur tribunal!

Pourquoi appeller un maréchal de France & ſa femme, dame d'autour de la reine, *ces deux miſérables*? Le maréchal d'*Ancre*, qui avait levé une armée à ſes fraix contre les rebelles, mérite-t-il une épithete qui n'eſt convenable qu'à *Ravaillac*, à *Cartouche*, aux voleurs publics, aux calomniateurs publics?

Il n'eſt que trop vrai qu'il ſuffit d'un fanatique pour commettre un parricide ſans aucun complice. *Damien*

n'en avait point. Il a répété quatre fois dans ſon interrogatoire, qu'il n'a commis ſon crime que *par principe de religion.* Je puis dire qu'ayant été autrefois à portée de connaître les convulſionnaires, j'en ai vu plus de vingt capables d'une pareille horreur, tant leur démence était atroce. La religion mal entendue eſt une fievre que la moindre occaſion fait tourner en rage. Le propre du fanatiſme eſt d'échauffer les têtes. Quand le feu qui fait bouillir ces têtes ſuperſtitieuſes, a fait tomber quelques flammeches dans une ame inſenſée & atroce; quand un ignorant furieux croit imiter ſaintement *Phinée*, *Aiod*, *Judith* & leurs ſemblables, cet ignorant a plus de complices qu'il ne penſe. Bien des gens l'ont excité au parricide ſans le ſavoir. Quelques perſonnes proferent des paroles indiſcretes & violentes; un domeſtique les répete, il les amplifie, il les *enfuneſte* encor, comme diſent les Italiens; un *Châtel*, un *Ravaillac*, un *Damien* les recueille; ceux qui les ont prononcées ne ſe doutent pas du mal qu'ils ont fait. Ils ſont complices involontaires; mais il n'y a eu ni complot, ni inſtigation. En un mot, on connaît bien mal l'eſprit humain, ſi l'on ignore que le fanatiſme rend la populace capable de tout.

ANECDOTE SUR L'HOMME AU MASQUE DE FER.

L'auteur du *Siecle de Louis XIV*, eſt le premier qui ait parlé de l'homme au maſque de fer dans une hiſtoire avérée. C'eſt qu'il était très inſtruit de cette anecdote, qui étonne le ſiecle préſent, qui étonnera la poſtérité, & qui n'eſt que trop véritable. On l'a-

vait trompé ſur la date de la mort de cet inconnu ſi ſinguliérement infortuné. Il fut enterré à St. Paul le 3 Mars 1703, & non en 1704.

Il avait été d'abord enfermé à Pignerol avant de l'être aux iſles de Ste. Marguerite, & enſuite à la Baſtille; toujours ſous la garde du même homme, de ce *St. Mars* qui le vit mourir. Le pere *Grifet* jéſuite a communiqué au public le journal de la Baſtille, qui fait foi des dates. Il a eu aiſément ce journal, puiſqu'il avait l'emploi délicat de confeſſeur des priſonniers renfermés à la Baſtille.

L'homme au maſque de fer eſt une énigme dont chacun veut deviner le mot. Les uns ont dit que c'était le duc de *Beaufort*. Mais le duc de *Beaufort* fut tué par les Turcs à la défenſe de Candie en 1669; & l'homme au maſque de fer était à Pignerol en 1662. D'ailleurs comment aurait-on arrêté le duc de *Beaufort* au milieu de ſon armée? Comment l'aurait-on transféré en France ſans que perſonne en ſût rien? Et pourquoi l'eût-on mis en priſon, & pourquoi ce maſque?

Les autres ont rêvé le comte de *Vermandois* fils naturel de *Louis XIV*, mort publiquement de la petite vérole en 1683 à l'armée, & enterré dans la petite ville d'Aire, non dans Arras, en quoi le pere *Grifet* s'eſt trompé, & en quoi il n'y a pas grand mal.

On a enſuite imaginé que le duc de *Montmouth*, à qui le roi *Jacques* fit couper la tête publiquement dans Londres en 1685, était l'homme au maſque de

ſer. Il aurait fallu qu'il eût reſſuſcité, & qu'enſuite il eût changé l'ordre des tems; qu'il eût mis l'année 1662 à la place de 1685; que le roi *Jacques* qui ne pardonna jamais à perſonne, & qui par-là mérita tous ſes malheurs, eût pardonné au duc de *Montmouth*, & eût fait mourir au lieu de lui un homme qui lui reſſemblait parfaitement. Il aurait fallu trouver ce *Soſie* qui aurait eu la bonté de ſe faire couper le cou en public pour ſauver le duc de *Montmouth*. Il aurait fallu que toute l'Angleterre s'y fût mépriſe; qu'enſuite le roi *Jacques* eût prié inſtamment *Louis XIV*, de vouloir bien lui ſervir de ſergent & de géolier. Enſuite *Louis XIV* ayant fait ce petit plaiſir au roi *Jacques*, n'aurait pas manqué d'avoir les mêmes égards pour le roi *Guillaume* & pour la reine *Anne*, avec leſquels il fut en guerre; & il aurait ſoigneuſement conſervé auprès de ces deux monarques ſa dignité de géolier dont le roi *Jacques* l'avait honoré.

Toutes ces illuſions étant diſſipées, il reſte à ſavoir qui était ce priſonnier toujours maſqué, à quel âge il mourut, & ſous quel nom il fut enterré? Il eſt clair que ſi on ne le laiſſait paſſer dans la cour de la Baſtille, ſi on ne lui permettait de parler à ſon médecin, que couvert d'un maſque; c'était de peur qu'on ne reconnût dans ſes traits quelque reſſemblance trop frapante. Il pouvait montrer ſa langue & jamais ſon viſage. Pour ſon âge, il dit lui-même à l'apoticaire de la Baſtille, peu de jours avant ſa mort, qu'il croyait avoir environ ſoixante ans; & le Sr. *Marſoban* chirurgien du maréchal de *Richelieu*, & enſuite

du duc d'*Orléans* régent, gendre de cet apoticaire; me l'a redit plus d'une fois.

Enfin, pourquoi lui donner un nom italien? On le nomma toûjours *Marchiali!* Celui qui écrit cet article, en ſait peut-être plus que le pere *Grifet*; & n'en dira pas davantage.

ADDITION DE L'EDITEUR.

IL eſt ſurprenant de voir tant de Sçavans & tant d'Ecrivains pleins d'eſprit & de ſagacité ſe tourmenter à deviner qui peut avoir été *le fameux Maſque de fer*, ſans que l'idée la plus ſimple, la plus naturelle & la plus vraiſemblable ſe ſoit jamais préſentée à eux. Le fait, tel que M. de Voltaire le rapporte, une fois admis, avec ſes circonſtances; l'exiſtence d'un Priſonnier d'une eſpece ſi ſinguliere, miſe au rang des vérités hiſtoriques les mieux conſtatées, il paroit que, non ſeulement rien n'eſt plus aiſé que de concevoir quel étoit ce Priſonnier, mais qu'il eſt même difficile qu'il puiſſe y avoir deux opinions ſur ce ſujet. L'Auteur de cet article auroit communiqué plutôt ſon ſentiment, s'il n'eût cru que cette idée devoit déjà être venue à bien d'autres, & s'il ne ſe fût perſuadé que ce n'étoit pas la peine de donner comme une découverte, une choſe qui, ſelon lui, ſaute aux yeux de tout ceux qui liſent cette anecdote.

Cependant, comme depuis quelque tems cet évé-

nement partage les esprits, & que tout récemment on vient encore de donner au Public une Lettre dans laquelle on prétend prouver que ce Prisonnier célebre étoit un secrétaire du Duc de Mantoue (ce qu'il n'est pas possible de concilier avec les grandes marques de respect que M. de St. Mars donnoit à son prisonnier,) l'Auteur a cru devoir enfin dire ce qu'il en pense depuis plusieurs années. Peut-être cette conjecture mettra-t-elle fin à toute autre recherche, à moins que le secret ne soit dévoilé, par ceux qui peuvent en être les dépositaires, d'une façon à lever tous les doutes.

On ne s'amusera point à réfuter ceux qui ont imaginé que ce Prisonnier pouvoit être le Comte de Vermandois, le Duc de Beaufort ou le Duc de Monmouth. Le Sçavant & très judicieux Auteur de cette derniere opinion a très bien réfuté les autres, mais il n'a essentiellement appuyé la sienne que sur l'impossibilité de trouver en Europe quelque autre Prince, dont il eût été de la plus grande importance qu'on ignorât la détention. M. de Saint-foix a raison, s'il n'entend parler que des Princes dont l'existence étoit connue; mais pourquoi personne ne s'est-il encore avisé de supposer *que le Masque de fer pouvoit avoir été un Prince inconnu, élevé en cachette & dont il importoit de laisser ignorer totalement l'existence?*

Le Duc de Monmouth n'étoit pas pour la France un Prince de si grande importance, & l'on ne voit pas même ce qui eût pu engager cette Puissance, au moins après la mort de ce Duc & celle de Jacques

II, à faire un ſi grand ſecret de ſa détention, s'il eut été en effet le Maſque de fer. Il n'eſt guere probable non plus, que M. de Louvois & M. de St. Mars euſſent marqué au Duc de Monmouth ce profond reſpect que M. de Voltaire aſſure qu'ils portoient au Maſque de fer.

L'auteur conjecture, de la maniere dont M. de Voltaire a raconté le fait, que cet hiſtorien célebre eſt auſſi perſuadé que lui du ſoupçon qu'il va, dit-il, manifeſter, mais que M. de Voltaire, à titre de François n'a pas voulu, ajoute-t-il, publier tout net, ſurtout en ayant dit aſſez pour que le mot de l'énigme ne dût pas être difficile à deviner. Le voici, continue-t-il toujours, ſelon moi: „ *Le Maſque de fer étoit ſans doute un* „ *frere, & un frere aîné de Louis XIV* dont la mere „ avoit ce gout pour le linge fin ſur lequel M. de „ Voltaire appuie. Ce fut en liſant les Mémoires de „ ce tems, qui rapportent cette anecdote au ſujet de „ la Reine, que me rappellant ce même goût du „ Maſque de fer, je ne doutois plus qu'il ne fut ſon „ fils, ce dont toutes les autres circonſtances m'a- „ voient déjà perſuadé. On ſçait que *Louis XIII.* „ n'habitoit plus depuis longtems avec la Reine, que „ la naiſſance de *Louis XIV.* ne fut due qu'à un heu- „ reux hazard habilement amené, hazard qui obligea „ abſolument le Roi à coucher en même lit avec la „ Reine. Voici donc comme je crois que la choſe „ ſera arrivée. La Reine aura pu s'imaginer que „ c'étoit par ſa faute qu'il ne naiſſoit point d'héritier „ à *Louis XIII.* La naiſſance du maſque de fer l'aura „ détrompée. Le Cardinal à qui elle aura fait confi-

„ dence du fait, aura ſçu par plus d'une raiſon tirer
„ parti de ce ſecret; il aura imaginé de tourner cet
„ événement à ſon profit & à celui de l'Etat. Per-
„ ſuadé par cet exemple que la Reine pouvoit don-
„ ner des Enfans au Roi, la partie qui produiſit le
„ hazard d'un ſeul lit pour le Roi & pour la Reine,
„ fut arrangée en conſéquence. Mais la Reine & le
„ Cardinal également pénétrés de la néceſſité de ca-
„ cher à *Louis XIII.* l'exiſtence du Maſque de fer,
„ l'auront fait élever en ſecret. Ce ſecret en aura
„ été un pour *Louis XIV.* juſqu'à la mort du Car-
„ dinal Mazarin; mais ce monarque apprenant alors
„ qu'il avoit un frere, & un frere aîné que ſa mere
„ ne pouvoit déſavouer, qui d'ailleurs portoit peut-
„ être des traits marqués qui annonçoient ſon origi-
„ ne, faiſant réflexion que cet Enfant, né durant le
„ mariage, ne pouvoit ſans de grands inconvéniens &
„ ſans un horrible ſcandale, être déclaré illégitime
„ après la mort de *Louis XIII*, *Louis XIV* aura jugé
„ ne pouvoir uſer d'un moyen plus ſage & plus juſte
„ que celui qu'il employa, pour aſſurer ſa propre
„ tranquillité & le repos de l'Etat, moyen qui le
„ diſpenſoit de commettre une cruauté que la Poli-
„ tique auroit repréſentée comme néceſſaire à un
„ monarque moins conſcientieux & moins magnanime
„ que *Louis XIV.*

„ Il me ſemble, pourſuit toujours notre Auteur,
„ que plus on eſt inſtruit de l'Hiſtoire de ces tems-là,
„ plus on doit être frappé de la réunion de toutes
„ les circonſtances qui prouvent en faveur de cette
„ ſuppoſition.

ANEC-

ANECDOTE SUR NICOLAS FOUQUET SURINTENDANT DES FINANCES.

Il eſt vrai que ce miniſtre eut beaucoup d'amis dans ſa diſgrace, & qu'ils perſévérerent juſqu'à ſon jugement. Il eſt vrai que le chancelier qui préſidait à ce jugement, traita cet illuſtre captif avec trop de dureté. Mais ce n'était pas *Michel le Tellier*, comme on l'a imprimé dans quelques-unes des éditions du *Siecle de Louis XIV*, c'était *Pierre Seguier*. Cette inadvertence d'avoir pris l'un pour l'autre, eſt une faute qu'il faut corriger.

Ce qui eſt très remarquable, c'eſt qu'on ne ſait où mourut ce célebre ſurintendant. Non qu'il importe de le ſavoir; car ſa mort n'ayant pas cauſé le moindre événement, elle eſt au rang de toutes les choſes indifférentes. Mais elle prouve à quel point il était oublié ſur la fin de ſa vie, combien la conſidération qu'on recherche avec tant de ſoins eſt peu de choſe; qu'heureux ſont ceux qui veulent vivre & mourir inconnus. Cette ſcience ſerait plus utile que celle des dates.

PETITE ANECDOTE.

Il importe fort peu que le *Pierre Brouſſel*, pour lequel on fit les barricades, ait été conſeiller-clerc. Le fait eſt qu'il avait acheté une charge de conſeiller-clerc, parce qu'il n'était pas riche, & que ces offices coûtaient moins que les autres. Il avait des enfans, & n'était clerc en aucun ſens. Je ne ſais rien de ſi inutile que de ſavoir ces minuties.

ANECDOTE SUR LE TESTAMENT ATTRIBUÉ AU CARD. DE RICHELIEU.

Le pere *Grifet* veut à toute force que le cardinal de *Richelieu* ait fait un mauvais livre: à la bonne heure. Tant d'hommes d'état en ont fait! mais c'eſt une belle paſſion de combattre ſi longtems pour tâcher de prouver que, ſelon le cardinal de *Richelieu*, les *Eſpagnols nos alliés*, gouvernés ſi heureuſement par un Bourbon, *ſont tributaires de l'enfer & rendent les Indes tributaires de l'enfer*; — Le teſtament du cardinal de *Richelieu* n'était pas d'un homme poli.

Que la France avait plus de bons ports ſur la Méditerranée que toute la monarchie Eſpagnole. — Ce teſtament était exagérateur.

Que pour avoir cinquante mille ſoldats il en faut lever cent mille par ménage. — Ce teſtament jette l'argent par les fenêtres.

Que lorſqu'on établit un nouvel impôt on augmente la paie des ſoldats; — ce qui n'eſt jamais arrivé ni en France, ni ailleurs.

Qu'il faut faire payer la taille aux parlemens & aux autres cours ſuperieures. — Moyen infaillible pour gagner leurs cœurs, & rendre la magiſtrature reſpectable.

Qu'il faut forcer la nobleſſe de ſervir, & l'enroler dans la cavalerie. — Pour mieux conſerver tous ſes privileges.

Que de trente millions à ſupprimer il y en a près de ſept *dont le rembourcement ne devant être fait* qu'au denier cinq, *la ſuppreſſion ſe fera en ſept années & demi de jouïſſance.* — De façon que, ſuivant ce calcul, cinq pour cent en ſept ans & demi, feraient cent francs, au lieu qu'ils ne font que trente-ſept & demi: & ſi on entend par le denier cinq la cinquieme partie du capital, les cent francs ſeront rembourſés en cinq années juſte. Le compte n'y eſt pas; le teſtateur calcule aſſez mal.

Que Genes était la plus riche ville d'Italie. — Ce que je lui ſouhaite.

Qu'il faut être bien chaſte. — Le teſtateur reſſemblait à certains prédicateurs. Faites ce qu'ils diſent, & non ce qu'ils font.

Qu'il faut donner une abbaye à la Ste. Chapelle de Paris. — Choſe importante dans la criſe où l'Europe était alors, & dont il ne parle pas.

Que le pape Benoit XI *embarraſſa beaucoup les cordeliers, piqués ſur le ſujet de la pauvreté, ſavoir des revenus de* St. François, *qui s'animerent à tel point qu'ils lui firent la guerre par livres.* — Choſe plus importante encore, & plus ſavante, ſurtout quand on prend *Jean XXII* pour *Benoit XI*, & quand dans un teſtament politique on ne parle ni de la maniere dont il faut conduire la guerre contre l'Empire & l'Eſpagne, ni des moyens de faire la paix, ni des dangers préſens, ni des reſſources, ni des alliances, ni des généraux, ni des miniſtres qu'il faut employer, ni mê-

me du dauphin, dont l'éducation importait tant à l'état; enfin d'aucun objet du miniſtere.

Je conſens de tout mon cœur qu'on charge (puiſqu'on le veut) la mémoire du cardinal de *Richelieu* de ce malheureux ouvrage rempli d'anacroniſmes, d'ignorances, de calculs ridicules, de fauſſetés reconnues, dont tout commis un peu intelligent aurait été incapable; qu'on s'efforce de perſuader que le plus grand miniſtre a été le plus ignorant & le plus ennuyeux, comme le plus extravagant de tous les écrivains. Cela peut faire quelque plaiſir à tous ceux qui déteſtent ſa tyrannie.

Il eſt bon même, pour l'hiſtoire de l'eſprit humain, qu'on ſache que ce déteſtable ouvrage fut loué pendant plus de trente ans, tandis qu'on le croyait d'un grand miniſtre.

Mais il ne faut pas trahir la vérité pour faire croire que le livre eſt du cardinal de *Richelieu*. Il ne faut pas dire *qu'on a trouvé une ſuite du premier chapitre du teſtament politique, corrigée en pluſieurs endroits de la main du cardinal de Richelieu*, parce que cela n'eſt pas vrai. On a trouvé au bout de cent ans un manuſcrit intitulé *Narration ſuccinte*: cette narration ſuccinte n'a aucun rapport au teſtament politique. Cependant on a eu l'artifice de la faire imprimer comme un premier chapitre du teſtament avec des notes.

A l'égard des notes, on ne ſait de quelles mains elles ſont.

Ce qui eſt très vrai, c'eſt que le teſtament prétendu ne fit du bruit dans le monde que trente-huit ans après la mort du cardinal, qu'il ne fut imprimé que quarante-deux ans après cette mort; qu'on n'en a jamais vu l'original ſigné de lui, que le livre eſt très mauvais, & qu'il ne mérite gueres qu'on en parle.

AUTRES ANECDOTES.

Charles I, cet infortuné roi d'Angleterre, eſt-il l'auteur du fameux livre *Eikön baſiliké*? ce roi aurait-il mis un titre grec à ſon livre?

Le comte de *Moret*, fils de *Henri IV*, bleſſé à la petite eſcarmouche de Caſtelnaudari, vécut-il juſqu'en 1693 ſous le nom de l'hermite frere *Jean-Batiſte*? quelle preuve a-t-on que cet hermite était fils de *Henri IV*? Aucune.

Jeanne d'Albret de Navarre, mere de *Henri IV*, épouſa-t-elle après la mort d'*Antoine* un gentilhomme nommé *Goyon*, tué à la St. Barthelemi? en eut-elle un fils prédicant à Bordeaux? ce fait ſe trouve très détaillé dans *les remarques ſur les réponſes de* Bayle *aux queſtions d'un provincial*, in folio, page 689.

Marguerite de Valois épouſe de *Henri IV*, accoucha-t-elle de deux enfans ſecrétement pendant ſon mariage? on remplirait des volumes de ces ſingularités.

C'eſt bien la peine de faire tant de recherches pour découvrir des choſes ſi inutiles au genre-humain! cherchons comment nous pourons guérir les écrouelles, la goute, la pierre, la gravelle &

mille maladies croniques ou aigues. Cherchons des remedes contre les maladies de l'ame non moins funeſtes & non moins mortelles; travaillons à perfectionner les arts, à diminuer les malheurs de l'eſpece humaine; & laiſſons là les *Ana*, les *anecdotes*, les *hiſtoires curieuſes de notre tems*, le *nouveau choix de vers ſi mal choiſis*, cité à tout moment dans le dictionnaire de Trévoux, & les *recueils des prétendus bons mots* &c., & les *lettres d'un ami à un ami*, & les *lettres annonimes*, & les *réflexions ſur la tragédie nouvelle*. &c. &c. &c.

Je lis dans un livre nouveau, que *Louis XIV* exempta de tailles, pendant cinq ans, tous les nouveaux mariés. Je n'ai trouvé ce fait dans aucun recueil d'édits, dans aucun mémoire du tems.

Je lis dans le même livre, que le roi de Pruſſe fait donner cinquante écus à toutes les filles groſſes. On ne pourait à la vérité mieux placer ſon argent & mieux encourager la propagation; mais je ne crois pas que cette profuſion royale ſoit vraie; du moins je ne l'ai pas vu.

ANECDOTE RIDICULE SUR THÉODORIC.

Voici une anecdote plus ancienne qui me tombe ſous la main, & qui me ſemble fort étrange. Il eſt dit dans une hiſtoire chronologique d'Italie, que le grand *Théodoric* arien, cet homme qu'on nous peint ſi ſage, *avait parmi ſes miniſtres un catholique qu'il aimait beaucoup, & qu'il trouvait digne de toute ſa confiance. Ce miniſtre croit s'aſſurer de plus en plus la fa-*

veur de ſon maître en embraſſant l'arianiſme; & Théodoric *lui fait auſſi-tôt couper la tête*, en diſant, *Si cet homme n'a pas été fidele à* DIEU, *comment le ſera-t-il envers moi qui ne ſuis qu'un homme?*

Le compilateur ne manque pas de dire, *que ce trait fait beaucoup d'honneur à la maniere de penſer de* Théodoric *à l'égard de la religion.*

Je me pique de penſer à l'égard de la religion mieux que l'Oſtrogoth *Théodoric* aſſaſſin de *Simmaque* & de *Boëce*, puiſque je ſuis bon catholique, & que *Théodoric* était arien. Mais je déclarerais ce roi digne d'être lié comme enragé, s'il avait eu la bêtiſe atroce dont on le loue. Quoi! il aurait fait couper la tête ſur le champ à ſon miniſtre favori, parce que ce miniſtre aurait été à la fin de ſon avis! comment un adorateur de DIEU qui paſſe de l'opinion d'*Athanaſe* à l'opinion d'*Arius* & d'*Euſebe*, eſt-il *infidele à* DIEU? il était tout au plus infidele à *Athanaſe* & à ceux de ſon parti, dans un tems où le monde était partagé entre les athanaſiens & les euſébiens. Mais *Théodoric* ne devait pas le regarder comme un homme infidele à DIEU, pour avoir admis le terme de *conſubſtantiel* après l'avoir rejetté. Faire couper la tête à ſon favori ſur une pareille raiſon, c'eſt certainement l'action du plus méchant fou & du plus barbare ſot qui ait jamais exiſté.

Qui diriez vous de *Louis XIV* s'il eût fait couper ſur le champ la tête au duc de *la Force*, parce que le duc de *la Force* avait quitté le calviniſme pour *la* religion de *Louis XIV*?

ANECDOTE SUR LE MARÉCHAL DE LUXEMBOURG.

J'ouvre dans ce moment une hiſtoire de Hollande, & je trouve que le maréchal de *Luxembourg* en 1672, fit cette harangue à ſes troupes ; *Allez, mes enfans, pillez, volez, tuez, violez, & s'il y a quelque choſe de plus abominable ne manquez pas de le faire, afin que je voie que je ne me ſuis pas trompé en vous choiſiſſant comme les plus braves des hommes.*

Voilà certainement une jolie harangue: elle n'eſt pas plus vraie que celles de *Tite-Live* ; mais elle n'eſt pas dans ſon goût. Pour achever de déshonorer la typographie, cette belle piece ſe retrouve dans des dictionnaires nouveaux, qui ne ſont que des impoſtures par ordre alphabétique.

ANECDOTE SUR LOUIS XIV.

C'eſt une petite erreur dans l'*abrégé chronologique* de l'*hiſtoire de France*, de ſuppoſer que *Louis XIV* après la paix d'Utrecht dont il était redevable à l'Angleterre, aprés neuf années de malheurs, après les grandes victoires que les Anglais avaient remportées, ait dit à l'ambaſſadeur d'Angleterre, *j'ai toujours été le maître chez moi, quelquefois chez les autres, ne m'en faites pas ſouvenir.* J'ai dit ailleurs que ce diſcours aurait été très déplacé, très faux à l'égard des Anglais, & aurait expoſé le roi à une réponſe accablante. L'auteur même m'avoua que le marquis de *Torcy*, toujours préſent à toutes les audiences du comte de *Stairs* ambaſſadeur d'Angleterre, avait tou-

jours démenti cette anecdote. Elle n'eſt aſſurément ni vraie, ni vraiſemblable, & n'eſt reſtée dans les dernieres éditions de ce livre que parce qu'elle avait été miſe dans la premiere. Cette erreur ne dépare point du tout un ouvrage d'ailleurs très utile, où tous les grands événemens rangés dans l'ordre le plus commode, ſont d'une vérité reconnue.

Tous ces petits contes dont on a voulu orner l'hiſtoire, la déshonorent; & malheureuſement, preſque toutes les anciennes hiſtoires, ne ſont gueres que des contes. *Mallebranche* à cet égard avait raiſon de dire, qu'il ne faiſait pas plus de cas de l'hiſtoire que des nouvelles de ſon quartier.

LETTRE DE Mr. DE V. SUR PLUSIEURS ANECDOTES.

Nous croyons devoir terminer cet article des *anecdotes* par une lettre de Mr. de *V.* à Mr. *Damilaville* philoſophe intrépide, & qui ſeconda plus que perſonne ſon ami Mr. de *V.* dans la cataſtrophe mémorable des *Calas* & des *Sirven*. Nous prenons cette occaſion de célébrer autant qu'il eſt en nous, la mémoire de ce citoyen, qui dans une vie obſcure a montré des vertus qu'on ne rencontre gueres dans le grand monde. Il faiſait le bien pour le bien même, fuyant les hommes brillans, & ſervant les malheureux avec le zele de l'entouſiaſme. Jamais homme n'eut plus de courage dans l'adverſité & à la mort. Il était l'ami intime de Mr. de *V.* & de Mr. *Diderot*. Voici la lettre en queſtion.

Au château de Ferney, 7 Mai 1762.

„ Par quel hazard s'eſt-il pu faire, mon cher ami, „ que vous ayez lu quelques feuilles de l'*Année lit-* „ *téraire* de maître *Aliboron* ? chez qui avez-vous „ trouvé ces rapſodies? il me ſemble que vous ne „ voyez pas d'ordinaire mauvaiſe compagnie. Le „ monde eſt inondé des fotiſes de ces folliculaires „ qui mordent parce qu'ils ont faim, & qui gagnent „ leur pain à dire de plattes injures.

„ Ce pauvre *Fréron* (55), à ce que j'ai ouï dire, „ eſt comme les gueuſes des rues de Paris, qu'on to- „ lere quelque tems pour le ſervice des jeunes gens „ déſœuvrés, qu'on renferme à Biſſitre trois ou „ quatre fois par an, & qui en ſortent pour repren- „ dre leur premier métier.

„ J'ai lu les feuilles que vous m'avez envoyées.

(55) Le folliculaire dont on parle, eſt celui-là même qui ayant été chaſſé des jéſuites, a compoſé des libelles pour vivre, & qui a rempli ſes libelles d'anecdotes prétendues littéraires. En voici une ſur ſon compte.

Lettre du Sr. Royou *avocat au parlement de Bretagne, beau-frere du nommé* Fréron. *Mardi matin 6 Mars* 1770.

„ *Fréron* épouſa ma ſœur il y a trois ans, (en Bretagne) mon „ pere donna vingt mille livres de dot. Il les diſſipa avec des fil- „ les, & donna du mal à ma ſœur. Après quoi il la fit partir „ pour Paris, dans le panier du coche, & la fit coucher en che- „ min ſur la paille. Je courus demander raiſon à ce malheureux. „ Il feignit de ſe repentir. Mais comme il faiſait le métier d'eſpion, „ & qu'il ſut qu'en qualité d'avocat j'avais pris parti dans les „ troubles de Bretagne, il m'accuſa auprès de Mr. de., & obtint „ une lettre de cachet pour me faire enfermer. Il vint lui-même „ avec des archers dans la rue des noyers un lundi à dix heures „ du matin, me fit charger de chaînes, ſe mit à côté de moi dans „ un fiacre, & tenait lui-même le bout de la chaine... &c. ".

Nous ne jugeons point ici entre les deux beaux-freres. Nous avons la lettre originale. On dit que ce *Fréron* n'a pas laiſſé de parler de religion & de vertu dans ſes feuilles. Adreſſez-vous à ſon marchand de vin.

„ Je ne ſuis pas étonné que maître *Aliboron* crie un „ peu ſous les coups de fouet que je lui ai donnés. „ Depuis que je me ſuis amuſé à immoler ce poliſ- „ ſon à la riſée publique ſur tous les théâtres de „ l'Europe, il eſt juſte qu'il ſe plaigne un peu. Je „ ne l'ai jamais vu, DIEU merci. Il m'écrivit une „ grande lettre il y a environ vingt ans. J'avais en- „ tendu parler de ſes mœurs, & par conſéquent je „ ne lui fis point de réponſe. Voilà l'origine de tou- „ tes les calomnies qu'on dit qu'il débita contre moi „ dans ſes feuilles. Il faut le laiſſer faire, les gens „ condamnés par leurs juges ont permiſſion de leur „ dire des injures.

„ Je ne ſais ce que c'eſt qu'une comédie italienne „ qu'il m'impute, intitulée, *Quand me mariera-t-on?* „ voilà la premiere fois que j'en ai entendu parler. „ C'eſt un menſonge abſurde. DIEU a voulu que „ j'aie fait des pieces de théâtre pour mes péchés; „ mais je n'ai jamais fait de farce italienne. Rayez „ cela de vos anecdotes.

„ Je ne ſais comment une lettre que j'écrivis à „ mylord *Littleton* & ſa réponſe, ſont tombées en- „ tre les mains de ce *Fréron*; mais je puis vous aſ- „ ſurer qu'elles ſont toutes deux entiérement falſi- „ fiées. Jugez-en; je vous en envoie les originaux.

„ Ces meſſieurs les folliculaires reſſemblent aſſez „ aux chiffonniers, qui vont ramaſſant des ordures „ pour faire du papier.

„ Ne voilà-t-il pas encore une belle anecdote,

„ & bien digne du public, qu'une lettre de moi au
„ professeur *Haller*, & une lettre du professeur *Hal-*
„ *ler* à moi! & de quoi s'avisa Mr. *Haller* de faire
„ courir mes lettres & les siennes? & de quoi s'a-
„ vise un folliculaire de les imprimer & de les falsi-
„ fier pour gagner cinq sous? Il me la fait signer
„ du chateau de Tournex, où je n'ai jamais de-
„ meuré.

„ Ces impertinences amusent un moment des jeu-
„ nes gens oisifs, & tombent le moment d'après dans
„ l'eternel oubli où tous les riens de ce tems-ci tom-
„ bent en foule.

„ L'anecdote du cardinal de *Fleuri* sur le *Quemadmo-*
„ *dum* que *Louis XIV* n'entendait pas, est très vraie. Je
„ ne l'ai rapportée dans le *Siecle de Louis XIV* que
„ parce que j'en étais sûr, & je n'ai point rapporté
„ celle du *Niticorax* parce que je n'en étais pas sûr.
„ C'est un vieux conte qu'on me faisait dans mon en-
„ fance au college des jésuites, pour me faire sen-
„ tir la supériorité du pere de *la Chaise* sur le grand-
„ aumônier de France. On prétendait que le grand-
„ aumônier interrogé sur la signification de *Niticorax*,
„ dit que c'était un capitaine du roi *David*, & que le
„ révérend pere *la Chaise* assura que c'était un hibou;
„ peu m'importe. Et très peu m'importe encor qu'on
„ fredonne pendant un quart d'heure dans un latin
„ ridicule un *niticorax* grossiérement mis en musique.

„ Je n'ai point prétendu blâmer *Louis XIV* d'ignore-
„ rer le latin; il savait gouverner, il savait faire
„ fleurir tous les arts, cela vaut mieux que d'enten-

„ dre *Cicéron*. D'ailleurs cette ignorance du latin ne
„ venait pas de ſa faute, puiſque dans ſa jeuneſſe il
„ apprit de lui-même l'italien & l'eſpagnol.

„ Je ne ſais pas pourquoi l'homme que le folliculaire fait parler me reproche de citer le cardinal de *Fleuri*, & s'égaie à dire *que j'aime à citer de grands noms*. Vous ſavez, mon cher ami, que mes grands noms ſont ceux de *Newton*, de *Loke*, de *Corneille*, de *Racine*, de *La Fontaine*, de *Boileau*. Si le nom de *Fleuri* était grand pour moi, ce ſerait le nom de l'abbé *Fleuri* auteur des *diſcours patriotiques*, & *ſavans*, qui ont ſauvé de l'oubli ſon *hiſtoire eccléſiaſtique*; & non pas le cardinal de *Fleuri* que j'ai fort connu avant qu'il fût miniſtre, & qui, quand il le fut, fit exiler un des plus reſpectables hommes de France, l'abbé *Pucelle*, & empêcha bénignement pendant tout ſon miniſtere qu'on ne ſoutint les quatre fameuſes propoſitions ſur leſquelles eſt fondée la liberté françaiſe dans les choſes eccléſiaſtiques.

„ Je ne connais de grands-hommes que ceux qui ont rendu de grands ſervices au genre-humain.

„ Quand j'amaſſai des matériaux pour écrire le *Siecle de Louis XIV*, il fallut bien conſulter des généraux, des miniſtres, des aumôniers, des dames & des valets de chambre. Le cardinal de *Fleuri* avait été aumônier, & il m'apprit fort peu de choſe. Mr. le maréchal de *Villars* m'apprit beaucoup pendant quatre ou cinq années de tems, com-

„ me vous le ſavez; & je n'ai pas dit tout ce qu'il „ voulut bien m'apprendre.

„ Mr. le duc d'*Antin* me fit part de pluſieurs anec- „ dotes, que je n'ai donné que pour ce qu'elles va- „ laient.

„ Mr. de *Torcy* fut le premier qui m'apprit par „ une ſeule ligne en marge de mes queſtions, que „ *Louis XIV* n'eut jamais de part à ce fameux teſta- „ ment du roi d'Eſpagne *Charles II*, qui changea la „ face de l'Europe.

„ Il n'eſt pas permis d'écrire une hiſtoire contem- „ poraine autrement, qu'en conſultant avec aſſidui- „ té, & en confrontant tous les témoignages. Il y „ a des faits que j'ai vus par mes yeux, & d'autres „ par des yeux meilleurs. J'ai dit la plus exacte „ vérité ſur les choſes eſſentielles.

„ Le roi régnant m'a rendu publiquement cette ju- „ ſtice: je crois ne m'être gueres trompé ſur les pe- „ tites anecdotes, dont je fais très peu de cas; el- „ les ne ſont qu'un vain amuſement. Les grands „ événemens inſtruiſent.

„ Le roi *Stanislas*, duc de Lorraine, m'a rendu le „ témoignage autentique, que j'avais parlé de toutes „ les choſes importantes arrivées ſous le regne de ce „ héros imprudent, comme ſi j'en avais été le témoin „ oculaire.

„ A l'égard des petites circonſtances, je les aban-

„ donne à qui voudra ; je ne m'en ſoucie pas plus que „ de l'hiſtoire des quatre fils *Aimon*.

„ J'eſtime bien autant celui qui ne ſait pas une „ anecdote inutile, que celui qui la ſait.

„ Puiſque vous voulez être inſtruit des bagatelles „ & des ridicules, je vous dirai que votre malheu- „ reux folliculaire ſe trompe, qaand il prétend qu'il „ a été joué ſur le théâtre de Londres, avant d'avoir „ été berné ſur celui de Paris par *Jérôme Carré*. La „ traduction, ou plutôt l'imitation de la comédie de „ l'*Ecoſſaiſe* & de *Fréron*, faite par Mr. *George Kol-* „ *man*, n'a été jouée ſur le théâtre de Londres qu'en „ 1766, & n'a été imprimée qu'en 1767 chez *Becket* „ & de *Hondt*. Elle a eu autant de ſuccès à Lon- „ dres qu'à Paris, parce que par tout pays on aime „ la vertu des *Lindanes* & des *Friport*, & qu'on dé- „ teſte les folliculaires qui barbouillent du papier, & „ mentent pour de l'argent. Ce fut l'illuſtre *Garrick* „ qui compoſa l'épilogue. Mr. *George Kolman* m'a fait „ l'honneur de m'envoyer ſa piece ; elle eſt intitulée „ *The English Merchant*.

„ C'eſt une choſe aſſez plaiſante qu'à Londres, à „ Pétersbourg, à Vienne, à Genes, à Parme, & juſ- „ qu'en Suiſſe, on ſe ſoit également moqué de ce „ *Fréron*. Ce n'eſt pas à ſa perſonne qu'on en voulait „ il prétend que l'*Ecoſſaiſe* ne réuſſit à Paris, que „ parce qu'il y eſt deteſté. Mais la piece a réuſſi à „ Londres, à Vienne, où il eſt inconnu. Perſonne „ n'en voulait à *Pourceaugnac*, quand *Pourceaugnac* „ fit rire l'Europe.

„ Ce ſont-là des anecdotes littéraires aſſez bien
„ conſtatées. Mais ce ſont, ſur ma parole, les vé-
„ rités les plus inutiles qu'on ait jamais dites. Mon
„ ami, un chapitre de Cicéron, *de officiis*, & de *na-*
„ *tura deorum*, un chapitre de *Loke*, une lettre pro-
„ vinciale, une bonne fable de *La Fontaine*, des vers
„ de *Boileau* & de *Racine*, voila ce qui doit occuper
„ un vrai littérateur.

„ Je voudrais bien ſavoir quelle utilité le public
„ retirera de l'examen que fait le folliculaire, ſi je
„ demeure dans un château ou dans une maiſon de
„ campagne. J'ai lu dans une des quatre cents bro-
„ chures faites contre moi par mes confreres de la
„ plume, que madame la ducheſſe de *Richelieu* m'a-
„ vait fait préſent un jour d'un carroſſe fort joli, &
„ de deux chevaux gris pommelés, que cela déplut
„ fort à Mr. le duc de *Richelieu*. Et là-deſſus on
„ bâtit une longue hiſtoire. Le bon de l'affaire, c'eſt
„ que dans ce tems-là Mr. le duc de *Richelieu* n'avait
„ point de femme.

„ D'autres impriment mon *porte-feuille retrouvé*,
„ d'autres mes *lettres à Mr. B.*, *& à madame D.*, à
„ qui je n'ai jamais écrit; & dans ces lettres toujours
„ des anecdotes.

„ Ne vient-on pas d'imprimer les *lettres prétendues*
„ *de la reine Chriſtine*, de *Ninon l'Enclos*? &c. &c.
„ Des curieux mettent ces ſotiſes dans leurs biblio-
„ theques, & un jour quelque érudit aux gages d'un
„ libraire les fera valoir comme des monumens pré-
„ cieux

„ cieux de l'hiſtoire. Quel fatras! quelle pitié! quel „ opprobre de la littérature! quelle perte de tems!

„ Je lis actuellement des articles de l'Encyclopé- „ die, qui doivent ſervir d'inſtruction au genre-hu- „ main; mais tout n'eſt pas égal. &c. &c.

ANATOMIE.

L'Anatomie ancienne eſt à la moderne ce qu'étaient les cartes géographiques groſſieres du ſeizieme ſiecle, qui ne repréſentaient que les lieux principaux, & encor infidélement tracés, en comparaiſon des cartes topographiques de nos jours, où l'on trouve juſqu'au moindre buiſſon mis à ſa place.

Depuis *Véſale* juſqu'à *Le Cat* on a fait de nouvelles découvertes dans le corps humain; on peut ſe flatter d'avoir pénétré juſqu'à la ligne qui ſépare à jamais les tentatives des hommes & les ſecrets impénétrables de la nature.

Interrogez *Borelli* ſur la force exercée par le cœur dans ſa dilatation, dans ſa diaſtole; il vous aſſure qu'elle eſt égale à un poids de cent quatre-vingt mille livres, dont il rabat enſuite quelques milliers. Adreſſez-vous à *Keil*, il vous certifie que cette force n'eſt que de cinq onces. *Jurin* vient qui décide qu'ils ſe ſont trompés; & il fait un nouveau calcul; mais un quatrieme ſurvenant prétend que *Jurin* s'eſt trompé auſſi.

La nature ſe moque d'eux tous ; & pendant qu'ils diſputent, elle a ſoin de notre vie ; elle fait contracter & dilater le cœur par des voies que l'eſprit humain ne peut découvrir.

On diſpute depuis *Hippocrate* ſur la maniere dont ſe fait la digeſtion ; les uns accordent à l'eſtomac des ſucs digeſtifs ; d'autres les lui refuſent. Les chimiſtes font de l'eſtomac un laboratoire. *Hequet* en fait un moulin. Heureuſement la nature nous fait digérer ſans qu'il ſoit néceſſaire que nous ſachions ſon ſecret. Elle nous donne des appetits, des goûts, & des averſions pour certains alimens dont nous ne pourons jamais ſavoir la cauſe.

On dit que notre chile ſe trouve déja tout formé dans les alimens même, dans une perdrix rôtie. Mais que tous les chimiſtes enſemble mettent des perdrix dans une cornue, ils n'en retireront rien qui reſſemble ni à une perdrix ni au chile. Il faut avouer que nous digérons ainſi que nous recevons la vie, que nous la donnons, que nous dormons, que nous ſentons, que nous penſons ; ſans ſavoir comment.

Nous avons des bibliotheques entieres ſur la génération, mais perſonne ne ſait encor ſeulement quel reſſort produit l'intumeſcence dans la partie maſculine.

On parle d'un ſuc nerveux qui donne la ſenſibilité à nos nerfs, mais ce ſuc n'a pu être découvert par aucun anatomiſte.

Les eſprits animaux qui ont une ſi grande réputation, ſont encor à découvrir.

Votre médecin vous fera prendre une médecine, & ne ſait pas comment elle vous purge.

La maniere dont ſe forment nos cheveux & nos ongles, nous eſt auſſi inconnue que la maniere dont nous avons des idées. Le plus vil excrément confond tous les philoſophes.

Vinslou & *Lémeri* entaſſent mémoire ſur mémoire concernant la génération des mulets; les ſavans ſe partagent: l'âne fier & tranquille ſans ſe mêler de la diſpute, ſubjugue cependant ſa cavale qui lui donne un beau mulet, ſans que *Lémeri* & *Vinslou* ſe doutent par quel art ce mulet naît avec des oreilles d'âne & un corps de cheval.

Borelli dit que l'œil gauche eſt beaucoup plus fort que l'œil droit. D'habiles phyſiciens ont ſoutenu le parti de l'œil droit contre lui.

Voſſius attribuait la couleur des negres à une maladie. *Ruiſch* a mieux rencontré en les diſſéquant, & en enlevant avec une adreſſe ſinguliere le corps muqueux réticulaire qui eſt noir; & malgré cela il ſe trouve encor des phyſiciens qui croient les noirs originairement blancs. Mais qu'eſt ce qu'un ſyſtême que la nature déſavoue?

Boerhave aſſure que le ſang dans les véſicules des poumons eſt *preſſé*, *chaſſé*, *foulé*, *briſé*, *atténué*.

Le Cat prétend que rien de tout cela n'eſt vrai. Il

attribue la couleur rouge du ſang à un fluide cauſtique, & on lui nie ſon cauſtique.

Les uns font des nerfs un canal par lequel paſſe un fluide inviſible; les autres en font un violon dont les cordes ſont pincées par un archet qu'on ne voit pas davantage.

La plupart des médecins attribuent les regles des femmes à la plethore du ſang. *Terenzoni* & *Vieuſſans* croient que la cauſe de ces évacuations eſt dans un eſprit vital, dans le froiſſement des nerfs, enfin dans le beſoin d'aimer.

On a recherché juſqu'à la cauſe de la ſenſibilité, & on a été juſqu'à la trouver dans la trépidation des membres à demi animés. On a cru les membranes du fœtus irritables; & cette idée a été fortement combattue.

Celui-ci dit que la palpitation d'un membre coupé eſt le *ton* que le membre conſerve encore. Cet autre dit que c'eſt l'*élaſticité*; un troiſieme l'appelle *irritabilité*. La cauſe; tous l'ignorent; tous ſont à la porte du dernier aſyle où la nature ſe renferme; elle ne ſe montre jamais à eux, & ils devinent dans ſon antichambre.

Heureuſement ces queſtions ſont étrangeres à la médecine utile, qui n'eſt fondée que ſur l'expérience, ſur la connaiſſance du tempérament d'un malade; ſur des remedes très ſimples donnés à propos; le reſte eſt pure curioſité; & ſouvent charlatanerie.

Si un homme à qui on ſert un plat d'écreviſſes qui étaient toutes griſes avant la cuiſſon, & qui ſont devenues toutes rouges dans la chaudiere, croyait n'en devoir manger que lorſqu'il ſaurait bien préciſément comment elles ſont devenues rouges, il ne mangerait d'écreviſſes de ſa vie.

ANCIENS ET MODERNES.

LE grand procès des anciens & des modernes n'eſt pas encor vuidé; il eſt ſur le bureau depuis l'âge d'argent qui ſuccéda à l'âge d'or. Les hommes ont toujours prétendu que le bon vieux tems valait beaucoup mieux que le tems préſent. *Neſtor*, dans l'*Iliade*, en voulant s'inſinuer comme un ſage conciliateur dans l'eſprit d'*Achille* & d'*Agamemnon*, débute par leur dire..... *j'ai vécu autrefois avec des hommes qui valaient mieux que vous*; *non je n'ai jamais vu*, *& je ne verrai jamais de ſi grands perſonnages que* Drias, Cénée, Exadius, Poliphême *égal aux Dieux*, &c.

La poſtérité a bien vengé *Achille* du mauvais compliment de *Neſtor*, vainement loué par ceux qui ne louent que l'antique. Perſonne ne connait plus *Drias*; on n'a gueres entendu parler d'*Exadius*, ni de *Cénée*; & pour *Poliphême* égal aux Dieux, il n'a pas une trop bonne réputation, à moins que ce ne ſoit tenir de la Divinité que d'avoir un grand œil au front, & de manger des hommes tout cruds.

Lucrece ne balance pas à dire que la nature a dégénéré.

Ipſa dedit dulcis fœtus & pabula læta,
Quæ nunc vix noſtro grandeſcunt aucta labore;
Conterimuſque boves, & vires agricolarum. &c.

La nature languit; la terre eſt épuiſée;
L'homme dégénéré dont la force eſt uſée,
Fatigue un ſol ingrat par ſes bœufs affaiblis.

L'antiquité eſt pleine des éloges d'une autre antiquité plus reculée.

Les hommes, en tout tems, ont penſé qu'autrefois
De longs ruiſſeaux de lait ſerpentaient dans nos bois;
La lune était plus grande, & la nuit moins obſcure;
L'hyver ſe couronnait de fleurs & de verdure;
L'homme, ce roi du monde, & roi très fainéant,
Se contemplait à l'aiſe, admirait ſon néant,
Et formé pour agir ſe plaiſait à rien faire. &c.

Horace combat ce préjugé avec autant de fineſſe que de force dans ſa belle épitre à *Auguſte*. „ Faut-„ il donc, dit-il, que nos poëmes ſoient comme nos „ vins, (56) dont les plus vieux ſont toûjours pré-„ férés?" Il dit enſuite:

Indignor quidquam reprehendi, non quia craſſe (57)
Compoſitum illepidève putetur; ſed quia nuper;
Nec veniam antiquis ſed honorem & præmia poſci.
. . . . . .
Ingeniis non ille favet, plauditque ſepultis;
Noſtra ſed impugnat: nos noſtraque lividus odit. &c.

J'ai vu ce paſſage imité ainſi en vers familiers.

(56) Epiſt. I. lib. 2.
(57) Ibid.

Rendons toujours juſtice au beau.
Eſt-il laid pour être nouveau?
Pourquoi donner la préférence
Aux méchans vers du tems jadis?
C'eſt en vain qu'ils ſont applaudis;
Ils n'ont droit qu'à notre indulgence.
Les vieux livres ſont des tréſors,
Dit la ſotte & maligne envie.
Ce n'eſt pas qu'elle aime les morts;
Elle hait ceux qui ſont en vie.

Le ſavant & ingénieux *Fontenelle* s'exprime ainſi ſur ce ſujet.

„ Toute la queſtion de la prééminence entre les „ anciens & les modernes, étant une fois bien enten- „ due, ſe réduit à ſavoir, ſi les arbres qui étaient „ autrefois dans nos campagnes étoient plus grands „ que ceux d'aujourd'hui? En cas qu'ils l'aient été, „ *Homere*, *Platon*, *Démoſthene*, ne peuvent être éga- „ lés dans ces derniers ſiecles; mais ſi nos arbres „ ſont auſſi grands que ceux d'autrefois, nous pou- „ vons égaler *Homere*, *Platon*, & *Démoſthene*.

„ Eclairciſſons ce paradoxe. Si les anciens avaient „ plus d'eſprit que nous, c'eſt donc que les cerveaux „ de ce tems-là étaient mieux diſpoſés, formés de „ fibres plus fermes ou plus délicates, remplis de „ plus d'eſprits animaux; mais en vertu de quoi les „ cerveaux de ce tems-là auraient-ils été mieux diſ- „ poſés? Les arbres auraient donc été auſſi plus „ grands & plus beaux; car ſi la nature était alors „ plus jeune & plus vigoureuſe, les arbres, auſſi „ bien que les cerveaux des hommes, auraient dû ſe „ ſentir de cette vigueur & de cette jeuneſſe." (Di-

greſſion ſur les *Anciens* & les *Modernes*. Tom. IV, édition de 1742.)

Avec la permiſſion de cet illuſtre académicien, ce n'eſt point là du tout l'état de la queſtion. Il ne s'agit pas de ſavoir, ſi la nature a pu produire de nos jours d'auſſi grands génies, & d'auſſi bons ouvrages que ceux de l'antiquité grecque & latine; mais de ſavoir ſi nous en avons en effet. Il n'eſt pas impoſſible ſans doute qu'il y ait d'auſſi grands chênes dans la forêt de Chantilli que dans celle de Dodone: mais, ſuppoſé que les chênes de Dodone euſſent parlé, il ſerait très clair qu'ils auraient un grand avantage ſur les nôtres, qui probablement ne parleront jamais.

La Motte, homme d'eſprit & de talens, qui a mérité des applaudiſſemens dans plus d'un genre, a ſoutenu, dans une ode remplie de vers heureux, le parti des modernes. Voici une de ſes ſtances.

Et pourquoi veut-on que j'encenſe
Ces prétendus Dieux dont je ſors?
En moi la même intelligence
Fait mouvoir les mêmes reſſorts.
Croit-on la nature bizare,
Pour nous aujourd'hui plus avare,
Que pour les Grecs & les Romains?
De nos aînés mere idolâtre,
N'eſt-elle plus que la marâtre
Du reſte groſſier des humains?

On pouvait lui répondre, Eſtimez vos aînés ſans les adorer. Vous avez une intelligence & des reſſorts comme *Virgile* & *Horace* en avaient; mais ce n'eſt pas peut-être abſolument la même intelligence. Peut-

être avaient-ils un talent ſupérieur au vôtre, & ils l'exerçaient dans une langue plus riche & plus harmonieuſe que les langues modernes, qui ſont un mêlange de l'horrible jargon des Celtes & d'un latin corrompu.

La nature n'eſt point bizarre; mais il ſe pourait qu'elle eût donné aux Athéniens un terrain & un ciel plus propre que la Veſtphalie & que le Limoſin à former certains génies. Il ſe pouroit bien encor que le gouvernement d'Athenes, en ſecondant le climat, eût mis dans la tête de *Démoſthene* quelque choſe que l'air de Clamar & de la Grenouilliere, & le gouvernement du cardinal de *Richelieu* ne mirent point dans la tête d'*Omer Talon* & de *Jérôme Bignon*.

Quelqu'un répondit alors à *La Motte* par le petit couplet ſuivant:

Cher La Motte, imite & révere
Ces Dieux dont tu ne deſcends pas.
Si tu crois qu'Horace eſt ton pere,
Il a fait des enfans ingrats.
La nature n'eſt point bizare,
Pour Danchet elle eſt fort avare,
Mais Racine en fut bien traité.
Tibulle était guidé par elle;
Mais pour notre ami La Chapelle, (58)
Hélas, qu'elle a peu de bonté!

Cette diſpute eſt donc une queſtion de fait. L'antiquité a-t-elle été plus féconde en grands monumens de tout genre juſqu'au tems de *Plutarque*, que les ſie-

(58) Ce *La Chapelle* était un receveur général des finances, qui traduiſit très platement *Tibulle*; mais ceux qui dînaient chez lui trouvaient ſes vers fort bons.

ces modernes ne l'ont été depuis le ſiecle des *Médicis* juſqu'à *Louis XIV* incluſivement?

Les Chinois, plus de deux cents ans avant notre ere vulgaire, conſtruiſirent cette grande muraille qui n'a pu les ſauver de l'invaſion des Tartares. Les Egyptiens, trois mille ans auparavant, avaient ſurchargé la terre de leurs étonnantes pyramides, qui avaient environ quatre-vingt-dix mille piés quarrés de baze. Perſonne ne doute que ſi on vouloit entreprendre aujourd'hui ces inutiles ouvrages, on n'en vint aiſément à bout en prodiguant beaucoup d'argent. La grande muraille de la Chine eſt un monument de la crainte; les pyramides ſont des monumens de la vanité & de la ſuperſtition. Les unes & les autres atteſtent une grande patience dans les peuples, mais aucun génie ſupérieur. Ni les Chinois, ni les Egyptiens n'auraient pu faire ſeulement une ſtatue telle que nos ſculpteurs en forment aujourd'hui.

DU CHEVALIER TEMPLE.

Le chevalier *Temple*, qui a pris à tâche de rabaiſſer tous les modernes, prétend qu'ils n'ont rien en architecture de comparable aux temples de la Grece & de Rome: mais tout Anglais qu'il était, il devait convenir que l'égliſe de St. Pierre eſt incomparablement plus belle que n'était le capitole.

C'eſt une choſe curieuſe que l'aſſurance avec laquelle il prétend qu'il n'y a rien de neuf dans notre aſtronomie, rien dans la connaiſſance du corps humain, ſi ce n'eſt peut-être, dit-il, la circulation du

ſang. L'amour de ſon opinion, fondé ſur ſon extrême amour-propre, lui fait oublier la découverte des ſatellites de *Jupiter*, des cinq lunes & de l'anneau de *Saturne*, de la rotation du ſoleil ſur ſon axe, de la poſition calculée de trois mille étoiles, des loix données par *Képler* & par *Newton* aux orbes céleſtes; des cauſes de la préceſſion des équinoxes, & de cent autres connaiſſances dont les anciens ne ſoupçonnaient pas même la poſſibilité.

Les découvertes dans l'anatomie ſont en auſſi grand nombre. Un nouvel univers en petit, découvert avec le microſcope, était compté pour rien par le chevalier *Temple*; il fermait les yeux aux merveilles de ſes contemporains, & ne les ouvrait que pour admirer l'ancienne ignorance.

Il va juſqu'à nous plaindre de n'avoir plus aucun reſte de la magie des Indiens, des Caldéens, des Egyptiens; & par cette magie il entend une profonde connaiſſance de la nature, par laquelle ils produiſaient des miracles ſans qu'il en cite aucun, parce qu'en effet il n'y en a jamais eu. „ Que ſont devenus, dit-il, les charmes de cette muſique qui enchantait ſi ſouvent les hommes & les bêtes, les poiſſons, les oiſeaux, les ſerpens, & changeait leur nature?"

Cet ennemi de ſon ſiecle croit bonnement à la fable d'*Orphée*, & n'avait apparemment entendu ni la belle muſique d'Italie, ni même celle de France, qui à la vérité ne charment pas les ſerpens, mais qui charment les oreilles des connaiſſeurs.

Ce qui eſt encor plus étrange, c'eſt qu'ayant toute ſa vie cultivé les belles-lettres, il ne raiſonne pas mieux ſur nos bons auteurs que ſur nos philoſophes. Il regarde *Rabelais* comme un grand-homme; il cite les *Amours des Gaules* comme un de nos meilleurs ouvrages. C'était pourtant un homme ſavant, un homme de cour, un homme de beaucoup d'eſprit, un ambaſſadeur, qui avait fait de profondes réflexions ſur tout ce qu'il avait vu. Il poſſédait de grandes connoiſſances: un préjugé ſuffit pour gâter tout ce mérite.

DE BOILEAU ET DE RACINE.

Boileau & *Racine*, en écrivant en faveur des anciens contre *Perrault*, furent plus adroits que le chevalier *Temple*. Ils ſe garderent bien de parler d'aſtronomie & de phyſique. *Boileau* s'en tient à juſtifier *Homere* contre *Perrault*, mais en gliſſant adroitement ſur les défauts du poëte Grec, & ſur le ſommeil que lui reproche *Horace*. Il ne s'étudie qu'à tourner *Perrault*, l'ennemi d'*Homere*, en ridicule. *Perrault* entend-il mal un paſſage, ou traduit-il mal un paſſage qu'il entend? voilà *Boileau* qui ſaiſit ce petit avantage, qui tombe ſur lui en ennemi redoutable, qui le traite d'ignorant, de plat écrivain: mais il ſe pouvait très bien faire que *Perrault* ſe fût ſouvent trompé, & que pourtant il eût ſouvent raiſon ſur les contradictions, les répétitions, l'uniformité des combats, les longues harangues dans la mêlée, les indécences, les inconſéquences de la conduite des Dieux dans le poëme, enfin ſur toutes les fautes où il prétendait que

ce grand poëte était tombé. En un mot, *Boileau* ſe moqua de *Perrault* beaucoup plus qu'il ne juſtifia *Homere*.

DE L'INJUSTICE ET DE LA MAUVAISE FOI DE RACINE DANS LA DISPUTE CONTRE PERRAULT AU SUJET D'EURIPIDE, ET DES INFIDÉLITÉS DE BRUMOY.

Racine uſa du même artifice, car il était tout auſſi malin que *Boileau* pour le moins. Quoiqu'il n'eût pas fait comme lui ſon capital de la ſatyre; il jouït du plaiſir de confondre ſes ennemis ſur une petite mépriſe très pardonnable où ils étaient tombés au ſujet d'*Euripide*, & en même tems de ſe ſentir très ſupérieur à *Euripide* même. Il raille autant qu'il le peut ce même *Perrault* & ſes partiſans ſur leur critique de l'*Alceſte* d'*Euripide*; parce que ces meſſieurs malheureuſement avoient été trompés par une édition fautive d'*Euripide*, & qu'ils avaient pris quelques repliques d'*Admete* pour celles d'*Alceſte*: mais cela n'empêche pas qu'*Euripide* n'eût grand tort en tout pays, dans la maniere dont il fait parler *Admete* à ſon pere. re. Il lui reproche violemment de n'être pas mort pour lui.

„ Quoi donc, lui répond le roi ſon pere, à qui „ adreſſez-vous, s'il vous plaît, un diſcours ſi hau- „ tain? Eſt-ce à quelque eſclave de Lidie ou de „ Phrygie? Ignorez-vous que je ſuis né libre & „ Theſſalien? " (Beau diſcours pour un roi & pour un pere!) „ Vous m'outragez comme le dernier des „ hommes. Où eſt la loi qui dit que les peres doi-

„ vent mourir pour leurs unfans? Chacun eſt ici-
„ bas pour ſoi. J'ai rempli mes obligations envers
„ vous. Quel tort vous fais-je? demandai-je que
„ vous mouriez pour moi? La lumiere vous eſt pré-
„ cieuſe; me l'eſt-elle moins?..... Vous m'accuſez
„ de lâcheté..... Lâche vous-même; vous n'avez
„ pas rougi de preſſer votre femme de vous faire
„ vivre en mourant pour vous..... Ne vous ſied-il
„ pas bien après cela de traiter de lâches, ceux qui
„ refuſent de faire pour vous, ce que vous n'avez
„ pas le courage de faire vous-même..... Croyez-
„ moi, taiſez-vous..... Vous aimez la vie; les
„ autres ne l'aiment pas moins..... Soyez ſûr que
„ ſi vous m'injuriez encor, vous entendrez de moi
„ des duretés qui ne ſeront pas des menſonges ".

Le chœur prend alors la parole. „ C'eſt aſſez &
„ déja trop des deux côtés: ceſſez, vieillard, ceſſez
„ de maltraiter de paroles votre fils. "

Ce cœur aurait dû plutôt ce ſemble faire une forte réprimande au fils d'avoir très brutalement parlé à ſon propre pere, & de lui avoir reproché ſi aigrement de n'être pas mort.

Tout le reſte de la ſcene eſt dans ce goût.

PHÉRÈS *à ſon fils.*

Tu parles contre ton pere ſans en avoir reçu d'outrage.

ADMETE.

Oh! j'ai bien vu que vous aimez à vivre longtems;

PHÉRÈS

Et toi, ne portes-tu pas au tombeau celle qui eſt morte pour toi?

ADMETE.

Ah! le plus infame des hommes, c'eſt la preuve de ta lâcheté.

PHÉRÈS.

Tu ne pouras pas au moins dire qu'elle eſt morte pour moi.

ADMETE.

Plût au ciel! que tu fuſſes dans un état où tu euſſes beſoin de moi.

LE PERE.

Fais mieux, épouſe pluſieurs femmes, afin qu'elles meurent pour te faire vivre plus longtems.

Après cette ſcene un domeſtique vient parler tout ſeul de l'arrivée d'*Hercule*. „ C'eſt un étranger, dit-„ il, qui a ouvert la porte lui-même, s'eſt d'abord „ mis à table; il ſe fâche de ce qu'on ne lui ſert „ pas aſſez vite à manger, il remplit de vin à tout „ moment ſa coupe, boit à longs traits du rou-„ ge & du paillet, & ne ceſſe de boire, & de chan-„ ter de mauvaiſes chanſons qui reſſemblent à des „ hurlemens, ſans ſe mettre en peine du roi & de ſa „ femme que nous pleurons. C'eſt ſans doute quel-„ que fripon adroit, un vagabond, un aſſaſſin.

Il peut être aſſez étrange qu'on prenne *Hercule* pour un fripon adroit; il ne l'eſt pas moins qu'*Hercule* ami d'*Admete* ſoit inconnu dans la maiſon. Il

l'eſt encor plus qu'*Hercule* ignore la mort d'*Alceſte*, dans le tems même qu'on la porte au tombeau.

Il ne faut pas diſputer des goûts, mais il eſt ſûr que de telles ſcenes ne ſeraient pas ſouffertes chez nous à la foire.

Brumoy qui nous a donné le *Théâtre des Grecs*, & qui n'a pas traduit *Euripide* avec une fidélité ſcrupuleuſe, fait ce qu'il peut pour juſtifier la ſcene d'*Admete* & de ſon pere; on ne devinerait pas le tour qu'il prend.

Il dit d'abord que *les Grecs n'ont pas trouvé à redire à ces mêmes choſes qui ſont à notre égard des indécences, des horreurs; qu'ainſi il faut convenir qu'elles ne ſont pas tout-à-fait telles que nous les imaginons; en un mot que les idées ont changé.*

On peut répondre, que les idées des nations policées n'ont jamais changé ſur le reſpect, que les enfans doivent à leurs peres.

Qui peut douter, ajoute-t-il, *que les idées n'aient changé en différens ſiecles ſur des points de morale plus importans?*

On répond qu'il n'y en a gueres de plus importans.

Un Français, continue-t-il, *eſt inſulté; le prétendu bon-ſens français veut qu'il courre les riſques du duel, & qu'il tue ou meure pour recouvrer ſon honneur.*

On répond que ce n'eſt pas le ſeul prétendu bon-

ſens

ſens français, mais celui de toutes les nations de l'Europe ſans exception.

*On ne ſent pas aſſez combien cette maxime paraîtra ridicule dans deux mille ans; & de quel air on l'aurait ſiflée du tems d'*Euripide.

Cette maxime eſt cruelle & fatale, mais non pas ridicule; & on ne l'eût ſiflée d'aucun air du tems d'*Euripide*. Il y avait beaucoup d'exemples de duels chez les Grecs & chez les Aſiatiques. On voit, dès le commencement du premier livre de l'*Iliade*, *Achille* tirant à moitié ſon épée; & il était prêt à ſe battre contre *Agamemnon*, ſi *Minerve* n'était venue le prendre par les cheveux, & lui faire remettre ſon épée dans le foureau.

Plutarque rapporte qu'*Epheſtion* & *Cratere* ſe battirent en duel; & qu'*Alexandre* les ſépara. Il eſt d'accord avec *Quinte-Curce*, qui dit que deux autres officiers d'*Alexandre* ſe battirent en duel: (59) *paribus armis duello certant.*

Et puis, quel rapport y a-t-il, je vous prie, entre un duel, & les reproches que ſe font *Admete* & ſon pere *Phérès* tour-à-tour d'aimer trop la vie, & d'être des lâches?

Je ne donnerai que cet exemple de l'aveuglement des traducteurs & des commentateurs; puiſque *Brumoy*, le plus impartial de tous, s'eſt égaré à ce point que ne doit-on pas attendre des autres? Mais ſi les *Brumoys* & les *Daciers* étaient là, je leur demande-

(59) *Quinte Curce*, Liv. IX.

rais volontiers, s'ils trouvent beaucoup de ſel dans le diſcours que *Poliphême* tient dans Euripide: *Je ne crains point le foudre de* Jupiter. *Je ne ſais ſi ce* Jupiter *eſt un Dieu plus fier, & plus fort que moi. Je me ſoucie très peu de lui. S'il fait tomber de la pluie, je me renferme dans ma caverne; j'y mange un veau róti, ou quelque bête ſauvage; après quoi je m'étends tout de mon long; j'avale un grand pot de lait; je défais mon ſaion, & je fais entendre un certain bruit qui vaut bien celui du tonnerre.*

Il faut que les ſcholiaſtes n'aient pas le nez bien fin, s'ils ne ſont pas dégoûtés de ce bruit que fait *Poliphême* quand il a bien mangé.

Ils diſent que le parterre d'Athenes riait de cette plaiſanterie, & *que jamais les Athéniens n'ont ri d'une ſotiſe.* Quoi! toute la populace d'Athenes avoit plus d'eſprit que la cour de *Louis XIV*? Et la populace n'eſt pas la même partout?

Ce n'eſt pas qu'*Euripide* n'ait des beautés, & *Sophocle* encor davantage; mais ils ont de très grands défauts. On oſe dire que les belles ſcenes de *Corneille*, & les touchantes tragédies de *Racine*, l'emportent autant ſur les tragédies de *Sophocle* & d'*Euripide*, que ces deux Grecs l'emportent ſur *Theſpis*. *Racine* ſentait bien ſon extrême ſupériorité ſur *Euripide*; mais il louait ce poëte Grec pour humilier *Perrault*.

Moliere, dans ſes bonnes pieces, eſt auſſi ſupé-

rieur au pur, mais froid *Térence*, & au farceur *Ariſtophane*, qu'au baladin *Dancourt*.

Il y a donc des genres dans leſquels les modernes ſont de beaucoup ſupérieurs aux anciens, & d'autres en très petit nombre dans leſquels nous leur ſommes inférieurs. C'eſt à quoi ſe réduit la diſpute.

DE QUELQUES COMPARAISONS ENTRE DES OUVRAGES CÉLEBRES.

La raiſon & le goût veulent, ce me ſemble, qu'on diſtingue dans un ancien comme dans un moderne le bon & le mauvais, qui ſont très ſouvent à côté l'un de l'autre.

On doit ſentir avec tranſport ce vers de *Corneille*, ce vers tel qu'on n'en trouve pas un ſeul ni dans *Homere*, ni dans *Sophocle*, ni dans *Euripide* qui en approche:

Que voulez-vous qu'il fît contre trois? - Qu'il mourût.

& l'on doit avec la même ſagacité & la même juſtice réprouver les vers ſuivans.

En admirant le ſublime tableau de la derniere ſcene de *Rodogune*, les contraſtes frapans des perſonnages & la force du coloris, l'homme de goût verra par combien de fautes cette ſituation terrible eſt amenée, quelles invraiſemblances l'ont préparée, à quel point il a fallu que *Rodogune* ait démenti ſon caractere, & par quels chemins raboteux il a fallu paſſer pour arriver à cette grande & tragique catastrophe.

Ce même juge équitable ne ſe laſſera point de rendre juſtice à l'artificieuſe & fine contexture des tragédies de *Racine*, les ſeules peut-être qui aient été bien ourdies d'un bout à l'autre depuis *Æſchile* juſqu'au grand ſiecle de *Louis XIV*. Il ſera touché de cette élégance continue, de cette pureté de langage, de cette vérité dans les caracteres qui ne ſe trouvait que chez lui; de cette grandeur ſans enflure qui ſeule eſt grandeur; de ce naturel qui ne s'égare jamais dans de vaines déclamations, dans des diſputes de ſophiſte, dans des penſées auſſi fauſſes que recherchées, ſouvent exprimées en ſoléciſmes; dans des plaidoyers de rhétorique plus faits pour les écoles de province que pour la tragédie.

Le même homme verra dans *Racine* de la foibleſſe & de l'uniformité dans quelques caracteres; de la galanterie, & quelquefois de la coquetterie même; des déclarations d'amour qui tiennent de l'idille & de l'élégie plutôt que d'une grande paſſion théatrale. Il ſe plaindra de ne trouver dans plus d'un morceau très bien écrit, qu'une élégance qui lui plait, & non pas un torrent d'éloquence qui l'entraîne; il ſera fâché de n'éprouver qu'une faible émotion, & de ſe contenter d'approuver quand il voudrait que ſon eſprit fût étonné & ſon cœur déchiré.

C'eſt ainſi qu'il jugera les anciens, non pas ſur leur nom, non pas ſur le tems où ils vivaient, mais ſur leurs ouvrages même; ce n'eſt pas trois mille ans qui doivent plaire, c'eſt la choſe même. Si une darique a été mal frapée, que m'importe qu'elle repré-

ſente le fils d'*Hyſtapes* ? la monnoie de *Varin* eſt plus récente, mais elle eſt infiniment plus belle.

Si le peintre *Timante* venait aujourd'hui préſenter à côté des tableaux du palais-royal, ſon tableau du ſacrifice d'*Iphigénie*, peint de quatre couleurs ; s'il nous diſait, des gens d'eſprit m'ont aſſuré en Grece que c'eſt un artifice admirable d'avoir voilé le viſage d'*Agamemnon* dans la crainte que ſa douleur n'égalât pas celle de *Clitemneſtre*, & que les larmes du pere ne deshonoraſſent la majeſté du monarque ; il ſe trouverait des connaiſſeurs qui répondraient, C'eſt un trait d'eſprit & non pas un trait de peintre. Un voile ſur la tête de votre principal perſonnage, fait un effet affreux dans un tableau. Vous avez manqué votre art ; voyez le chef-d'œuvre de *Rubens*, qui a ſu exprimer ſur le viſage de *Marie de Médicis* la douleur de l'enfantement, l'abattement, la joie, le ſourire & la tendreſſe, non pas avec quatre couleurs, mais avec toutes les teintes de la nature. Si vous vouliez qu'*Agamemnon* cachât un peu ſon viſage, il fallait qu'il en cachât une partie avec ſes mains poſées ſur ſon front & ſur ſes yeux ; & non pas avec un voile que les hommes n'ont jamais porté, & qui eſt auſſi déſagréable à la vue, auſſi peu pittoreſque qu'il eſt oppoſé au coſtume ; vous deviez alors laiſſer voir des pleurs qui coulent, & que le héros veut cacher ; vous deviez exprimer dans ſes muſcles les convulſions d'une douleur qu'il veut ſurmonter. Vous deviez peindre dans cette attitude la majeſté & le déſeſpoir. Vous êtes Grec, & *Rubens* eſt Belge ; mais le Belge l'emporte.

D'UN PASSAGE D'HOMERE.

Un Florentin homme de lettres, d'un esprit juste & d'un goût cultivé, se trouva un jour dans la bibliotheque de mylord *Chesterfield* avec un professeur d'Oxford, & un Ecossais qui vantait le poëme de *Fingal*, composé, disait-il, dans la langue du pays de Galles, laquelle est encor en partie celle des Bas-Bretons. Que l'antiquité est belle, s'écriait-il; le poëme de *Fingal* a passé de bouche en bouche jusqu'à nous depuis près de deux mille ans, sans avoir été jamais altéré; tant les beautés véritables ont de force sur l'esprit des hommes! alors il lut à l'assemblée ce commencement de *Fingal*.

„ *Cuchulin* était assis près de la muraille de Tura, „ sous l'arbre de la feuille agitée; sa pique reposait „ contre un rocher couvert de mousse, son bouclier „ était à ses pieds sur l'herbe. Il occupait sa mémoi„ re du souvenir du grand *Carbar*, héros tué par lui „ à la guerre. *Moran* né de *Fitilh*, *Moran*, senti„ nelle de l'Océan, se présenta devant lui.

„ Leve-toi, lui dit-il, leve-toi *Cuchulin*; je vois „ les vaisseaux de *Suaran*, les ennemis sont nom„ breux, plus d'un héros s'avance sur les vagues noi„ res de la mer.

„ *Cuchulin* aux yeux bleus, lui répliqua, *Moran* „ fils de *Fitilh*, tu trembles toujours; tes craintes „ multiplient le nombre des ennemis. Peut-être est„ ce le roi des montagnes désertes, qui vient à mon „ secours dans les plaines d'Ullin. Non, dit *Moran*,

„ c'eſt *Suaran* lui-même, il eſt auſſi haut qu'un ro-
„ cher de glace; j'ai vu ſa lance, elle eſt comme un
„ haut ſapin ébranché pas les vents; ſon bouclier eſt
„ comme la lune qui ſe leve; il était aſſis au rivage
„ ſur un rocher, il reſſemblait à un nuage qui couvre
„ une montagne, &c."

Ah! voilà le véritable ſtile d'*Homere*, dit alors le profeſſeur d'Oxford; mais ce qui m'en plait davantage, c'eſt que j'y vois la ſublime éloquence hébraïque. Je crois lire les paſſages de ces beaux cantiques.

„ Tu gouverneras toutes les nations que tu nous
„ ſoumettras, (60) avec une verge de fer; tu les bri-
„ ſeras comme le potier fait un vaſe.

„ Tu briſeras les dents des pécheurs. (61)

„ La terre a tremblé, (62) les fondemens des mon-
„ tagnes ſe ſont ébranlés, parce que le Seigneur s'eſt
„ fâché contre les montagnes; & il a lancé la grêle &
„ des charbons.

„ Il a logé dans le ſoleil, (63) & il en eſt ſorti
„ comme un mari ſort de ſon lit.

„ DIEU briſera leurs dents dans leur bouche, (64)
„ il mettra en poudre leurs dents mâchelieres; ils
„ deviendront à rien comme de l'eau; car il a tendu
„ ſon arc pour les abattre; ils ſeront engloutis tout
„ vivans dans ſa colere, avant d'attendre que les épines
„ ſoient auſſi hautes qu'un prunier.

„ Les nations viendront vers le ſoir, (65) affamées

(60) Pſaume 2. (61) Pſ. 3. (62) Pſ. 17. (63) Pſ. 19.
(64) Pſ. 57. (65) Pſ. 58.

„ comme des chiens ; & toi, Seigneur, tu te mo-
„ queras d'elles, & tu les réduiras à rien.

„ La montagne du Seigneur eſt une montagne coa-
„ gulée; pourquoi regardez-vous les monts coagu-
„ lés? (66) Le Seigneur a dit, je jetterai Baſan; je
„ le jetterai dans la mer, afin que ton pied ſoit teint
„ de ſang, & que la langue de tes chiens leche leur
„ ſang.

„ Ouvre la bouche bien grande, (67) & je la rem-
„ plirai.

„ Rends les nations comme une roue qui tourne
„ toujours, (68) comme la paille devant la face du
„ vent, comme un feu qui brûle une forêt, comme
„ une flamme qui brûle des montagnes; tu les pour-
„ ſuis dans ta tempête, & ta colere les troublera.

„ Il jugera dans les nations; (69) il les remplira
„ de ruines, il caſſera les têtes dans la terre de plu-
„ ſieurs.

„ Bienheureux celui qui prendra tes petits en-
„ fans, (70) & qui les écraſera contre la pierre!
„ &c. &c. &c. "

Le Florentin ayant écouté avec une grande atten-tion les verſets des cantiques récités par le docteur, & les premiers vers de *Fingal* beuglés par l'Ecoſſais, avoua qu'il n'était pas fort touché de toutes ces figu-res aſiatiques, & qu'il aimait beaucoup mieux le ſtile ſimple & noble de *Virgile*.

(66) Pſ. 67. (67) Pſ. 80.
(68) Pſ. 82. (69) Pſ. 111. (70) Pſ. 136.

L'Ecoſſais palit de colere à ce diſcours, le docteur d'Oxford leva les épaules de pitié; mais mylord *Cheſterfield* encouragea le Florentin par un ſourire d'approbation.

Le Florentin échauffé, & ſe ſentant appuyé, leur dit; Meſſieurs, rien n'eſt plus aiſé que d'outrer la nature, rien de plus difficile que de l'imiter. Je ſuis un peu de ceux qu'on appelle en Italie *Improviſatori*, & je vous parlerais huit jours de ſuite en vers dans ce ſtile oriental, ſans me donner la moindre peine, parce qu'il n'en faut aucune pour être ampoulé en vers négligés, chargés d'épithetes, qui ſont preſque toujours les mêmes; pour entaſſer combats ſur combats, & pour peindre des chimeres.

Qui? vous! lui dit le profeſſeur, vous feriez un poëme épique ſur le champ? — Non pas un poëme épique raiſonnable, & en vers corrects comme *Virgile*, répliqua l'Italien; mais un poëme dans lequel je m'abandonnerais à toutes mes idées, ſans me piquer d'y mettre de la régularité.

Je vous en défie, dirent l'Ecoſſais & l'Oxfordien. — Eh bien, donnez-moi un ſujet, répliqua le Florentin. Mylord *Cheſterfield* lui donna le ſujet du *Prince noir*, vainqueur à la journée de Crecy, & donnant la paix après la victoire.

L'improviſateur ſe recueillit, & commença ainſi:

„ Muſe d'Albion, génie qui préſidez aux héros, „ chantez avec moi, non la colere oiſive d'un hom„ me implacable envers ſes amis & ſes ennemis; non

„ des héros que les Dieux favoriſent tour-à-tour ſans „ avoir aucune raiſon de les favoriſer; non le ſiege „ d'une ville qui n'eſt point priſe; non les exploits „ extravagans du fabuleux *Fingal*, mais les victoires „ véritables d'un héros auſſi modeſte que brave, qui „ mit des rois dans ſes fers, & qui reſpecta ſes enne- „ mis vaincus.

„ Déja *George*, le *Mars* de l'Angleterre, était deſ- „ cendu du haut de l'empirée, monté ſur le cour- „ ſier immortel devant qui les plus fiers chevaux du „ Limouſin fuient, comme les brebis bêlantes & les „ tendres agneaux ſe précipitent en foule les uns ſur „ les autres pour ſe cacher dans la bergerie à la vue „ d'un loup terrible, qui ſort du fond des forêts, „ les yeux étincelans, le poil hériſſé, la gueule écu- „ mante, menaçant les troupeaux & le berger de la „ fureur de ſes dents avides de carnage.

„ *Martin*, le céleſte protecteur des habitans de la „ fertile Touraine; *Genevieve*, douce divinité des „ peuples qui boivent les eaux de la Seine & de la „ Marne; *Denis* qui porta ſa tête entre ſes bras à „ l'aſpect des hommes & des immortels, tremblaient „ en voyant le ſuperbe *George* traverſer le vaſte ſein „ des airs. Sa tête eſt couverte d'un caſque d'or orné „ des diamans qui pavaient autrefois les places publi- „ ques de la Jeruſalem céleſte, quand elle apparut „ aux mortels pendant quarante révolutions journa- „ lieres de l'aſtre de la lumiere, & de ſa ſœur incon- „ ſtante, qui prête une douce clarté aux ſombres „ nuits.

„ Sa main porte la lance épouvantable & sacrée,
„ dont le demi-Dieu *Michael*, exécuteur des vengean-
„ ces du Très-haut terrassa dans les premiers jours
„ du monde, l'éternel ennemi du monde & du créa-
„ teur. Les plus belles plumes des anges qui assi-
„ stent autour du trône, détachées de leurs dos im-
„ mortels, flottaient sur son casque, autour duquel
„ volent la terreur, la guerre homicide, la ven-
„ geance impitoyable, & la mort qui termine toutes
„ les calamités des malheureux mortels. Il ressem-
„ blait à une comete qui dans sa course rapide fran-
„ chit les orbites des astres étonnés, laissant loin
„ derriere elle des traits d'une lumiere pâle & terri-
„ ble, qui annoncent aux faibles humains la chute
„ des rois & des nations.

„ Il s'arrête sur les rives de la Charente, & le bruit
„ de ses armes immortelles retentit jusqu'à la sphere
„ de *Jupiter* & de *Saturne*. Il fit deux pas, & il arri-
„ va jusqu'aux lieux où le fils du magnanime *Edouard*
„ attendait le fils de l'intrépide *Philippe de Valois*."

Le Florentin continua sur ce ton pendant plus d'un quart heure. Les paroles sortaient de sa bouche (comme dit *Homere*) plus serrées & plus abondantes que les neiges qui tombent pendant l'hyver; cependant ses paroles n'étaient pas froides; elles ressemblaient plutôt aux rapides étincelles, qui s'échappent d'une forge enflammée, quand les cyclopes frappent les foudres de *Jupiter* sur l'enclume retentissante.

Ses deux antagonistes furent enfin obligés de le faire taire, en lui avouant qu'il était plus aisé qu'ils ne l'a-

vaient cru, de prodiguer les images giganteſques, & d'appeller le ciel, la terre & les enfers à ſon ſecours; mais ils ſoutinrent que c'était le comble de l'art, de mêler le tendre & le touchant au ſublime.

Y a-t-il rien, par exemple, dit l'Oxfordien, de plus moral, & en même tems de plus voluptueux, que de voir *Jupiter* qui couche avec ſa femme ſur le mont Ida?

Mylord *Cheſterfield* prit alors la parole; Meſſieurs, dit-il, je vous demande pardon de me mêler de la querelle, peut-être chez les Grecs c'était une choſe très intéreſſante, qu'un Dieu qui couche avec ſon épouſe ſur une montagne. Mais je ne vois pas ce qu'on peut trouver là de bien fin & de bien attachant. Je conviendrai avec vous que le fichu, qu'il a plu aux commentateurs & aux imitateurs d'appeller *la ceinture de Vénus*, eſt une image charmante; mais je n'ai jamais compris que ce fût un ſoporatif, ni comment *Junon* imaginait de recevoir les careſſes du maître des Dieux pour le faire dormir. Voilà un plaiſant Dieu de s'endormir pour ſi peu de choſe! je vous jure que quand j'étais jeune je ne m'aſſoupiſſais pas ſi aiſément. J'ignore s'il eſt noble, agréable, intéreſſant, ſpirituel & décent de faire dire par *Junon* à *Jupiter*, „ Si vous voulez abſolument me careſſer, „ allons-nous-en au ciel, dans votre appartement, „ qui eſt l'ouvrage de *Vulcain*, & dont la porte fer„ me ſi bien qu'aucun des Dieux n'y peut entrer."

Je n'entends pas non plus comment le ſommeil, que *Junon* prie d'endormir *Jupiter*, peut-être un Dieu

ſi éveillé. Il arrive en un moment des iſles de Lemnos & d'Imbros au mont Ida; il eſt beau de partir de deux iſles à la fois; de-là il monte ſur un ſapin, il court auſſi-tôt aux vaiſſeaux des Grecs; il cherche *Neptune*; il le trouve, il le conjure de donner la victoire ce jour-là à l'armée des Grecs; & il retourne à Lemnos d'un vol rapide. Je n'ai rien vu de ſi fretillant que ce ſommeil.

Enfin, s'il faut abſolument coucher avec quelqu'un dans un poëme épique, j'avoue que j'aime cent fois mieux les rendez-vous d'*Alcine* avec *Roger*, & d'*Armide* avec *Renaud*.

Venez, mon cher Florentin, me lire ces deux chants admirables de l'*Arioſte* & du *Taſſe*.

Le Florentin ne ſe fit pas prier. Mylord *Cheſterfield* fut enchanté. L'Ecoſſais pendant ce tems-là reliſait *Fingal*; le profeſſeur d'Oxford reliſait *Homere*; & tout le monde était content.

On conclut enfin, qu'heureux eſt celui qui dégagé de tous les préjugés, eſt ſenſible au mérite des anciens & des modernes, apprécie leurs beautés, connait leurs fautes, & les pardonne.

A N E.

AJoutons quelque choſe à l'article *Ane*, concernant l'âne de *Lucien*, qui devint d'or entre les mains d'*A*

pulée. Le plus plaiſant de l'avanture eſt pourtant dans *Lucien*; & ce plaiſant eſt, qu'une dame devint amoureuſe de ce monſieur, lorſqu'il était âne, & n'en voulut plus lorſqu'il ne fut qu'homme. Ces métamorphoſes etaient fort communes dans toute l'antiquité. L'âne de *Silene* avait parlé, & les ſavans ont cru qu'il s'était expliqué en arabe: c'était probablement un homme changé en âne par le pouvoir de *Bacchus*. Car on ſait que *Bacchus* était Arabe.

Virgile parle de la métamorphoſe de *Mœris* en loup, comme d'une choſe très ordinaire.

Sæpe lupum fieri Mœrim, & ſe condere ſylvis.

Mœris devenu loup ſe cacha dans les bois.

Cette doctrine des métamorphoſes était-elle dérivée des vieilles fables d'Egypte, qui débiterent que les Dieux s'étaient changés en animaux dans la guerre contre les géants?

Les Grecs, grands imitateurs, & grands enchériſſeurs ſur les fables orientales, métamorphoſerent preſque tous les Dieux en hommes, ou en bêtes, pour les faire mieux réuſſir dans leurs deſſeins amoureux.

Si les Dieux ſe changeaient en taureaux, en chevaux, en cygnes, en colombes, pourquoi n'aurait-on pas trouvé le ſecret de faire la même opération ſur les hommes?

Pluſieurs commentateurs, en oubliant le reſpect qu'ils devaient aux ſaintes écritures, ont cité l'exem-

ple de *Nabucodonoſor* changé en bœuf; mais c'était un miracle, une vengeance divine, une choſe entiérement hors de la ſphere de la nature, qu'on ne devait pas examiner avec des yeux prophanes, & qui ne peut être l'objet de nos recherches.

D'autres ſavans, non moins indiſcrets peut-être, ſe ſont prévalus de ce qui eſt rapporté dans l'*Evangile de l'enfance*. Une jeune fille en Egypte, étant entrée dans la chambre de quelques femmes, y vit un mulet couvert d'une houſſe de ſoie, ayant à ſon cou un pendant d'ébene. Ces femmes lui donnaient des baiſers, & lui préſentaient à manger, en répandant des larmes. Ce mulet était le propre frere de ces femmes. Les magiciennes lui avaient ôté la figure humaine; & le Maître de la nature la lui rendit bientôt.

Quoique cet évangile ſoit apocryphe, la vénération pour le ſeul nom qu'il porte, nous empêche de détailler cette avanture. Elle doit ſervir ſeulement à faire voir combien les métamorphoſes étaient à la mode dans preſque toute la terre. Les chrétiens qui compoſerent cet évangile, étaient ſans doute de bonne foi. Ils ne voulaient point compoſer un roman. Ils rapportaient avec ſimplicité ce qu'ils avaient entendu dire. L'égliſe qui rejetta dans la ſuite cet évangile avec quarante neuf autres, n'accuſa pas les auteurs d'impiété & de prévarication; ces auteurs obſcurs parlaient à la populace ſelon les préjugés de leur tems. La Chine était peut-être le ſeul pays exempt de ces ſuperſtitions.

L'avanture des compagnons d'*Ulyſſe*, changés en bêtes par *Circé*, était beaucoup plus ancienne que le dogme de la métempſycoſe annoncé en Grece, & en Italie par *Pythagore*.

Sur quoi ſe fonderent les gens, qui prétendent qu'il n'y a point d'erreur univerſelle, qui ne ſoit l'abus de quelque vérité? ils diſent qu'on n'a vu des charlatans, que parce qu'on avait vu de vrais médecins, & qu'on n'a cru aux faux prodiges, qu'à cauſe des véritables.

Mais avait-on des témoignages certains que des hommes étaient devenus loups, bœufs, ou chevaux, ou ânes? cette erreur univerſelle n'avait donc pour principe, que l'amour du merveilleux, & l'inclination naturelle pour la ſuperſtition.

Il ſuffit d'une opinion erronée pour remplir l'univers de fables. Un docteur Indien voit que les bêtes ont du ſentiment, & de la mémoire. Il conclut qu'elles ont une ame. Les hommes en ont une auſſi. Que devient l'ame de l'homme après ſa mort? Que devient l'ame de la bête? Il faut bien qu'elles logent quelque part. Elles s'en vont dans le premier corps venu, qui commence à ſe former. L'ame d'un bracmane loge dans le corps d'un éléphant, l'ame d'un âne ſe loge dans le corps d'un petit bracmane. Voilà le dogme de la métempſicoſe, qui s'établit ſur un ſimple raiſonnement.

Mais il y a loin de là au dogme de la métamorphoſe. Ce n'eſt plus une ame ſans logis, qui cher-

che

che un gîte. C'eſt un corps, qui eſt changé en un autre corps, ſon ame demeurant toujours la même. Or, certainement nous n'avons dans la nature aucun exemple d'un pareil tour de gobelets.

Cherchons donc quelle peut être l'origine d'une opinion ſi extravagante & ſi générale. Sera-t-il arrivé qu'un pere ayant dit à ſon fils plongé dans de ſales débauches, & dans l'ignorance, *Tu es un cochon, un cheval, un âne*, enſuite l'ayant mis en pénitence avec un bonnet d'âne ſur la tête, une ſervante du voiſinage aura dit que ce jeune homme a été changé en âne en punition de ſes fautes? ſes voiſines l'auront redit à d'autres voiſines, & de bouche en bouche ces hiſtoires, accompagnées de mille circonſtances, auront fait le tour du monde. Une équivoque aura trompé toute la terre.

Avouons donc encor ici avec *Boileau*, que l'équivoque a été la mere de la plupart de nos ſotiſes.

Joignez à cela le pouvoir de la magie, reconnu inconteſtable chez toutes les nations; & vous ne ſerez plus étonné de rien. (Voyez *Magie*.)

Encore un mot ſur les ânes. On dit qu'ils ſont guerriers en Méſopotamie; & que *Mervan*, le vingt & unieme calife, fut ſurnommé *l'âne* pour ſa valeur.

Le patriarche *Photius* rapporte, dans l'*extrait de la vie d'Iſidore*, qu'*Ammonius* avait un âne, qui ſe connaiſſait très bien en poëſie, & qui abandonnait ſon ratelier pour aller entendre des vers.

La fable de *Midas* vaut mieux que le conte de *Photius*.

DE L'ANE D'OR DE MACHIAVEL.

ON connait peu l'*Ane* de *Machiavel*. Il ne fut point achevé, & c'eſt dommage; tous les dictionnaires qui en parlent, diſent que c'eſt un ouvrage de ſa jeuneſſe; il parait pourtant qu'il était dans l'âge mûr, puiſqu'il parle des malheurs qu'il a eſſuyés autrefois & très longtems. L'ouvrage eſt une ſatyre de ſes contemporains. L'auteur voit beaucoup de Florentins dont l'un eſt changé en chat, l'autre en dragon, celui-ci en chien qui aboie à la lune, cet autre en renard qui ne s'eſt pas laiſſé prendre. Chaque caractere eſt peint ſous le nom d'un animal. Les factions des *Médicis* & de leurs ennemis, y ſont figurées ſans doute; & qui aurait la clef de cette apocalypſe comique, ſauroit l'*hiſtoire ſecrette du pape Léon X* & *des troubles de Florence*. Ce poëme eſt plein de morale & de philoſophie. Il finit par de très bonnes réflexions d'un gros cochon, qui parle à-peu-près ainſi à l'homme.

Animaux à deux pieds, ſans vêtemens, ſans armes,
Point d'ongle, un mauvais cuir, ni plume, ni toiſon,
Vous pleurez en naiſſant, & vous avez raiſon;
Vous prévoyez vos maux; ils méritent vos larmes.
Les perroquets & vous ont le don de parler.
La nature vous fit des mains induſtrieuſes;
Mais vous fit-elle, hélas, des ames vertueuſes!
Et quel homme en ce point nous pourait égaler?

L'homme eſt plus vil que nous, plus méchant, plus ſauvage:
Poltrons ou furieux, dans le crime plongés,
Vous éprouvez toujours ou la crainte ou la rage.
Vous tremblez de mourir, & vous vous égorgez.
Jamais de porc à porc on ne vit d'injuſtices.
Notre bauge eſt pour nous le temple de la paix.
Ami, que le bon DIEU me préſerve à jamais
De redevenir homme & d'avoir tous tes vices!

Ceci eſt l'original de *la ſatyre de l'homme* que fit *Boileau*, & de *la fable des compagnons d'Ulyſſe* écrite par *La Fontaine*. Mais il eſt très vraiſemblable que ni *La Fontaine* ni *Boileau* n'avaient entendu parler de l'*âne* de *Machiavel*.

DE L'ANE DE VERONE.

IL faut être vrai, & ne point tromper ſon lecteur. Je ne ſais pas bien poſitivement ſi l'âne de Vérone ſubſiſte encor dans toute ſa ſplendeur, parce que je ne l'ai pas vu: mais les voyageurs qui l'ont vu, il y a quarante ou cinquante ans, s'accordent à dire que ſes reliques étaient renfermées dans le ventre d'un âne artificiel fait exprès; qu'il était ſous la garde de quarante moines du couvent de Notre-Dame des Orgues à Vérone, & qu'on le portait en proceſſion deux fois l'an. C'était une des plus anciennes reliques de la ville. La tradition diſait que cet âne, ayant porté notre Seigneur dans ſon entrée à Jéruſalem, (63) n'avait plus voulu vivre en cette ville;

(63) Voyez *Miſſon*. Tome I. pages 101 & 102.

qu'il avait marché ſur la mer auſſi endurcie que ſa corne; qu'il avait pris ſon chemin par Chypre, Rhode, Candie, Malthe & la Sicile; que de là il était venu ſéjourner à Aquilée; & qu'enfin il s'établit à Vérone, où il vécut très longtems.

Ce qui donna lieu à cette fable, c'eſt que la plupart des ânes ont une eſpece de croix noire ſur le dos. Il y eut apparemment quelque vieil âne aux environs de Vérone, chez qui la populace remarqua une plus belle croix qu'à ſes confreres: une bonne femme ne manqua pas de dire que c'était celui qui avait ſervi de monture à l'entrée dans Jéruſalem; on fit de magnifiques funerailles à l'âne. La fête de Vérone s'établit; elle paſſa de Vérone dans les autres pays; elle fut ſurtout célébrée en France; on chanta la proſe de l'âne à la meſſe.

Orientis partibus
Adventavit aſinus
Pulcher & fortiſſimus.

Une fille répreſentant la Ste. Vierge allant en Egypte, montait ſur un âne, & tenant un enfant entre ſes bras, conduiſait une longue proceſſion. Le prêtre à la fin de la meſſe au lieu de dire, (66) *Ite, Miſſa eſt*, ſe mettait à braire trois fois de toute ſa force, & le peuple répondait en chœur.

Nous avons des livres ſur la fête de l'âne & ſur celle des fous; ils peuvent ſervir à l'hiſtoire univerſelle de l'eſprit humain.

(66) Voyez *Du Cange*, & *l'Eſſai ſur l'eſprit & les mœurs des nations.*

ANGE.

L'Auteur de l'article *Ange* dans l'Encyclopédie, dit que *toutes les religions ont admis l'exiſtence des anges, quoique la raiſon naturelle ne la démontre pas.*

Nous n'avons point d'autre raiſon que la naturelle. Ce qui eſt ſurnaturel eſt au deſſus de la raiſon. Il fallait dire (ſi je ne me trompe) que pluſieurs religions, & non pas *toutes* ont reconnu des anges. Celle de *Numa*, celle du ſabiſme, celle des druides, celle de la Chine, celle des Scythes, celle des anciens Phéniciens & des anciens Egyptiens, n'admirent point les anges.

Nous entendons par ce mot, des miniſtres de DIEU, des députés, des êtres mitoyens entre DIEU & les hommes, envoyés pour nous ſignifier ſes ordres.

Il y a aujourd'hui quatre mille huit cents quatre-vingts ans que les bracmanes ſe vantent d'avoir par écrit leur premiere loi ſacrée, intitulée *Le Shaſta*, quinze cents ans avant leur ſeconde loi, nommée *Veidam*, qui ſignifie *la parole de* DIEU. Le *Shaſta* contient cinq chapitres. Le premier, *de* DIEU *& de ſes attributs*: le ſecond, *de la création des anges*: le troiſieme, *de la chute des anges*: le quatrieme, *de leur punition*: le cinquieme, *de leur pardon & de la création de l'homme.*

Il eſt utile de remarquer d'abord la maniere dont ce livre parle de DIEU.

PREMIER CHAPITRE DU SHASTA.

„ DIEU eſt un; il a créé tout; c'eſt une ſphere „ parfaite ſans commencement ni fin. DIEU conduit „ toute la création par une providence générale ré- „ ſultante d'un principe déterminé. Tu ne recher- „ cheras point à découvrir l'eſſence & la nature de „ l'Eternel, ni par quelles loix il gouverne: une „ telle entrepriſe eſt vaine & criminelle; c'eſt aſſez „ que jour & nuit tu contemples dans ſes ouvrages „ ſa ſageſſe, ſon pouvoir & ſa bonté ".

Après avoir payé à ce début du *Shaſta* le tribut d'admiration que nous lui devons, voyons la création des anges.

SECOND CHAPITRE DU SHASTA.

„ L'Eternel abſorbé dans la contemplation de ſa „ propre exiſtence, réſolut dans la plénitude des „ tems de communiquer ſa gloire & ſon eſſence à „ des êtres capables de ſentir & de partager ſa béa- „ titude, comme de ſervir à ſa gloire. L'Eternel „ voulut, & ils furent. Il les forma en partie de „ ſon eſſence, capables de perfection & d'imperfec- „ tion ſelon leur volonté.

„ L'Eternel créa d'abord *Birma*, *Vitſnou*, & *Sib*; „ enſuite *Mozazor*, & toute la multitude des anges. „ L'Eternel donna la prééminence à *Birma*, à *Vits-* „ *nou* & à *Sib*. *Birma* fut le prince de l'armée an- „ gélique; *Vitſnou* & *Sib* furent ſes coadjuteurs.

„ L'Eternel diviſa l'armée angélique en pluſieurs „ bandes, & leur donna à chacun un chef. Ils „ adorerent l'Eternel, rangés autour de ſon trône, „ chacun dans le degré aſſigné. L'harmonie fut dans „ les cieux. *Mozazor* chef de la premiere bande, „ entonna le cantique de louange & d'adoration au „ Créateur, & la chanſon d'obéiſſance à *Birma* ſa „ premiere créature; & l'Eternel ſe réjouït dans ſa „ nouvelle création ".

CHAPITRE III. DE LA CHUTE D'UNE PARTIE DES ANGES.

„ Depuis la création de l'armée céleſte, la joie & „ l'harmonie environnerent le trône de l'Eternel dans „ l'eſpace de mille ans, multipliés par mille ans; „ & auraient duré juſqu'à ce que le tems ne fût „ plus, ſi l'envie n'avait pas ſaiſi *Mozazor* & d'au- „ tres princes des bandes angéliques. Parmi eux é- „ tait *Raabon*, le premier en dignité après *Mo-* „ *zazor*. Immémorans du bonheur de leur créa- „ tion & de leur devoir, ils rejetterent le pou- „ voir de perfection, & exercerent le pouvoir d'imper- „ fection. Ils firent le mal à l'aſpect de l'Eternel; ils „ lui déſobéirent & refuſerent de ſe ſoumettre au „ lieutenant de DIEU & à ſes aſſociés *Vitſnou* & *Sib*; „ & ils dirent, Nous voulons gouverner; & ſans „ craindre la puiſſance & la colere de leur Créateur, „ ils répandirent leurs principes ſéditieux dans l'ar- „ mée céleſte. Ils ſéduiſirent les anges, & entraî- „ nerent une grande multitude dans la rebellion; & „ elle s'éloigna du trône de l'Eternel; & la triſteſſe

„ saisit les esprits angéliques fideles, & la douleur „ fut connue pour la premiere fois dans le ciel.

CHAPITRE IV. CHATIMENT DES ANGES COUPABLES.

„ L'Eternel, dont la toute-science, la presciences „ & l'influence s'étend sur toutes choses, excepté „ sur l'action des êtres qu'il a créé libres, vit avec „ douleur & colere la défection de *Mozazor*, de *Raabon*, „ & des autres chefs des anges.

„ Miséricordieux dans son couroux, il envoya *Bir-* „ *ma*, *Vitsnou* & *Sib*, pour leur reprocher leur cri- „ me, & pour les porter à rentrer dans leur devoir: „ mais confirmés dans leur esprit d'indépendance, ils „ persisterent dans la révolte. L'Eternel alors com- „ manda à *Sib* de marcher contre eux armé de la „ toute-puissance, & de les précipiter du lieu *éminent* „ dans le lieu de *ténebres*, dans *l'onderâ*, pour y être „ punis pendant mille ans multipliés par mille ans."

PRÉCIS DU CINQUIEME CHAPITRE.

Au bout de mille ans, *Birma*, *Vitsnou* & *Sib* solliciterent la clémence de l'Eternel en faveur des délinquans. L'Eternel daigna les délivrer de la prison de l'*Onderâ*, & les mettre dans un état de probation pendant un grand nombre de révolutions du soleil. Il y eut encor des rébellions contre DIEU dans ce tems de pénitence.

Ce fut dans un de ces périodes que DIEU créa la terre; les anges pénitens y subirent plusieurs métempsicoses; une des dernieres fut leur changement en

vaches. C'eſt de-là que les vaches devinrent ſacrées dans l'Inde; & enfin ils furent métamorphoſés en hommes. De ſorte que le ſyſtême des Indiens ſur les anges, eſt préciſément celui du jéſuite *Bougeant*, qui prétend que les corps des bêtes ſont habités par des anges pécheurs. Ce que les bracmanes avaient inventé ſérieuſement, *Bougeant* l'imagina plus de quatre mille ans après par plaiſanterie: ſi pourtant ce badinage n'était pas en lui un reſte de ſuperſtition mêlé avec l'eſprit ſyſtématique, ce qui eſt arrivé aſſez ſouvent.

Telle eſt l'hiſtoire des anges chez les anciens bracmanes, qu'ils enſeignent encor depuis environ cinquante ſiecles. Nos marchands, qui ont trafiqué dans l'Inde, n'en ont jamais été inſtruits; nos miſſionnaires ne l'ont pas été davantage; & les brames qui n'ont jamais été édifiés ni de leur ſcience ni de leurs mœurs, ne leur ont point communiqué leurs ſecrets. Il a fallu qu'un Anglais, nommé Mr. *Holwell*, ait habité trente ans à Bénarès ſur le Gange, ancienne école des bracmanes; qu'il ait appris l'ancienne langue ſacrée du *Hanſcrit*, & qu'il ait lu les anciens livres de la religion indienne, pour enrichir enfin notre Europe de ces connaiſſances ſingulieres; comme Mr. *Sale* avait demeuré longtems en Arabie pour nous donner une traduction fidelle de l'Alcoran, & des lumieres ſur l'ancien ſabiſme, auquel a ſuccédé la religion muſulmane: de même encor que Mr. *Hide* a recherché pendant vingt années en Perſe tout ce qui concerne la religion des mages.

DES ANGES DES PERSES.

Les Perſes avaient trente & un anges. Le premier de tous, & qui eſt ſervi par quatre autres anges, s'appelle *Bahaman*; il a l'inſpection de tous les animaux excepté de l'homme, ſur qui DIEU s'eſt réſervé une juriſdiction immédiate.

DIEU préſide au jour où le ſoleil entre dans le bélier, & ce jour eſt un jour de ſabat; ce qui prouve que la fête du ſabat était obſervée chez les Perſes dans les tems les plus anciens.

Le ſecond ange préſide au huitieme jour, & s'appelle *Débadur*.

Le troiſieme eſt *Kur*, dont on a fait depuis probablement *Cyrus*; & c'eſt l'ange du ſoleil.

Le quatriéme s'appelle *Ma*, & il préſide à la lune.

Ainſi chaque ange a ſon diſtrict. C'eſt chez les Perſes que la doctrine de l'ange-gardien & du mauvais ange fut d'abord reconnue. On croit que *Raphael* était l'ange-gardien de l'empire Perſan.

DES ANGES CHEZ LES HÉBREUX.

Les Hébreux ne connurent jamais la chute des anges juſqu'aux premiers tems de l'ere chrétienne. Il faut qu'alors cette doctrine ſecrette des anciens bracmanes fut parvenue juſqu'à eux. Car ce fut dans ce tems qu'on fabriqua le livre, attribué à *Enoch*, touchant les anges pécheurs chaſſés du ciel.

Enoch devait être un auteur fort ancien, puiſqu'il

vivait, ſelon les Juifs, dans la ſeptieme génération avant le déluge : mais puiſque *Seth*, plus ancien encor que lui, avait laiſſé des livres aux Hébreux, ils pouvaient ſe vanter d'en avoir auſſi d'*Enoch*. Voici donc ce qu'*Enoch* écrivit, ſelon eux.

„ Le nombre des hommes s'étant prodigieuſement „ accru, ils eurent de très belles filles; les anges, „ les brillans, *Egregori*, en devinrent amoureux, & „ furent entraînés dans beaucoup d'erreurs. Ils s'a- „ nimerent entre eux, ils ſe dirent: Choiſiſſons-nous „ des femmes parmi les filles des hommes de la terre. „ *Semiaxas* leur prince, dit: Je crains que vous n'o- „ ſiez pas accomplir un tel deſſein, & que je ne de- „ meure ſeul chargé du crime. Tous répondirent : „ Faiſons ſerment d'exécuter notre deſſein, & dé- „ vouons-nous à l'anathême ſi nous y manquons. Ils „ s'unirent donc par ſerment, & firent des imprécations. Ils étaient au nombre de deux cents. Ils „ partirent enſemble du tems de *Jared*, & allerent „ ſur la montagne appellée *Hermonim* à cauſe de leur „ ſerment. Voici le nom des principaux; *Semiaxas*, „ *Atarculph*, *Araciel*, *Chobabiel*, *Hoſampſich*, *Zaciel*, „ *Parmar*, *Thauſaël*, *Samiel*, *Tiriel*, *Sumiel*.

„ Eux & les autres prirent des femmes l'an onze „ cent ſoixante & dix de la création du monde. De „ ce commerce nâquirent trois genres d'hommes, les „ géans *Nephilim*, &c."

L'auteur de ce fragment écrit de ce ſtile, qui ſemble appartenir aux premiers tems; c'eſt la même naïveté. Il ne manque pas de nommer les perſonnages;

il n'oublie pas les dates; point de réflexions, point de maximes; c'eſt l'ancienne maniere orientale.

On voit que cette hiſtoire eſt fondée ſur le ſixieme chapitre de la Geneſe: „ Or en ce tems il y avait „ des géans ſur la terre; car les enfans de DIEU „ ayant eu commerce avec les filles des hommes, „ elles enfanterent les puiſſans du ſiecle."

Le livre d'*Enoch* & la Geneſe, ſont entiérement d'accord ſur l'accouplement des anges avec les filles des hommes, & ſur la race des géans qui en nâquit. Mais ni cet *Enoch*, ni aucun livre de l'ancien Teſtament ne parle de la guerre des anges contre DIEU, ni de leur défaite, ni de leur chute dans l'enfer, ni de leur haine contre le genre-humain.

Preſque tous les commentateurs de l'ancien Teſtament diſent unanimement, qu'avant la captivité de Babilone les Juifs ne ſurent le nom d'aucun ange. Celui qui apparut à *Manué*, pere de *Samſon*, ne voulut point dire le ſien.

Lorſque les trois anges apparurent à *Abraham*, & qu'il fit cuire un veau entier pour les régaler, ils ne lui apprirent point leurs noms. L'un d'eux lui dit: *je viendrai vous voir*, *ſi* DIEU *me donne vie*, *l'année prochaine*, & Sara *votre femme aura un fils.*

Dom Calmet trouve un très grand rapport entre cette hiſtoire & la fable qu'*Ovide* raconte, dans ſes *Faſtes*, de *Jupiter*, de *Neptune* & de *Mercure*, qui ayant ſoupé chez le vieillard *Irié*, & le voyant affligé de ne pouvoir faire des enfans, piſſerent ſur le

cuir du veau qu'*Irié* leur avait ſervi, & ordonnerent à *Irié* de l'enfouir ſous terre, & d'y laiſſer pendant neuf mois ce cuir arroſé de l'urine céleſte. Au bout de neuf mois *Irié* découvrit ſon cuir; il y trouva un enfant qu'on appella *Orion*, & qui eſt actuellement dans le ciel. *Calmet* dit même que les termes dont ſe ſervirent les anges avec *Abraham*, peuvent ſe traduire ainſi: *Il naîtra un fils de votre veau.*

Quoiqu'il en ſoit, les anges ne dirent point leur nom à *Abraham*; ils ne le dirent pas même à *Moïſe*; & nous ne voyons le nom de *Raphaël* que dans Tobie, du tems de la captivité. Tous les autres noms d'anges ſont pris évidemment des Caldéens & des Perſes. *Raphaël*, *Gabriel*, *Uriel* &c. ſont perſans & babiloniens. Il n'y a pas juſqu'au nom d'*Iſraël* qui ne ſoit caldéen. Le ſavant Juif *Philon* le dit expreſſément dans le récit de ſa députation vers *Caligula*.

Nous ne répéterons point ici ce qu'on dit ailleurs des anges.

SAVOIR SI LES GRECS ET LES ROMAINS ADMIRENT DES ANGES?

Ils avaient aſſez de Dieux & de demi-Dieux pour ſe paſſer d'autres êtres ſubalternes. *Mercure* faiſait les commiſſions de *Jupiter*, *Iris* celles de *Junon*; cependant ils admirent encor des génies, des démons. La doctrine des anges-gardiens fut miſe en vers par *Héſiode* contemporain d'*Homere*. Voici comme il s'explique dans le poëme *des travaux* & *des jours*.

Dans les tems bienheureux de Saturne & de Rhée,
Le mal fut inconnu, la fatigue ignorée;

Les Dieux prodiguaient tout. Les humains ſatisfaits
Ne ſe diſputant rien, forcés de vivre en paix,
N'avaient point corrompu leurs mœurs inaltérables.
La mort, l'affreuſe mort ſi terrible aux coupables,
N'était qu'un doux paſſage en ce ſéjour mortel,
Des plaiſirs de la terre aux délices du ciel.
Les hommes de ces tems ſont nos heureux génies;
Nos démons fortunés, les ſoutiens de nos vies;
Ils veillent près de nous; ils voudraient de nos cœurs
Ecarter, s'il ſe peut, le crime & les douleurs, &c.

Plus on fouille dans l'antiquité, plus on voit combien les nations modernes ont puiſé tour-à-tour dans ces mines aujourd'hui preſqu'abandonnées. Les Grecs, qui ont ſi longtems paſſé pour inventeurs, avaient imité l'Egypte, qui avait copié les Caldéens, qui devaient preſque tout aux Indiens. La doctrine des anges-gardiens, qu'*Héſiode* avait ſi bien chantée, fut enſuite ſophiſtiquée dans les écoles; c'eſt tout ce qu'elles purent faire. Chaque homme eut ſon bon & ſon mauvais génie, comme chacun eut ſon étoile.

Eſt genius natale comes qui temperat aſtrum.

Socrate, comme on ſait, avait un bon ange: mais il faut que ce ſoit le mauvais qui l'ait conduit. Ce ne peut être qu'un très mauvais ange qui engage un philoſophe à courir de maiſon en maiſon, pour dire aux gens, par demande & par réponſe, que le pere & la mere, le précepteur & le petit garçon ſont des ignorans & des imbécilles. L'ange-gardien a bien de la peine alors à garantir ſon protégé de la cigue.

On ne connaît de *Marcus Brutus* que ſon mauvais ange, qui lui apparut avant la bataille de Philippe.

ANGUILLES.

RACE D'ANGUILLES, FORMÉES DE FARINE ET DE JUS DE MOUTON.

CElui qui a dit le premier, qu'il n'y a point de ſotiſe dont l'eſprit humain ne ſoit capable, était un grand prophete. Un jéſuite Irlandais, nommé *Néedham*, qui voyageait dans l'Europe, en habit ſéculier, fit, il y a quelques années, des expériences à l'aide de pluſieurs microſcopes. Il crut appercevoir dans de la farine de bled ergoté miſe au four, & laiſſée dans un vaſe purgé d'air & bien bouché; il crut appercevoir, dis-je, des anguilles qui accouchaient bientôt d'autres anguilles. Il s'imagina voir le même phénomêne dans du jus de mouton bouilli.

Auſſi-tôt pluſieurs philoſophes de crier merveilles, & de dire, il n'y a point de germe, tout ſe fait, tout ſe régénere par une force vive de la nature. C'eſt l'attraction, diſait l'un; c'eſt la matiere organiſée, diſait l'autre; ce ſont des molécules organiques vivantes qui ont trouvé leurs moules. De bons phyſiciens furent trompés par un jéſuite. C'eſt ainſi (comme nous l'avons dit ailleurs) qu'un commis des fermes en Baſſe-Bretagne, fit accroire à tous les beaux eſprits de Paris, qu'il était une jolie femme, laquelle faiſait très bien des vers.

Il faut avouer que ce fut la honte éternelle de l'eſ-

prit humain, que ce malheureux empreſſement de pluſieurs philoſophes à bâtir un ſyſtême univerſel ſur un fait particulier, qui n'était qu'une mépriſe ridicule, indigne d'être relevée. On ne douta pas que la farine de mauvais blé formant des anguilles, celle de bon froment ne produiſît des hommes. L'erreur accréditée jette quelquefois de ſi profondes racines, que bien des gens la ſoutiennent encor, lorſqu'elle eſt reconnue & tombée dans le mépris, comme quelques journaux hiſtoriques répetent des fauſſes nouvelles inſérées dans les gazettes, lors même qu'elles ont été rétractées.

Un nouvel auteur d'une traduction élégante & exacte de *Lucrece*, enrichie de notes ſavantes, s'efforce, dans les notes du troiſieme livre, de combattre *Lucrece* même à l'appui des malheureuſes expériences de *Néedham*, ſi bien convaincues de fauſſeté par Mr. *Spalanzani*, & rejettées de quiconque a un peu étudié la nature. L'ancienne erreur, que la corruption eſt mere de la génération, allait reſſuſciter; il n'y avait plus de germe: pluſieurs perſonnes mandaient que, dans la ménagerie du palais de Bruxelles, un lapin avait fait des lapreaux à une poule. Ce que *Lucrece*, avec toute l'antiquité, jugeait impoſſible, allait s'accomplir.

Ex omnibus rebus
Omne genus naſci poſſet, nil ſemine egeret.
Ex undis homines, ex terrâ poſſet oriri
Squammiferum genus, & volucres; erumpere cælo,
Armenta & pecudes.... ferre omnes omnia poſſent.

Le hazard incertain, de tout alors diſpoſe.
L'animal eſt ſans germe, & l'effet eſt ſans cauſe.

On

On verra les humains ſortir du fond des mers,
Les troupeaux bondiſſans tomber du haut des airs,
Les poiſſons dans les bois naiſſant ſur la verdure;
Tout poura tout produire; il n'eſt plus de nature.

Lucrece avait aſſurément raiſon en ce point de phyſique, quelque ignorant qu'il fût d'ailleurs; & il eſt démontré aujourd'hui aux yeux & à la raiſon, qu'il n'eſt ni de végétal, ni d'animal qui n'ait ſon germe. On le trouve dans l'œuf d'une poule comme dans le gland d'un chêne. Une puiſſance formatrice, préſide à tous ces dévelopemens, d'un bout de l'univers à l'autre.

Il faut bien reconnaître des germes puiſqu'on les voit & qu'on les ſeme, & que le chêne eſt en petit contenu dans le gland. On ſait bien que ce n'eſt pas un chêne de ſoixante pieds de haut qui eſt dans ce fruit; mais c'eſt un embrion qui croîtra par le ſecours de la terre & de l'eau, comme un enfant croît par une autre nourriture.

Nier l'exiſtence de cet embrion parce qu'on ne conçoit pas comment il en contient d'autres à l'infini, c'eſt nier l'exiſtence de la matiere parce qu'elle eſt diviſible à l'infini. Je ne le comprends pas, donc cela n'eſt pas? ce raiſonnement ne peut être admis contre les choſes que nous voyons & que nous touchons. Il eſt excellent contre des ſuppoſitions, mais non pas contre les faits.

Quelque ſyſtême qu'on ſubſtitue, il ſera tout auſſi inconcevable, & il aura par-deſſus celui des germes le malheur d'être fondé ſur un principe qu'on ne con-

naît pas, à la place d'un principe palpable dont tout le monde eſt témoin. Tous les ſyſtêmes ſur la cauſe de la génération, de la végétation, de la nutrition, de la ſenſibilité, de la penſée, ſont également inexplicables.

Monades, qui étiez le miroir concentré de l'univers, harmonie préétablie entre l'horloge de l'ame & l'horloge du corps, idées innées tantôt condamnées, tantôt adoptées par une Sorbonne, *ſenſorium commune*, qui n'êtes nulle part, détermination du moment où l'eſprit vient animer la matiere; retournez au pays des *chimeres* avec le *targum*, le *talmud*, la *mishna*, la *cabale*, la *chiromancie*, les *élémens de Deſcartes*, & les *contes nouveaux*.

Sommes-nous à jamais condamnés à nous ignorer? Oui. (Voyez *Génération.*)

ANNALES.

QUe de peuples ont ſubſiſté longtems, & ſubſiſtent encor ſans annales! Il n'y en avait dans l'Amérique entiere, c'eſt-à-dire dans la moitié de notre globe, qu'au Mexique & au Pérou, encor n'étaient-elles pas fort anciennes. Et des cordelettes nouées ne ſont pas des livres qui puiſſent entrer dans de grands détails.

Les trois quarts de l'Afrique n'eurent jamais d'annales: & encor aujourd'hui chez les nations les plus ſavantes, chez celles mêmes qui ont le plus uſé &

abuſé de l'art d'écrire, on peut compter toujours, du moins juſqu'à-préſent, quatre-vingt-dix-neuf parties du genre-humain ſur cent qui ne ſavent pas ce qui s'eſt paſſé chez elles au de-là de quatre générations, & qui à peine connaiſſent le nom d'un biſayeul. Preſque tous les habitans des bourgs & des villages ſont dans ce cas; très peu de familles ont des titres de leurs poſſeſſions. Lorſqu'il s'éleve des procès ſur les limites d'un champ ou d'un pré, le juge décide ſuivant le rapport des vieillards: le titre eſt la poſſeſſion. Quelques grands événemens ſe transmettent des peres aux enfans; & s'alterent entiérement en paſſant de bouche en bouche; ils n'ont point d'autres annales.

Voyez tous les villages de notre Europe ſi policée, ſi éclairée, ſi remplie de bibliotheques immenſes, & qui ſemble gémir aujourd'hui ſous l'amas énorme des livres. Deux hommes tout au plus par village, l'un portant l'autre, ſavent lire & écrire. La ſociété n'y perd rien. Tous les travaux s'exécutent, on bâtit, on plante, on ſeme, on recueille comme on faiſait dans les tems les plus reculés. Le laboureur n'a pas ſeulement le loiſir de regretter qu'on ne lui ait pas appris à conſumer quelques heures de la journée dans la lecture. Cela prouve que le genre-humain n'avait pas beſoin de monumens hiſtoriques pour cultiver les arts véritablement néceſſaires à la vie.

Il ne faut pas s'étonner que tant de peuplades manquent d'annales, mais que trois ou quatre nations en aient conſervées qui remontent à cinq mille ans, ou

environ, après tant de révolutions qui ont bouleverſé la terre. Il ne reſte pas une ligne des anciennes annales égyptiennes, caldéennes, perſannes, ni de celles des Latins & des Etruſques. Les ſeules annales un peu antiques, ſont les indiennes, les chinoiſes, les hébraïques. (Voyez *Hiſtoire.*)

Nous ne pouvons appeller *annales* des morceaux d'hiſtoire vagues, & découſus, ſans aucune date, ſans ſuite, ſans liaiſon, ſans ordre; ce ſont des énigmes propoſées par l'antiquité à la poſtérité qui n'y entend rien.

Nous n'oſons aſſurer que *Sanchoniaton* qui vivait, dit-on, avant le tems où l'on place *Moïſe*, (73) ait compoſé des annales. Il aura probablement borné ſes recherches à ſa coſmogonie, comme fit depuis *Héſiode* en Grece. Nous ne propoſons cette opinion que comme un doute, car nous n'écrivons que pour nous inſtruire, & non pour enſeigner.

Mais ce qui mérite la plus grande attention, c'eſt que *Sanchoniaton* cite les livres de l'Egyptien *Thot*, qui vivait, dit-il, huit cents ans avant lui. Or, *San-*

(73) On a dit que ſi *Sanchoniaton* avoit vécu du tems de *Moïſe*, ou après lui, l'évêque de Céſarée *Euſèbe* qui cite pluſieurs de ſes fragmens, aurait indubitablement cité ceux où il eût été fait mention de *Moïſe* & des prodiges épouvantables qui avaient étonné la nature. *Sanchoniaton* n'aurait pas manqué d'en parler: *Euſebe* aurait fait valoir ſon témoignage; il aurait prouvé l'exiſtence de *Moïſe* par l'aveu autentique d'un ſavant contemporain, d'un homme qui écrivait dans un pays où les Juifs ſe ſignalaient tous les jours par des miracles. *Euſebe* ne cite jamais *Sanchoniaton* ſur les actions de *Moïſe*. Donc *Sanchoniaton* avait écrit auparavant. On le préſume, mais avec la défiance que tout homme doit avoir de ſon opinion, excepté quand il oſe aſſurer que deux & deux font quatre.

Sanchoniaton écrivait probablement dans le ſiecle où l'on place l'avanture de *Joſeph* en Egypte.

Nous mettons communément l'époque de la promotion du Juif *Joſeph* au premier miniſtere d'Egypte, à l'an 2300 de la création.

Si les livres de *Thot* furent écrits huit cents ans auparavant, ils furent donc écrits l'an 1500 de la création. Leur date était donc de cent cinquante-ſix ans avant le déluge. Ils auraient donc été gravés ſur la pierre, & ſe ſeraient conſervés dans l'inondation univerſelle.

Une autre difficulté, c'eſt que *Sanchoniaton* ne parle point du déluge, & qu'on n'a jamais cité aucun auteur Egyptien qui en eût parlé. Mais ces difficultés s'évanouiſſent devant la Geneſe inſpirée par l'Eſprit ſaint.

Nous ne prétendons point nous enfoncer ici dans le chaos, que quatre-vingts auteurs ont voulu débrouiller, en inventant des chronologies différentes; nous nous en tenons toujours à l'ancien Teſtament. Nous demandons ſeulement, ſi du tems de *Thot* on écrivait en hiéroglyphes ou en caracteres alphabétiques?

Si on avait déjà quitté la pierre & la brique pour du vélin ou quelque autre matiere?

Si *Thot* écrivit des annales, ou ſeulement une cosmogonie?

S'il y avait déja quelques pyramides bâties du tems de *Thot*?

Si la baſſe Egypte était déja habitée?

Si on avait pratiqué des canaux pour recevoir les eaux du Nil?

Si les Caldéens avaient déja enſeigné les arts aux Egyptiens, & ſi les Caldéens les avaient reçus des bracmanes?

Il y a des gens qui ont réſolu toutes ces queſtions. Surquoi un homme d'eſprit & de bon ſens diſait un jour d'un grave docteur, *Il faut que cet homme-là ſoit un grand ignorant, car il répond à tout ce qu'on lui demande.*

ANNATES.

A Cet article du dictionnaire encyclopédique, ſavamment traité, comme le ſont tous les objets de juriſprudence dans ce grand & important ouvrage, on peut ajouter que l'époque de l'établiſſement des annates étant incertaine, c'eſt une preuve que l'exaction des annates n'eſt qu'une uſurpation, une coutume torſionnaire. Tout ce qui n'eſt pas fondé ſur une loi autentique eſt un abus. Tout abus doit être réformé, à moins que la réforme ne ſoit plus dangereuſe que l'abus même. L'uſurpation commence par ſe mettre peu-à-peu en poſſeſſion: l'équité, l'intérêt public jettent des cris, & réclament. La politique vient, qui ajuſte comme elle peut l'uſurpation avec l'équité. Et l'abus reſte.

A l'exemple des papes, dans plusieurs dioceses, les évêques, les chapitres, & les archidiacres établirent des annates sur les cures. Cette exaction se nomme *droit déport* en Normandie. La politique n'ayant aucun intérêt à maintenir ce pillage, il fut aboli en plusieurs endroits; il subsiste en d'autres, tant le culte de l'argent est le premier culte.

En 1409, au concile de Pise, le pape *Alexandre V* renonça expressément aux annates; *Charles VII* les condamna par un édit du mois d'Avril 1418; le concile de Bâle les déclara simoniaques; & la pragmatique sanction les abolit de nouveau.

François I, suivant un traité particulier qu'il avait fait avec *Léon X*, qui ne fut point inséré dans le concordat, permit au pape de lever ce tribut, qui lui produisit chaque année sous le regne de ce prince, cent mille écus de ce tems-là, suivant le calcul qu'en fit alors *Jacques Capelle* avocat-général au parlement de Paris.

Les parlemens, les universités, le clergé, la nation entiere réclamaient contre cette exaction; & *Henri II*, cédant enfin aux cris de son peuple, renouvella la loi de *Charles VII* par un édit du 3 Septembre 1551.

La défense de payer l'annate fut encor réitérée par *Charles IX* aux états d'Orléans en 1560. „ *Par avis* „ *de notre conseil, & suivant les décrets des saints con-* „ *ciles; anciennes ordonnances de nos prédéceſſeurs rois,* „ *& arrêts de nos cours de parlement; ordonnons que* „ *tous transport d'or & d'argent hors de notre royaume,*

„ *& paiement de deniers, ſous couleur d'*annates, *vac-*
„ *quant & autrement, ceſſeront, à peine de quadruple*
„ *contre les contrevenans.*

Cette loi promulguée dans l'aſſemblée générale de la nation, ſemblait devoir être irrévocable. Mais deux ans après, le même prince ſubjugué par la cour de Rome alors puiſſante, rétablit ce que la nation entiere & lui-même avaient abrogé.

Henri IV qui ne craignait aucun danger, mais qui craignait Rome, confirma les annates par un édit du 22 Janvier 1596.

Trois célebres juriſconſultes, *Dumoulin*, *Lannoy* & *Duaren*, ont fortement écrit contre les annates, qu'ils appellent *une véritable ſimonie.* Si à défaut de les payer, le pape refuſe des bulles, *Duaren* conſeille à l'égliſe gallicanne, d'imiter celle d'Eſpagne, qui, dans le douzieme concile de Tolede, chargea l'archevêque de cette ville, de donner, ſur le refus du pape, des proviſions aux prélats nommés par le roi.

C'eſt une maxime des plus certaines du droit français, conſacrée par l'article 14 de nos *libertés* (74), que l'évêque de Rome n'a aucun droit ſur le temporel des bénéfices, & qu'il ne jouït des annates que par la permiſſion du roi: mais cette permiſſion ne doit-elle pas avoir un terme? à quoi nous ſervent nos lumieres ſi nous conſervons toujours nos abus?

Le calcul des ſommes qu'on a payées, & que l'on

(74) Voyez *Libertés*, mot très impropre pour ſignifier des droits naturels & impreſcriptibles.

paie encor au pape, eſt effrayant. Le procureur-général *Jean de Saint Romain* a remarqué que du tems de *Pie II*, vingt-deux évêchés ayant vacqué en France pendant trois années, il fallut porter à Rome cent vingt mille écus; que ſoixante & une abbayes ayant auſſi vacqué, on avait payé pareille ſomme à la cour de Rome; que vers le même tems on avait encor payé à cette cour, pour les proviſions des prieurés, doyennés, & des autres dignités ſans croſſe, cent mille écus; que pour chaque curé il y avait eu au moins une grace expectative qui était vendue vingt cinq écus; outre une infinité de diſpenſes dont le calcul montait à deux millions d'écus. Le procureur-général de *Saint Romain* vivait du tems de *Louis XI*. Jugez à combien ces ſommes monteraient aujourd'hui. Jugez combien les autres états ont donné. Jugez ſi la république Romaine, au tems de *Lucullus*, a plus tiré d'or & d'argent des nations vaincues par ſon épée, que les papes, les peres de ces mêmes nations, n'en ont tiré par leur plume.

Suppoſons que le procureur-général *Saint Romain* ſe ſoit trompé de moitié, ce qui eſt bien difficile, ne reſte-t-il pas encor une ſomme aſſez conſidérable pour qu'on ſoit en droit de compter avec la chambre apoſtolique, & de lui demander une reſtitution, attendu que tant d'argent n'a rien d'apoſtolique?

ANNEAU DE SATURNE.

CE phénomene étonnant, mais pas plus étonnant que les autres, ce corps ſolide & lumineux qui entoure la planete de *Saturne*, qui l'éclaire & qui en eſt éclairé, ſoit par la faible réflexion des rayons ſolaires, ſoit par quelque cauſe inconnue, était autrefois une mer, à ce que prétend un rêveur qui ſe diſait philoſophe. Cette mer, ſelon lui, s'eſt endurcie; elle eſt devenue terre ou rocher; elle gravitait jadis vers deux centres, & ne gravite plus aujourd'hui que vers un ſeul.

Comme vous y allez, mon rêveur! comme vous métamorphoſez l'eau en rocher! *Ovide* n'était rien auprès de vous. Quel merveilleux pouvoir vous avez ſur la nature! cette imagination ne dément pas vos autres idées. O démangeaiſon de dire des choſes nouvelles! ô fureur des ſyſtêmes! ô folies de l'eſprit humain! ſi on a parlé dans le grand dictionnaire encyclopédique de cette rêverie, c'eſt ſans doute pour en faire ſentir l'énorme ridicule; ſans quoi les autres nations ſeraient en droit de dire, Voilà l'uſage que font les Français des découvertes des autres peuples. *Huygens* découvrit l'anneau de *Saturne*, il en calcula les apparences. *Hook* & *Flamſtead* les ont calculées comme lui. Un Français a découvert que ce corps ſolide avait été un océan circulaire, & ce Français n'eſt pas *Cirano de Bergerac*.

ANTIQUITÉ.

SECTION PREMIERE.

AVez-vous quelquefois vu dans un village *Pierre Aoudri* & ſa femme *Peronelle*, vouloir précéder leurs voiſins à la proceſſion? *Nos grands-peres*, diſent-ils, *ſonnaient les cloches avant que ceux qui nous coudoient aujourd'hui fuſſent ſeulement propriétaires d'une étable.*

La vanité de *Pierre Aoudri*, de ſa femme & de ſes voiſins, n'en fait pas davantage. Les eſprits s'échauffent. La querelle eſt importante; il s'agit de l'honneur. Il faut des preuves. Un ſavant qui chante au lutrin, découvre un vieux pot de fer rouillé, marqué d'un *A*, premiere lettre du nom du chaudronnier qui fit ce pot. *Pierre Aoudri* ſe perſuade que c'était un caſque de ſes ancêtres. Ainſi *Céſar* deſcendait d'un héros & de la déeſſe *Vénus*. Telle eſt l'hiſtoire des nations; telle eſt à peu de choſe près la connaiſſance de la premiere antiquité.

Les ſavans d'Arménie *démontrent*, que le paradis terreſtre était chez eux. De profonds Suédois *démontrent* qu'il était vers le lac Vener, qui en eſt viſiblement un reſte. Des Eſpagnols *démontrent* auſſi qu'il était en Caſtille; tandis que les Japonois, les Chinois, les Tartares, les Indiens, les Africains, les

Américains, ſont aſſez malheureux pour ne ſavoir pas ſeulement qu'il y eut jadis un paradis terreſtre à la ſource du Phiſon, du Gehon, du Tigre & de l'Euphrate, ou bien à la ſource du Guadalquivir, de la Guadiana, du Duero & de l'Ebre; car de *Phiſon* on fait aiſément Phætis; & de *Phætis* on fait le Bætis, qui eſt le Guadalquivir. Le *Gehon* eſt viſiblement la Guadiana, qui commence par un *G*. L'*Ebre*, qui eſt en Catalogne, eſt inconteſtablement l'Euphrate, dont un *E* eſt la lettre initiale.

Mais un Ecoſſais ſurvient, qui *démontre* à ſon tour, que le jardin d'Eden était à Edimbourg, qui en a retenu le nom; & il eſt à croire que dans quelques ſiecles cette opinion fera fortune.

Tout le globe a été brûlé autrefois, dit un homme verſé dans l'hiſtoire ancienne & moderne; car j'ai lu dans un journal, qu'on a trouvé en Allemagne des charbons tout noirs, à cent pieds de profondeur, entre des montagnes couvertes de bois. Et on ſoupçonne même qu'il y avait des charbonniers en cet endroit.

L'avanture de *Phaëton* fait aſſez voir que tout a bouilli juſqu'au fond de la mer. Le ſouphre du mont Véſuve prouve invinciblement que les bords du Rhin, du Danube, du Gange, du Nil & du grand fleuve Jaune, ne ſont que du ſouphre, du nitre & de l'huile de gaïac, qui n'attendent que le moment de l'exploſion, pour réduire la terre en cendres, comme elle l'a déja été. Le ſable ſur lequel nous marchons eſt

une preuve évidente que l'univers a été vitrifié, & que notre globe n'eſt réellement qu'une boule de verre ainſi que nos idées.

Mais ſi le feu a changé notre globe, l'eau a produit de plus belles révolutions. Car vous voyez bien que la mer, dont les marées montent juſqu'à huit pieds dans nos climats, a produit les montagnes qui ont ſeize à dix-ſept mille pieds de hauteur. (75) Cela eſt ſi vrai, que des ſavans qui n'ont jamais été en Suiſſe, y ont trouvé un gros vaiſſeau avec tous ſes agrêts pétrifiés ſur le mont St. Godart, (76) ou au fond d'un précipice, on ne ſait pas bien où; mais il eſt certain qu'il était là. Donc originairement les hommes étaient poiſſons, *quod erat demonſtrandum.*

Pour deſcendre à un antiquité moins antique, parlons des tems où la plupart des nations barbares quitterent leurs pays pour en aller chercher d'autres, (77) qui ne valaient gueres mieux. Il eſt vrai, s'il eſt quelque choſe de vrai dans l'hiſtoire ancienne, qu'il y eut des brigands Gaulois qui allerent piller Rome du tems de *Camille.* D'autres brigands des Gaules avaient paſſé, dit-on, par l'Illirie, pour aller louer leurs ſervices de meurtriers à d'autres meurtriers vers la Thrace; ils échangerent leur ſang contre du pain, & s'établirent enſuite en Galatie. Mais quels étaient ces Gaulois? était-ce des Bérichons, & des Angevins? Ce furent ſans doute des Gaulois que les Ro-

(75) Voyez les articles *Mer* & *Montagne.*
(76) Voyez *Téllamed* & tous les ſyſtêmes forgés ſur cette belle découverte.
(77) Ancienne émigration.

mains appellaient *Ciſalpins*, & que nous nommons *Tranſalpins*, des montagnards affamés, voiſins des Alpes & de l'Apennin. Les Gaulois de la Seine & de la Marne ne ſavaient pas alors ſi Rome exiſtait; & ne pouvaient s'aviſer de paſſer le mont Cenis, comme fit depuis *Annibal*, pour aller voler les garderobes des ſénateurs Romains, qui avaient alors pour tous meubles une robe d'un mauvais drap gris, ornée d'une bande couleur de ſang de bœuf; deux petits pommeaux d'yvoire, ou plutôt d'os de chien, aux bras d'une chaiſe de bois; & dans leur cuiſine un morceau de lard rance.

Les Gaulois, qui mouraient de faim, ne trouvant pas dequoi à manger à Rome, s'en allerent donc chercher fortune plus loin, ainſi que les Romains en uſerent depuis, quand ils ravagerent tant de pays l'un après l'autre; ainſi que firent enſuite les peuples du Nord, quand ils détruiſirent l'empire Romain.

Et par qui encore eſt-on très faiblement inſtruit de ces émigrations? C'eſt par quelques lignes que les Romains ont écrites au hazard; car pour les Celtes, Velches, ou Gaulois, ces hommes qu'on veut faire paſſer pour éloquens, ne ſavaient alors eux & leurs bardes (78) ni lire, ni écrire.

Mais inférer de là que les Gaulois ou Celtes, conquis depuis par quelques légions de *Céſar*, & enſuite par une horde de Goths, & puis par une horde de Bourguignons, & enfin par une horde de Sicambres

(78) Bardes, bardi, *recitantes carmina bardi*; c'étaient les poëtes, les philoſophes des Velches.

ſous un *Clodivic*, avaient auparavant ſubjugué la terre entiere, & donné leurs noms & leurs loix à l'Aſie, cela me parait bien fort; la choſe n'eſt pas mathématiquement impoſſible; & ſi elle eſt *démontrée*, je me rends: il ſerait fort incivil de refuſer aux Velches ce qu'on accorde aux Tartares.

SECTION SECONDE.

De l'antiquité des uſages,

Qui étaient les plus fous & les plus anciennement fous, de nous ou des Egyptiens, ou des Syriens, ou des autres peuples? Que ſignifiait notre gui de chêne? qui le premier a conſacré un chat? c'eſt apparemment celui qui était le plus incommodé des ſouris. Quelle nation a danſé la premiere, ſous des rameaux d'arbres, à l'honneur des Dieux? Qui la premiere a fait des proceſſions & mis des fous avec des grelots à la tête de ces proceſſions? Qui promena un Priape par les rues, & en placa aux portes en guiſe de marteaux? Quel Arabe imagina de pendre le caleçon de ſa femme à la fenêtre, le lendemain de ſes noces?

Toutes les nations ont danſé autrefois à la nouvelle lune: s'étaient-elles donné le mot? Non, pas plus que pour ſe réjouïr à la naiſſance de ſon fils, & pleurer, ou faire ſemblant de pleurer à la mort de ſon pere. Chaque homme eſt fort aiſe de revoir la lune après l'avoir perdue pendant quelques nuits. Il eſt cent uſages qui ſont ſi naturels à tous les hommes, qu'on ne peut dire que ce ſont les Baſques qui les ont enſeignés aux Phrygiens, ni les Phrygiens aux Baſques.

On s'eſt ſervi de l'eau & du feu dans les temples; cette coutume s'introduit d'elle-même. Un prêtre ne veut pas toujours avoir les mains ſales. Il faut du feu pour cuire les viandes immolées, & pour brûler quelques brins de bois réſineux, quelques aromates qui combattent l'odeur de la boucherie ſacerdotale.

Mais les cérémonies myſtérieuſes dont il eſt ſi difficile d'avoir l'intelligence, les uſages que la nature n'enſeigne point, en quel lieu, quand, où, pourquoi les a-t-on inventés? qui les a communiqués aux autres peuples? Il n'eſt pas vraiſemblable qu'il ſoit tombé en même tems dans la tête d'un Arabe & d'un Egyptien, de couper à ſon fils un bout de prépuce; ni qu'un Chinois & un Perſan, aient imaginé à la fois de châtrer des petits garçons.

Deux peres n'auront pas eu en même tems, dans différentes contrées, l'idée d'égorger leur fils pour plaire à DIEU. Il faut certainement que des nations aient communiqué à d'autres leurs folies ſérieuſes ou ridicules, ou barbares.

C'eſt dans cette antiquité qu'on aime à fouiller, pour découvrir, ſi on peut, le premier inſenſé & le premier ſcélérat qui ont perverti le genre-humain.

Mais comment ſavoir ſi *Jéhud* en Phénicie, fut l'inventeur des ſacrifices de ſang humain en immolant ſon fils?

Comment s'aſſurer que *Lycaon* mangea le premier de la chair humaine, quand on ne ſait pas qui s'aviſa le premier de manger des poules?

On recherche l'origine des anciennes fêtes. La plus antique & la plus belle eſt celle des empereurs de la Chine, qui labourent & qui ſement avec les premiers mandarins. (Voyez *Agriculture.*) La ſeconde eſt celle des Theſmophories d'Athènes. Célébrer à la fois l'agriculture & la juſtice; montrer aux hommes combien l'une & l'autre ſont néceſſaires; joindre le frein des loix à l'art qui eſt la ſource de toutes les richeſſes, rien n'eſt plus ſage, plus pieux & plus utile.

Il y a de vieilles fêtes allégoriques qu'on retrouve partout, comme celles du renouvellement des ſaiſons. Il n'eſt pas néceſſaire qu'une nation ſoit venue de loin enſeigner à une autre, qu'on peut donner des marques de joie & d'amitié à ſes voiſins le jour de l'an. Cette coutume était celle de tous les peuples. Les ſaturnales des Romains ſont plus connues que celles des Allobroges & des Pictes, parce qu'il nous eſt reſté beaucoup d'écrits & de monumens romains; & que nous n'en avons aucun des autres peuples de l'Europe occidentale.

La fête de *Saturne* était celle du tems; il avait quatre aîles: le tems va vîte. Ses deux viſages figuraient évidemment l'année finie & l'année commencée. Les Grecs diſaient, qu'il avait dévoré ſon pere, & qu'il dévorait ſes enfans; il n'y a point d'allégorie plus ſenſible; le tems dévore le paſſé & le préſent, & dévorera l'avenir.

Pourquoi chercher de vaines & triſtes explications

d'une fête ſi univerſelle, ſi gaie, & ſi connue! A bien examiner l'antiquité, je ne vois pas une fête annuelle triſte; ou du moins, ſi elles commencent par des lamentations, elles finiſſent par danſer, rire & boire. Si on pleure *Adoni*, ou *Adonaï*, que nous nommons *Adonis*, il reſſuſcite bientôt, & on ſe réjouït. Il en eſt de même aux fetes d'*Iſis*, d'*Oſiris* & d'*Horus*. Les Grecs en font autant pour *Cérès* & pour *Proſerpine*. On célébrait avec gaieté la mort du ſerpent *Python*. Jour de fête & jour de joie était la même choſe. Cette joie n'était que trop emportée aux fêtes de *Bacchus*.

Je ne vois pas une ſeule commémoration générale d'un événement malheureux. Les inſtituteurs des fêtes n'auraient pas eu le ſens commun, s'ils avaient établi dans Athènes la célébration de la bataille perdue à Cheronée; & à Rome, celle de la bataille de Cannes.

On perpétuait le ſouvenir de ce qui pouvait encourager les hommes, & non de ce qui pouvait leur inſpirer la lâcheté du déſeſpoir. Cela eſt ſi vrai, qu'on imaginait des fables, pour avoir le plaiſir d'inſtituer des fêtes. *Caſtor* & *Pollux* n'avaient pas combattu pour les Romains auprès du lac Regile; mais des prêtres le diſaient au bout de trois ou quatre cents ans, & tout le peuple danſait. *Hercule* n'avait point délivré la Grèce d'une hydre à ſept têtes, mais on chantait *Hercule* & ſon hydre.

SECTION TROISIEME.

Fêtes inſtituées ſur des chimeres.

Je ne ſais s'il y eut dans toute l'antiquité une ſeule

fête fondée ſur un fait avéré. On a remarqué ailleurs à quel point ſont ridicules les ſcoliaſtes qui vous diſent magiſtralement, Voilà une ancienne hymne à l'honneur d'*Apollon* qui viſita Claros ; donc *Apollon* eſt venu à Claros. On a bâti une chapelle à *Perſée*, donc il a délivré *Andromede*. Pauvres gens ! dites plutôt, donc il n'y a point eu d'*Andromede*.

Eh! que deviendra donc la ſavante antiquité qui a précéde les olimpiades ? Elle deviendra ce qu'elle eſt, un tems inconnu, un tems perdu, un tems d'allégories & de menſonges, un tems mépriſé par les ſages, & profondément diſcuté par les ſots qui ſe plaiſent à nager dans *le vuide* comme les atomes d'*Epicure*.

Il y avait partout des jours de pénitence, des jours d'expiation dans les temples. Mais ces jours ne s'appellerent jamais d'un mot qui répondît à celui de fêtes. Toute fête était conſacrée au divertiſſement ; & cela eſt ſi vrai, que les prêtres Egyptiens jeûnaient la veille pour manger mieux le lendemain. Coutume que nos moines ont conſervée. Il y eut ſans doute des cérémonies lugubres ; on ne danſait pas le *branle* des Grecs en enterrant, ou en portant au bucher ſon fils & ſa fille ; c'était une cérémonie publique, mais certainement ce n'était pas une fête.

SECTION QUATRIEME.

De l'antiquité des fêtes qu'on prétend avoir toutes été lugubres.

Des gens ingénieux & profonds, des creuſeurs d'antiquités, qui ſauraient comment la terre était

faite il y a cent mille ans, ſi le génie pouvait le ſavoir, ont prétendu que les hommes réduits à un très petit nombre dans notre continent & dans l'autre, encor effrayés des révolutions innombrables que ce triſte globe avait eſſuyées, perpétuerent le ſouvenir de leurs malheurs par des commémorations funeſtes & lugubres. *Toute fête*, diſent ils, *fut un jour d'horreur, inſtitué pour faire ſouvenir les hommes que leurs peres avaient été détruits par les feux échapés des volcans, par des rochers tombés des montagnes, par l'irruption des mers, par les dents & les griffes des bêtes ſauvages, par la famine, la peſte & les guerres.*

Nous ne ſommes donc pas faits comme les hommes l'étaient alors. On ne s'eſt jamais tant réjouï à Londres qu'après la peſte & l'incendie de la ville entiere ſous *Charles II.* Nous fimes des chanſons lorſque les maſſacres de la St. Barthelemi duraient encore. On a conſervé des paſquinades faites le lendemain de l'aſſaſſinat de *Coligni*; on imprima dans Paris, *Paſſio domini noſtri Gaſpardi Colignii ſecundum Bartholomæum.*

Il eſt arrivé mille fois, que le ſultan qui regne à Conſtantinople, a fait danſer ſes châtrés & ſes odaliques dans des ſaillons teints du ſang de ſes freres & de ſes viſirs.

Que fait-on dans Paris le jour qu'on apprend la perte d'une bataille & la mort de cent braves officiers? on court à l'opéra & à la comédie.

Que faiſait-on quand la maréchale d'*Ancre* était immolée dans la Greve à la barbarie de ſes per-

ſecuteurs, quand le maréchal de *Marillac* était traîné au ſupplice dans une charette en vertu d'un papier, ſigné par des valets en robe dans l'antichambre du cardinal de *Richelieu*; quand un lieutenant-général des armées, un étranger qui avait verſé ſon ſang pour l'état, condamné par les cris de ſes ennemis acharnés, allait ſur l'échaffaut dans un tombereau d'ordures avec un baillon à la bouche; quand un jeune homme de dix-neuf ans, plein de candeur, de courage & de modeſtie, mais très imprudent, était conduit aux plus affreux des ſupplices? On chantait des vaudevilles.

Tel eſt l'homme, ou du moins l'homme des bords de la Seine. Tel il fut dans tous les tems, par la ſeule raiſon que les lapins ont toujours eu du poil, & les alouettes des plumes.

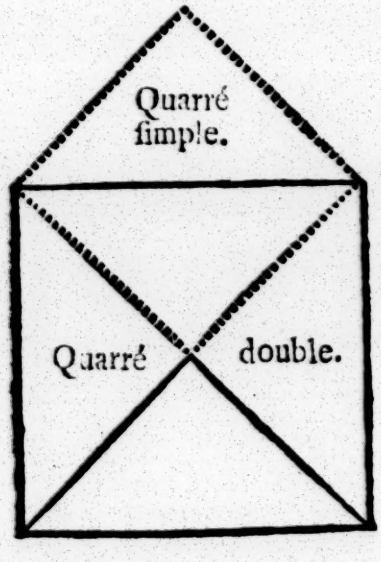
SECTION CINQUIEME.

De l'origine des arts.

Quoi! nous voudrions ſavoir quelle était préciſément la théologie de *Thot*, de *Zoroaſt*, de *Sanchoniaton*, des premiers bracmanes: & nous ignorons qui a inventé la navette! le premier tiſſeran, le premier maçon, le premier forgeron, ont été ſans doute des grands génies; mais on n'en a tenu aucun compte. Pourquoi? c'eſt qu'aucun d'eux n'inventa un art perfectionné. Celui qui creuſa un chêne pour traverſer un fleuve, ne fit point de galeres: ceux qui arrangerent des pierres brutes avec des traverſes de bois, n'imaginerent point les pyramides: tout ſe fait par degrés, & la gloire n'eſt à perſonne.

Tout ſe fit à tâtons juſqu'à ce que des philoſophes, à l'aide de la géométrie, apprirent aux hommes à procéder avec juſteſſe & ſureté.

Il fallut que *Pythagore*, au retour de ſes voyages, montrât aux ouvriers la maniere de faire une équerre, qui fût parfaitement juſte. (78) Il prit trois regles, une de trois pieds, une de quatre, une de cinq, & il en fit un triangle rectangle. De plus, il ſe trouvait que le côté 5 fourniſſait un quarré qui était juſte le double des quarrés produits par les côtés 4 & 3; méthode importante pour tous les ouvrages réguliers. (79) C'eſt ce fameux théoreme qu'il avait rapporté de l'Inde, & que nous avons dit ailleurs avoir été connu longtems auparavant à la Chine, ſuivant le rapport de l'empereur *Cam-hi.* Il y avait longtems qu'avant *Platon* les Grecs avaient ſu doubler le quarré par cette ſeule figure géométrique.



(79) Voyez *Vitruve* Liv. IX.
(80) *Hiſtoire générale de l'eſprit & des mœurs des nations.* Tome I.

Archytas & *Eratoſthenes* inventerent une méthode pour doubler un cube, ce qui était impraticable à la géométrie ordinaire, & ce qui aurait honoré *Archimede*.

Cet *Archimede* trouva la maniere de ſupputer au juſte combien on avait mêlé d'alliage à de l'or; & on travaillait en or depuis des ſiecles avant qu'on pût découvrir la fraude des ouvriers. La friponnerie exiſta longtems avant les mathématiques. Les pyramides conſtruites d'équerre, & correſpondant juſte aux quatre points cardinaux, font voir aſſez que la géométrie était connue en Egypte de tems immémorial; & cependant il eſt prouvé que l'Egypte était un pays tout nouveau.

Sans la philoſophie, nous ne ſerions gueres au deſſus des animaux qui ſe creuſent des habitations, qui en élevent, qui s'y préparent leur nourriture, qui prennent ſoin de leurs petits dans leurs demeures, & qui ont par deſſus nous le bonheur de naître vétus.

Vitruve qui avait voyagé en Gaule & en Eſpagne, dit qu'encor de ſon tems les maiſons étaient bâties d'une eſpece de torchis, couvertes de chaume ou de bardau de chêne; & que les peuples n'avaient pas l'uſage des tuiles. Quel était le tems de *Vitruve*? Celui d'*Auguſte*. Les arts avaient pénétré à peine chez les Eſpagnols qui avaient des mines d'or & d'argent, & chez les Gaulois qui avaient combattu dix ans contre *Céſar*.

Le même *Vitruve* nous apprend que dans l'opulen-

te & ingénieuſe Marſeille, qui commerçait avec tant de nations, les toits n'étaient que de terre graſſe paîtrie avec de la paille.

Il nous inſtruit que les Phrygiens ſe creuſaient des habitations dans la terre. Ils fichaient des perches autour de la foſſe, & les aſſemblaient en pointes; puis ils élevaient de la terre tout autour. Les Hurons & les Algonquins ſont mieux logés. Cela ne donne pas une grande idée de cette Troye bâtie par les Dieux, & du magnifique palais de *Priam*.

Apparet domus intus, atque atria longa pateſcunt.
Apparent Priami & veterum penetralia regum.

Mais auſſi le peuple n'eſt pas logé comme les rois : on voit des huttes près du Vatican & de Verſailles.

De plus, l'induſtrie tombe & ſe releve chez les peuples par mille révolutions.

Et campos ubi Troja fuit.

Nous avons nos arts; l'antiquité eut les ſiens. Nous ne ſaurions faire aujourd'hui une trireme; mais nous conſtruiſons des vaiſſeaux de cent pieces de canon.

Nous ne pouvons élever des obéliſques de cent pieds de haut d'une ſeule piece; mais nos méridiennes ſont plus juſtes.

Le biſſus nous eſt inconnu; les étoffes de Lyon valent bien le biſſus.

Le capitole était admirable; l'égliſe de St. Pierre eſt beaucoup plus grande & plus belle.

Le louvre eſt un chef-d'œuvre en comparaiſon du palais de Perſépolis, dont la ſituation & les ruines n'atteſtent qu'un vaſte monument d'une riche barbarie.

La muſique de *Rameau* vaut probablement celle de *Timothée*; & il n'eſt point de tableau préſenté dans Paris au ſallon d'Apollon, qui ne l'emporte ſur les peintures qu'on a déterrées dans Herculaneum. (Voyez *Anciens & Modernes.*)

ANTROPOPHAGES.

ON lit dans l'*Hiſtoire générale des mœurs & de l'eſprit des nations*, ce paſſage ſingulier.

„ *Herrera* nous aſſure, que les Mexicains man-
„ geaient les victimes humaines immolées. La pla-
„ part des premiers voyageurs & des miſſionnaires
„ diſent tous, que les Braſiliens, les Caraïbes, les
„ Iroquois, les Hurons & quelques autres peupla-
„ des, mangeaient les captifs faits à la guerre; &
„ ils ne regardent pas ce fait comme un uſage de
„ quelques particuliers, mais comme un uſage de na-
„ tion. Tant d'auteurs anciens & modernes ont par-
„ lé d'antropophages, qu'il eſt difficile de les nier. Je
„ vis en 1725 quatre ſauvages amenés du Miſſiſipi

„ à Fontainebleau; il y avait parmi eux une femme
„ de couleur cendrée comme ſes compagnons; je lui
„ demandai par l'interprête qui les conduiſait, ſi el-
„ le avait mangé quelquefois de la chair humaine?
„ Elle me répondit, qu'oui très froidement & com-
„ me à une queſtion ordinaire. Cette atrocité ſi ré-
„ voltante pour notre nature, eſt pourtant bien
„ moins cruelle que le meurtre. La véritable bar-
„ barie eſt de donner la mort, & non de diſputer
„ un mort aux corbeaux ou aux vers. Des peuples
„ chaſſeurs, tels qu'étaient les Braſiliens & les Ca-
„ nadiens, des inſulaires comme les Caraïbes,
„ n'ayant pas toujours une ſubſiſtance aſſurée, ont
„ pu devenir quelquefois antropophages. La famine
„ & la vengeance les ont accoutumés à cette nour-
„ riture: & quand nous voyons dans les ſiecles les
„ plus civiliſés, le peuple de Paris dévorer les reſtes
„ ſanglans du maréchal d'*Ancre*, & le peuple de la
„ Haye manger le cœur du grand-penſionnaire de
„ *Witt*, nous ne devons pas être ſurpris qu'une hor-
„ reur chez nous paſſagere, ait duré chez les ſau-
„ vages.

Les plus anciens livres que nous ayons, ne nous permettent pas de douter que la faim n'ait pouſſé les hommes à cet excès. Le prophête *Ezéchiel*, (81) ſuivant quelques commentateurs, promet aux Hébreux, de la part de DIEU, (82) que s'ils ſe défendent bien

(81) *Ezéchiel* C. XXXIX.

(82) Voici les raiſons de ceux qui ont ſoutenu qu'*Ezéchiel*, en cet endroit, s'adreſſe aux Hébreux de ſon tems, auſſi bien qu'aux autres animaux carnaſſiers (car aſſurément les Juifs d'aujourd'hui ne le ſont pas, & c'eſt plutôt l'inquiſition qui a été carnaſſiere envers

contre le roi de Perſe, ils auront à manger *de la chair de cheval & de la chair de cavalier.*

Marco Paolo ou *Marc Paul*, dit que de ſon tems, dans une partie de la Tartarie, les magiciens ou les prêtres (c'était la même choſe) avaient le droit de manger la chair des criminels condamnés à mort. Tout cela ſouleve le cœur; mais le tableau du genre-humain doit ſouvent produire cet effet.

Comment des peuples toujours ſéparés les uns des autres, ont-ils pu ſe réunir dans une ſi horrible coutu-

eux). Ils diſent, qu'une partie de cette apoſtrophe regarde les bêtes ſauvages, & que l'autre eſt pour les Juifs. La premiere partie eſt ainſi conçue.

„ *Dis à tout ce qui court, à tous les oiſeaux, à toutes les bêtes des* „ *champs, Aſſemblez-vous, hâtez-vous, courez à la victime que je* „ *vous immole, afin que vous mangiez la chair & que vous buviez* „ *le ſang. Vous mangerez la chair des forts, vous boirez le ſang* „ *des princes de la terre & des béliers, & des agneaux, & des boucs,* „ *& des taureaux, & des volailles, & de tous les gras.*

Ceci ne peut regarder que les oiſeaux de proie, & les bêtes féroces. Mais la ſeconde partie a paru adreſſée aux Hébreux mêmes. „ *Vous vous raſſaſierez ſur ma table du cheval & du fort cavalier, &* „ *de tous les guerriers, dit le Seigneur, & je mettrai ma gloire dans* „ *les nations*, &c.

Il eſt très certain, que les rois de Babilone avaient des Scythes dans leurs armées. Ces Scythes buvaient du ſang dans les crânes de leurs ennemis vaincus, & mangeaient leurs chevaux, & quelquefois de la chair humaine. Il ſe peut très bien que le prophête ait fait alluſion à cette coutume barbare, & qu'il ait menacé les Scythes, d'être traités comme ils traitaient leurs ennemis.

Ce qui rend cette conjecture vraiſemblable, c'eſt le mot de *Table. Vous mangerez à ma table le cheval & le cavalier.* Il n'y a pas d'apparence qu'on ait adreſſé ce diſcours aux animaux; & qu'on leur ait parlé de ſe mettre à table. Ce ſerait le ſeul endroit de l'Ecriture, où l'on aurait employé une figure ſi étonnante. Le ſens commun nous apprend qu'on ne doit point donner à un mot une acception qui ne lui a jamais été donnée dans aucun livre. C'eſt une raiſon très puiſſante pour juſtifier les écrivains qui ont cru les animaux déſignés par les verſets 19 & 20. De plus, ces mots, *je mettrai ma gloire dans les nations*, ne peuvent s'adreſſer qu'aux Juifs, & non pas aux oiſeaux; cela paraît déciſif. Nous ne portons point notre jugement ſur cette diſpute; mais nous remarquons avec douleur, qu'il n'y a jamais eu de plus horribles atrocités ſur la terre, que dans la Syrie, pendant douze cents années preſque conſécutives.

me? faut-il croire qu'elle n'eſt pas auſſi oppoſée à la nature humaine qu'elle le parait? Il eſt ſûr qu'elle eſt rare, mais il eſt ſûr qu'elle a exiſté. On ne voit pas que ni les Tartares ni les Juifs aient mangé ſouvent leurs ſemblables. La faim & le déſeſpoir contraignirent aux ſieges de Sancerre & de Paris, pendant nos guerres de religion, des meres à ſe nourrir de la chair de leurs enfans. Le charitable *Las Caſas* évêque de Chiapa, dit, que cette horreur n'a été commiſe en Amérique que par quelques peuples chez leſquels il n'a pas voyagé. *Dampier* aſſure qu'il n'a jamais rencontré d'antropophages, & il n'y a peut-être pas aujourd'hui deux peuplades où cette horrible coutume ſoit en uſage.

Amérie Veſpuce dit, dans une de ſes lettres, que les Braſiliens furent fort étonnés quand il leur fit entendre que les Européans ne mangeaient point leurs priſonniers de guerre depuis longtems.

Les Caſcons & les Eſpagnols avaient commis autrefois cette barbarie, à ce que rapporte *Juvenal* dans ſa quinzieme ſatyre. Lui-même fut témoin en Egypte d'une pareille abomination ſous le conſulat de *Junius*; une querelle ſurvint entre les habitans de Tintire & ceux d'Ombo; on ſe battit; & un Ombien étant tombé entre les mains des Tintiriens, ils le firent cuire, & le mangerent juſqu'aux os; mais il ne dit pas que ce fût un uſage reçu. Au contraire, il en parle comme d'une fureur peu commune.

Le jéſuite *Charlevoix*, que j'ai fort connu, & qui était un homme très véridique, fait aſſez entendre,

dans son *Hiſtoire du Canada*, pays où il a vécu trente années, que tous les peuples de l'Amérique ſeptentrionale étaient antropophages; puiſqu'il remarque, comme une choſe fort extraordinaire, que les Acadiens ne mangeaient point d'hommes en 1711.

Le jéſuite *Brebeuf* raconte qu'en 1640, le premier Iroquois qui fut converti, étant malheureuſement yvre d'eau-de-vie, fut pris par les Hurons ennemis alors des Iroquois. Le priſonnier batiſé par le pere *Brebeuf* ſous le nom de *Joſeph*, fut condamné à la mort. On lui fit ſouffrir mille tourmens, qu'il ſoutint toûjours en chantant, ſelon la coutume du pays. On finit par lui couper un pied, une main & la tête, après quoi les Hurons mirent tous ſes membres dans la chaudiere, chacun en mangea, & on en offrit un morceau au pere *Brebeuf* (83).

Charlevoix parle, dans un autre endroit, de vingt deux Hurons mangés par les Iroquois. On ne peut donc douter que la nature humaine ne ſoit parvenue dans plus d'un pays à ce dernier degré d'horreur; & il faut bien que cette exécrable coutume ſoit de la plus haute antiquité, puiſque nous voyons dans la ſainte Ecriture, que les Juifs ſont menacés de manger leurs enfans s'ils n'obeiſſent pas à leurs loix. Il eſt dit aux Juifs (84): „ que non-ſeulement ils auront „ la galle, que leurs femmes s'abandonneront à d'au„ tres, mais qu'ils mangeront leurs filles & leurs fils

(83) Voyez la lettre de *Brebeuf*, & l'hiſt. de *Charlevoix*, Tome I. pag. 327. & ſuivantes.

(84) Deuteronome, C. XXVIII. vs. 53.

„ dans l'angoiſſe & la dévaſtation; qu'ils ſe diſpute-
„ ront leurs enfans pour s'en nourrir; que le mari
„ ne voudra pas donner à ſa femme un morceau de
„ ſon fils, parce qu'il dira qu'il n'en a pas trop pour
„ lui."

Il eſt vrai que de très hardis critiques prétendent, que le Deuteronome ne fut compoſé qu'après le ſiege mis devant Samarie par *Benadad*; ſiege pendant lequel il eſt dit au quatrieme livre des Rois, que les meres mangerent leurs enfans. Mais ces critiques, en ne regardant le Deuteronome que comme un livre écrit après ce ſiege de Samarie, ne font que confirmer cette épouvantable avanture. D'autres prétendent, qu'elle ne peut être arrivée comme elle eſt rapportée dans le quatrieme livre des Rois (85). „ Il y eſt dit, que
„ le roi d'Iſraël, en paſſant par le mur ou ſur le
„ mur de Samarie, une femme lui dit: *Sauvez moi,*
„ *ſeigneur roi*; il lui répondit: *Ton* DIEU *ne te ſauve-*
„ *ra pas*; *comment pourais-je te ſauver*? *ſerait-ce de*
„ *l'aire ou du preſſoir*? Et le roi ajouta: *que veux-tu?*
„ & elle répondit: O *roi*; *voici une femme qui m'a*
„ *dit*, *donnez-moi votre fils*, *nous le mangerons aujour-*
„ *d'hui*, *& demain nous mangerons le mien. Nous*
„ *avons donc fait cuire mon fils*, *& nous l'avons mangé:*
„ *je lui ai dit aujourd'hui*, *donnez moi votre fils afin que*
„ *nous le mangions*, *& elle a caché ſon fils.*"

Ces cenſeurs prétendent (86) qu'il n'eſt pas vraiſem-

(85) Ch. VI. vs. 26. & ſuivans.

(86) La prétention de ces Cenſeurs eſt chimerique, puiſque le texte ne dit pas que ce fut *Benadad* qui paſſa ſur le mur, mais le Roi d'Iſraël qui pouvoit ſans doute bien paſſer ſur le mur de ſa Capitale.

blable, que le roi *Benadad*, en aſſiégeant Samarie, ait paſſé tranquillement par le mur ou ſur le mur, pour y juger des cauſes entre des Samaritains. Il eſt encor moins vraiſemblable que deux femmes ne ſe ſoient pas contentées d'un enfant pour deux jours. Il y avait là dequoi les nourrir quatre jours au moins: mais de quelque maniere qu'ils raiſonnent, on doit croire que les peres & les meres mangerent leurs enfans au ſiege de Samarie, comme il eſt prédit expreſſément dans le Deuteronome.

La même choſe arriva au ſiege de Jéruſalem par *Nabucodonoſor* (87); elle eſt encore prédite par *Ezéchiel.* (88)

Jérémie s'écrie dans ſes lamentations; (89) *quoi donc, les femmes mangeront-elles leurs petits enfans qui ne ſont pas plus grands que la main?* Et dans un autre endroit: (90) *les meres compatiſſantes ont cuit leurs enfans de leurs mains & les ont mangés.* On peut encor tirer ces paroles de Baruch; *l'homme a mangé la chair de ſon fils & de ſa fille.*

Cette horreur eſt répétée ſi ſouvent, qu'il faut bien qu'elle ſoit vraie; (91) enfin on connait l'hiſtoire rapportée dans *Joſeph* de cette femme, qui ſe nourrit de la chair de ſon fils lorſque *Titus* aſſiégeait Jéruſalem.

Le livre attribué à *Enoch*, cité par *St. Jude*, dit, que les géans nés du commerce des anges, & des filles des hommes, furent les premiers antropophages.

(87) Liv. IV. des Rois ch. XXV. vs. 3.
(88) Ezech. c. V. vs. 10.
(89) Lament. ch. II. vs. 20.
(90) Ch. IV. vs. 10.
(91) Liv. VII. ch. VIII.

Dans la huitieme homélie attribuée à *St. Clément*, *St. Pierre*, qu'on fait parler, dit, que les enfans de ces mêmes géans s'abreuverent de ſang humain, & mangerent la chair de leurs ſemblables. Il en réſulta, ajoute l'auteur, des maladies juſqu'alors inconnues; des monſtres de toute eſpece nâquirent ſur la terre; & ce fut alors que Dieu ſe réſolut à noyer le genre-humain. Tout cela fait voir combien l'opinion régnante de l'exiſtence des antropophages était univerſelle.

Ce qu'on fait dire à *St. Pierre*, dans l'homélie de *St. Clément*, a un rapport ſenſible à la fable de *Lycaon*, qui eſt une des plus anciennes de la Grece, & qu'on retrouve dans le premier livre des *Métamorphoſes* d'*Ovide*.

La *Relation des Indes & de la Chine*, faite au huitieme ſiecle, par deux Arabes, & traduite par l'abbé *Renaudot*, n'eſt pas un livre qu'on doive croire ſans examen, il s'en faut beaucoup; mais il ne faut pas rejetter tout ce que ces deux voyageurs diſent, ſurtout lorſque leur rapport eſt confirmé par d'autres auteurs, qui ont mérité quelque créance. Ils aſſurent, que dans la mer des Indes, il y a des iſles peuplées de negres qui mangeaient des hommes. Ils appellent ces iſles, *Ramni*. Le géographe de Nubie les nomme *Rammi*, ainſi que la *Bibliotheque orientale* d'*Herbelot*.

Marc Paul qui n'avait point lu la rélation de ces deux Arabes, dit la même choſe quatre cents ans après eux. L'archevêque *Navarette*, qui a voyagé de

depuis dans ces mers, confirme ce témoignage: *los europeos que cogen, es constante que vivos se los van comiendo.*

Texeira prétend que les savans se nourrissaient de chair humaine, & qu'ils n'avaient quitté cette abominable coutume que deux cents ans avant lui. Il ajoute, qu'ils n'avaient connu des mœurs plus douces qu'en embrassant le mahométisme.

On a dit la même chose de la nation du Pégu, des Cafres, & de plusieurs peuples de l'Afrique. *Marc Paul*, que nous venons déjà de citer, dit que chez quelques hordes Tartares, quand un criminel avait été condamné à mort, on en faisait un repas, *Hanno costoro un besliale e orrib le costume, che quando alcuno judicato a morte lo tolgono e cuocono e mangian'selo.*

Ce qui est plus extraordinaire & plus incroyable, c'est que les deux Arabes attribuent aux Chinois mêmes ce que *Marc Paul* avance de quelques Tartares: *qu'en général les Chinois mangent tous ceux qui ont été tués.* Cette horreur est si éloignée des mœurs chinoises, qu'on ne peut la croire. Le pere *Parennin* l'a réfutée en disant, qu'elle ne mérite pas de réfutation.

Cependant, il faut bien observer que le huitieme siecle, tems auquel ces Arabes écrivirent leur voyage, était un des siecles les plus funestes pour les Chinois. Deux cents mille Tartares passerent la grande muraille, pillerent Pekin, & répandirent partout la désolation la plus horrible. Il est très vraisemblable qu'il y eut alors une grande famine.

La Chine était auſſi peuplée qu'aujourd'hui. Il ſe peut que dans le petit peuple, quelques miſérables aient mangé des corps morts. Quel intérêt auraient eu ces Arabes à inventer une fable ſi dégoûtante? Ils auront pris peut-être, comme preſque tous les voyageurs, un exemple particulier pour une coutume du pays.

Sans aller chercher des exemples ſi loin, en voici un dans notre patrie, dans la province même où j'écris. Il eſt atteſté par notre vainqueur, par notre maître *Jules Céſar*. (92) Il aſſiégeait Alexie dans l'Auxois; les aſſiégés, réſolus de ſe défendre juſqu'à la derniere extrémité, & manquant de vivres, aſſemblerent un grand conſeil, où l'un des chefs, nommé *Critognat*, propoſa de manger tous les enfans l'un après l'autre, pour ſoutenir les forces des combattans. Son avis paſſa à la pluralité des voix. Ce n'eſt pas tout; *Critognat*, dans ſa harangue, dit, que leurs ancêtres avaient déjà eu recours à une telle nourriture, dans la guerre contre les Teutons & les Cimbres.

Finiſſons par le témoignage de *Montagne*. Il parle de ce que lui ont dit les compagnons de *Villegagnon*, qui revenaient du Breſil, & de ce qu'il a vu en France. Il certifie que les Braſiliens mangeaient leurs ennemis tués à la guerre; mais liſez ce qu'il ajoute. (93) *Où eſt plus de barbarie à manger un homme mort qu'à le faire rôtir par le menu, & le faire meurtrir aux chiens & pourceaux, comme nous avons vu de fraiche mémoire, non entre ennemis anciens,*

(92) *Bell. Gall* Liv. VII. (93) Liv. I. ch. XXX.

mais entre voiſins & concitoyens; & qui pis eſt, ſous prétexte de piété & de religion. Queiles cérémonies pour un philoſophe tel que *Montagne*! Si *Anacréon* & *Tibulle* étaient nés Iroquois, ils auraient donc mangé des hommes? .... Helas!

APOCALYPSE.

Ajoutons à l'article *Apocalypſe*, que deux grands hommes, mais d'une grandeur fort différente, ont commenté l'Apocalypſe dans le dix-ſeptieme ſiecle. L'un eſt *Newton*, à qui une pareille étude ne convenait gueres; l'autre eſt *Boſſuet*, à qui cette entrepriſe convenait davantage. L'un & l'autre donnerent beaucoup de priſe à leurs ennemis par leurs commentaires; &, comme on l'a déjà dit, le premier conſola la race humaine de la ſupériorité qu'il avait ſur elle, & l'autre réjouit ſes ennemis.

Les catholiques & les proteſtans ont tous expliqué l'Apocalypſe en leur faveur; & chacun y a trouvé tout juſte ce qui convenait à ſes intérêts. Ils ont ſurtout fait des merveilleux commentaires ſur la grande bête à ſept têtes & à dix cornes, ayant le poil d'un léopard, les pieds d'un ours, la gueule du lion, la force du dragon; & il fallait, pour vendre & acheter, avoir le caractere & le nombre de la bête; & ce nombre était 666.

Boſſuet trouve que cette bête, était évidemment l'empereur Dioclétien, en faiſant un acroſtiche de ſon nom; Grotius croyait que c'était Trajan. Un

curé de St. Sulpice, nommé La Chétardie, connu par d'étranges avantures, prouve que la bête, était Julien. *Jurieu* prouve que la bête, eſt le pape. Un predicant a démontré que c'eſt Louis XIV. Un bon catholique a démontré que c'eſt le roi d'Angleterre Guillaume; il n'eſt pas aiſé de les accorder tous.

Il y a eu des vives diſputes, concernant les étoiles qui tomberent du ciel ſur la terre, & touchant le ſoleil & la lune qui furent frappés à la fois de ténebres dans leurs troiſiemes parties.

Il y a eu pluſieurs ſentimens ſur le livre, que l'ange fit manger à l'auteur de l'Apocalypſe, lequel livre fut doux à la bouche & amer dans le ventre. *Jurieu* prétendait que les livres de ſes adverſaires étaient déſignés par là: & on rétorquait ſon argument contre lui.

On s'eſt querellé ſur ce verſet, „ *J'entendis une* „ *voix dans le ciel, comme la voix des grandes eaux,* „ *& comme la voix d'un grand tonnerre; & cette voix* „ *que j'entendis était comme des harpeurs harpans ſur* „ *leurs harpes* ” Il eſt clair qu'il valait mieux reſpecter l'Apocalypſe que la commenter.

Le Camus évêque de *Belley* fit imprimer au ſiecle précédent un gros livre contre les moines, qu'un moine défroqué abrégea: il fut intitulé *Apocalypſe*, parce qu'il y révélait les défauts & les dangers de la vie monacale; *Meliton*, parce que *Meliton* évêque de Sardes au ſecond ſiecle avait paſſé pour prophète. L'ouvrage de cet évêque n'a rien des obſcurités de l'Apocalypſe de *St. Jean*; jamais on ne parla plus

clairement. L'évêque reſſemble à ce magiſtrat qui diſait à un procureur ; *Vous êtes un fauſſaire, un fripon. Je ne ſais ſi je m'explique.*

L'évêque du *Belley* ſuppute dans ſon apocalypſe ou révélation, qu'il y avait de ſon tems quatre-vingt-dix-huit ordres de moines rentés ou mendians, qui vivaient aux dépends des peuples ſans rendre le moindre ſervice, ſans s'occuper du plus léger travail. Il comptait ſix cents mille moines dans l'Europe. Le calcul eſt un peu enflé. Mais il eſt certain que le nombre des moines était un peu trop grand.

Il aſſure que les moines ſont les ennemis des évêques, des curés & des magiſtrats.

Que parmi les privileges accordés aux cordeliers, le ſixieme privilege eſt la ſûreté d'être ſauvé, quelque crime horrible qu'on ait commis, pourvu qu'on aime l'ordre *St. François.* (94)

Que les moines reſſemblent aux ſinges, (95) plus ils montent haut, plus on voit leur cu.

Que le nom de (96) *moine* eſt devenu ſi infame & ſi exécrable, qu'il eſt regardé par les moines même comme une ſale injure & comme le plus violent outrage qu'on leur puiſſe faire.

Mon cher lecteur, qui que vous ſoyez, un miniſtre ou magiſtrat, conſidérez avec attention ce petit morceau du livre de notre évêque.

(97) „ Repréſentez-vous un convent de l'Eſcu-„ rial, ou du mont Caſſin, où les cénobiſtes ont

(94) Page 89. (95) Pag. 125. (96) Pag. 191.
(97) Page 160 & 161.

„ toutes ſortes de commodités néceſſaires, utiles, „ délectables, ſuperflues, ſurabondantes, puiſqu'ils „ ont les cents cinquante mille, les quatre cents „ mille, les cinq cents mille écus de rente; & ju- „ gez ſi monſieur l'abbé à de quoi laiſſer dormir la „ méridiene à ceux qui voudront.

„ D'un autre côté repréſentez-vous un artiſan, „ un laboureur, qui n'a pour tout vaillant que ſes „ bras, chargé d'une groſſe famille, travaillant „ tous les jours en toute ſaiſon, comme un eſclave „ pour la nourrir du pain de douleur, & de l'eau „ des larmes; & puis, faites comparaiſon de la „ prééminence de l'une ou de l'autre condition en „ fait de pauvreté."

Voilà un paſſage de l'*Apocalypſe épiſcopal*, qui n'a pas beſoin de commentaires; il n'y manque qu'un ange qui vienne remplir ſa coupe du vin des moines pour déſaltérer les agriculteurs, qui labourent, ſement & recueillent pour les monaſteres.

Mais ce prélat ne fit qu'une ſatyre au-lieu de faire un livre utile. Sa dignité lui ordonnait de dire le bien comme le mal. Il fallait avouer que les bénédictins ont donné beaucoup de bons ouvrages, que les jéſuites ont rendu de grands ſervices aux belles lettres. Il fallait bénir les freres de la charité & ceux de la rédemption des captifs. Le premier devoir eſt d'être juſte. *Le Camus* ſe livrait trop à ſon imagination. *St. François de Sales* lui conſeilla de faire des romans de morale; mais il abuſa de ce conſeil.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE.

CATALOGUE DE LIVRES.

Evangile du Jour, 8vo. VIII. vol. à 3 *Livres* le volume.

Tome I.

Colimaçons (Les) du Révérend Pere l'Escarbotier, par la grace de Dieu, Capucin indigne, prédicateur ordinaire & cuisinier du grand Couvent de la Ville de Clermont en Auvergne, au Révérend Pere Elie Carme chaussé, Docteur en Théologie.

Confession (La) de Foi des Théistes.

Conseils raisonables à M. Bergier, pour la Défense du Christianisme. Par une Société de Bachelers en Théologie.

Discours aux Confédérés Catholiques de Kaminiek en Pologne par le Major Kaiserling.

Droits (Les) des hommes & les Usurpations des autres.

Epitre (L') aux Romains, par le Comte Passeran traduite de l'Italien.

Homélie du Pasteur Bourn, prêchée à Londres le Jour de la Pentecôte, 1763.

Fragment d'une Lettre du Lord Bolingbroke.

Remontrances du Corps des Pasteurs du Gévaudan à Ant. Jean Rustan, Pasteur Suisse à Londres.

Tome II.

L'Examen de la Nouvelle Histoire de Henri IV. de M. de Bury, par M. le Marquis de B***. lu dans une séance d'Académie, avec des Notes.

L'A, B, C, en seize Entretiens, ou Dialogues curieux traduits de l'Anglois de M. Huet.

Tome III.

Le Marseillois & le Lion.

Les trois Empereurs en Sorbonne.

Lettre du Marquis d'Argens.

Lettre de Voltaire au Marquis d'Argens.

Réponse de Voltaire à l'Abbé d'Olivet.

Lettre de Voltaire à Elie de Beaumont.

Déclaration Juridique de la Servante de Mad. Calas.

Lettre d'un Membre du Conseil de Zurich.

Anecdote sur Bélisaire.

Seconde Anecdote sur Bélisaire.

Lettre de l'Archeveque de Cantorberi à l'Archevêque de Paris.

Lettre Pastorale à l'Archêveque d'Auch.

La Prophétie de la Sorbonne.

Instruction Pastorale de l'Evêque d'Alétopolis.

A Warburton.

Essai Historique & Critique sur les Dissentions des Eglises de Pologne.

Lettre d'un Avocat à l'Ex-Jésuite Nonnote.

Lettre sur les Panégiriques par Irénée Aléthès.

Lettre à Son Alteſſe Monseigneur le Prince De*** sur Rabelais, sur Vanini, sur les Auteurs Anglais, sur Swift, sur les Allemands, sur les Français, sur l'Encyclopédie, sur les Juifs, & sur Spinosa.

Tome IV.

Le Pirronisme de l'Histoire par l'Abbé Big..... en XXXVIII. Chapitres.

Les Singularités de la Nature en XXXVIII. Chapitres.

CATALOGUE DE LIVRES.

Tome V.

Discours de l'Empereur Julien contre les Chrétiens.
La Canonisation de St. Cucufin.
Lettres de l'Evêque d'Annecy à Voltaire, avec les Réponses.
Confession de foi de Voltaire.
Cinquieme Homélie prononcée à Londres.
Le cri des Nations 1769.

Tome VI.

Les Lettres d'Amabed, &c. traduites par l'Abbé Tamponet.
Histoire de la Félicité par l'Abbé Voisenon.
Supplément aux Causes Célebres.
Adam & Eve; poëme 1769.
Les trois Epitres.

Tome VII.

De la Paix perpétuelle par le Docteur Goodheart.
Instruction du Gardien des Capucins de Raguse à Frere Pédiculoso, partant pour la terre sainte.
Tout en Dieu, Commentaire sur Malebranche, par l'Abbé de Tilladet.
Dieu & les Hommes, œuvre Theologique, mais raisonnable, en XLIV. Chapitres.

Tome VIII.

Réflexions Philosophiques sur la Marche de nos Idées.
Lettre d'un Avocat à Mr. d'Alembert.
Le Symbole d'un Laïque, ou la profession de foi d'un homme désintéressé.
Diverses Epitres écrites de la Campagne.
Les Adorateurs ou les Louanges de Dieu.
Requête à tous les Magistrats du Royaume.
Défense de Louis XIV.
Pensées détachées de l'Abbé de St. Pierre.
Dieu. Réponse au Système de la Nature.
Requête au Roi en son conseil pour les sujets du Roi qui réclament la liberté de la france, contre des moines Benédictins devenus chanoines de St. Claude en Franche-Comté.
Anecdotes sur Fréron.

Collections d'Anciens Evangiles, ou Monumens du premier siecle du Christianisme, extraits de Fabricius, Grabe & autres savans. Par l'Abbé B***. 8vo. 1 vol. Londres, 1769. à 4 *Livres.*

——— des Lettres sur les Miracles, 8vo. 1 vol. 1767. à 3 *Livres.*

David, ou l'Histoire de l'Homme selon le Cœur de Dieu, ouvrage traduit de l'Anglois, *auquel on a joint* la Tragédie de Saül & David, 8vo. 1 vol. 1768. à 3 *Livres.*

Défense pour mon Oncle, 8vo. 1768. à *L.* 1 : 10.

Dictionnaire Philosophique, nouvelle édition augmentée d'une Cinquantaine d'Articles neufs. 8vo. 2 vol. 1770. à 6 *Livres.*

Dialogue (le) du Comte de Boulainvilliers 8vo. 1768. à *Livre* 1 : 4 sols.